Herbert and Claiborne Pell
COLLECTION

THE LIBRARY OF CONGRESS

85

L'ÉTÉ A BADE

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue Jacob, 56.

J. A. Sandoz del. — Ruffaut sc.

S. A. R. LOUISE

Grande Duchesse de Bade

née Princesse de Prusse

Publié par Ernest Bourdin

EUGÈNE GUINOT

L'ÉTÉ A BADE

ILLUSTRÉ PAR

MM. TONY JOHANNOT, EUG. LAMI, FRANÇAIS ET DAUBIGNY

QUATRIÈME ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR M. JULES JANIN

ET DE L'INAUGURATION DE L'EMBRANCHEMENT DE STRASBOURG A KEHL

PAR M. AMÉDÉE ACHARD

Allée de Lichtenthal.

PARIS

ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR
RUE DE SEINE-ST-GERM., 51

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger

DD101
.B135
1861

Gift
Herbert Pell
March 18, 1943

EUGÈNE GUINOT.

Eugène Guinot, dont la perte récente fut une affliction véritable pour les lettres de ce temps-ci, était un de ces bons et sages esprits, malheureusement trop rares, dont la vie et le travail servent d'exemple, et dont le nom reste inscrit à jamais sur la liste sérieuse des plus honnêtes gens. Il était né à Marseille, au mois d'avril 1805; il avait fait à Paris de grandes études, au collége Sainte-Barbe, et remporté le prix d'honneur. Il fit son droit à la Faculté d'Aix; son nom fut inscrit au tableau des avocats de Marseille où il fit son stage, mais la vocation déjà l'appelait à Paris. Un style ingénieux, une grâce alerte, un esprit fécond, rien de heurté, rien de chagrin, pas d'emphase. Il fut adopté tout de suite des meilleurs recueils : l'*Europe littéraire*, la *Revue de Paris*, le *Siècle*. En trente ans de zèle et de travail, il a tenté tous les genres qui étaient au niveau de son esprit, le drame, la comédie et le vaudeville. Il contait à merveille, à sa façon nette et vive, et jamais on n'était las de l'écouter.

Il a fait en se jouant deux ou trois beaux voyages dans la belle saison et dans les plus douces contrées de l'Allemagne; il a raconté ces voyages d'une façon charmante, mais quoi! c'était pour son plaisir; ça l'amusait d'écrire, et c'est justement pourquoi nous trouvions tant de charme à ce livre. Eugène Guinot devait écrire ainsi, au

jour le jour, du bout de sa plume, en causant de choses et d'autres avec ses amis, la valeur de cinquante volumes; voilà son vrai titre, à tout prendre. Historien des petits événements qui tiennent tant de place en notre existence parisienne, il les mettait sous leur jour le plus favorable avec tant de sourire et de bonne humeur! Que de travail il devait accomplir *en travaillant si peu!* ajoutaient les lecteurs frivoles. Voilà pourtant le danger auquel on s'expose, aussitôt que l'on se résigne à ne pas compter parmi ceux que le monde appelle *écrivains sérieux!* A l'écrivain sérieux tout compte. A l'autre (écoutez ce que disent les gens qui le lisent), c'est vrai, cet homme est un écrivain charmant, mais tout ce bel esprit lui coûte si peu! Tel est pourtant le raisonnement peu juste et gracieux du lecteur le plus reconnaissant de toutes les peines qu'un honnête écrivain s'est données pour lui plaire, et voilà toute la récompense, écrivains mes frères, que vous devez attendre au bout de trente années d'un si pénible labeur : plaire à celui-ci, ne pas déplaire à celui-là; dire en riant des vérités sérieuses; se moquer de l'idiot sans le fâcher; célébrer le bel esprit sans le compromettre; être attentif au moindre bruit, même au silence de chaque jour; que dis-je? et représenter d'un bout de l'Europe à l'autre la conversation de ce grand Paris, telle que La Bruyère la définit : « Si l'on faisait, dit-il, une sérieuse « attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans « les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, « et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel... »

Vous l'entendez? Tant pis pour qui ferait une sérieuse attention au bruit de chaque jour; et pourtant ce même La Bruyère, un Parisien par excellence, se sent pris tout d'un coup d'une profonde terreur quand il vient à songer que d'un seul mot il a condamné la ville au silence. — Ah! se dit-il, le silence, un silence absolu *perpétuel,* même sur les *choses puériles* et les *vaines conversations*, serait mortel à toutes les gloires de l'esprit; il serait un déshonneur véritable pour la grande cité des intelligences; il réduirait au néant la rue et le carrefour, le temple et le salon, la place Royale et le château de Versailles, l'Académie et le journal. Le silence! « il serait pire (écoutez, ce sont ses « propres paroles,!) dans le commerce de la vie, que les discours « inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre, « comme un mal nécessaire, le récit des fausses nouvelles, les va- « gues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des « princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours « les mêmes. Il faut laisser Aronce parler proverbe et Mélinde parler « de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies. »

Ainsi s'explique, en fait de silence et de conversation, un des plus grands esprits de la littérature française; il ne veut pas du silence, il le renie, il le rejette, il en a peur. Pourtant, pas un homme au dix-septième siècle ne savait mieux que La Bruyère la perte de temps et les ennuis de la conversation : tant d'heures frivoles, tant de salons remplis de médisances vulgaires, tant de réunions pleines d'orgueil, où ce n'est pas le plus docte et le plus bel esprit qui règne, mais bien quelque tyran subalterne, ou quelque femme à la mode, ou quelque enrichi de la veille imposant son opinion maussade à des gens qui valent mieux que lui.

A ce propos des opinions qu'on vous impose et des discours qu'il vous faut supporter ou tenir dans les ruelles élégantes, Montaigne, avant La Bruyère, s'était expliqué franchement : « J'aime à « disputer, disait-il, et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes et « pour moi; car de servir de spectacle aux grands, je trouve que « c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. »

Lamothe Le Vayer, dans son charmant *Traité de la conversation et de la solitude,* se plaignait hautement de ce qu'il appelait *l'injustice* du monde : « Oui, disait-il, l'injustice y règne à tel point que c'est une « merveille quand un homme de bon entendement s'en retire sans « avoir reçu quelque mépris de ceux qui présument d'être plus que « lui. Le proverbe allemand dit fort bien là-dessus qu'on ne doit « jamais manger de cerises avec de tels superbes, parce qu'ils en jet- « tent les noyaux aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs « inférieurs. »

Eugène Guinot n'était certes pas de ces causeurs à qui l'on jette les noyaux à la tête; il avait le coup d'œil trop juste, il avait la main trop leste, pour qu'on l'attaquât sur son propre terrain. Il causait tête à tête et de gré à gré avec son lecteur. Bonhomme au fond, bienveillant dans la forme, et malin dans le détail, il fut le premier de cette génération, car rien n'est nouveau sous le soleil, qui fit de la pure et simple causerie un appendice au journal. Il établit sa causerie au beau milieu de la politique, et le lecteur, charmé de cette nouveauté, prêta volontiers une oreille également attentive aux grands bruits de la tribune, aux murmures des coulisses, des salons, et parfois des petites maisons du rempart.

Tout d'abord ce charmant causeur s'était posé sur un bon terrain, il causait en plein air, il parlait aux passants et s'adressait à tout le monde, et d'un nom vulgaire et bourgeois il signait sa causerie. Il s'appelait Pierre Durand dans *le Siècle,* et soudain ce Pierre Durand, qui causait si bien de toutes choses

et de tant de choses, fut écouté comme un oracle. Il avait le très-grand secret de se faire écouter, et l'on eût dit que, ce secret, il l'avait retrouvé le premier dans le dialogue du plus charmant des causeurs du siècle de Voltaire et de Diderot, nous voulons parler de Fontenelle. Il excellait, celui-là, dans l'art de bien dire; il a fait un dialogue de son merveilleux livre, *la Pluralité des mondes*, et, si j'osais, j'inviterais tous les chroniqueurs de ce bas monde à lire et à relire le commencement *du sixième soir*. Fontenelle y raconte qu'étant allé chez sa marquise longtemps après les entretiens précédents, il entra chez la dame au moment où deux hommes d'esprit en sortaient; que la conversation s'étant tournée sur les *mondes*, cette dame n'avait pas manqué de dire à ces messieurs que toutes les planètes étaient habitées; à ce discours, un de ces beaux esprits, qui portait une sérieuse estime à cette savante marquise, lui avait répondu qu'il était fort persuadé qu'elle ne croyait pas le premier mot d'une opinion si extravagante, et que, pour l'autre, il l'avait crue sur sa parole. M. de Fontenelle continue ainsi son dialogue :

« Pourquoi, dit la marquise, m'avez-vous entêtée d'une chose que « les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne « sérieusement? — Mais, madame, lui répondis-je, pourquoi la sou- « teniez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'en- « traient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux?... Ne « divulguons pas nos mystères dans *le peuple*. — Comment! s'écria- « t-elle, appelez-vous *peuple* les deux hommes qui sortent d'ici? — Ils « ont bien de l'esprit, répliquai-je; mais ils ne raisonnent jamais. Les « raisonneurs, qui sont gens durs, les appellent *peuple* sans difficulté.»

C'est ainsi qu'Eugène Guinot causait avec *son peuple;* il causait en véritable disciple de Fontenelle. Il n'accablait pas son lecteur sous les nouveautés les plus hardies, au contraire, il se tenait aux vérités les plus vulgaires; il riait, il ne dissertait pas; il parlait comme on parle, et dans l'accent le plus naturel. Eugène Guinot, dans son cercle d'électeurs à deux cents francs par tête et de simples bourgeois de Paris, régnait en maître..... Il fut longtemps l'unique historien de nos petits événements, de nos petites révolutions, de nos petites élégances, de nos petits mérites; il racontait au maître de céans, à sa *dame*, à sa *demoiselle*, à tous ces bonnes gens qui l'écoutaient, bouche béante, un tas de choses qui les charmaient.

Nul, mieux que lui, ne savait le *petit mystère de Paris*, un mystère inoffensif, piquant, joli comme tout ce qui est joli, qui fait trembler tout le monde et qui ne fait peur à personne. Ah! comme on l'écoutait, comme on l'applaudissait, comme il parlait en

homme écouté! Il était le seul. Il était mieux que Pierre Durand le chroniqueur, il était LA CHRONIQUE! Hélas! tout à coup, dans les hautes régions, dans les plus beaux salons de Paris, dans ces endroits choisis où l'on n'entre guère, à moins d'avoir fait ses preuves d'éloquence et d'autorité, un nouveau venu d'un esprit inimitable et d'une grâce exquise, un Pierre Durand de la noblesse, un certain vicomte de Launay, prit en main la causerie, et, semblable à la pythonisse au trépied, le front ceint de verveine et la palme à la main, soudain ce vicomte de Launay, charmant, superbe, aux yeux bleus, aux cheveux d'or, se mit à raconter, dans un accent tout nouveau, des choses toutes nouvelles. Il parlait, ce nouveau venu dans la chronique parisienne, la plus belle langue du plus beau monde; il s'adressait à l'ironie, à la malice, et, disons tout, à la méchanceté des salons de Paris les plus difficiles et les plus fins connaisseurs en toutes les œuvres du bel esprit.

Quand donc il eut régné tout à l'aise, et qu'il fut à bout de ses forces, au bout de deux ou trois ans le vicomte de Launay s'arrêta, et le public, désorienté, mais qui voulait sa chronique à tout prix, fut tout heureux de retrouver son ami Pierre Durand sur la brèche. Il ne s'était pas lassé, il ne s'était pas découragé, il suivait son chemin dans la foule; et, croyez-moi, je m'y connais, ceci est le véritable caractère de l'écrivain de profession. Il sait qu'il a sa tâche à remplir; il se dit à lui-même, et chaque jour, que sa bataille recommence, et qu'il doit mourir les armes à la main. Voilà pourquoi, dans cette profession des lettres, et quand vous n'en rêvez pas d'autre, au contraire, quand celle-là vous contente avec toutes ses misères, ses joies si rares, ses bonheurs d'un instant... son oubli sans retour, il faut beaucoup de patience, de courage et de résignation. Qui veut passer devant vous, passe... et, paisible et calme, impassible, du même pas, vous continuerez votre chemin.

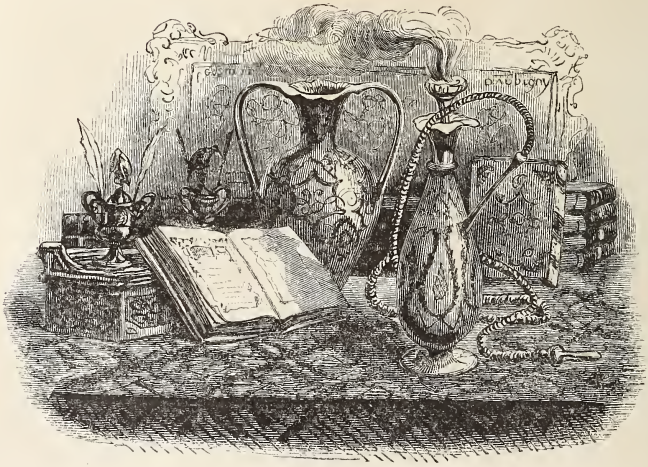
Un homme arrive au bord de l'eau pour passer l'eau; soudain cet homme est entouré d'une foule de bateliers empressés à le servir. C'est à qui lui vantera sa barque et son aviron, ses rames et ses rameurs. Tout un drame en ce moment s'agite autour de cet homme affairé, et le rivage entier n'est occupé que de sa personne. A la fin il se décide; il choisit une barque, il y monte, et, sitôt qu'il a touché l'autre bord, voilà notre homme en pleine solitude, en plein silence. Il va tout seul, sans que pas un ne prenne garde à lui... Telle est l'image exacte d'un ministre (et d'un journaliste) lorsqu'il entre en place et lorsqu'il en sort.

Ce grand silence et cette profonde solitude, Eugène Guinot les

avait bien prévus. Il a toujours bien écrit, jamais mieux ni plus mal. Il n'a pas fait son chef-d'œuvre. Il était un bon écrivain parce qu'il avait été un bon humaniste ; jusqu'à la fin de sa vie il avait gardé comme un reflet généreux de ce prix d'honneur, de cette palme illustre entre toutes les palmes de la jeunesse dont l'auteur des *Effrontés* se moquait naguère avec plus d'esprit que de justice et de bon goût. Rien qu'à le voir, on comprenait que cet homme était un homme aimable. Il avait, étant jeune, une belle et superbe tête, aux cheveux bouclés, aux yeux très-doux ; et comme un jour, il y a de cela vingt-cinq ans, il allait se battre en duel pour je ne sais quelle cause futile, il était sur le terrain, le pistolet au poing, sans trop savoir ce qu'il allait faire : — Or çà, lui dit un sien ami, son témoin, mets-toi là bien en face et qu'on te voie !... Et le conseil fut bon : l'adversaire de Pierre Durand n'eut pas le courage de briser cette tête souriante et ce front si calme où pas une méchanceté sérieuse n'entra jamais.

Les amis, ses confrères, toute la rédaction de son journal (*le Pays*), ont conduit Eugène Guinot à sa dernière demeure, avec tous les honneurs mérités, chacun disant sa fidélité, son courage et son zèle. Une seule fois, dans l'espace de onze années, il négligea d'envoyer son feuilleton au journal qui l'attendait... Aussitôt le journal se trouble et s'inquiète. — *Il est malade!... Il est mort!* Véritablement il était mort.

JULES JANIN.



INAUGURATION

DE L'EMBRANCHEMENT DE STRASBOURG A KEHL ET DU PONT FIXE SUR LE RHIN.

Le convoi qui emmenait vers le Rhin les invités français de la Compagnie des chemins de fer de l'Est a quitté la gare de Paris le vendredi matin, 6 avril, à neuf heures dix minutes, pour arriver à Strasbourg à sept heures trente minutes du soir. Le lendemain, un convoi spécial conduisait les curieux au pont fixe jeté sur le fleuve historique. C'était moins une fête qu'une visite. Point de canons faisant parler la poudre ; point de discours, point de bénédictions, point d'autorité non plus ; ceux qui cherchaient des fonctionnaires en ont découvert un très-petit nombre en habits noirs ; force décorations, par exemple, sur ces habits noirs, mais peu d'uniformes. La promenade se faisait en famille. Le paysage et le pont qu'il encadre suffisaient à la grandeur du spectacle.

Au pont de Kehl, le fleuve est large et profond; les eaux vertes se précipitent le long des rives, qu'elles rongent avec une ardeur folle et un bruit confus; de grands peupliers en suivent le cours; derrière, de vastes prairies semées de villages et de clochers; au loin, sur la rive droite, les montagnes mystérieuses de la forêt Noire; sur la rive gauche, la chaîne des Vosges. La flèche gigantesque et légère du münster de Strasbourg domine l'horizon. C'est un chef-d'œuvre de l'art dans un coin de terre merveilleux; et, non loin de ce monument glorieux du passé, le pont sur le Rhin. On dirait que l'homme a voulu rivaliser avec la nature de hardiesse et de magnificence.

Les bâtiments de la gare, dont on peut apprécier les lignes et l'étendue, paraissent vastes et bien aménagés. Des guirlandes de feuillage en dessinaient les contours. Partout des pavillons, des flammes, des drapeaux, des bannières aux couleurs de Bade déroulaient en l'air leurs plis flottants. Au centre de la gare, tout en haut, dans l'espace et en face du pont, au sommet d'un mât orgueilleux, s'étalait, gonflé par le vent, l'étendard fédéral aux trois bandes, sable, gueules et or, pour parler le langage héraldique; et, en simple prose, noir, rouge et jaune.

La foule allait et venait autour de la gare. Point de cris, presque pas de gendarmes. On voyait çà et là les bonnets en peau de renard, les gilets d'écarlate, les longues redingotes à doublures blanches, les culottes de velours et les grandes bottes noires des montagnards du Schwartzwald.

Cependant on descend tout à coup sur la rive sablonneuse du fleuve; on se précipite sous la travée mobile dont les poutrelles de fer passent à quelques pieds au-dessus des chapeaux les plus ambitieux; quatre hommes s'emparent d'une manivelle, la font tourner, et voilà la gigantesque masse qui se détache du pont fixe et de la culée et pivote sur son axe. Le trait d'union est rompu.

Espérons, comme l'a si bien dit M. Perdonnet au banquet de Strasbourg, que ce pont mobile a tourné le samedi 7 avril 1861 pour la première et la dernière fois.

L'épreuve faite, et la rive allemande du Rhin séparée par un abîme de la rive française, les ouvriers ont ressaisi la manivelle; la travée s'est ébranlée de nouveau, et tout a été remis en place sans effort et sans bruit. On aurait dit que le souffle d'un génie invisible faisait mouvoir cet immense bloc de fer. Quatre hommes, et les muscles de leurs bras n'en semblaient pas fatigués, plaçaient et déplaçaient à leur guise une travée d'un poids total de 1 million 300,000 kilogrammes et d'une longueur de 64 mètres. Rien de plus magique et de plus saisissant.

Quelques heures après, le convoi rentrait à Strasbourg, où un dîner de deux cent cinquante couverts, servi dans la grande salle de l'hôtel de la Ville de Paris, attendait les invités français et badois de la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

M. Weizel, ministre des voies de communication du grand-duché de Bade, était assis à la droite de M. Perdonnet.

L'hospitalité de la Compagnie de l'Est a été princière. Deux discours seulement ont été prononcés : l'un par M. Perdonnet, qui, après avoir porté la santé de S. A. R. le grand-duc Frédéric de Bade, a fait comprendre en quelques paroles heureusement inspirées toutes les conséquences pacifiques de cette monumentale construction au double point de vue des intérêts moraux et des intérêts matériels des peuples qu'elle met en communication directe. De chaleureux applaudissements ont salué ces nobles paroles.

Au nom de l'administration badoise, M. Weizel a répondu à M. Perdonnet; mais il a répondu en allemand, et c'est avec du vin du Rhin qu'il a porté un toast à S. M. l'Empereur des Français.

Auprès de M. Weizel, qui représentait officiellement les chemins de fer badois, figuraient un grand nombre d'administrateurs des chemins de fer allemands qui sillonnent la Prusse rhénane, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Bohême, le Tyrol. Tous avaient accepté avec empressement une occasion solennelle de se mettre de nouveau en contact avec des hommes dont ils ont pu apprécier l'intelligence et le bon vouloir, qu'ils aiment et qu'ils estiment. C'était comme un congrès de chemins de fer. Ah! qu'il serait peut-être bon qu'on n'en vît jamais que de pareils!

La Compagnie des chemins de fer de l'Est avait mis le théâtre à la disposition de ses invités. Tous, Allemands et Français, en ont usé.

L'administration des chemins de fer du grand-duché de Bade a voulu reconnaître, pour lui donner un caractère international, l'hospitalité qui lui avait été offerte si gracieusement sur le territoire français. En conséquence, le lendemain, un convoi pavoisé aux couleurs des deux pays, orné partout de guirlandes de feuillage et composé exclusivement de voitures badoises, emportait dans la matinée un grand nombre d'invités sur la rive droite du Rhin. Un wagon était réservé à un groupe de musiciens, et cet orchestre voyageur sonnait des fanfares à toutes les stations.

C'est ainsi que le convoi a traversé ce charmant pays qui unit les caractères de la grâce à ceux de la force, ces vastes prairies coupées de ruisseaux clairs, de vergers en fleur et de bois épais diposés comme un parc au pied même de la forêt Noire : le gazon vert au-

près des rails, la neige sur les hauteurs voisines; un gai soleil de printemps donnait la bienvenue à cette expédition de l'industrie et de la paix.

La jolie ville de Bade était en fête. Les bourgeois étaient assis sur leurs balcons, des paysans debout dans la rue. Certaines villes d'Almagne me rappellent toujours cette légende qui prête à des nains aimables les fonctions de servantes disposées à laver la maison pendant le sommeil des maîtres. Au réveil, tout est fait. Ainsi est Bade; on n'y trouve pas un grain de poussière, comme dans les heureux ménages protégés par les nains.

Des calèches sans nombre, conduites par les fameux cochers en livrée jaune, portant le cor de chasse en sautoir, attendaient les voyageurs et ont pris lestement le chemin du Vieux-Château. Le cortége s'est bientôt perdu sous l'ombre des sapins séculaires. Un chœur de chanteurs cachés dans les ruines, un orchestre d'instrumentistes rangés près de la porte du château, et un *lunch* servi sur la terrasse, ont permis d'admirer pendant une heure le splendide panorama de la vallée de l'Oos et des plaines lumineuses que traverse le Rhin.

C'était une promenade pittoresque avant le dîner offert dans la grande salle de la maison de Conversation, magnifiquement décorée. Près de trois cents personnes y ont pris part. M. Weizel, une fois encore au nom de ses confrères allemands, et M. Perdonnet, au nom de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, ont échangé quelques franches et nobles paroles comme la veille à Strasbourg, et, peu d'heures après, au soleil couchant, le convoi s'éloignait à toute vapeur.

L'hospitalité badoise a été telle qu'on aurait pu croire qu'elle voulait rivaliser de bonne grâce et de cordialité avec l'hospitalité française. Je ne puis pas, je l'avoue, me défendre d'aimer ce peuple, simple et bon, affectueux et brave, et je lui sais gré de tout ce qui peut contribuer à l'oubli d'injustes préventions et de ridicules méfiances.

Me permettra-t-on maintenant d'entrer dans quelques détails techniques sur l'embranchement de Strasbourg à Kehl et sur le pont fixe? Qu'on n'ait pas peur : je ferai de la science le moins possible.

L'embranchement de Strasbourg à Kehl, qui relie les chemins de fer français aux chemins de fer allemands, et met en communication directe, par la ligne la plus courte, Paris, Stuttgard, Munich et Vienne, se détache de la voie ferrée de Strasbourg à Bâle, à Kœnigshofen, à 3,200 mètres de la gare de Strasbourg, et gagne le grand pont du Rhin, après avoir traversé la Muhlbach, l'Ill, le canal du Rhône au Rhin, le Rhin tortu, le Ziegelurassel, le petit Rhin et la

route impériale d'Allemagne, non loin du monument érigé en 1806, par l'armée du Rhin, en l'honneur du général Desaix.

Le développement total de cet embranchement est de 11,200 mètres, en y comprenant les 3,200 mètres empruntés à la ligne de Bâle.

Le rail qu'on suit, en abandonnant la gare de Strasbourg, s'infléchit promptement à l'est et tourne autour de la ville, dont il se rapproche assez près vers la porte d'Austerlitz. On dirait un gigantesque arc de cercle dont la flèche de Strasbourg occupe le centre.

La gare de transbordement des marchandises est située au nord du pont de Kœnigshofen, sur la ligne de Bâle, et sur un point qui domine les lignes des chemins de l'Alsace et celle de Paris à Strasbourg.

Parmi les ouvrages d'art qu'on a dû construire sur ce parcours de 8,200 mètres, on remarque le pont de l'Ill, composé de cinq arches en arc surbaissé de 12 mètres d'ouverture et de deux arches de halage en maçonnerie; le pont sur le canal du Rhône au Rhin, d'une seule travée de 16 mètres d'ouverture, avec ferme et tablier métallique; le pont sur le petit Rhin, qui compte trois travées de 25 mètres d'ouverture chacune, chaque travée ayant ses fermes et tabliers métalliques indépendants les uns des autres.

Lors des expériences officielles, chacune de ces travées avait été chargée d'un poids de 200,000 kilogrammes, ce qui, pour l'ensemble du pont, faisait un total de 600,000 kilogrammes. La flexion a été en moyenne de 0.005.

Quant au pont sur le grand Rhin, il prendra rang parmi les ouvrages d'art les plus considérables dont la science industrielle puisse s'enorgueillir. Auprès de ce magnifique monument, qui est un chef-d'œuvre de la mécanique appliquée à la construction, le vieux pont de bateaux reste comme un souvenir du passé. C'est un coche auprès d'une locomotive.

Le grand pont se compose de trois travées fixes et de deux travées mobiles.

Les travées fixes ont 56 mètres d'ouverture, et les travées mobiles 26 mètres.

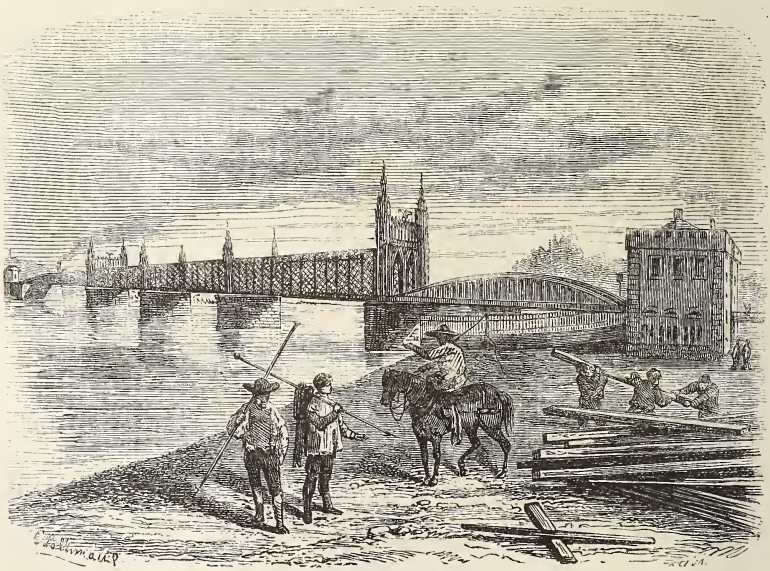
La largeur totale d'une culée à l'autre est de 235 mètres.

Les travées mobiles sont munies de ponts tournants, d'une largeur égale de 64 mètres. Chacun de ces ponts, dont le poids est de 1 million 300,000 kilogrammes, a été, au moment des expériences, chargé de 390,000 kilogrammes; les travées fixes avaient supporté un poids de 450,000 kilogrammes. Les ingénieurs vous diront, en langage scientifique, que ces travées sont formées de poutres de fer de treillis supportant des poutrelles sur lesquelles viennent s'appuyer directement

les voies de fer ; que les poutres droites en fer de treillis ont 5 mètres de hauteur et sont reliées dans leur partie supérieure par des barres de fer qui servent aussi à les contreventer. Ils ajouteront que le treillis-tablier a une longueur totale de 177 mètres, et que son poids est d'environ 1 million 100,000 kilogrammes.

Un mot encore avant de terminer ce récit d'un voyage qui a conduit une compagnie de savants, d'ingénieurs, d'écrivains, de gens du monde aux bords du Rhin. Quand on voit cette campagne, d'un aspect si riant, fermée par de si beaux horizons, on ne peut pas oublier que chacun des arbres qui lui donnent ou leur ombre ou leurs fruits a vu peut-être la mort d'un soldat, et que chaque brin d'herbe a reçu sa part d'une rosée de sang. Voici maintenant que des flots de populations vont s'y rencontrer, poussées les unes vers les autres par le commerce et ces mille intérêts qui naissent du voisinage de deux grandes nations. Ce souffle dont la source est inconnue, quel esprit sage, quelle main habile, en tourneront l'énergie vers les œuvres de la paix? Est-ce un rêve que d'espérer, et, si c'en est un, ce qu'à Dieu ne plaise! comment ne pas l'avoir en présence de ce fleuve puissant et fécond, roulant ses ondes entre deux rives également illustrées par le génie humain et par les merveilles du travail?

AMÉDÉE ACHARD.



Le nouveau pont du Rhin.

I

LE DEPART.

Dans toutes les capitales, dans toutes les grandes villes de l'Europe, le mois de mai vient mettre un terme irrévocable à la saison des bals, des concerts et des fêtes. Le beau monde peut bien faire commencer l'hiver au milieu de l'automne et le prolonger jusqu'au milieu du printemps, en dépit des lois de la nature et des prescriptions du calendrier; mais il est une limite où s'arrêtent l'élan des plaisirs et le pouvoir des envahisseurs. Le printemps ne demande pas mieux que d'éclore au bruit des violons; ses premiers rayons luttent timidement avec la flamme des lustres et des girandoles, mais bientôt il s'épanouit dans toute sa grâce, il jette au vent tous ses

parfums, il brille de tout son éclat, et la victoire lui reste. Après le carême, époque de pénitence et de fêtes mondaines, les salons se ferment, les danses sont interrompues, les chants ont cessé. Que faire alors? La ville vous pèse, ses murs vous étouffent, vous sentez le besoin de respirer un air plus libre. Le mois de mai vous appelle au dehors ; il vous invite, il vous anime ; ses émanations pénétrantes vous donnent je ne sais quelle ardeur inquiète et quel irrésistible désir de briser le cercle où vous avez tourné pendant six mois, de vous élancer dans une carrière sans bornes, de voyager, en un mot, et de mettre à profit les beaux jours pour voir des pays nouveaux, ou pour revoir ceux qui vous ont laissé de bons souvenirs.

Les personnes sédentaires, les citadins immobiles, sont sans pitié pour les voyageurs ; ils les passent au fil de l'épigramme, ils traversent de part en part leur passion vagabonde, avec d'excellents et poétiques aphorismes sur les dangers, les soins du voyage, et l'absence, qui est le plus grand des maux.

« Imprudents! disent-ils ; vous faites deux parts de votre existence pour la rendre doublement malheureuse ; car, si détaché qu'il soit des choses de ce monde, le voyageur ne part pas tout entier. Il laisse toujours derrière lui des affections blessées ou des intérêts en péril, qui retiennent un peu de son cœur, de son esprit, de sa pensée, là où il n'est plus, de sorte qu'aux périls, aux fatigues et aux embarras du voyage viennent se joindre le souci, l'inquiétude, ou le regret de ce que vous avez abandonné.

« Insensés! pendant que vous courez le monde, vos meubles, votre réputation, vos habits, vos affaires, deviennent la proie des rongeurs. Vos amis médisent de vous, votre femme vous oublie, votre banquier fait faillite, votre maison brûle... que sais-je? »

Ce sont là des avis qui ne manquent ni de sens ni de justesse ; car il y a toujours du vrai au fond des choses tristes.

« Pourquoi voyager? » Bien entendu que cette question ne s'adresse pas aux gens que leur spécialité pousse sur les grandes routes, et qui peuvent vous répondre en vous montrant un carnet de commis voyageur, un brevet d'inspecteur des monuments, une dépêche diplomatique, un marteau de minéralogiste, un porte-

feuille de banqueroutier, ou toute autre pièce justificative. Ici on demande de bonnes raisons à ceux qui n'en ont pas, ou du moins qui sont censés ne pas en avoir ; à ceux qui ne cherchent dans le voyage qu'un pur agrément et qui suivent leur fantaisie sur la terre et sur l'eau.

« Moi, dira l'un, je voyage parce que je suis poëte, et que, depuis Homère jusqu'à Byron, tous les poëtes ont voyagé. Je vais devant moi pour voir, admirer, sentir et recueillir çà et là les tableaux que l'on place soigneusement dans la galerie où l'imagination se recueille et s'inspire. Poëte ou romancier, peintre des passions ou des mœurs, l'écrivain doit se dépayser quelquefois, afin que chez lui le sens de l'observation ne s'émousse pas. Nous ne saurions nous apercevoir des changements que le temps imprime peu à peu sur les visages que nous voyons tous les jours ; il en est de même pour toutes choses. Il faut donc, à certaines époques, nous éloigner de ce que nous voulons observer avec fruit, et au retour nous saisirons et nous découvrirons aisément l'imperceptible travail, les lentes révolutions, les nuances nouvelles et délicates qui sont l'œuvre du temps, du progrès ou du hasard.

— Moi, dira celui-là, je voyage parce que j'ai plusieurs amis qui ont beaucoup voyagé, et qui sans cesse et sans pitié m'accablent de longs récits et d'interminables descriptions, me faisant passer cent fois par tous les lieux qu'ils ont parcourus. Ne pouvant plus y tenir, je suis parti, j'ai tout quitté, je vais courir le monde entier, afin qu'au retour, lorsque mes amis entreprendront le chapitre des voyages, je puisse leur répondre : « Tout cela m'est parfaitement connu, car moi aussi j'ai vu ce pays-là, moi aussi j'ai fait le tour du monde. Parlons d'autre chose. »

— Et vous, jeune homme ? vous habitez Paris, vous avez vingt ans, vous êtes riche ; tous les plaisirs vous entourent ; vous pouvez sans vous déranger satisfaire votre curiosité, voir le monde tout à votre aise dans les salons, dans les livres, dans les albums, aux musées, aux théâtres ; et vous avez quitté votre bel appartement, votre fringant équipage, vos joyeux compagnons, vos chevaux, vos amours, vos triomphes, et pourquoi, je vous le demande ?

— Pourquoi, je ne sais! Peut-être pour mieux sentir tout le prix de ce que j'abandonne. Je vais bien loin chercher un peu de poussière et de fatigue, pour me dire que je suis un fou ; pour souffrir de la pluie, du soleil et du vent; pour attendre mon dîner l'espace de vingt lieues et dîner ensuite de bon appétit. Si vous aviez vingt ans, comme moi, vous comprendriez l'inexplicable bonheur de ces misères pleines de hasards et de surprises; le bonheur de changer de terre et de ciel, d'aller voir si là-bas la vie est meilleure qu'ici, et si les femmes du Midi ont de plus beaux yeux que celles du Nord. Il y a de secrètes jouissances même dans la curiosité trompée : car la curiosité, comme l'amour, accorde toujours quelque dédommagement à ses dupes.

Un autre vous dira : — Je pars pour oublier. Le voyage est le remède le plus efficace pour les peines de l'âme. Il a le grand avantage d'abréger la guérison qu'opère presque toujours le temps, ce grand médecin des douleurs morales. Par la multiplicité des tableaux qu'il nous présente et par la variété des impressions qu'il nous offre à chaque pas, le voyage exerce sur nos chagrins une influence bienfaisante et sûre. On part désespéré,— on revient consolé.

Un proverbe dit : — Les absents ont tort ; — mais la plupart de ces maximes, mises en circulation comme une monnaie courante par les penseurs vulgaires et par la voix banale du peuple, ont une réputation de sagesse peu méritée. On est mieux dans le vrai en les retournant; on est plus près de la sagesse en prenant le sens inverse de ces dictons populaires, et en disant par exemple : — Les absents ont raison.

Il y a bien plus de profits que de dommages dans l'absence. Les personnes les plus aimables et les plus spirituelles gagneront toujours quelque chose à disparaître de temps en temps. Le voyage est pour elles une manœuvre habile et favorable. On les regrette, on les désire ; on s'aperçoit qu'elles manquent, on sent mieux ce qu'elles valent, et au retour leur succès est doublé. Aussi voyons-nous dans le monde beaucoup de touristes des deux sexes qui voyagent par coquetterie.

Si le voyage est salutaire pour les maux de l'âme, combien ne l'est-il pas aussi pour les maux du corps! — Je laisse après

moi trois grands médecins, disait Boerhave mourant à trois docteurs qui l'assistaient à ses derniers moments, et qui lui avaient prodigué les inutiles secours de leur science vaine. Les trois docteurs s'inclinèrent, charmés du compliment qu'ils s'appliquaient dans leur modestie; et Boerhave reprit : — L'exercice, la diète et l'eau. — C'étaient les trois grands médecins qu'il laissait après lui.

Le premier de ces médecins, c'est donc le voyage, — l'exercice, — et le plus puissant des trois, l'eau, s'entend surtout de ces eaux minérales que la Nature prévoyante fait jaillir pour la guérison de toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine : sources bienfaisantes que possède en grand nombre la féconde Allemagne, et parmi lesquelles se distinguent les eaux de Bade.

— Nous partons pour notre santé, disent les valétudinaires, et diront aussi beaucoup de gens bien portants qui veulent prévenir, par l'exercice du voyage et par la vertu des eaux, les infirmités qui pourraient plus tard les menacer et les surprendre.

— Nous partons, disent les gens du beau monde, parce que la mode et l'usage le veulent ainsi, et vous savez bien que l'on ne résiste pas à ces deux souveraines puissances : — la Mode et l'Usage.

— Nous partons parce qu'il n'y a plus rien à faire ici pour nous; plus de bals, plus de soirées, plus de chanteurs italiens, plus de grands artistes. Toutes les joies, tous les héros de l'hiver disparaissent et obéissent à la loi qui nous entraîne. La ville n'est plus habitable, et la campagne ne l'est pas encore. Nous ne saurions passer sans transition de nos hôtels dans nos châteaux. Songez donc que six mois nous séparent de l'hiver prochain ; or est-il possible de passer six mois de suite dans ses terres? Ce serait à périr d'ennui. Vivre pendant six mois en présence des mêmes arbres et des mêmes visages! Ce serait bien dangereux. Arbres et visages risqueraient fort de nous devenir insupportables. Nous savons combien les amis et les visiteurs sont rares à la campagne ; plus ils sont aimables, et plus ils se laissent désirer. Les sots et les fâcheux s'offrent seuls à discrétion ; mais mieux vaut encore la solitude avec toutes ses horreurs. Deux nouveaux mariés peuvent commettre l'imprudence d'aller

se renfermer six mois dans un tête-à-tête champêtre ; au retour, ils se croiront unis depuis dix ans. Mais nous qui avons de l'expérience et qui savons bien qu'il ne faut pas abuser de la verdure et de l'isolement, nous réservons la campagne pour la fin de l'automne ; et ce sera bien assez pour nous reposer, nous recueillir, nous préparer aux luttes de l'hiver, et recevoir les hôtes que nous aimons. — D'ici là, nous voyagerons.

Ainsi parlent les gens qui comprennent la vie et qui sont maîtres de vivre à leur guise : les indépendants, les riches, les heureux. Le mois de mai fait éclore ces paroles et ces projets qui ont de l'écho partout, et qui se répètent d'un commun accord dans toute l'Europe élégante et aristocratique : à Paris et à Saint-Pétersbourg, à Vienne et à Londres, à Naples et à Madrid, à Berlin et à Lisbonne, à Berne et à Bruxelles.

Il ne reste plus alors ici qu'à choisir le but du voyage.

Où irons-nous?

Remarquez que cette question est presque toujours résolue déjà lorsqu'on se l'adresse. Où irons-nous? veut dire : Nous irons prendre les eaux.

Les eaux! — charmant prétexte qui permet de faire plier devant l'ordonnance du médecin les obstacles qui se présenteraient. Mais quelles eaux choisirez-vous?

Les malades doivent se conformer à l'indication de la Faculté ; — les diplomates se donneront de ténébreux rendez-vous près de quelque source mystérieuse ; — la bizarrerie, la misanthropie, l'avarice, l'erreur, la politique, les infirmités de toutes sortes, peuvent hésiter ; — mais l'élégance, l'aristocratie, le bon goût et la soif du plaisir n'hésiteront pas. La Mode a prononcé son arrêt, et, entre toutes les villes d'eaux, elle a choisi Bade pour son séjour de prédilection.

Bade doit cette préférence, non pas à un caprice frivole et passager, mais à la réunion toute-puissante des avantages les plus commodes et les plus brillants :

A sa situation merveilleuse aux portes de la France, de la Suisse, des États allemands, voisine de la Hollande, de la Belgique et de l'Angleterre par la rapide navigation du Rhin, et rapprochée chaque jour de l'Autriche, de la Russie et du reste

CARTE
DU GRAND
DUCHÉ DE BADE
pour accompagner
L'ÉTÉ À BADE
PAR EUGÈNE GUINOT.
Publié par Furne et E. Bourdin, Editeurs
Milles Allemands
Lieues Françaises
DUCHÉ DE
HESSE DARMSTADT
BADE
WÜRTEMBERG
LAC DE CONSTANCE
Mayence
Wiesbaden
Francfort
Hanau
Darmstadt
Mannheim
Heidelberg
Karlsruhe
Rastadt
Baden
Fribourg
Bâle
Strasbourg
Colmar
Schaffhausen
Constance
Stuttgart
Ludwigsburg
Heilbronn
Ulm
Rotenburg
Tübingen
Ravensburg
Lindau
Bregenz
Rhin
Neckar
Moselle
Danube
Nassau
Dietz
Ehrenbreitstein
Bingen
Worms
Spire
Landau
Weissembourg
Wissembourg
Deux-Ponts
Nancy
Metz
Saverne
Molsheim
Rosheim
Erstein
Sélestadt
Mulhausen
Huningue
Altkirch
Lörrach
Waldshut
Kehl
Offenburg
Gernsbach
Pforzheim
Bruchsal
Mannheim
Ludwigshafen
Mayence
Francfort
Hanau
Darmstadt
Heidelberg
Karlsruhe
Rastadt
Baden
Fribourg
Bâle
Strasbourg
Colmar
Schaffhausen
Constance
Stuttgart
Ludwigsburg
Heilbronn
Ulm
Rotenburg
Tübingen
Ravensburg
Lindau
Bregenz

de l'Europe par le progrès des chemins de fer, qui rayonnent de tous côtés, qui étendent de toutes parts leurs traits d'union ;

A ses charmes naturels, aux beautés de ses environs, qui offrent à ses hôtes les excursions les plus curieuses, les promenades les plus pittoresques ;

A l'excellence de ses eaux et à la bienfaisante douceur de son climat ;

A la splendeur de ses salons, où se retrouvent, pendant la belle saison, les plaisirs exilés des grandes villes : la danse, la musique, la foule, les fêtes : — car c'est là que l'été tient son carnaval.

Si quelque ignorant demandait quelle est la capitale de l'Europe, on lui répondrait : — L'Europe en a deux :

Une capitale d'hiver : — Paris ;

Une capitale d'été : — Bade.

Voilà pourquoi, lorsque vient le mois de mai, vous entendez répéter de toutes parts, aux échos les plus mélodieux, ce cri de ralliement : — Allons à Bade !

Vue générale de Bade en 1799.

II

BADE.

Rien de plus charmant que l'aspect de Bade. Gracieusement posée sur une éminence, environnée de collines et de montagnes couvertes de bois épais, la ville descend dans une riante vallée au bord d'un clair ruisseau nommé l'Oos, — ou l'Oelbach, qui prend fièrement le titre de rivière en mémoire du rôle important qu'il joua jadis, lorsque ses bords fleuris et ses capricieux méandres formaient la limite entre les pays des Francs et les terres des Allemands.

Dès le premier coup d'œil, on comprend que c'est là un lieu créé tout exprès pour le repos et le plaisir. La nature, qui a tout fait pour cet heureux pays, l'a doté de sources fécondes, dont les

Noël pinx. Imp. Lithardin rue St Hautefeuille Paris Dumouth sculp.

Vue générale de Paris

eaux bienfaisantes commencèrent la fortune de Bade à l'époque de la domination romaine.

Les Romains se connaissaient en beaux sites; ils aimaient à s'asseoir près des tièdes fontaines qui leur versaient la santé dans les délices du bain; aussi, dès que l'aigle des Césars eut traversé le Rhin, Bade, qui n'était encore qu'un village sans nom, fut enlevé aux Celtes et devint le séjour favori des vainqueurs. Les sapins séculaires et les chênes druidiques firent place à de riants jardins, les sources jaillirent et coulèrent dans des bassins de marbre; les chaumières se changèrent en palais, et le village sans nom se nomma la ville Aurélienne. Elle fut visitée par les empereurs ; Trajan, Adrien et Caracalla se plurent à l'embellir.

Mais cette première splendeur, si glorieuse et si magnifique, ne devait pas durer. La puissance romaine s'éteint ; l'aigle des Césars, abattue par les flèches des barbares, ne protége plus ses conquêtes. Les Allemands, brisant leurs anciennes limites, sautent à pieds joints sur l'Oos, se précipitent sur la ville Aurélienne, et détruisent avec un acharnement sauvage ses maisons et ses temples, ses thermes et ses palais, ne laissant pas debout une seule pierre romaine. Alors, sur les ruines de la cité, s'élèvent quelques chétives cabanes ; ce n'est plus qu'un hameau ; les rois francs le donnent à l'abbaye alsacienne de Wissembourg ; les moines le vendent à l'empereur Conrad ; l'empereur Henri en fait cadeau à l'église de Spire, qui le cède au duché de Souabe, et Bade passe ainsi de main en main, change de maîtres au gré des événements, et subit diverses fortunes, jusqu'à l'époque où une princesse l'apporte en dot à la famille souveraine de Zæhringen, qui l'englobe dans son vaste domaine.

C'est sous la domination des Francs que l'ancienne cité romaine reçut le nom de Bade; ou du moins, c'est de cette époque seulement que nous voyons ce nom apparaître dans l'histoire. Plus tard, dans le commencement du douzième siècle, Hermann de Zæhringen prit le titre de margrave — ou marquis — de Bade. Dès ce moment, Bade voit renaître sa fortune et son importance ; les ténèbres qui environnaient son histoire se dissipent rapidement; elle devient résidence princière ; les margraves l'agrandis-

sent et l'enferment dans une enceinte de murailles et de tours, si bien qu'un jour elle se trouve assez forte pour résister à un évêque de Strasbourg qui vint l'assiéger, au temps où les princes de l'Église portaient le casque et l'épée du guerrier aussi bien que la mitre et la crosse du pasteur.

Mais le sort des armes ne lui fut pas toujours aussi favorable. Prise et ravagée dans les guerres du dix-septième siècle, la ville de Bade comprit qu'il ne lui appartenait pas de régner par la force, et qu'elle devait se contenter de briller par les paisibles avantages dont la nature et la fortune l'avaient si amplement dotée. Aussi, loin de réparer les brèches faites à ses murailles, elle acheva de détruire sa cuirasse de pierres pour ne garder qu'une ceinture de feuillage et de fleurs. Quatre tours, qui étaient restées debout, furent démolies au commencement de notre siècle; les fossés que la ville avait conservés furent comblés, et aujourd'hui, si les chroniques n'en faisaient foi, vous ne pourriez jamais croire que Bade a jadis joué le rôle et tenu le rang d'une place de guerre.

A mesure que la faveur de Bade s'est augmentée, la ville s'est accrue pour recevoir tous ses visiteurs. Les maisons, les hôtels, se sont élevés comme par enchantement: — de charmantes petites maisons, de magnifiques hôtels, pleins de luxe et de recherches délicates, faits pour loger les dandys, les financiers et les princes, et où l'étranger pourra s'installer selon son rang, sa fortune, ses goûts et ses projets.

Si vous arriviez au milieu de la saison, il serait prudent et convenable d'avoir retenu un logement d'avance: car, lorsque les beaux jours de juillet ont amené la foule, lorsque la fête de Bade est dans son épanouissement, la ville est prise d'assaut, envahie, occupée tout entière par ses heureux conquérants, et l'on a vu quelquefois d'imprévoyants voyageurs être obligés de passer la première nuit dans leur voiture. C'est là un de ces inconvénients réservés seulement aux lieux où la mode étend ses conquêtes et plante son pavillon. Il faut s'y résigner; — mais combien de plaisirs viendront vous dédommager de cet embarras d'un moment!

Pour nous qui arrivons au printemps, lorsque la saison des

eaux est à peine éclose, l'embarras n'existe pas, toute précaution prise d'avance eût été inutile. L'armée n'est pas encore venue ; nous sommes l'avant-garde, et la ville entière nous appartient.

Vous plaît-il de vous loger dans une maison particulière? vous n'avez qu'à choisir. Il y en a de grandes, de moyennes, de petites ; toutes sont à votre disposition. Dès que s'ouvre le mois de mai, la population de Bade disparaît pour faire place aux étrangers. On ne saurait dire où se logent les six mille habitants de la ville. S'enfouissent-ils sous terre? Perchent-ils sur les arbres? Le fait est qu'ils n'émigrent pas; ils sont toujours là pour vous accueillir, vous prouver leur zèle et vous rendre toutes sortes de bons offices. En aucun lieu du monde on ne rencontre des gens plus polis, plus accommodants, plus serviables. Chez eux, la politesse, l'abnégation de soi-même, le dévouement et l'hospitalité sont des vertus de famille qu'ils reçoivent avec la vie et qu'ils pratiquent dès l'âge le plus tendre. Et vraiment ils mettent à ces vertus un prix si léger, si modeste, que cela peut passer pour du désintéressement. On dirait qu'en demandant un si modique salaire et en faisant si peu payer ce qu'ils prêtent et ce qu'ils donnent, ils veulent seulement vous épargner l'obligation de la reconnaissance.

A Bade, le riche peut satisfaire ses goûts les plus splendides, et dépenser beaucoup d'argent s'il tient absolument à se montrer prodigue par vanité; mais celui qui n'a pas de telles prétentions peut vivre confortablement sans faire une grande dépense. Bade est une ville hospitalière à tous et qui traite avec une égale faveur l'opulence et la médiocrité de fortune, le fastueux millionnaire et le visiteur modeste, le grand seigneur et l'artiste. Dans ces riches hôtels qui vous éblouiront par leur luxe, — l'hôtel d'Europe, le Zæhringen, la Cour de Bade, l'hôtel de Russie, l'hôtel d'Angleterre, — vous pourrez vous loger magnifiquement et tenir état de prince ; mais aussi, dans ces mêmes établissements, qui sont les plus beaux et les mieux ornés, vous trouverez à peu de frais un appartement élégant et commode. Un étranger pourrait ne dépenser que trois florins par jour, et avoir le nécessaire ; mais en doublant à peu près la somme, c'est-à-dire s'il élève sa dépense à cinq ou six florins — une douzaine de francs — par jour, il jouira de tous les agréments de la localité; il aura un lo-

gement convenable, une excellente table, l'accès de tous les lieux de réunion, la promenade, le concert, le bal. Partout il sera reçu comme celui qui répand l'or à pleines mains; personne ne remarquera une économie qui n'impose aucune privation et qui ne s'arrête que tout juste à la limite où commence la prodigalité. Il n'y a de distinction à Bade que pour le mérite réel, et la supériorité que donnent une grande naissance, une position élevée, la noblesse des manières, l'usage du monde, l'élégance, la grâce et la beauté.

Logez-vous donc suivant votre goût et vos moyens; — puis, après ce soin, qui est nécessairement le premier, vous donnerez carrière à votre curiosité.

La saison tout entière ne sera pas trop longue pour voir Bade et ses environs dans tous leurs détails; mais vous pourrez, d'un rapide coup d'œil, embrasser la ville dans son ensemble, et admirer ce riant panorama. C'est ainsi que procède ordinairement la curiosité du voyageur et de l'artiste: — l'ensemble d'abord, qui nous offre une prompte satisfaction; — puis les détails, c'est-à-dire l'analyse intelligente et minutieuse, la jouissance lentement savourée.

A peine arrivés, voilà donc que nos baigneurs s'élancent dans le parc. — Ce titre de baigneurs vous appartient dès que vous avez mis le pied à Bade; et pour vous le donner on ne s'informe pas si vous avez ou non le projet de prendre des bains. — Le parc n'est séparé de la ville que par l'Oos aux flots argentés; les arbres qui bordent un des côtés de ce frais ruisseau étendent leurs branches et leur ombrage sur la rive opposée. Quelle riche verdure! quelle opulente végétation! et combien le terrain de ce parc est heureusement accidenté! Ici des arbres séculaires, là des massifs d'arbustes fleuris; partout de gracieux sentiers qui invitent à parcourir ce délicieux jardin anglais; à chaque instant le promeneur s'arrête pour admirer. Qu'est-ce donc que cette majestueuse colonnade? Un temple romain dédié aux anciens dieux? — Non, c'est un temple moderne, consacré aux buveurs d'eaux minérales; destination littéralement traduite par son nom allemand: on l'appelle la *Trinkhalle*. Plus loin un magnifique tapis de verdure se déroule entre deux belles allées et laisse à dé-

Tony Johannot

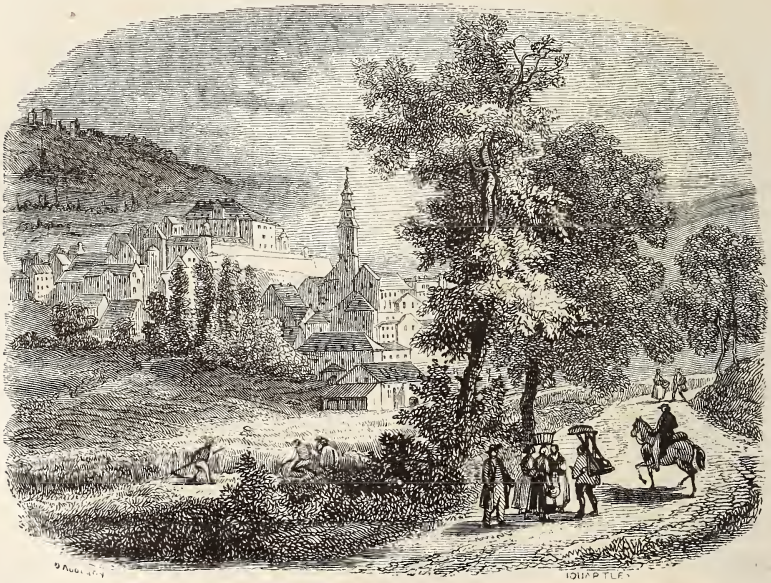
Charles Heath.

couvert la *Maison de Conversation*, — c'est ainsi que, d'après un vieil usage et une routine modeste, on nomme le palais des plaisirs de Bade. Là se trouvent réunis, par une heureuse distribution, un restaurant, un café, une galerie pour les fumeurs, de vastes et brillants salons pour les jeux, les bals et les concerts, un cabinet de lecture, un théâtre. Devant ce palais est une terrasse ornée de beaux orangers; c'est là qu'on se promène le soir. Dans la journée, les allées offrent aux promeneurs d'épais ombrages pour les garantir contre les ardeurs du soleil, et de nombreuses boutiques, où des marchands de tous pays apportent des objets variés et curieux : des étoffes, des tableaux, des cigares de la Havane, des toiles de Hongrie, des cristaux de Bohême, des bijoux de Paris, des horloges de la Forêt-Noire. Ce bazar champêtre anime le parc, et lui donne un air de fête perpétuelle.

Maintenant, gravissez les doux et faciles sentiers des hauteurs situées à l'extrémité du parc, derrière le palais de la Conversation ; c'est là, c'est à l'endroit appelé la Cabane de Socrate, qu'il faut vous placer pour avoir la première représentation du panorama de Bade. Vous jouirez souvent de ce spectacle dans vos excursions ; le tableau se présentera sous ses formes diverses ; vous le verrez de la route d'Ybourg, du Hæslich, des hauteurs de Bruhl, et de tous les points culminants qui entourent la ville; vous le contemplerez de plus loin et de plus haut; mais placez-vous d'abord sur la colline, plus tard vous irez sur la montagne. D'ici, le point de vue est admirable. La ville vous apparaît dans toute sa grâce pittoresque : ses maisons, groupées d'une façon charmante, s'élèvent en amphithéâtre et sont dominées par le clocher de l'église et par le château du grand-duc. Ces édifices se découpent vivement sur la sombre verdure des montagnes couvertes de sapins qui forment le fond du tableau. Une de ces montagnes porte les ruines du vieux château de Bade, ancienne résidence des margraves, détruite dans les terribles guerres qui répandirent la dévastation et l'incendie dans le Palatinat et dans les pays environnants. La montagne voisine, remarquable par la tour que vous apercevez à son sommet, et qui se dresse fièrement au-dessus des sapins, est le mont Mercure, dont le nom est emprunté aux débris d'un autel romain.

Ce sont là les points saillants du panorama ; les mille détails qui vous échappent viendront plus tard surprendre votre curiosité. Il est convenu que nous passons l'été à Bade, c'est-à-dire la belle saison tout entière : juin, juillet, août et septembre ; les quatre mois de soleil, de fleurs, de verdure et de promenade. Nos excursions se développeront dans tout le pays de Bade, ce grand-duché, grand comme un royaume. Le mieux sera de s'y prendre tout de suite. Quelques imprudents se laissent enchaîner par les agréments qu'offre le séjour de Bade, et la saison s'écoule souvent sans qu'ils se soient mis en campagne.

Soyons plus sages; sachons varier nos plaisirs; jouissons des charmes de la ville et des attraits du pays; après un bal, une promenade; après un concert, un voyage. C'est ainsi que, par un habile emploi de notre temps, nous pourrons tout voir, prendre part à toutes les fêtes, et admirer toutes les beautés de la contrée.



Vue de Bade prise de la route d'Ybourg.

Galerie du vieux château.

III

LE VIEUX CHATEAU DE BADE.

Votre première promenade vous conduira sans doute aux ruines du vieux château. — C'est toujours par là que commencent les promeneurs. En entrant sur le territoire de Bade, ces ruines imposantes et pittoresques sont le premier objet qui frappe les regards. On aperçoit de loin, sur la montagne qu'elles dominent, ces murailles dévastées, dont les dentelures se découpent vivement sur l'azur du ciel et sur la verte draperie des sapins qui les environnent.

Grâce au grand-duc Léopold, qui n'a rien négligé pour les embellissements du pays, on va de la ville au vieux château par un chemin facile et agréable, à l'ombre parfumée des acacias.

Cette belle allée conduit jusqu'au bois, où l'ombre devient plus épaisse et le chemin plus sauvage. De loin en loin, des bancs sont disposés pour le repos, et des tables abritées permettent de faire un repas champêtre.

En approchant du château, on aperçoit l'entrée d'un souterrain qui communiquait, dit-on, avec le couvent des capucins, situé dans la ville. Une ancienne légende raconte qu'un seigneur de Bade, passant jadis par ce souterrain, prononça des paroles impies, et qu'aussitôt la voûte s'écroula et l'ensevelit sous ses décombres. La tradition, toujours féconde et merveilleuse en ce pays, prétend encore qu'il y avait jadis un autre souterrain conduisant du château de Bade au château d'Eberstein, situé sur une autre montagne à deux lieues de distance.

La principale porte du vieux château est assez bien conservée· on y voit encore distinctement le blason des margraves. Après avoir franchi le seuil, vous pouvez vous aventurer sans péril au milieu de ces vastes débris et poser hardiment le pied sur les escaliers ébréchés, les arceaux rompus et les planchers qui semblent menacer de s'effondrer sous vos pas. Le grand-duc a rendu la ruine praticable et solide, sans lui ôter son caractère, sans corriger en rien le caprice de la destruction.

Et, vraiment, c'eût été dommage de gâter ce que l'effort du temps et le choc de la guerre ont si bien détruit. La nature, qui s'empare de tout ce qui tombe, a revêtu ces pierres d'une riche et puissante végétation. D'épaisses tentures de lierre couvrent les murailles; entre les blocs brisés s'élèvent des arbres déjà vieux; le sapin lance sa flèche à travers l'écroulement; l'orme vigoureux a remué les décombres pour se faire jour et grandir librement; l'érable pousse ses branches hors des fenêtres pour respirer un air pur et livrer son feuillage aux rayons du soleil.

Montez donc sans crainte jusqu'au sommet de l'édifice, et par chaque brèche vous apercevrez de magnifiques tableaux : — la ville, la campagne, les plaines riantes, les montagnes qui portent d'autres ruines, et là-bas le Rhin, qui vous semble une couleuvre rampant sur l'herbe, et plus loin cette aiguille qui est le clocher de Strasbourg... — Mais comment décrire les beautés naturelles de ce lieu, la grandeur du spectacle, la majesté des

horizons que votre regard parcourt avec étonnement, tandis qu'à vos pieds les cimes des sapins frémissent comme un océan de verdure, dont les flots captifs s'agitent au souffle du vent?

L'immense étendue de terrain couverte par ses ruines vous dit assez quelle fut la splendeur du vieux château de Bade. Quand vous aurez mesuré les vestiges de cette demeure souveraine, reconstruisez-la par la pensée avec ses remparts et ses tours, ses créneaux et ses fossés, ses vastes salles où se réunissaient les chevaliers de la contrée, les nobles dames au doux regard et les ménestrels au doux langage. Parcourez la longue galerie qui renfermait les portraits des princes de Bade, grandes et nobles figures que l'histoire nous a conservées religieusement, et dont nous allons esquisser ici quelques traits; car, pour visiter convenablement un pays, il faut connaître ses annales. A chaque pas la description se heurte à un souvenir historique; chaque monument s'explique par l'homme qui l'a créé, par l'époque qui l'a vu surgir et par les événements qui l'ont traversé.

Hermann, second fils de Berthold le Barbu, duc de Zæhringen et de Carinthie, reçut en héritage la seigneurie de Hochberg en Souabe, la petite ville de Baknang et la marche de Vérone. Par son épouse Judith, fille du comte Adalbert d'Eberstein, il acquit le château de Baden, ainsi que d'autres possessions dans l'Oosgau. Malheureusement pour lui, ce prince vivait dans un temps de troubles et de tempêtes. L'Allemagne était en proie aux discordes et livrée à la fureur des partis, qui la déchiraient dans leurs luttes sanglantes. Le père d'Hermann, le duc Berthold, avait perdu la raison en voyant ses États dévastés. Hermann, douloureusement frappé par le même spectacle, quitta le pays, qu'il ne pouvait défendre contre des ennemis trop nombreux, et, se condamnant à un exil volontaire, il partit seul, caché sous des habits grossiers. Quelques-uns de ses serviteurs voulurent se mettre à sa recherche, mais il leur fut impossible de retrouver ses traces.

Bien des années après cette disparition, un moine de l'abbaye de Cluny, sentant approcher sa dernière heure, fit venir à son lit de mort le supérieur et les quatre religieux les plus anciens du couvent. — « Il est un secret, leur dit-il, que je ne veux pas

emporter dans la tombe. Vous m'avez ouvert votre hospitalière maison sans me demander qui j'étais; vous m'avez recueilli triste et pauvre, et vous avez respecté le mystère qui enveloppait les douleurs de ma vie passée. Au moment de paraître devant Dieu, permettez-moi de soulever ce voile et de déposer entre vos fidèles et loyales mains des titres que je vous prie de transmettre à mon héritier. »

Cela dit, le moribond tira de dessous son chevet une boîte qu'il remit au supérieur, puis il rendit le dernier soupir.

Les moines de Cluny apprirent alors avec un respectueux étonnement que ce religieux, dont les dernières années s'étaient écoulées au milieu d'eux, et qui leur avait donné l'exemple de la piété, de la résignation, de l'humilité, du travail et de toutes les vertus chrétiennes, était le prince Hermann, fils du duc de Zæhringen.

Cet Hermann fut surnommé le Saint. L'éclat de la maison de Bade commença par cette pieuse gloire. A peine formée, sa couronne s'illumina d'une auréole céleste. — Hermann II, fils du Saint, fut le premier qui prit le titre de margrave de Bade. Cet événement eut lieu au concile de Bâle en 1130. De cette époque datent le titre et le nom d'une maison souveraine qui s'est élevée à un si haut degré de splendeur. — Puis vint Hermann le Grand, qui gagna son glorieux surnom sur les champs de bataille : au siége de Weinsberg et en Terre Sainte, où il accompagna l'empereur Conrad à la seconde croisade. Il mourut en Palestine. — Digne fils de ce vaillant capitaine, Hermann IV se distingua comme lui par des actions héroïques. Après avoir fait ses premières armes en Italie, il alla en Terre Sainte avec l'empereur Frédéric Barberousse, commanda l'armée impériale à la bataille d'Iconium, et mourut de la peste peu de temps après que l'empereur Frédéric eut perdu la vie pour s'être baigné dans les froides eaux du Cydnus, folie renouvelée d'Alexandre le Grand; mais Alexandre était jeune lorsqu'il commit cette imprudence, tandis que Barberousse avait soixante-dix ans accomplis. Le corps du margrave de Bade fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche. — Henri, le plus jeune de ses deux fils, eut la principauté de Hochberg; le margraviat de Bade échut à l'aîné,

Hermann V, qui agrandit ses possessions en y ajoutant les quatre villes de Durlach, Ettlingen, Sinsheim et Eppingen. — Hermann VI et Rodolphe Ier régnèrent ensuite tous deux ensemble; mais Hermann ayant obtenu, par son mariage avec la duchesse Gertrude, la régence du duché d'Autriche, alla s'établir dans ce pays, où il eut pour successeur son unique fils Frédéric, ce touchant modèle du dévouement à l'amitié.

Nous trouvons ici, dans l'histoire de la maison de Bade, une page pleine d'un doux et tendre intérêt. Le jeune prince Frédéric, dépouillé de son héritage, avait été conduit par sa mère à la cour de Bavière, où il rencontra le jeune Conradin, victime comme lui d'une odieuse spoliation. Attirés l'un vers l'autre par la conformité de l'âge, des sentiments et du malheur, les deux nobles jeunes gens se lièrent d'une étroite amitié. Ils grandirent ensemble dans l'espérance d'une meilleure fortune. Dès qu'il se sentit assez fort pour tenir une épée, Conradin résolut de tenter la fortune des armes; il avait de nombreux partisans qui l'appelaient à la conquête de ses États usurpés; pouvait-il hésiter? — Je t'accompagnerai, lui dit Frédéric de Bade.

Et tous deux s'arrachèrent aux bras de leurs mères éplorées. — Pauvres enfants! ils partent, le cœur plein de courage et de confiance. Conradin, à qui on a volé trois couronnes, veut ressaisir d'abord le royaume de Naples, que lui a pris son oncle Manfroi, et que le duc d'Anjou a dérobé au ravisseur. A peine les jeunes princes ont-ils franchi les Abruzzes, que l'ennemi vient leur présenter la bataille dans la plaine de Tagliacozzo. Ce fut une grande et terrible journée, où la ruse triompha de l'audace, où le bon droit fut vaincu par la fraude. Les deux jeunes princes, Frédéric de Bade et Conradin, tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les fit condamner à mort, sans pitié pour leur âge; — ils n'avaient que dix-sept ans!

L'échafaud se dressa pour ces deux nobles et belles têtes. — Les deux jeunes princes marchèrent à la mort comme ils avaient marché au combat.

Frédéric de Bade fut frappé le premier. Avant de se livrer au bourreau, il embrassa son ami et lui dit adieu d'une voix ferme et d'un front serein; puis, s'avançant vers le billot fatal, le malheu-

reux enfant cessa de contraindre l'émotion qu'il avait voulu cacher à son ami par une dernière délicatesse de son dévouement sublime. Il leva au ciel un regard mouillé de larmes et dit en soupirant ces seuls mots : «Pauvre mère ! »

Puis il se mit à genoux et mourut.

Conradin ramassa la tête que le glaive du bourreau venait de faire tomber, il la baisa avec respect, et, donnant un libre cours à sa douleur, il se reprocha par d'amères paroles le tort d'avoir fait partager son infortune à cet ami généreux qui, sans lui, aurait eu de longs jours.

La fin malheureuse du jeune Frédéric laissa Rodolphe continuer seul la race des margraves de Bade. Ses quatre fils régnèrent successivement. Ce fut d'abord Rodolphe II, puis Rodolphe III, puis enfin le margrave Hesso, dont le fils, Rodolphe Hesso, héritier du margraviat, étant mort sans enfant mâle, laissa la couronne de Bade à son oncle Hermann VII. Celui-ci eut pour successeur Frédéric II, Rodolphe IV et Hermann VIII, qui augmentèrent le domaine de Bade. Telle fut aussi la principale gloire des margraves Hermann IX, Rodolphe IV, Rodolphe V, Frédéric III, Rodolphe VI et Rodolphe VII, jusqu'à Bernard Ier, qui fut à la fois un grand capitaine et un habile législateur.

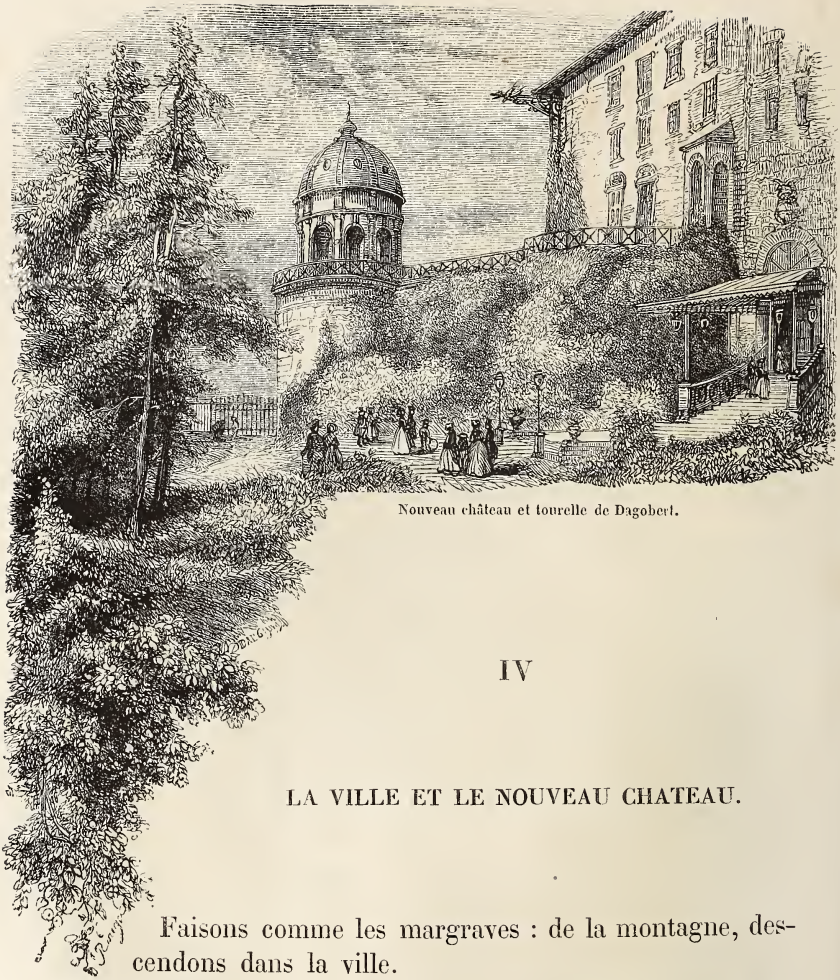
Déjà, plusieurs fois avant l'avénement de ce prince, les États de Bade avaient été démembrés par la tendresse paternelle des margraves, qui voulaient constituer à chacun de leurs fils un domaine princier. Pour prévenir de ruineuses divisions, Bernard fit une loi d'hérédité d'après laquelle il ne devait jamais y avoir que deux parts et deux lignes régnantes. A défaut d'héritier mâle dans une branche, l'autre devait succéder. Tout en prenant ces mesures conservatrices, Bernard soutenait ses intérêts au dehors : il réduisait, au congrès de Haguenau, les prétentions de Strasbourg ; il contraignait l'empereur Wenceslas à reconnaître son droit sur le péage du Rhin ; il combattait le duc Frédéric d'Autriche, et prêtait le secours de ses armes au duc Charles de Lorraine ; — puis, après une carrière si bien remplie, il laissait à son fils Jacques Ier des États agrandis et florissants.

Jacques eut pour successeur Charles Ier, qui enleva l'Ortenau à la domination de Strasbourg. Un des frères de ce prince, Ber-

nard de Bade, animé d'un zèle pieux, parcourut l'Allemagne pour engager les princes à une nouvelle croisade en Palestine. Il mourut pendant cette grande mission, et fut canonisé par le pape Pie IV.

Quatre siècles et demi s'étaient écoulés depuis que Hermann avait fondé la maison de Bade, lorsque le margrave Christophe, fils aîné et successeur de Charles Ier, quitta le vieux château, descendit la montagne, et construisit une nouvelle demeure au sommet de la ville.

Entrée du vieux château de Bade.



Nouveau château et tourelle de Dagobert.

IV

LA VILLE ET LE NOUVEAU CHATEAU.

Faisons comme les margraves : de la montagne, descendons dans la ville.

Bade se divise en deux parties bien distinctes : la vieille ville sur la hauteur, et la ville neuve au bas de la colline, avec ses beaux hôtels et ses gracieuses maisons. Le vieux quartier a conservé plusieurs monuments d'une précieuse vétusté, entre autres :

Le Bain romain, qui n'est qu'un fragment peu considérable des thermes construits par l'empereur Caracalla ;

La Source, jadis protégée par une clôture de marbre dont il reste à peine quelques vestiges ;

La Galerie des antiques, à côté de la Source ; petit musée en forme de temple, dans lequel sont étalés quelques débris d'anti-

quités romaines, recueillis dans la ville de Bade et dans ses environs;

L'Église, fondée dans le huitième siècle par les moines de Wissembourg, qui étaient propriétaires des bains; on y voit les mausolées de plusieurs margraves;

Enfin, le nouveau château qui domine la ville. Ce surnom de *nouveau* lui est resté depuis le quinzième siècle, époque de sa fondation. On l'appelait ainsi pour le distinguer de l'ancien, qui n'était pas encore tombé en ruines.

Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le nouveau château, ce sont les souterrains, vastes et noirs caveaux sur lesquels planent toutes sortes d'histoires mystérieuses et terribles. Quelques-uns prétendent que dans ces lieux sombres les Francs-Juges tenaient leurs conciliabules. Mais ceux qui ont hasardé cette opinion auraient été fort embarrassés d'en soutenir les preuves. Il est probable que ces souterrains étaient tout simplement des cachots, des oubliettes, où l'on plongeait les criminels. Une des salles s'appelle la chambre de la question. Près de là, on a retrouvé une trappe qui s'ouvrait sur le *baiser de la Vierge*. Singulier nom pour une pareille chose! Précipité par cette trappe, le condamné tombait sur une statue qui l'attendait les bras ouverts, et cette statue, nommée la Vierge, était toute hérissée de dards et de lames tranchantes qui donnaient à la victime le baiser de la mort. Une autre version explique ainsi le *baiser de la Vierge :* — Après avoir été jugé, le condamné n'entendait pas prononcer sa sentence; l'exécuteur des hautes œuvres lui annonçait qu'il allait être rendu à la liberté, et il le reconduisait comme pour le faire sortir du château. A moitié chemin du sombre labyrinthe, se trouvait une statue de la Vierge, placée dans une niche; là, on faisait faire une station au malheureux, et on lui disait : « Rendez grâce à la mère du Sauveur, et touchez de vos lèvres sa sainte image. » Lorsqu'il s'approchait pour accomplir cet acte pieux, une trappe s'ouvrait sous ses pieds, et il tombait précipité dans les profondeurs du gouffre homicide.

En quittant ces souterrains si tristes, on va respirer dans les jardins du château, qui sont charmants, surtout la partie réser-

vée que l'on nomme le *Jardin aux limaçons*. Là se trouvent encore des constructions romaines. A l'entrée de ce jardin, on remarque une élégante tourelle, nommée, on ne sait pourquoi, la *Tourelle de Dagobert*. — Assurément cet édifice ne saurait être attribué au roi de France qui eut saint Éloi pour ministre.

L'intérieur du château a été décoré avec beaucoup de bon goût et de magnificence par le grand-duc Léopold. Une splendide galerie réunira les portraits de tous les souverains qui ont régné sur le pays de Bade depuis Hermann de Zæhringen jusqu'à nos jours.

Christophe Ier, qui fonda le nouveau château vers la fin du quinzième siècle, est un des princes les plus distingués de cette famille de Bade, si féconde en grands hommes. Telle était déjà la puissance de cette maison, que nous voyons le margrave Christophe accompagner l'empereur Frédéric IV dans plusieurs expéditions, et lui prêter assistance contre les villes de Gand et de Bruges, avec trois mille fantassins et quinze cents chevaux. Rien ne se faisait en Allemagne sans son concours. Les princes le prenaient pour arbitre dans leurs différends, et il les aidait de ses conseils aussi bien que de son épée. Il reçut de l'empereur le gouvernement du duché de Luxembourg. L'archiduc Philippe d'Autriche lui conféra l'ordre de la Toison d'Or et plusieurs fiefs considérables. Jaloux d'augmenter sa puissance par des moyens nobles et légitimes, il refusa toujours, avec un magnifique désintéressement, les avantages que n'aurait pas avoués une scrupuleuse loyauté. Ainsi, lorsque l'électeur palatin fut mis au ban de l'empire, l'empereur offrit au margrave la restitution de quelques domaines que sa famille avait été obligée de céder en des temps malheureux. Christophe refusa de recouvrer par ce moyen une possession volontairement aliénée, et il répondit à l'empereur qui lui demandait le motif de son refus :

« Honneur et serment valent mieux que pays et vassaux. »

Ce grand et beau caractère ne se démentit en aucune circonstance. L'empereur avait donné à l'un des fils du margrave les biens du comte d'Eberstein proscrit et dépouillé. Plus tard, le margrave, fidèle à ses principes de loyauté, rendit au comte ses terres et son château, en lui disant que la maison de Bade ne

voulait pas s'enrichir par la confiscation, et ne s'était considérée que comme simple dépositaire.

Tel était le margrave Christophe, dont le règne dura plus d'un demi-siècle. Devenu vieux, et sentant le besoin du repos, il régla les affaires du pays, fit dresser un acte d'hérédité par Ulric Zazius, le savant professeur de Fribourg, et, quittant le gouvernement, il remonta au vieux château pour finir paisiblement ses jours dans ce lieu où il était né. Ses deux fils, Bernard et Ernest, se partagèrent ses États. Bernard, qui était l'aîné, fonda la ligne de Baden-Baden; Ernest, la ligne de Baden-Durlach, qui s'est perpétuée seule et qui règne aujourd'hui.

La ligne éteinte de Bade-Bade nous montre :

Bernard, qui introduisit dans le haut margraviat la religion réformée;

Philibert, aventureux guerrier, qui, après s'être battu contre les Turcs, alla offrir ses services au roi de France, prit part à la bataille de La Rochelle, et disparut dans cette journée sans que l'on ait jamais pu savoir s'il était resté parmi les morts, ou si, tombé entre les mains de l'ennemi, il a terminé ses jours en prison;

Philippe, qui fit reconstruire sur un nouveau plan le château de Bade;

Édouard-Fortunatus, prince frivole et léger, qui passa sa vie à voyager, à se divertir, et à faire des dettes que la branche de Bade-Durlach eut beaucoup de peine à éteindre;

Guillaume, qui fut longtemps considéré comme incapable de gouverner; après la bataille de Wimpfen, l'empereur le réintégra dans le margraviat, où il rétablit le culte catholique sous le patronage des jésuites;

Enfin, Louis-Guillaume, que l'histoire désigne ordinairement sous le nom du prince Louis de Bade, et qui fut un des plus grands capitaines de son temps. Ce prince naquit à Paris; il eut Louis XIV pour parrain et Montecuculli pour maître dans l'art de la guerre. Sa vie tout entière est une suite d'actions héroïques. Né dans une époque belliqueuse, il se trouvait toujours là où l'on guerroyait, et partout il recueillit de la gloire; mais il se distingua surtout dans la guerre que l'Autriche eut à soutenir contre

la Porte Ottomane. Il mérita dans cette campagne l'honneur d'être surnommé le *Turc*, comme Scipion avait été surnommé l'*Africain*.

Le prince Louis laissa deux fils. L'aîné, Louis-Georges, intrépide chasseur, mourut sans postérité mâle. Son frère Georges-Auguste, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, fut appelé à la succession et quitta l'Église pour le trône. En lui s'éteignit la ligne de Baden-Baden. De sorte qu'après sa mort, en vertu des lois de l'État, la ligne de Baden-Durlach fut appelée à la souveraineté du margraviat.

Si nous remontons à l'origine de cette ligne, que l'on nomme aussi *Ernestienne*, du nom de son fondateur, ou branche de Pforzheim, à cause du lieu primitif de sa résidence, nous trouvons que le margrave Ernest eut pour successeurs : — Charles II, qui construisit à Durlach un château, le Karlsburg, où il résida;

Jacques III, qui consolida la puissance de sa maison;

Georges-Frédéric, qui leva une armée pour aller combattre avec l'Autriche contre les Turcs, et se distingua dans la guerre de Trente Ans;

Frédéric V, qui paya par de nombreux sacrifices son dévouement à Gustave-Adolphe;

Frédéric VI, dont le règne fut plus paisible et non moins glorieux.

Frédéric-Magnus, qui eut beaucoup à souffrir des ravages apportés par les armées françaises à la suite de la guerre du Palatinat. Le château de Karlsburg fut réduit en cendres, et le dommage, dans le margraviat de Bade-Durlach, s'éleva à plus de neuf millions de florins. Le margrave fut obligé de se réfugier à Bâle, et mourut peu de temps après ces tristes événements.

Charles-Guillaume répara les désastres du règne précédent; il ferma les plaies de la guerre, et immortalisa son nom en fondant la ville de Carlsruhe.

Charles-Frédéric, petit-fils de ce prince habile et sage, fut en quelque sorte le second fondateur de Carlsruhe, par les embellissements dont il l'orna. Il possédait toutes les qualités d'un grand administrateur. Ce fut lui qui hérita de la ligne de Baden-Baden en 1771, et qui réunit ainsi les possessions des deux branches. A l'époque de la révolution française, il conclut un traité parti-

culier avec la république, abandonna ses terres d'outre-Rhin, et reçut en échange, par le traité de Lunéville, une étendue de pays considérable, environ soixante-dix lieues carrées, et deux cent quarante mille habitants ; de plus, on lui conféra la dignité électorale. Ainsi, le pays de Bade s'était notablement agrandi, et devait devenir encore plus vaste. La paix de Presbourg lui donna le Brisgau. En 1806, Frédéric reçut, avec la souveraineté de plusieurs États médiatisés, le titre de grand-duc. En 1809, le territoire badois s'agrandit encore par les cessions que lui fit le Wurtemberg. Toutes les prospérités étaient réservées au règne de cet excellent et noble prince. Cependant sa santé s'était affaiblie par l'âge et les travaux. Trois ans avant sa mort, qui fut un deuil pour ses sujets, il remit le gouvernement à son petit-fils.

Charles de Bade avait épousé, en 1806, Stéphanie-Louise-Adrienne Tascher de la Pagerie, fille adoptive de Napoléon. Cette alliance contribua puissamment à la fortune du pays. Le grand-duc Charles donna une constitution à ses États, et ce n'est pas là son seul titre de gloire ; il sut, par sa fermeté, conserver l'intégrité de son territoire et repousser les prétentions de la Bavière, qui faisait de secrets efforts pour enlever l'Odenwald et le Palatinat. Étant mort sans postérité mâle, sa succession remonta de droit à son oncle Louis, margrave de Bade, fils du grand-duc Charles-Frédéric.

Le grand-duc Louis administra ses États avec une rare prudence ; il protégea l'industrie, et mourut, après douze ans de règne, sans laisser d'enfants aptes à lui succéder : par conséquent, la couronne revint, par droit de naissance, à son frère Léopold.

Le grand-duc Léopold, né en 1790, monta sur le trône en 1830. Il avait épousé, en 1819, la princesse Sophie, fille de l'ancien roi de Suède, Gustave IV. Son avénement fut accueilli avec enthousiasme par le peuple, qui connaissait ses qualités éminentes, la supériorité de son esprit, la bonté de son caractère. Ce prince réunissait en lui toutes les vertus de sa race, et résumait noblement les neuf siècles de gloire qui datent du berceau de Zæhringen. Il n'y eut pas de guerre pendant son règne : la paix lui permit de développer l'étendue de ses vues politiques, sa profonde intelligence des intérêts commerciaux et industriels du

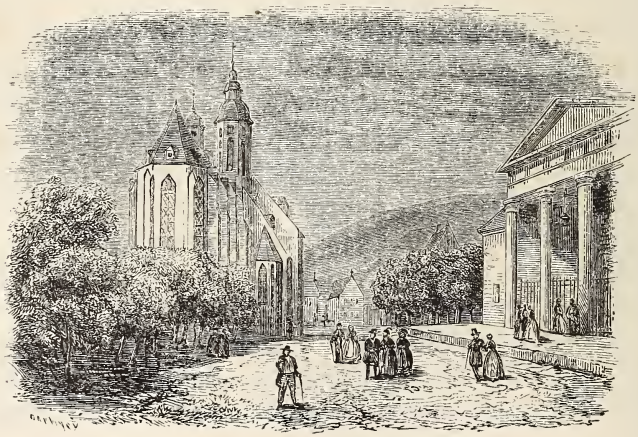
pays. Sous son règne, le grand-duché de Bade s'éleva au plus haut point de splendeur et de prospérité.

Lorsque le grand-duc Léopold mourut, en 1852, la régence échut à son second fils, S. A. R. Frédéric-Guillaume-Louis de Bade, né le 9 septembre 1826. Le jeune prince sut tenir d'une main ferme et habile les rênes du gouvernement. Plus tard, le 5 septembre 1856, il a été proclamé grand-duc. Le vœu de la nation, exprimé par ses représentants et par les dignitaires de l'État, l'assentiment de toutes les puissances de l'Europe, ont sanctionné le légitime avénement du noble et digne descendant de tant de souverains illustres.

Quelques jours après avoir été proclamé, le grand-duc Frédéric a épousé la princesse Louise-Marie-Élisabeth, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse.

Le mariage s'est fait à Berlin le 20 septembre 1856, et lorsque les deux jeunes époux sont rentrés dans leurs États ils ont été accueillis par les transports d'un peuple enthousiaste. Les fêtes qui ont eu lieu à cette occasion laisseront dans le grand-duché de Bade d'impérissables souvenirs.

Modèle accompli de grâces et d'exquises perfections, parée de toutes les qualités, de toutes les vertus qui peuvent rehausser en une femme l'éclat de la couronne, la jeune grande-duchesse a gagné tous les cœurs et partage, avec son royal époux, l'affection profonde et reconnaissante de toute la population badoise.



A. Sandoz del. — S. Hanau sc.

S. A. R. FRÉDÉRIC

Grand Duc de Bade

Duc de Zachringen.

Publié par Ernest Bourdin

Allée de Lichtenthal.

V

LICHTENTHAL. — LA REINE DES EAUX.

Voici l'emploi de la journée, selon les usages pratiqués par la plupart des étrangers qui résident à Bade. — Le matin est consacré aux excursions à pied, à cheval, en voiture. Aux endroits les plus fréquentés se tiennent de solides chevaux de louage et de bonnes petites calèches, dont le prix à l'heure, à la course ou à la journée, est fixé par un tarif très-modéré. Les promenades lointaines se prolongent souvent jusqu'à une heure très-avancée de l'après-midi. On trouve alors la société réunie dans le parc, dans l'allée des boutiques et sur la belle terrasse qui s'étend devant le palais de la Conversation. Vers trois heures commencent les sérénades et les concerts en plein vent. C'est un mélodieux avertissement qui précède la cloche du dîner. A cinq heures, tout le monde dîne, chez soi,

dans les hôtels, ou au magnifique restaurant de la Conversation. Après dîner, et avant l'heure où les salons reçoivent le beau monde, on se promène dans l'allée de Lichtenthal, belle et longue avenue qui s'étend de l'extrémité du parc jusqu'au monastère qui lui a donné son nom.

Le couvent de Lichtenthal est au bout de l'avenue, dans une situation riante, entre l'Œlbach et le Cæciliensberg, abrité par la montagne, rafraîchi par la rivière, égayé par la vallée.

Cette pieuse maison fut fondée, dans le milieu du treizième siècle, par la princesse Irmengarde, veuve du margrave Henri V de Bade. Lorsque l'église du couvent eut été consacrée par l'évêque de Strasbourg, la fondatrice fit ensevelir devant le maître-autel la dépouille mortelle de son époux; puis elle se retira dans le monastère, où elle passa le reste de sa vie. Depuis lors, Lichtenthal devint l'asile des nobles veuves, le refuge des cœurs blessés, des ambitions déçues et des douleurs que le monde ne pouvait apaiser.

Les religieuses de Lichtenthal étaient des Bernardines de l'ordre de Cîteaux; elles vivaient dans un calme profond et dans une prospérité toujours croissante, lorsque la guerre du Palatinat vint frapper de son formidable retentissement les échos de leur pieuse retraite. L'armée de Mélac avait envahi le pays de Bade et s'approchait de Lichtenthal. La terreur s'empara du couvent, menacé de subir les outrages d'un vainqueur qui partout laissait des traces lamentables de son passage. Dans ce péril extrême, que rien ne semblait pouvoir détourner, la sainte demeure fut protégée par la plus humble des sœurs qui l'habitaient. Une pauvre religieuse de Lichtenthal avait autrefois servi dans la maison de Mélac, lorsqu'il était gouverneur d'Haguenau. Elle se rendit seule auprès du général, et, lui présentant une corbeille pleine de charmants petits ouvrages façonnés par les sœurs de Lichtenthal, elle le pria d'accepter cette offrande pour ses enfants. Mélac fut touché de cette démarche; il fit dire à l'abbesse que ses troupes passeraient devant le couvent sans y entrer, et il tint parole.

Aujourd'hui, les vœux prononcés à Lichtenthal ne sont plus éternels; on les renouvelle tous les trois ans. Les religieuses

de cette maison se consacrent à l'éducation des jeunes filles.

Plusieurs princesses de Bade, veuves ou filles des margraves, ont été abbesses de Lichtenthal. Plusieurs princes ont leur tombeau dans le monastère.

La chapelle des morts renferme de curieux monuments funéraires : — le plus remarquable est celui du colossal Rodolphe le Long, représenté dans toute sa grande taille, revêtu de son armure et couché sur un lit de pierre.

A la promenade du soir, l'allée de Lichtenthal offre un brillant coup d'œil. Il y a foule de beaux équipages, de fringants cavaliers et d'élégants piétons. C'est là qu'on passe en revue la société de Bade ; c'est là que se débitent les nouvelles du jour. Les anecdotes manquent rarement ; la chronique est toujours bien fournie et se prête aux fines observations, aux piquants bons mots, aux douces railleries, aux charmantes surprises, à la curiosité toujours éveillée de ce monde aristocratique et frivole, qui parle avec tant de charme, qui écoute avec tant de grâce. A défaut de petites nouvelles, on a les grandes histoires, qui, mieux que toute description, mettent en lumière les mœurs des eaux de Bade, et renferment des renseignements profitables, comme on le verra par le récit suivant.

A seize ans, Aurélie était charmante ; la nature l'avait comblée de grâces et d'attraits ; aux agréments de la beauté, elle joignait un esprit fin, délié, pénétrant, et un caractère plein de résolution et de fermeté. Ces avantages sont souvent dangereux et fatals pour celle qui en est douée, lorsque le hasard de la naissance l'a placée dans une humble condition. Aurélie appartenait à une famille de pauvres ouvriers. Orpheline dès le bas âge, elle avait été élevée par charité ; une vieille parente recueillit et soigna son enfance abandonnée. Cette fleur de beauté, rare et merveilleuse, s'épanouit dans l'ombre d'une vie obscure et misérable. Quand la jeune fille fut grande, l'abandon revint avec tous ses périls ; on l'avait mise en état de gagner sa vie à la pointe de l'aiguille ; c'était assez, c'était tout ce qu'on pouvait faire pour elle. « Maintenant, ma belle enfant, lui avait-on dit, tu as seize ans, tu peux voler de tes propres ailes ; sois labo-

rieuse, sois forte, sois honnête, sois patiente, sois courageuse, et Dieu te bénira! »

Aurélie ne demandait pas mieux que de pratiquer toutes ces vertus : mais il lui semblait qu'elle serait dupe, si, à ce prix, elle n'obtenait qu'une existence pénible et précaire. La jeune fille était prête à faire de grands sacrifices, à supporter de rudes épreuves, à tenter de vaillants efforts ; mais il lui fallait pour récompense l'accomplissement de ses rêves ambitieux.

Son miroir lui disait qu'elle n'était pas faite pour vivre obscure et pauvre. Les romans qu'elle lisait avec ardeur lui apprenaient qu'on a vu des princes épouser des bergères. Aurélie savait bien que son miroir ne la trompait pas, les romans lui paraissaient dignes de la même confiance, et l'avenir s'illuminait aux feux de son imagination. « Je veux être riche et grande dame, disait-elle; je veux avoir de brillantes parures, de fringants équipages, des palais, des châteaux. J'aurai tout cela, mais comment? »

Une belle fille de seize ans ne manque jamais d'amoureux; Aurélie en eut bientôt de plusieurs espèces. — Les uns lui parlèrent de mariage ; mais ceux-là étaient des jeunes gens pauvres comme elle, de simples ouvriers, et elle n'en voulait pas, car il lui aurait fallu renoncer à ses rêves; — les autres étaient riches et bien posés dans le monde, mais avec ceux-là il n'était pas question de mariage, et la jeune fille voulait s'élever, mais non pas tomber. Son ambition s'appuyait sur de solides principes; un sens exquis, un jugement droit et profond, lui avaient fait mesurer le triste néant des chutes les plus éclatantes. Le sort des courtisanes les mieux favorisées ne lui inspirait qu'un juste dédain. Elle savait que la fortune est sans valeur si elle n'est honorée, sans durée si elle n'est légitime; et d'ailleurs, la fortune n'était pas le seul but de son ambition, il fallait encore à son orgueil un nom et un titre que le mariage seul pouvait lui donner.

La vertu basée sur le calcul est invincible. Aurélie, qui habitait une petite ville du midi de la France, n'eut d'abord à lutter que contre des entreprises peu dangereuses; la séduction ne se présentait que sous des formes vulgaires et avec de médiocres avantages; à la rigueur, la sagesse pouvait se défendre seule et

sans le secours de l'ambition ; mais enfin, après une année passée dans ces épreuves sans portée, la jeune fille eut l'occasion de déployer tout son mérite dans un engagement sérieux et difficile.

Cette fois, la séduction se présenta sous la forme d'un jeune homme aimable, riche et titré. Lord Arthur B... était venu passer l'hiver avec sa mère dans la petite ville habitée par Aurélie ; il vit la jeune fille et en devint éperdument amoureux. Aurélie écouta très-attentivement ses tendres propos, et fut un instant éblouie par ses magnifiques promesses ; mais, évidemment, le jeune lord promettait plus qu'il ne pouvait tenir. Il remplissait toutes les conditions souhaitées pour un mari ; mais, par malheur, il n'avait que dix-huit ans, et Aurélie n'ignorait pas qu'à cet âge un jeune homme ne peut disposer de sa main sans l'aveu de sa famille. Or le consentement n'était guère probable ; il fallait donc renoncer à de douces chimères. Aurélie prit bravement son parti ; elle fit taire la voix de son cœur, et, après avoir triomphé de cette première émotion, elle songea froidement à l'honneur et au profit que pouvait lui rapporter sa victoire. Lord Arthur lui avait écrit une lettre passionnée, qui se terminait par une proposition d'enlèvement. Aurélie se rendit chez lady Sarah B..., et lui montra cette lettre en lui disant avec l'accent du désespoir et de la vertu résignée : « Protégez-moi contre la séduction ! »

Lady Sarah fut profondément impressionnée par cette action qui lui paraissait noble et touchante ; elle sentit tout le prix d'une démarche qui épargnait à son fils une folie dont les conséquences auraient pu devenir graves et fâcheuses. « Je vous prouverai ma reconnaissance, dit-elle à la jeune fille. Vous allez vous cacher pendant quelques jours à la campagne ; je profiterai de votre absence pour faire entendre raison à mon fils ; il partira pour l'Italie, où il restera pendant deux ans ; dès qu'il ne sera plus là, vous reviendrez auprès de moi, et je me chargerai de votre sort. »

Tout s'arrangea comme lady Sarah l'avait décidé ; le jeune homme partit, et Aurélie revint auprès de sa protectrice, qui l'emmena passer l'été à Bade, avec le titre de demoiselle de compagnie.

Le premier pas était fait. Aurélie sortait de son humble condition et de son étroite sphère; le chemin s'ouvrait devant elle, et il lui était enfin donné de mettre le pied dans ce monde que ses rêves avaient si souvent parcouru.

Et quel plus beau théâtre pouvait-elle choisir pour son début? — Bade! — Le rendez-vous de l'Europe en été, la ville des fêtes, le séjour enchanté de tous les plaisirs. Là, le monde s'offrait dans toute sa splendeur, dans toute son élégance aristocratique; c'était une cohue de grands seigneurs, de femmes éblouissantes, de brillants cavaliers, de princes et de millionnaires; c'étaient chaque soir de splendides réunions, des concerts, des bals. — Aurélie sentit qu'elle avait enfin trouvé son élément. Bade était bien le pays qu'elle avait rêvé; ce monde était bien celui que son ambitieuse imagination avait créé, elle pouvait le voir de près maintenant, et l'admirer tout à son aise; mais il ne lui était pas encore permis d'y entrer, et de jouer un rôle sur cette scène élevée. Le titre de demoiselle de compagnie la reléguait au rang des simples figurantes. Aurélie comprit qu'il fallait absolument s'affranchir d'une position équivoque; mais, pour en sortir, il n'y avait qu'une seule issue : le mariage. Les femmes n'ont que cette voie pour arriver honnêtement au but de leur ambition.

Un vieux médecin allemand, qui donnait des soins à lady Sarah, lui avait présenté un de ses élèves, le docteur Albert, jeune homme au front pâle et au regard mélancolique. Le jeune docteur conçut pour Aurélie une passion violente, et il lui déclara que tout son bonheur dépendait d'elle, et qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle ne consentait pas à l'épouser. C'était pour la jeune fille un parti convenable; c'était le seul qui s'offrît dans le moment où elle demandait si ardemment au mariage de lui ouvrir les portes du monde. « Acceptez, lui disait lady Sarah; je vais retourner en Angleterre, où vous ne pouvez pas me suivre, car mon fils viendra bientôt m'y retrouver. » Cependant Aurélie hésitait. Ce mariage devait lui faire une position honorable et indépendante, mais rien de plus, car le docteur n'était ni riche ni noble. — En l'épousant, pensait-elle, j'avance encore d'un pas; mais là il faudra que je m'arrête, enchaînée par un lien que la mort seule pourra rompre ; ce serait dire à mes chè-

res espérances un adieu sans retour, ce serait renoncer pour toujours à la fortune et aux grandeurs.

Aurélie était en proie à ces réflexions, lorsqu'elle reçut la visite du vieux médecin de lady Sarah. « Mademoiselle, lui dit d'un ton grave et solennel le vénérable docteur, je viens remplir auprès de vous un triste devoir, et vous éclairer sur un sujet qui intéresse votre avenir. Albert vous aime, et vous partagez peut-être ses sentiments ; il sollicite le bonheur de devenir votre époux, et vous êtes sans doute disposée à lui accorder votre main. Mais ce mariage, qui semble vous promettre une félicité sans nuages, serait pour vous une source de larmes, de désespoir et de regrets amers. Il vous faudrait bientôt quitter votre fraîche couronne d'épouse pour prendre le sombre vêtement des veuves, car les jours d'Albert sont comptés ; un mal impitoyable dévore sa poitrine et le conduit rapidement au tombeau. L'amour qui rayonne sur son visage n'a pas effacé les traces de ses longues et cruelles souffrances ; interrogez la pâleur de son front, l'abattement de ses traits, tout vous révélera les funestes symptômes d'une fin prochaine, Il est jeune, il aime, il se fait illusion sans doute, et il espère ; mais c'est en vain, l'arrêt est prononcé, sa vie s'éteint, et rien ne saurait la ranimer. »

Ces paroles produisirent sur Aurélie une vive impression. Le docteur s'y attendait, mais il ne devina pas le secret de cette émotion qui lui paraissait si naturelle. Le vieux praticien avait profondément étudié l'enveloppe humaine, mais il ne savait pas lire dans les replis cachés de l'âme.

« Pauvre enfant ! dit-il en jetant sur la jeune fille un regard de commisération ; je vous ai porté un coup bien cruel !

— Oui, bien cruel ! répondit Aurélie en levant ses beaux yeux au ciel ; mais, continua-t-elle avec anxiété, n'y a-t-il donc aucun espoir ?

— Aucun.

— Et vous dites qu'il n'a que peu de jours à vivre ?

— Six mois tout au plus.

— Vous en êtes sûr ?

— Trop sûr, hélas !

— Ah ! c'est affreux ! s'écria Aurélie d'une voix tremblante ;

je ne veux pas vous croire; Albert vivra, et je serai sa femme.

— Je vous devais ce douloureux avertissement, reprit le docteur; maintenant, espérez un miracle, obéissez à la voix de votre cœur, je ne puis plus que vous dire une dernière fois : Si vous épousez Albert, dans six mois vous porterez son deuil. »

Aurélie n'hésitait plus; l'arrêt qu'elle venait d'entendre l'avait décidée. Albert reçut le jour même une réponse favorable à ses vœux, et, le cœur plein de joie, il hâta les préparatifs du mariage. Lady Sarah, que le docteur avait aussi avertie, essaya vainement de combattre la détermination de sa belle protégée.

« Faites donc entendre raison à une jeune fille que la passion entraîne ! disait le vieux docteur, qui se croyait un fin psychologiste.

— C'est plus que de l'amour, ajoutait lady Sarah, c'est du dévouement; elle veut embellir les derniers jours de l'homme qu'elle aime. »

Le mariage fut célébré sans faste et sans bruit. La saison des eaux touchait à son terme. Lady Sarah partit pour l'Angleterre, et le docteur Albert emmena sa femme à Munich, où il résidait. Six mois après, Aurélie était veuve.

Veuve et libre à dix-huit ans, sans appui, sans fortune, mais forte de son caractère et riche d'espérance, ses larmes furent vite séchées, et, abrégeant l'année de deuil, elle quitta Munich et revint à Bade. Le mince héritage que lui avait laissé son mari pouvait suffire aux parures et aux dépenses d'une saison : c'était tout ce qu'il fallait.

Dès qu'elle parut, l'admiration et les hommages se pressèrent sur ses pas. « Cette fois, dit-elle, je pourrai choisir. Une noble alliance me placera au premier rang de ce monde que je veux dominer. Mon cœur et ma main à celui qui m'offrira un beau nom et un titre de comtesse ou de marquise ! »

Parmi les courtisans d'Aurélie, il y avait des comtes et des marquis de premier choix; mais ces messieurs, pleins d'attentions et de petits soins, féconds en beaux discours et en gracieux compliments, ne prononçaient jamais le mot de mariage. Les uns, qui étaient riches, savaient que la belle veuve était sans fortune, et comptaient sur cette brèche pour obtenir une capitulation. Les au-

tres, qui étaient pauvres, ne pouvaient songer à épouser qu'une opulente dot.

Dans les circonstances difficiles, Aurélie était habile et prompte à prendre une décision. Si elle se laissait aisément enivrer par l'exaltation de ses espérances, elle savait reconnaître son erreur et envisager froidement la ruine de ses illusions les plus chères. « Je me suis trompée, dit-elle; il me reste encore un échelon à monter avant d'atteindre les honneurs aristocratiques. Si j'étais riche, ces fiers gentilshommes désespéreraient de vaincre mes rigueurs; si j'étais riche, quelqu'un de ces fats illustres ne dédaignerait pas de redorer son écusson en épousant une femme sans naissance. Eh bien! je serai riche. C'est une partie remise et une nouvelle épreuve à subir; mais j'ai de la patience, et je suis assez jeune pour pouvoir attendre. »

Bade comptait au nombre de ses hôtes les plus remarquables un vieux négociant hollandais puissamment riche et d'une avarice sordide; c'était un véritable Harpagon. Il avait passé quarante belles années à gagner des millions, et il consacrait le reste de sa vie à les conserver avec une sollicitude ingénieuse et stoïque. On citait de lui des traits merveilleux, de sublimes actions qu'il avait accomplies sans effort pour ménager un écu. Jusqu'alors il n'avait songé qu'à l'argent; mais la beauté d'Aurélie fit entrer dans son âme une passion nouvelle. Harpagon devint amoureux.

Il n'est pas d'extravagance dont ne soit capable l'amour d'un vieillard. Sûre de son triomphe, Aurélie voulut essayer sa puissance. Avant d'accepter le mariage que l'avare lui offrait, elle engagea une lutte entre les deux passions de son adorateur. C'était là une épreuve importante; l'avenir en dépendait.

Elle feignit d'être sensible aux splendides hommages d'un riche baron qui brillait par son luxe, et elle obligea impitoyablement Harpagon à se montrer aussi fastueux que son rival.

Une vente au profit des pauvres fut organisée par ses soins. Chaque dame de la société apporta son lot. Aurélie avait brodé une charmante bourse. — « Voici, dit-elle, un ouvrage de ma main. Voyons quel est celui de vous, messieurs, qui attache le plus haut prix à mes œuvres. Je mets la bourse aux enchères. » Invité à parler le premier, Harpagon offrit en soupirant dix florins.

Le baron sourit dédaigneusement et s'écria: — « Vingt-cinq louis ! » L'avare frémit, mais pouvait-il abandonner la victoire à son rival? — Trente louis, reprit-il avec un douloureux effort. — Quarante, dit le baron. — Cinquante, murmura l'avare d'une voix défaillante. Mais il n'était pas au bout de ses peines, et ce fut seulement lorsqu'il eut dit: — Deux cents louis — que le baron s'inclina en répondant: J'abandonne !

A ce mot, Harpagon, épuisé par la violence qu'il s'était faite, épouvanté du sacrifice qui lui était imposé, chancela comme un homme ivre et tomba évanoui sur le parquet.

« C'est bien, dit Aurélie, maintenant je puis l'épouser. »

Le jour même où expirait le délai prescrit par les lois, la veuve du pauvre docteur épousa le millionnaire hollandais. Il est superflu de dire que tous les biens de la communauté devaient appartenir au survivant. Telle est la clause fondamentale de tout contrat de mariage entre un vieillard riche et une jeune femme pauvre.

Une brillante métamorphose signala bientôt la présence d'Aurélie dans la maison de l'avare. On eût dit que cette triste et froide demeure avait été touchée par la baguette d'une fée qui la transformait tout à coup en un palais resplendissant de luxe. Ce fut en vain que l'avare voulut se révolter ; la baguette magique l'avait touché, lui aussi ; il était sous le charme, il devait payer son bonheur. Quels tourments, quelles dévorantes angoisses n'éprouvait-il pas lorsqu'il voyait les blanches mains d'Aurélie se plonger dans sa cassette et en retirer des poignées d'or qu'elle éparpillait avec une grâce ineffable ! L'enchanteresse lui avait dérobé le secret de ses trésors enfouis ; elle avait appris à faire jouer le ressort des panneaux qui cachaient de mystérieuses richesses ; elle savait le mot des serrures énigmatiques ; elle avait pris sous l'oreiller du lit nuptial la clef du coffre-fort. Malheureux Harpagon ! Mieux eût valu lui arracher le cœur. Sa vie n'était plus qu'une longue agonie, un supplice perpétuel ; il avait beau prier et gémir, c'étaient tous les jours de nouvelles dépenses et d'insupportables tortures auxquelles le pauvre homme succomba. Chaque pièce d'or sortie de ses coffres lui ôtait une goutte de sang. A ce compte, il ne pouvait pas vivre longtemps. Aurélie fut bientôt veuve pour la seconde fois.

Maintenant, rien ne pouvait plus s'opposer à l'essor de son ambition. Cette chaîne rompue lui ouvrait une carrière sans bornes. Elle attendit avec impatience le retour de la saison des eaux qui lui avait toujours été si favorable. — Aussitôt que le printemps eut épanoui les fleurs qu'elle avait fait planter sur la tombe de son second mari, la belle veuve se mit en route. Lorsqu'elle arriva au but de son voyage, Bade était dans toute sa splendeur.

Jeune, belle et riche, Aurélie obtint un grand succès. Cependant elle n'était pas encore satisfaite de son triomphe; quelque chose manquait à sa gloire. Ses rivales faisaient sonner leur titre de comtesse ou de marquise; elles avaient le droit de la regarder du haut de leur grandeur, et de dire d'un air dédaigneux : « Oui, sans doute, cette dame possède quelques attraits et beaucoup d'argent; mais, après tout, ce n'est qu'une petite bourgeoise, et nous autres, nous sommes des femmes de qualité. »

Il fallait donc imposer silence à ces propos insolents. Pour que le triomphe fût complet, pour dominer ce monde, pour devenir la reine des eaux, il fallait monter encore. Les millions aidant, rien n'était plus facile. Les comtes et les marquis se tenaient prêts, et Aurélie n'avait qu'à choisir. « Ah! disait-elle en soupirant, que n'ai-je déjà un titre de noblesse! je pourrais prétendre au rang le plus élevé. Mais les envieuses ont raison, je ne suis qu'une petite bourgeoise, et, malgré tous mes avantages, les plus illustres, parmi ces grands seigneurs, croiraient déroger en m'épousant. »

Aurélie savait comment on arrive à une position désirée, en usant de patience, en s'y reprenant à diverses fois, et en procédant par gradations. Ce système, qu'elle avait déjà pratiqué avec succès, pouvait continuer à lui réussir : il ne s'agissait que de faire encore un bon choix, en attendant mieux. Après avoir passé en revue les prétendants titrés qui se disputaient sa main, elle choisit le plus vieux et le plus ridicule. C'était un marquis taillé sur l'ancien modèle, infatué de sa personne, et qui avait conservé, de ses bonnes fortunes passées, un cœur ardent et une imagination sentimentale. Le céladon sexagénaire s'épuisait en finesses de toutes sortes pour cacher son âge sous les apparences d'une jeunesse factice. Aurélie flatta cette manie et l'exalta en

disant au marquis : « Pour me plaire, il faut être jeune, leste, fringant, beau danseur, intrépide cavalier. — Eh bien! répliquait le marquis, ne suis-je pas tout cela? »

Et afin de prouver sa jeunesse, il redoublait de soins, de mensonges et d'exagération; il papillonnait avec effort, il se parait des couleurs les plus séduisantes, et l'impitoyable Aurélie lui disait :

« Nous avons demain une course au clocher; tous nos jeunes dandys en seront. Je suis bien sûre que j'aurai le plaisir de vous voir remporter la victoire ou du moins la disputer vaillamment. »

Le marquis montait à cheval, s'élançait dans la carrière, tombait cinq ou six fois, et se relevait moulu, brisé, demi-mort, mais plus jeune et plus amoureux que jamais.

Une autre fois, Aurélie prenait son air le plus gracieux, son sourire le plus perfide, pour lui dire à demi-voix :

« Ce soir, au bal, je ne veux valser qu'avec vous, et vous savez que je ne manque pas une seule valse. »

Le pauvre marquis s'inclinait devant cette faveur inespérée; il rassemblait ses forces, il rappelait à lui son élasticité juvénile, et, après avoir fait des prodiges de valeur, il sortait du bal non moins brisé que de la course.

Pour récompense de ses rudes travaux, Aurélie lui accorda sa main; mais le mariage ne termina pas les épreuves du marquis. Bien au contraire! la jeune marquise tenait plus que jamais à la jeunesse de son mari; elle paraissait se faire sur ce sujet une illusion complète, qu'il fallait entretenir à grands frais. Aurélie s'était composé une existence pleine d'éclat, de mouvement, de bruit, d'action, de fêtes; le repos était rayé du programme. Le marquis fut obligé de se livrer à ce tourbillon dévorant : sa femme le voulait. L'amour, la vanité, la jalousie surtout, l'attachaient aux pas d'Aurélie et l'entraînaient dans les courses les plus vagabondes, dans les entreprises les plus téméraires. Bref, le pauvre vieux jeune homme fut si peu ménagé et mené à si grand train, qu'il déclina rapidement et mourut à la peine.

Lorsque la marquise reparut dans les salons de Bade avec tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté, de sa fortune et de son titre

elle pensa que la critique serait réduite au silence. Cependant la royauté qu'elle rêvait lui échappa. Une Parisienne, une grande dame du Faubourg-Saint-Germain, eut les honneurs de la saison. L'année suivante, la marquise Aurélie revint parée des mêmes avantages, et lutta vainement contre une princesse russe qui fut proclamée la Reine des Eaux.

— Ne suis-je donc pas assez haut placée? dit Aurélie; — eh bien, je puis m'élever encore; je puis, par un quatrième mariage, devenir l'égale des femmes les plus noblement titrées.

Cette ambition se réalisera-t-elle? La marquise deviendra-t-elle duchesse? C'est possible, mais elle aura beau s'élever, elle n'atteindra pas le but suprême qu'elle se propose. Il lui manquera toujours l'aristocratie native; on pourra toujours lui reprocher les moyens par lesquels elle est parvenue, et cet esprit d'intrigue qui a fait son élévation, à la fois si rapide et si laborieuse.

Le beau monde n'est pas aussi frivole qu'on pourrait le penser; il ne décerne pas légèrement cette royauté qui s'étend sur le domaine de la mode, de l'élégance et des plaisirs. Le prestige des grâces, l'éclat de la fortune, ne lui suffisent pas. Pour qu'il reconnaisse la supériorité et accepte la loi d'une femme, il faut que cette femme ait non-seulement le charme de la beauté, la séduction de l'esprit, mais encore qu'elle joigne à l'éclat du rang une considération incontestée, un mérite éprouvé, une influence justement acquise.

Voilà pourquoi la marquise Aurélie, même après un quatrième mariage, n'arrivera pas à son but. Elle pourra être admirée, adulée, fêtée, mais rien de plus; elle sera une lionne, mais non pas une reine.

Ce titre a toujours été noblement et dignement porté dans le monde dont nous parlons ici. Les grandes dames que d'universels hommages environnent le recherchent avec empressement. Le comble du succès pour elles, c'est, lorsqu'elles ont dominé les salons de Paris ou de Londres, de Vienne ou de Pétersbourg, c'est, disons-nous, de devenir la reine de la saison à Bade, d'exercer la souveraineté des grâces et de l'élégance dans cette réunion sans égale, que composent l'élite et la fleur de toutes les aristocraties de l'Europe.

Les Rochers.

VI

GEROLDSAU. — LES ROCHERS.

LE MONT MERCURE. — LA CHAIRE-DU-DIABLE.

Un des sites les plus fêtés des environs de Bade est la cascade de Geroldsau. C'est une charmante promenade à faire en voiture ou à pied, — ou, mieux encore, moitié d'une façon, moitié de l'autre. Ainsi, on ira à pied jusqu'à Lichtenthal; là, on montera en voiture jusqu'au village de Geroldsau, situé à trois quarts de lieue; — même distance à peu près du village à la cascade; — cette dernière partie de la route doit se faire à pied, par un chemin facile, doucement frayé à travers le bois de Brandhald, — ou Colline-de-Feu. De chaque côté de cette route s'élèvent de pittoresques masses de rochers et d'énormes sapins qui forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Le *Kruckenfels*, — autrement dit le Rocher-des-

Béquilles, — se dresse au fond du tableau, dont il complète l'aspect imposant et bizarre.

On arrive de la sorte à la cascade, qui verse son onde dans un site adorablement romantique. Les mouvements du terrain, les gracieux sentiers qui circulent de toutes parts, permettent de varier le coup d'œil. Un petit pavillon rustique qui domine la cascade est le meilleur endroit pour contempler le site dans son ensemble poétique De là, on voit le ruisseau venir de loin sous les arbustes inclinés qui lui font un berceau de verdure; arrivée à sa chute, l'eau tombe d'une hauteur de vingt-quatre pieds sur un lit de roches et de cailloux qui font jaillir son écume. — Les cœurs sensibles, les âmes adonnées à la rêverie, se plaisent à passer de douces heures près de la cascade de Geroldsau.

L'ambition vous est venue en montant au vieux château de Bade; vous voulez monter plus haut : — et d'abord, derrière la ruine du manoir des anciens margraves, vous gravirez un autre sommet qu'on appelle *les Rochers;* on passe sur de petits ponts de bois jetés entre d'énormes blocs de granit, et lorsqu'on est parvenu sur la crête de ces rochers, l'horizon s'élargit, et de tous côtés les regards mesurent un immense espace de pays.

Les promeneurs intrépides qui se plaisent à braver la fatigue des hautes ascensions s'empresseront de visiter le grand et le petit *Stauffenberg*, où s'élevait jadis le bourg des *Hohenstaufen*, puissants seigneurs de la contrée. — Le grand Stauffenberg est plus connu sous le titre de Mont-Mercure. Ce nom mythologique lui vient d'un autel romain situé à son sommet et dédié au dieu Mercure, dont l'image est sculptée sur une de ses faces. Sur la base du monument on trouve cette inscription :

IN. H. DD.
DEO. MER.
CUR. MER.
G. PRVOS.

Les archéologues, qui ne sont jamais embarrassés et qui ne doutent de rien, ont traduit ainsi ces lettres énigmatiques :

« En l'honneur de la maison divine de l'empereur, au dieu Mercure, voué par Curius, marchand, pour le rétablissement de sa santé. »

On pourrait aisément composer, avec les mêmes lettres, une douzaine de formules tout aussi raisonnables. Mais ne chicanons pas les savants et saluons l'*ex-voto* de Curius le marchand, — digne marchand qui payait à Mercure ce qu'il devait à Esculape.

En allant au grand Stauffenberg, on passe par un endroit sauvage, nommé la Chaire-du-Diable, en vertu d'une légende qui vaut, pour le moins, tous les commentaires des archéologues.

Si la chronique dit vrai, Satan vint prêcher dans ce lieu. Peut-être, en ce temps-là déjà, le diable se sentait assez vieux pour se faire ermite. Or donc, l'endroit lui paraissant favorable, il s'y établit et se fit construire par son architecte une superbe chaire taillée dans le roc et suspendue au sommet de la montagne, en sorte que de là il planait sur une grande étendue de pays; et comme il avait la voix forte et bien timbrée, on pouvait aisément l'entendre de deux lieues à la ronde.

D'abord quelques rares auditeurs vinrent s'asseoir sur les gradins veloutés de mousse que l'architecte infernal avait disposés autour de la chaire. Mais bientôt le bruit se répandit que le prédicateur avait une grande éloquence et que sa doctrine était fort séduisante. La foule alors accourut à ses sermons, et je vous laisse à penser quels ravages produisirent les théories de l'enfer, développées avec talent et avidement recueillies par des auditeurs de bonne foi. Bientôt les habitants de la contrée affichèrent les principes les plus vicieux et vécurent ouvertement dans la pratique des sept péchés capitaux. Mais le ciel, prenant en pitié leur égarement, envoya un bon ange qui vint s'établir sur une montagne voisine, élevant autel contre autel et chaire contre chaire. Sa douce et sainte parole était aussi vibrante que la voix diabolique. Éclairés par l'esprit de Dieu, les auditeurs se retournèrent du côté de l'ange, et se laissèrent ainsi ramener au bien. Alors Satan, voyant qu'il avait perdu ses peines et qu'il en était pour ses frais d'éloquence, entra dans une violente fureur; il brisa sa chaire, et, entraînant avec lui d'énormes masses de rochers, il se précipita dans les entrailles de la terre; — mais, comme on le pense bien, cette chute ne s'effectua pas sans laisser de traces, et les observateurs quelque peu clairvoyants peuvent distinguer, à

l'endroit où le diable s'est engouffré, l'empreinte de ses cornes et de son pied fourchu, marquée profondément dans le granit.

Près de la Chaire-du-Diable, vous irez voir l'imposante ruine d'Ebersteinburg.

Cascade de Geroldsau.

Vue générale du vieux château d'Eberstein.

VII

EBERSTEIN LE VIEUX.

La famille des comtes d'Eberstein, éteinte aujourd'hui, fut une des plus illustres et des plus belliqueuses maisons du pays de Bade. Elle tenait de près aux Zæhringen, et son origine, comme celle de cette race souveraine, se perd dans la nuit du passé. Dès le dixième siècle, on trouve un Louis d'Eberstein, accompagnant l'empereur Henri Ier dans ses belliqueuses entreprises contre les Danois, les Slaves, les Hongrois et les Huns. — Mais en ce temps-là déjà le nom d'Eberstein était ancien, et les murailles du burg étaient sillonnées par les traces de la vieillesse et les cicatrices de la guerre.

A l'époque où la féodalité régnait l'épée à la main, où les seigneurs vivaient au milieu de luttes continuelles, se battant tantôt

contre les rois, tantôt contre leurs voisins et tantôt contre les passants, ces infatigables guerroyeurs établissaient leur demeure, non pas dans les sites les plus riants, mais dans les positions les mieux défendues par la nature. Ils se souciaient peu du paysage et de la perspective, pourvu que le lieu fût d'un accès difficile et hors de toute atteinte.

Un seigneur d'Eberstein, qui florissait au temps de Charlemagne, avisa, en parcourant ses domaines, un rocher escarpé, formidable, et créé tout exprès pour le nid d'un aigle ou pour le logis d'un châtelain. L'aigle était venu le premier, il occupait la place, et lorsque le sire d'Eberstein, devançant les gens de sa suite, eut gravi la cime du rocher, l'oiseau de proie fondit sur lui et voulut disputer le terrain. Mais le chevalier le frappa d'un coup mortel, puis, du bout du pied, il poussa le nid dans le précipice, et, de la pointe de son épée, il traça le plan de sa forteresse. Paysans et soldats se mirent à l'œuvre aussitôt, et, grâce à la corvée que le seigneur menait rudement, le château fut construit en moins de temps que l'aigle n'en avait mis pour faire son nid.

C'est ce château que vous voyez en ruines aujourd'hui ; — et, tandis qu'assis sur ses débris vous contemplez les belles vallées du Rhin et de la Mourg, écoutez :

Les comtes d'Eberstein avaient déjà rendu leur nom célèbre dans les guerres et dans les tournois, lorsque l'empereur Othon se fit déclarer souverain de toute l'Allemagne. La ville de Strasbourg et la seigneurie d'Eberstein refusèrent de lui prêter foi et hommage en cette qualité. L'empereur vint alors mettre le siége devant les deux places rebelles. Strasbourg céda au premier assaut, mais l'armée impériale trouva une tout autre résistance à Eberstein. C'est que la ville était défendue par un évêque, tandis que le château avait pour défenseurs trois frères vaillants, trois comtes résolus à s'ensevelir sous les ruines de leur forteresse, plutôt que de la voir tomber entre les mains de l'ennemi.

Pendant plus de deux ans, toutes les forces de l'empire, commandées par l'empereur, une armée immense qui couvrait la campagne comme une mer en couroux, essaya vainement d'escalader Eberstein. Le flot se brisait contre l'écueil et battait le

rocher sans pouvoir monter jusqu'à la citadelle. C'était un beau spectacle, une grande gloire pour les comtes, une grande honte pour l'empereur.

Le découragement s'était emparé des troupes impériales ; tant d'efforts impuissants avaient abattu leur courage. Othon lui-même, le fier Othon, perdait l'espoir d'un succès qu'il avait regardé comme certain dans son aveugle confiance.

« Ainsi donc, s'écriait-il dans sa fureur, il faudra que je subisse cette humiliation ! Il faudra que je m'avoue vaincu, que j'abaisse ma bannière impériale devant le pavillon d'Eberstein, et que je batte en retraite avec toute mon armée, laissant debout et triomphant ce repaire de bandits qui me bravent et que je n'ai pu châtier, moi, l'empereur d'Allemagne ! »

Les chefs qui l'écoutaient gardaient un morne silence ; l'un d'eux, pourtant, le comte Bernard de Schwartsbach, s'avança et dit :

« Sire, je sais un moyen de vous épargner cet échec.

— Comment ? s'écria l'empereur en relevant vivement la tête.

— Oui, sire, j'ai dressé mon plan, et je puis, avant que quinze jours se soient écoulés, mettre Eberstein en votre pouvoir.

— Si tu fais cela, Bernard, tu ne seras plus comte, tu seras duc. J'élèverai ta fortune plus haut que ne pourrait le rêver l'ambition la plus insensée. Si tu fais cela, tu seras mon frère, car je te donnerai pour épouse Hedwige, ma sœur.

— Je ferai cela, reprit Bernard, dont le regard brilla d'orgueil et de joie... Mais, continua-t-il, j'ai besoin que Votre Majesté approuve le moyen qui s'est offert à mon esprit.

— Quel qu'il soit, je l'adopte. Tous les moyens sont bons contre les traîtres et les rebelles.

— Eh bien, Sire, je le jure, dans quinze jours votre drapeau flottera sur la tour d'Eberstein, et sous le drapeau se dresseront trois potences où seront pendus les trois comtes... Il ne me reste plus maintenant qu'à vous expliquer mon projet. »

Bernard développa le plan que lui avait inspiré son imagination rusée. L'empereur aurait préféré sans doute agir ouvertement par la force ; mais la force avait déjà échoué, et d'ailleurs

Othon s'était engagé d'avance à sanctionner de son approbation le moyen proposé, quel qu'il fût. Fidèle à sa parole, l'empereur se rappela de nouveau qu'il avait affaire à des rebelles qui ne méritaient aucun ménagement, et, chassant un vain scrupule, il se mit aussitôt en devoir de prêter son concours à la ruse de son futur beau-frère.

Un héraut d'armes sortit de la tente impériale, et se dirigea vers le château d'Eberstein. Son message avait pour objet d'annoncer aux comtes que l'empereur allait se rendre à Spire pour célébrer, au milieu des fêtes, l'anniversaire de sa naissance. Pendant un mois, les hostilités devaient être suspendues, et le magnanime Othon poussait la courtoisie jusqu'à expédier aux comtes d'Eberstein un sauf-conduit qui leur permettait de sortir de leur forteresse où ils avaient été si longtemps enfermés, et les invitait à venir à Spire, prendre part aux divertissements de la cour impériale.

L'armistice fut accepté.

Le soir même, l'empereur quitta son camp et se dirigea vers le Rhin, ne laissant autour du château qu'une faible troupe que les assiégés auraient pu détruire aisément; mais cette marque de confiance ne devait pas être trahie : les comtes d'Eberstein étaient incapables d'une action déloyale.

Ces trois frères, unis par une étroite amitié non moins que par les liens du sang, possédaient en commun de brillantes et solides vertus, mais chacun d'eux se distinguait par des qualités prédominantes.

L'aîné, Henri d'Eberstein, avait été surnommé le Lion, à cause de sa force merveilleuse et de son courage indomptable.

Jacques d'Eberstein, le second frère, s'appelait le Renard, à cause de sa rare prudence, de sa finesse ingénieuse et de son esprit fertile : précieux avantages dont il n'usait que pour la défense du bon droit et de la justice.

Le plus jeune, Eberhard d'Eberstein, avait reçu le surnom de l'Ange, à cause de sa bonne mine et de sa grâce charmante.

« Quand partons-nous pour Spire? demanda Henri à ses deux frères, après avoir lu le sauf-conduit.

— Si vous m'en croyez, répondit Jacques, nous resterons ici.

— Et pourquoi donc? reprit l'aîné.

— Parce que, dans l'âme de l'empereur Othon, l'orgueil est plus fort que la loyauté. Il lui en coûterait plus d'avouer son impuissance que de commettre une perfidie, et je vois un piége dans ses avances.

— Crainte chimérique! s'écria le Lion. L'empereur ne voudra pas se déshonorer par une action infâme. Spire nous offre un tournoi dans lequel viendront se mesurer les plus vaillants chevaliers de l'Allemagne; je veux leur disputer le prix de la lutte.

— Et après le tournoi, dit l'Ange, il y aura un bal, et je veux voir si les dames de la cour d'Othon méritent la réputation de beauté que leur ont faite les ménestrels.

— Soit! reprit Jacques. Puisque le langage de la raison ne peut rien sur votre ardeur, et que vous êtes tous les deux contre moi, je vous suivrai; car s'il y a péril ici pour le château, il y a danger là-bas pour vous, et vous aurez sans doute besoin de mes conseils.»

Les trois comtes s'étant mis en route, escortés seulement de leurs écuyers, arrivèrent bientôt à Spire. L'empereur Othon leur fit l'accueil le plus distingué; il leur donna un splendide appartement dans son palais, et il voulut qu'ils fussent servis comme les princes de la famille impériale.

Les fêtes de la cour de Spire brillèrent d'un merveilleux éclat, Othon n'avait rien épargné pour éblouir ses hôtes. Dans le tournoi, auquel prit part l'élite des chevaliers, Henri d'Eberstein défit tous les champions qui entrèrent dans la lice, et il reçut le prix impérial, qui était une bourse contenant cent florins d'or. Aussi adroit que beau, Eberhard partagea les honneurs de la journée : il remporta le prix du tir de l'arbalète, et tous les assistants admirèrent son élégance et sa grâce lorsque, après sa victoire, il vint fléchir le genou devant la princesse Hedwige, et recevoir de sa belle main l'écharpe qu'elle avait brodée pour le vainqueur.

Eberhard n'avait pu voir Hedwige sans éprouver au fond de l'âme une vive émotion et un tendre sentiment qui gagnèrent

bientôt la princesse. Ces deux jeunes cœurs avaient été touchés en même temps. L'amour naissant d'Hedwige trouva deux puissants auxiliaires dans l'aversion qu'elle ressentait pour le comte Bernard de Schwartsbach, et dans la pitié que lui inspirait Eberhard; car elle connaissait la trame perfide imaginée par l'odieux Bernard. Son inquiète curiosité, éveillée par quelques paroles indiscrètes, lui avait révélé ce complot dans tous ses détails. La vie des trois comtes d'Eberstein était menacée, et, pour comble d'horreur, la main d'Hedwige devait être le prix du forfait, — le prix du sang d'Eberhard !

Hedwige n'hésita pas. Après le tournoi, il y eut un bal que la princesse ouvrit avec Eberhard. Elle lui dit, le sourire aux lèvres, et comme si elle répondait à un compliment :

« Ce soir, vous et vos frères êtes encore les hôtes de l'empereur; demain, vous serez ses prisonniers. Le comte Bernard partira cette nuit pour s'emparer à l'improviste du château d'Eberstein.

— Merci ! » répondit Eberhard.

Puis, profitant du tumulte du bal, le jeune comte emmena ses frères dans un endroit écarté, et leur fit part du précieux avis qu'il venait de recevoir.

A cette nouvelle, le Lion d'Eberstein tira son épée et voulut s'élancer dans la salle où était l'empereur. Le Renard l'arrêta.

« Eberstein, dit-il, vous n'avez pas voulu me croire, écoutez-moi du moins maintenant. Ceci n'est point un péril dont nous puissions sortir l'épée haute. Il faut agir avec une adroite circonspection; à la ruse il faut opposer la ruse. Laissez-moi donc faire, et retournez dans la salle du bal, où vous aurez soin d'apporter un visage insouciant et un masque joyeux, afin de n'éveiller aucun soupçon. »

Le Lion et l'Ange se conformèrent aux sages conseils du Renard. Ils rentrèrent dans le bal, qui touchait à sa fin ; Henri dissimula sa colère, et la douce physionomie d'Eberhard ne laissa pas deviner la plus légère préoccupation. Ils se retirèrent avec tout le monde, après avoir salué l'empereur. Quand ils furent dans leur appartement, ils demandèrent à Jacques ce qu'il avait résolu.

« Nous partirons dans une heure, répondit le Renard.

— Dans une heure ! non, sur-le-champ, s'écria le Lion en se dirigeant vers la porte.

— Je me tromperais fort, reprit froidement Jacques, si nous n'étions pas enfermés. »

En effet, Henri fit vainement jouer la clef dans la serrure, la porte ne céda pas à ses efforts.

« Eh bien ! dit-il, par cette fenêtre !

— Si elle n'était pas gardée, reprit Jacques avec le même sang-froid, ce serait une grande maladresse. »

Henri alla vers la fenêtre ; il l'ouvrit, et il aperçut au-dessous deux sentinelles en faction.

Plus loin, de nombreux soldats se promenaient devant un poste établi dans la cour du palais.

Un instant après, on entendit un grand bruit d'armes et de chevaux.

« Fort bien ! dit Jacques en souriant ; voici le capitaine Bernard de Schwartsbach qui part avec sa compagnie pour aller à la conquête du château d'Eberstein... Patience, frères, nous arriverons avant lui. »

L'heure étant écoulée, et le calme de la nuit s'étant répandu dans le palais, Jacques conduisit ses frères dans une petite pièce située à l'extrémité de l'appartement. Il y avait là une fenêtre ouverte sur des jardins, et sous cette fenêtre un soldat.

« Il faut le tuer ! dit le Lion.

— Non, répondit le Renard, faites comme moi. »

Et, franchissant l'appui de la fenêtre, Jacques se coula le long du mur, posa ses deux pieds sur les épaules du soldat et sauta lestement à terre.

Ses deux frères, l'ayant suivi, reconnurent que le soldat de garde n'était autre qu'un de leurs écuyers. Ils traversèrent le jardin et arrivèrent à une petite porte que Jacques ouvrit avec une clef qu'il avait.

« Cette clef, dit-il, le soldat gagné pour faire place à notre écuyer, et les trois bons chevaux que nous trouverons à dix pas d'ici, m'ont coûté les cent florins du tournoi. C'est de l'argent bien placé, je crois, et ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est que l'empereur aura payé de sa bourse notre évasion. »

Montés sur de rapides coursiers qu'ils menèrent par des chemins de traverse, les trois comtes d'Eberstein arrivèrent à leur château quelques heures avant l'ennemi, et ils eurent tout le loisir de préparer une embuscade dans laquelle le perfide Bernard de Schwartsbach se laissa prendre comme un sot.

Au nombre des prisonniers se trouvaient trente des meilleurs et des plus nobles chevaliers de la cour impériale. Les comtes d'Eberstein voulurent qu'ils fussent traités avec toutes sortes d'égards. Quant à Bernard, le Lion lui dit :

« Un de tes compagnons vient de nous apprendre que tu avais l'intention de faire dresser sur la tour du château trois potences ; on n'en dressera qu'une, et tu y seras pendu. »

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. Lorsque le traître eut reçu le châtiment qu'il avait si bien mérité, le Renard dit aux prisonniers :

« Vous avez vu que la forteresse d'Eberstein est bien gardée, vous allez voir maintenant qu'elle est non moins bien approvisionnée. »

A ces mots, les deux autres frères, Eberhard et Henri, échangèrent un regard plein de surprise et d'inquiétude ; ils savaient que l'approvisionnement était la partie faible du château.

Mais Jacques, sans rien perdre de son assurance, fit descendre les chevaliers d'Othon dans les souterrains du château, et il leur montra une très-grande quantité de tonneaux remplis jusqu'au bord et des sacs regorgeant de grains. C'était encore là une ruse du Renard. L'abondance ne régnait qu'à la surface des sacs et des tonneaux. Les tonneaux avaient un double fond placé tout près de leur orifice, et une légère couche de grains recouvrait le sable qui remplissait les sacs.

On entendit bientôt le bruit des clairons qui annonçait l'arrivée d'Othon au camp des assiégeants. Alors Eberhard, sourd aux instances de ses frères qui voulaient le retenir, se fit suivre de quatre de ses prisonniers, et se rendit auprès de l'empereur.

« Sire, lui dit-il, un de vos capitaines, au mépris de l'armistice signé de votre main, a voulu traîtreusement s'emparer de notre château. Il vous faisait l'injure de croire que cette trahison vous serait agréable et que vous accepteriez une victoire si indi-

gnement volée. Nous avons fait subir au comte Bernard de Schwartsbach le traitement que vous lui auriez vous-même infligé. Nous l'avons fait pendre.

— Et vous n'avez pas craint le même sort en venant vous mettre en ma puissance? s'écria l'empereur irrité.

— Non, sire, répondit froidement Eberhard, je n'ai pas eu cette crainte, car les délais de l'armistice ne sont pas écoulés. Je suis toujours sous la protection de votre sauf-conduit et je tiens votre loyauté pour un rempart aussi solide que les murs d'Eberstein. Que gagneriez-vous d'ailleurs à un acte de violence? Ma mort ne ferait pas tomber une seule pierre de la forteresse que vous assiégez. J'ai laissé là-haut deux comtes pour défendre le château, et vingt-six de vos chevaliers pour répondre de ma tête. »

Désarmé par ces fermes paroles, l'empereur reprit :

« Je vous laisserai la vie sauve, à condition que vous rendrez les prisonniers. Nous réglerons nos comptes plus tard, lorsque je pourrai faire justice sans manquer à ma parole ; car il faudra bien que je finisse par avoir raison d'Eberstein. La force et la ruse ont échoué, mais il nous reste la famine.

— Interrogez, sire, les prisonniers que j'ai amenés avec moi, et ceux qui vous seront rendus ; ils vous diront qu'Eberstein est assez riche pour lasser votre patience, et que nous avons de quoi vivre plus longtemps qu'il ne conviendra sans doute à Votre Majesté d'arrêter son armée autour de notre domaine. Mais, sire, il y a un moyen d'avoir raison d'Eberstein, un seul, et je suis venu ici pour vous l'indiquer.

— Parlez, dit l'empereur, étonné de cette singulière proposition.

— Ce moyen, sire, c'est une alliance. Notre maison vaut bien celle du comte de Schwartsbach. Accordez-moi la main de votre sœur Hedwige, et alors Eberstein vous ouvrira ses portes, nous vous prêterons foi et hommage, et vous pourrez compter sur trois cœurs dévoués et sur trois bonnes épées. »

Disant cela, Eberhard fléchit le genou devant l'empereur, et attendit sa réponse.

Othon parut réfléchir un instant, puis il tendit la main au jeune comte et lui dit : « Relevez-vous, mon frère ! »

Ce fut ainsi qu'Eberstein devint fief de l'empire. Le comte Eberhard épousa Hedwige, et servit l'empereur Othon dans les guerres et dans les ambassades. Il fut envoyé en mission à Rome, et il reçut en présent, de la main du pape, une rose d'or enrichie d'un saphir. Cette fleur figura depuis dans les armoiries d'Eberstein.

Grâce à l'alliance souveraine qu'elle avait contractée, la maison d'Eberstein s'éleva au plus haut degré de splendeur. On la vit figurer dans toutes les grandes assemblées; elle prit une part active et brillante à toutes les luttes armées dont l'Allemagne fut le théâtre, et sa prospérité continua jusqu'à l'époque où un comte Wolff d'Eberstein, d'humeur querelleuse, entreprit une guerre contre le Wurtemberg, et s'y ruina si bien qu'il fut contraint de vendre ses domaines au margrave de Bade.

Dépouillé de son héritage, le comte Wolff se vit réduit à une humble condition; il se mit au service de l'Église, et fut capitaine des gardes de l'évêque de Spire.

Quelle humiliation pour cette noble et forte épée qui avait tenu en respect l'armée impériale commandée par l'empereur Othon!

Intérieur du vieux château d'Eberstein.

Le nouveau château d'Eberstein.

VIII

LE NOUVEL EBERSTEIN.

Du haut de la montagne que couronnent les ruines du vieil Eberstein, les regards plongent dans une vallée délicieuse, arrosée par la Mourg, qui lui donne son nom. Pour les étrangers qui passent l'été à Bade, cette vallée de la Mourg est le but et l'objet de plusieurs excursions intéressantes. Diverses routes y conduisent, et on les prend tour à tour. Mais ordinairement dans une première promenade, en partant de Bade, on suit la route nouvelle qui passe à Lichtenthal, parcourt une riante vallée, puis s'élève par une pente doucement ménagée jusqu'au nouveau château d'Eberstein.

Les ruines du vieil Eberstein nous ont déjà dit l'ancienneté, la noblesse et la splendeur d'une famille qui tient tant de place dans l'histoire du pays. Enrichis par de brillantes alliances, les Ebers-

tein se distinguèrent toujours par leur libéralité envers l'Église et fondèrent plusieurs couvents. De fantastiques légendes s'attachent à quelques-unes de ces pieuses fondations ; car la naïveté du bon vieux temps ne pouvait guère se passer de prodiges, et mêlait volontiers aux choses saintes les magiques enchantements et les merveilleuses féeries.

Voici ce que dit une de ces naïves chroniques :

Berthold d'Eberstein était allé se divertir au château de Magenheim, chez le comte Erchinger, qui recevait joyeuse compagnie. Il y avait là une assemblée de jeunes seigneurs adonnés aux plaisirs, peu scrupuleux, faisant fête à tous les vices, et offensant chaque jour le ciel par leurs excès et leurs débordements.

Le comte avait annoncé à ses hôtes que depuis quelque temps on apercevait dans la forêt voisine un cerf d'une taille colossale, mais si rusé, si habile et si prompt à la course, qu'il mettait veneurs et chiens en défaut, et que jusqu'alors il avait été impossible de le forcer. Un jour, pendant le repas du matin, un garde-chasse vint dire que le cerf était en train de se désaltérer dans un étang situé à peu de distance du château. Tout aussitôt les convives quittèrent la table, jurant que cette fois la bête n'échapperait pas. Ils montent à cheval et les voilà partis. Le cerf les laisse approcher, comme pour les braver, puis il détale et disparaît avec une vitesse qui tenait du prodige. Les chasseurs se dispersent à sa poursuite; l'un d'eux, le chevalier Albert de Simmern, ayant galopé longtemps et vainement, vit tout à coup apparaître un homme d'une figure tellement épouvantable que le plus brave n'aurait pu l'envisager sans frémir. Cet homme lui dit :

— Je ne vous veux aucun mal, messire, croyez-le bien ; je vous prie seulement de me suivre, car je suis envoyé pour vous faire voir des choses surprenantes.

Le chevalier, doué d'une âme fortement trempée, n'hésita pas un instant; il répondit à l'inconnu :

— Marchons! — et il suivit vaillamment son guide jusqu'à un endroit où la forêt changea d'aspect comme par enchantement.

Une allée droite et majestueuse conduisait à un manoir d'une architecture étrange. Un domestique, revêtu d'une riche livrée,

vint au-devant du chevalier et prit la bride de son cheval sans prononcer un seul mot.

— Ne vous étonnez pas de la taciturnité des gens que vous allez voir, dit le guide, et ne leur adressez pas la parole ; car ici règne un silence que rien ne doit rompre...

Le chevalier mit pied à terre et entra dans une grande et belle salle où était une table splendidement servie et entourée de nombreux convives, parmi lesquels on remarquait plusieurs femmes singulièrement belles. Un seigneur d'une figure mélancolique présidait le banquet. Lorsque le chevalier de Simmern entra tous les assistants se levèrent, et, après lui avoir fait un profond salut, ils reprirent silencieusement leurs places. Rien de plus étrange que ce festin muet. Les convives échangèrent entre eux des regards doux et tristes, mais pas un seul mot. On n'entendait que le choc des coupes pleines de vin, et le cliquetis argentin de la vaisselle. Le chevalier avait mis en entrant l'épée à la main, mais nul ne parut remarquer cette prudente et belliqueuse manifestation. Après qu'il eut considéré ce tableau pendant un quart d'heure, le guide lui fit signe de se retirer ; ils sortirent ensemble. A la porte étaient le cheval et un domestique qui tenait l'étrier. Albert s'éloigna, toujours accompagné du mystérieux inconu.

Quand ils eurent dépassé l'avenue du manoir, comme le chevalier questionnait son guide sur ce qu'il avait vu, celui-ci lui dit :

— Le seigneur qui tenait la place du maître au festin est ton oncle, le baron Frédéric, que tu n'as pas connu, mais dont tu doïs avoir entendu parler. C'était, de son temps, un homme brave et magnifique, mais dur aux pauvres gens, opprimant ses vassaux, cruel et débauché. Il souffre maintenant la juste expiation du mal qu'il a fait, et son exemple doit te servir de leçon. Tourne la tête, et tu verras ce que deviennent les vanités et les vices de ce monde.

Albert se retourna, et le spectacle qui s'offrit à ses yeux remplit son âme d'une inexprimable terreur.

Le manoir était dévoré par les flammes ; du milieu de l'incendie sortaient d'affreux gémissements, des cris de désespoir et de douleur. Le guide avait disparu, et le cheval effrayé prit le galop et ramena son cavalier au château de Magenheim.

Le comte et les compagnons d'Albert ne le reconnurent pas d'abord, tant il était changé : la terreur avait bouleversé son visage et blanchi ses cheveux et sa barbe. Il raconta son aventure, qui produisit une salutaire impression sur les auditeurs dont l'âme n'était pas encore complétement endurcie.

Le chevalier Albert de Simmern demanda au comte la permission de faire élever une église dans la forêt. Non-seulement le comte le permit, mais encore il voulut concourir à cet acte de piété.

Partageant l'émotion profonde et les bons sentiments de ses compagnons de plaisirs, Berthold d'Eberstein fit vœu de bâtir un couvent dans la vallée de l'Alb, pour l'expiation de ses fautes et en mémoire de l'avertissement que le ciel lui avait donné par l'entremise d'Albert de Simmern.

Telle est l'origine du couvent de Frauenalb, dans la Forêt-Noire.

Le second fils de Berthold, Otton d'Eberstein, passe pour avoir construit le nouveau château dans le treizième siècle. La famille d'Eberstein s'était alors divisée en deux branches, et il fallait à chacune sa forteresse. Les deux châteaux d'Eberstein eurent souvent à souffrir des chances de la guerre, jusqu'au jour où l'un tomba pour ne plus se relever, tandis que l'autre, après être resté longtemps en ruines, s'est redressé une dernière fois, et se tient fièrement debout.

Reconstruit au commencement de ce siècle par le margrave Frédéric, embelli avec beaucoup d'art et de bon goût par le grand-duc Léopold, le château qui aujourd'hui mérite parfaitement son titre de nouvel Eberstein, est situé d'une façon pittoresque et charmante. De ses fenêtres, de ses terrasses, de sa haute tour, le point de vue est admirablement varié : ici, c'est la forêt sombre ; là, le vallon riant, la rivière aux flots argentés, et plus loin, les vertes montagnes de la Forêt-Noire, et les Vosges au front nébuleux. — Les visiteurs reçoivent dans ce domaine de la couronne le bon accueil que l'on retrouve dans tous les lieux intéressants du grand-duché de Bade. Toutes les portes leur sont ouvertes. On remarque surtout dans les appartements du château la gothique salle des chevaliers, ornée d'une magnifique collection d'armures.

Après avoir visité les beautés intérieures d'Eberstein, vous pouvez revenir vous asseoir devant la grande porte, sur la ter-

rasse, d'où l'on découvre un magnifique paysage, et là, le concierge du château, remplissant les fonctions d'aubergiste, vous servira un excellent déjeuner. Puis, le repas terminé, vous vous remettrez en route pour continuer votre voyage dans la vallée de la Mourg.

Au penchant de la montagne, vous verrez une roche escarpée qui s'avance sur la vallée, et que l'on nomme — le Saut du Comte. — Voici à quel propos :

Un comte d'Eberstein, ayant fêté plus que de raison le vin de ses coteaux, eut l'imprudence de monter à cheval en sortant de table. Le coursier, mal mené, s'aventura sur cette roche, et comme le cavalier qui ne voyait pas le danger continuait à piquer des deux, la bête s'élança et tomba sur ses quatre pieds dans le vallon, le comte n'ayant pas quitté la selle ; — de sorte que ni l'homme ni le cheval ne se firent aucun mal, ce qui pouvait passer pour un miracle.

Le lendemain, le comte d'Eberstein fit part de cette prouesse à quelques-uns de ses voisins qui étaient venus le visiter, et, pour

faire briller à leurs yeux tout le mérite de l'action, il les conduisit à l'endroit où l'aventure s'était passée.

Lorsqu'ils eurent mesuré la hauteur de la roche d'où s'était élancé le cheval du comte, les assistants ne purent se défendre de témoigner un léger doute. Quelques-uns même poussèrent la franchise jusqu'à déclarer que le fait leur semblait impossible.

Piqué au vif par cette incrédulité, le comte voulut la détruire en recommençant le saut périlleux. Il montait son cheval de la veille, et, l'ayant fait avancer par le chemin qui conduisait au sommet de la roche, il le poussa vers le bord, lui fit sentir l'éperon, et le coursier s'élança de nouveau.

Mais la Providence, qui soutient l'homme privé de sa raison, abandonna l'homme à jeun et sain d'esprit. Dieu peut prendre en pitié l'ivresse, mais non la vanité. Cette fois donc le saut périlleux eut ses conséquences naturelles: — ni l'homme ni le cheval ne s'en relevèrent.

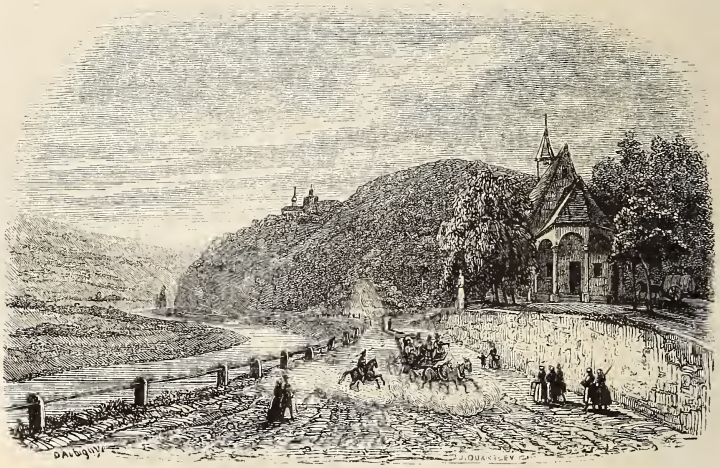
Quelques chroniqueurs racontent autrement l'histoire du Saut du Comte.

Un comte d'Eberstein, disent-ils, était assiégé dans son château par les Wurtembergeois. La trahison ayant livré la place à l'ennemi, l'infortuné châtelain n'eut que le temps de monter à cheval et de prendre la fuite ; mais, serré de près par les soldats qui le poursuivaient, il allait tomber entre leurs mains, lorsqu'il trouva devant lui cette roche escarpée qui dominait la plaine. S'élancer par là, c'était échapper aux ennemis, qui certainement ne le suivraient pas dans une voie si périlleuse. D'un côté, il y avait danger à risquer une pareille chute ; d'autre part, la captivité se présentait avec toutes ses misères; le comte d'Eberstein n'hésita pas, et, après avoir recommandé son âme à Dieu, il franchit l'espace, et s'en tira sain et sauf, ainsi que sa monture. Puis, traversant la Mourg, aux yeux des ennemis stupéfaits, il gagna la rive opposée, et alla rejoindre des amis qui plus tard l'aidèrent à reconquérir son domaine.

La noble race d'Eberstein s'éteignit dans son dernier rejeton mâle au milieu du dix-septième siècle; les biens et les titres de cette illustre famille passèrent alors à la maison souveraine de Bade.

Après avoir quitté le château, et en descendant vers la Mourg, cette jolie chapelle que vous voyez au bas de la montagne se nomme le Klingel (la Clochette).

Non loin de là vivait jadis un pieux ermite, qui, s'étant endormi dans la prière un soir, fut réveillé au milieu de la nuit par une vision céleste. Il lui sembla que la forêt brillait tout à coup d'un éclat surnaturel, et que des chants d'une angélique mélodie sortaient du feuillage étincelant. Il se leva, et, après avoir suivi le chemin que lui traçait un rayon de lumière, il trouva au pied d'un arbre une image de la sainte Vierge. C'est à cet endroit que fut construite la chapelle nommée le Klingel, à cause d'une petite cloche placée au-dessus de la porte, et qui sonnait d'elle-même lorsque dans le voisinage quelqu'un était en danger de mort.



Chapelle de Klingel.

Gernsbach. — Vallée de la Mourg.

IX

VALLÉE DE LA MOURG. — LA FAVORITE.

Cette vallée de la Mourg égale en beaux aspects et en sites charmants les contrées les plus pittoresques et les plus riantes de la Suisse. A chaque pas le paysage se pare de nouveaux agréments, et vous montre, tantôt les richesses de sa végétation, tantôt l'industrieuse activité de ses habitants.

Près du Klingel, voici Gernsbach, petite ville qui tire un excellent parti de sa position sur les deux rives de la Mourg. Gernsbach exploite les sapins de la forêt Noire. Sa population se compose de charpentiers et de flotteurs.

Les sapins abattus restent couchés dans la montagne, sur la pente des ravins. Lorsque vient la fonte des neiges, les torrents

qui s'écoulent et se précipitent de toutes parts, entraînent les arbres gigantesques et les jettent dans le lit de la rivière. Gernsbach les arrête au passage, les prend, les travaille ; puis on les réunit en petits radeaux que la Mourg fait voyager jusqu'au Rhin, où elle se jette près de Steinmauern, dans le voisinage de Rastadt.

Lorsque la rivière les a livrés au fleuve, et que l'espace s'ouvre plus large et plus puissant, les petits radeaux se réunissent pour en former de grands. De dix ou douze on en fait un seul, et rien n'est plus curieux à voir que ces immenses trains de bois venant de la Mourg, du Necker, du Mein, de la Moselle, de la Kinzig, et s'élançant dans le Rhin qui les transporte aux chantiers de la Hollande.

L'épaisseur d'un grand radeau est de trois couches d'arbres superposés et revêtus d'une sorte de parquet formé par les madriers et les planches. Des branches vertes fortement tressées, des liens d'osier et des crampons de fer, assurent la solidité de la construction. Les interstices sont soigneusement bouchés avec le menu bois. La bordure et les chevrons qui unissent entre elles les diverses parties de ce vaste assemblage, sont faits avec les sapins de la Mourg, dont la qualité supérieure est reconnue. Dans la plus grande dimension, la longueur d'un train est de dix de ces sapins, que l'on conserve entiers pour la mâture des vaisseaux. Un radeau de cette taille porte plusieurs centaines de passagers, ouvriers et rameurs. C'est un pays qui flotte avec ses habitants, ses maisons et ses troupeaux. Douze ou quinze grandes baraques sont disposées pour le logement des voyageurs. Le maître du convoi et le pilote ont chacun une cabane séparée, plus élégante que les autres. Il y a des magasins pour les approvisionnements, une cuisine publique, une salle pour les repas ; le bétail qui sert à la nourriture de l'équipage est parqué dans une bergerie ; une large tente permet de prendre l'air à l'abri de la pluie et du soleil. L'utile et l'agréable se trouvent réunis dans ce vaste établissement nautique. Rien n'y manque.

Il faut d'habiles pilotes pour conduire ces immenses radeaux. Les nombreuses sinuosités du Rhin rendent la manœuvre difficile ; de sorte que les accidents sont assez fréquents, malgré les précautions les plus minutieuses.

Passant dans la Meuse, les radeaux du Rhin vont jusqu'à Dordrecht, où se termine leur navigation. Une partie du bois destiné à la construction maritime est transportée en Angleterre, en Espagne et en Portugal ; mais la Hollande garde toujours les plus beaux sapins de la Mourg.

Aussi, dans la Forêt-Noire, a-t-on coutume de dire d'un beau sapin :

« C'est un hollandais. »

Telle est la destinée de ces arbres : — coupés à la racine et tombés sur le sol, ils se relèvent bientôt pour une existence nouvelle. Ils s'en vont courir le monde. Après avoir vécu un siècle plantés en terre, ils vivent encore de longues années plantés sur un navire ; après avoir résisté aux ouragans de la montagne, ils luttent contre les tempêtes de l'Océan.

Les intrépides promeneurs, remontant la Mourg, iront à Forbach par un chemin escarpé, bordé de précipices et couronné de sapins séculaires. Là, les eaux de la Mourg deviennent un impétueux torrent qui se précipite avec fracas et s'ouvre violemment un passage entre les rochers amoncelés. Forbach est l'arsenal de la vallée de la Mourg. Les ouvriers de ce village travaillent le fer et fabriquent les armes pacifiques de l'agriculture et de l'industrie. C'est là que les laboureurs, les bûcherons et les charpentiers du pays viennent se fournir des instruments nécessaires à leurs travaux. Non loin de Forbach se trouve la frontière du Wurtemberg, qu'on franchit pour visiter la verrerie de Schwarzenberg et les ruines du château de Kœnigswart ; puis, en revenant du côté de Gernsbach, on s'arrête à Wildbad, petit bain wurtembergeois, et au village de Loffenau, où l'on va voir le Moulin du diable et de curieuses cavernes.

C'est là une assez longue excursion. Dans une première promenade à la vallée de la Mourg, ordinairement, on ne dépasse pas Eberstein. En quittant Gernsbach, on suit le cours de la rivière pour se rendre à la Favorite en passant par la petite ville de Kuppenheim, ancienne capitale de l'Oosgau, bien déchue de sa grandeur d'autrefois. On trouve de ce côté Gaggenau, le château de Rothenfels et l'Amalienberg, qui sont cités parmi les points les plus intéressants de la vallée.

Rothenfels est une ancienne propriété de l'église de Spire. Dans le onzième siècle, ce domaine fut dérobé et envahi de vive force par un certain Werinhard, qui s'empressa d'y construire une forteresse pour garder sa conquête; mais l'empereur Henri le Barbu, protecteur de l'église, fit appréhender au corps l'usurpateur de Rothenfels, et ne le lâcha qu'après avoir exigé de lui le serment qu'il rendrait les terres, démolirait la forteresse, et ne se déchausserait qu'après avoir accompli ce double engagement. Werinhard tint scrupuleusement sa promesse, et il n'ôta ses bottes qu'après que la dernière pierre du château eut été enlevée, et l'évêque de Spire remis en possession de son domaine. — Aujourd'hui les habitants de Rothenfels fabriquent des ouvrages de menuiserie aussi renommés que les instruments aratoires de Forbach.

Un pauvre paysan tyrolien, cultivateur habile, laborieux et opiniâtre, fit d'une montagne stérile, âpre et pierreuse, le fertile et riant Amalienberg; il ouvrit aux habitants de la vallée une source de richesses par l'impulsion qu'il sut donner à l'agriculture et à l'industrie. Il avait nommé sa montagne Amalienberg, par reconnaissance pour une noble princesse qui avait favorisé ses travaux. Cet homme utile méritait d'être honoré. L'électeur Charles-Frédéric lui a fait élever, en face de l'Amalienberg, un monument qui conserve le nom d'Antoine Rindeschwender, et atteste la reconnaissance du pays.

La *Favorite* est le plus charmant joyau de la couronne de Bade. Cette délicieuse résidence fut construite par la princesse Sibylle-Auguste de Lauenbourg, épouse du margrave Louis-Guillaume, d'héroïque mémoire. Devenue veuve, la princesse Sibylle n'imita pas la pieuse Irmengarde, fondatrice du couvent de Lichtenthal : au lieu de fonder une sainte retraite, elle créa la *Favorite;* mais elle sut, dans cette riante habitation, cultiver le souvenir de son époux tout aussi bien qu'elle l'eût fait dans un monastère.

Les appartements du château renferment une précieuse collection de portraits, parmi lesquels le prince Louis et la princesse Sibylle sont reproduits soixante fois, à diverses époques de leur vie et sous différents costumes.

Tony Johannot pinx — Imp. Etherson aine 30 r Hautefeuille Paris — Heath sculp

Le Favoritel

Rien n'est plus joli, plus coquet, plus gracieux que la Favorite, si bien nommée. On voit tout de suite que l'imagination d'une femme a créé ce ravissant et mignon palais d'été. Le charmant édifice montre la date de son origine inscrite partout, au dehors et au dedans, mais au dedans surtout. C'est le style du dix-huitième siècle, fleuri et rebondi, galant et pimpant; c'est ce luxe attrayant et commode, qui veut plaire plutôt qu'éblouir; cherchant à séduire par les grâces de la forme plus qu'à briller par la richesse de la décoration. Là, rien ne heurte vos regards; tout fait éclore en votre esprit de douces idées. Les peintures n'ont que de tendres couleurs et d'anacréontiques sujets; les moulures se déroulent avec mollesse; tous les ornements, tous les meubles, semblent vous inviter à la volupté.

Ah! si ces lambris pouvaient parler, combien de charmantes histoires ils nous raconteraient! La fée qui créa cette demeure, la princesse Sibylle, était, nous dit-on, douée d'une beauté, d'une grâce et d'un esprit enchanteurs. Sa cour se composait de jolies femmes et d'aimables cavaliers, qui vivaient en fort bonne intelligence, dans une familiarité élégante et polie. Les historiens, pleins de réserve, ne nous en disent pas davantage; et c'est dommage, car leur discrétion a laissé périr de délicieux mystères.

Il y a dans la principale chambre du château une tapisserie qui fut brodée par la princesse et par ses dames d'honneur; si les figures de cette tapisserie, moins discrètes que les historiens, s'animaient et nous disaient ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont entendu, quels jolis romans, quels ravissants mémoires cela ferait!

La Favorite renferme une infinité de chinoiseries, de médaillons, de figurines et de porcelaines rares, d'ivoires sculptés, de cristaux précieux; toutes ces curiosités sont répandues avec profusion jusque dans les cuisines souterraines, qui possèdent une superbe collection de verres de Bohême très-anciens, soufflés, taillés, gravés et colorés avec un art merveilleux.

Les jardins de la Favorite sont ravissants. Dans le parc, on voit un ermitage où la princesse Sibylle passait le temps du carême dans les pratiques les plus austères de la pénitence. C'est

un pavillon très-simple et très-agreste, intérieurement divisé en plusieurs petites pièces qui ont toutes leur pieuse destination. Les murailles sont nues et n'ont pour ornement que quelques images saintes. Dans une des chambres, la princesse Sibylle avait fait placer le portrait de sa mère au lit de mort. Le portrait est encore là. Tout, dans cet ermitage, est resté à peu près comme du temps de la fondatrice. On a conservé dans la cuisine les ustensiles de ménage dont elle se servait : car c'était elle-même qui apprêtait ses repas, qu'elle prenait en compagnie de trois figures de cire. Autour de la table étaient quatre escabeaux, sur la table quatre couverts; trois places étaient occupées par saint Joseph, sainte Madeleine et le Christ, représentés de grandeur naturelle, ayant le visage et les mains en cire, et qui sont encore là, revêtus des habits que la princesse Sibylle leur avait taillés et cousus elle-même. Dans la chambre à coucher, près d'une natte qui servait de lit à l'auguste pénitente, se trouvent tous les instruments expiatoires : la rude discipline, le cilice de crin, la ceinture à grosses mailles et à pointes de fer, une croix également à pointes acérées qui se plaçait entre les deux épaules nues, de petites rondelles toujours armées de pointes, et sur lesquelles la pénitente s'agenouillait pour faire sa prière. Tous les raffinements de la dévotion la plus exaltée étaient réunis dans cet ermitage, où la princesse Sibylle demeurait quarante jours et quarante nuits de suite, sans se permettre la plus légère distraction mondaine pendant cette longue retraite, uniquement consacrée au recueillement et à la prière.

Les dames de la cour ne manquaient pas d'imiter ces pratiques sévères. Chacune avait sans doute aussi sa cellule expiatoire où elle se renfermait pendant le saint temps du carême, pour méditer, dans la solitude, sur les vanités et les faiblesses des choses humaines.

Rien n'est plus étrange que le contraste des appartements de la Favorite, si gracieux, si gais, si voluptueux, avec le sombre ermitage, le lit de paille, le cilice, la discipline et la ceinture armée de pointes.

Il fallait que les péchés eussent été bien doux pour que la pénitence fût si rude!

Mais, le carême fini, la princesse et ses dames quittaient leur retraite, reprenaient leurs brillantes parures et leurs riants visages. Les plaisirs et la gaieté renaissaient à la Favorite. Satisfaites d'avoir expié leurs péchés passés, les belles pénitentes recommençaient sur nouveaux frais, avec l'heureuse confiance des âmes sereines et des cœurs ardents qui ont foi dans la miséricorde divine.

C'étaient là des mœurs étranges et charmantes, un adorable mélange de dévotion et de frivolité, de folies et de repentir, qui inspire de piquantes réflexions aux visiteurs de la Favorite, et laisse dans leur esprit un souvenir plein de grâce et d'attrait.

Ermitage de la princesse Sibylle.

Le château de Windeck.

X

WINDECK, SASBACH, LE MUMMELSÉE (LAC DES FÉES).

Le vallon de Geroldsau communique avec la vallée de Buhl, qui mène aux ruines du château de Windeck. Ici, la contrée prend un aspect nouveau ; les vignobles y abondent et produisent le fameux petit vin d'Affenthaler, si répandu dans le grand-duché de Bade et dans les pays environnants.

La petite ville de Buhl, située à trois lieues de Bade, est célèbre par son ancienneté ; on y trouve encore de curieux vestiges du temps passé. Il y avait jadis à Buhl une société d'amateurs dont la singulière mission consistait à recueillir toutes les folles aven-

tures, les excentricités et les sottises qui se commettaient dans la ville et dans ses environs ; ces précieux documents étaient soigneusement inscrits dans un registre intitulé le *Narrenbuch*, dont on faisait une lecture publique le dernier jour de chaque année. Il est fâcheux qu'un pareil usage ne se soit pas maintenu et n'ait pas été mis à la mode dans nos grandes villes. Quelle ample récolte, quels divertissants mémoires pour les contemporains et pour la postérité, si nous avions seulement le *Narrenbuch* de chaque saison des eaux de Bade ! Mais les meilleures choses sont précisément celles qu'on imite le moins ; les usages les plus piquants sont ceux qui s'effacent et disparaissent le plus vite. Le registre de Buhl s'est fermé il y a déjà longtemps ; la société qui le rédigeait s'est dissoute ; les feuillets du curieux manuscrit ont été dispersés, et aujourd'hui il n'en reste plus que le souvenir.

Comme les Eberstein, les Windeck étaient une ancienne et puissante famille, éteinte aujourd'hui, mais dont l'illustration sera éternellement conservée dans les annales du pays. Trois châteaux s'élevaient dans leur vaste domaine, et chaque branche de cette noble famille avait ainsi sa seigneurie et sa résidence, au château de Windeck, au château de Buhl et au château de Lauf. D'après une charte datée de l'an 1309, Eberlin de Windeck vendit la ville de Stollhofen au margrave Rodolphe de Bade ; quelques années plus tard, un autre Windeck fut nommé arbitre dans un débat qui s'éleva entre ce margrave et la ville de Strasbourg, au sujet de la navigation du Rhin. Un des plus illustres représentants de cette race belliqueuse fut Reinhard de Windeck, qui soutint le seigneur d'Eberstein dans sa querelle avec les comtes Ulrich et Eberhart de Wurtemberg. Les deux comtes étaient allés se reposer aux bains de Wildbad et ne se défiaient de rien, lorsque les sires de Windeck et d'Eberstein vinrent les surprendre ; ils n'échappèrent que par miracle, en se sauvant à pied à travers les bois épais qui couvraient la montagne. Une longue et terrible guerre suivit cet acte de perfide hostilité. Puis, toujours avide de combats, ce même Reinhard, profitant d'une mésintelligence qui régnait entre le prévôt et le doyen du chapitre de Strasbourg, prit le parti du prévôt, s'empara du doyen et le renferma prisonnier dans son château de Windeck. Les Stras-

bourgeois irrités assiégèrent le château et ravagèrent la campagne, tandis que Reinhard, de son côté, mettait à feu et à sang les environs de Strasbourg. Cette guerre ne se termina qu'au bout d'une année. — Les Windeck continuèrent leur renommée de vaillants guerriers et d'habiles capitaines jusqu'à la fin du seizième siècle, époque où leur noble race s'éteignit faute de descendants mâles. Le dernier Windeck étant mort, ses deux sœurs, Élisabeth de Hüffel et Ursule de Fleckenstein, se partagèrent un héritage qui plus tard fut réuni au domaine de la maison de Bade.

Mais la rapide esquisse de ces événements, empruntée à l'histoire du grand-duché, ne doit pas nous faire oublier une ancienne chronique dont le héros fut ce même Eberlin, qui céda au margrave Rodolphe la ville de Stollhofen.

Au commencement du quatorzième siècle, le château de Windeck appartenait au baron Eberlin, fils du baron Maximilien, qui avait été de son temps un rude jouteur au jeu de guerre. Quoiqu'il fût maître et seigneur de la baronnie, Eberlin n'était venu au monde qu'après son frère Wulfrand. Mais la nature avait traité Wulfrand avec peu de cérémonie ; le pauvre garçon était né avec une bosse sur le dos. Ce fâcheux supplément l'avait destitué de son droit d'aînesse. Pour être baron de Windeck, il fallait, avant tout, être propre au métier des armes et n'avoir rien de moins ni rien de plus que ce qui doit entrer dans le vêtement d'un chevalier.

Donc Wulfrand, n'étant pas de taille à porter la cuirasse, ni d'encolure à perpétuer avantageusement la noble race des Windeck, avait été relégué au second rang. Eberlin, au contraire, était un jeune homme admirablement fait pour remplir une armure de guerre. Droit comme un peuplier et fort comme un chêne, habile à manier la lance et plein d'ardeur martiale, il promettait de continuer dignement ses illustres ancêtres. Aussi tous les vassaux de la baronnie, gens de cœur, avaient-ils fait retentir l'air de leurs joyeuses acclamations, lorsqu'un jour, le baron Maximilien, devenu vieux et sentant approcher sa fin,

leur avait présenté ses deux fils, et dit d'une voix solennelle :

« Ma noble et digne épouse, dont Dieu garde l'âme! s'est trompée en donnant le jour à mes deux fils. C'est à moi de réparer son erreur et de remettre chacun à sa vraie place. Wulfrand a été créé pour de paisibles occupations; il se consacrera donc à l'étude des sciences et au service de la sainte Église. Rétablissant l'ordre malicieusement interverti par la nature, j'institue et déclare ici mon fils Eberlin l'aîné de ma maison, et vous ordonne à tous de le reconnaître comme tel, lorsqu'après moi il prendra possession de mon titre, de mon épée, de mes terres et de mon château. »

Peu de temps après avoir fait ce testament oratoire, le vieux seigneur quitta la vie, et son fils Eberlin lui succéda sans contestation, car Wulfrand n'était pas d'humeur assez belliqueuse pour revendiquer son droit de primogéniture, et d'ailleurs nul ne l'eût soutenu dans sa querelle ; mais, si le courage et la force lui manquèrent en cette occasion, le diable n'y perdit rien. Wulfrand avait l'âme aussi laide que le corps. Après avoir courbé la tête sous l'autorité paternelle et devant le dédain des vassaux qui échappaient à son autorité, trop lâche pour une révolte ouverte, il compta sur les perfides ressources de son esprit pour se venger tôt ou tard de l'injure qui le rejetait dans une condition subalterne. Et d'abord il refusa positivement d'embrasser l'état ecclésiastique, qui convenait peu à ses goûts dissolus et aux inquiètes espérances de son ambition. Quant à l'étude des sciences, il n'y voulut mordre en aucune façon ; tout ce que put faire le révérend docteur Grésilius, une des lumières de l'époque, ce fut d'apprendre à cet élève indocile l'art de lire couramment; mais Wulfrand négligea toujours la pratique de cet art, dont il possédait la théorie.

Cependant le baron Eberlin, ayant atteint sa vingtième année. pensa au mariage. En ce temps-là, pour faire face aux incertitudes d'un avenir semé de périls et de batailles, il était convenable de se marier jeune et de se donner de bonne heure un héritier. Or, un beau matin, Eberlin monta à cheval, et il arriva le soir chez le comte Ulrich de Flœrsheim, qui avait trois filles parfaitement belles. Le comte le reçut à merveille, et Eberlin,

allant droit au but, expliqua nettement et en peu de mots le dessein qui l'amenait.

« Votre demande m'honore, dit le sire de Flœrsheim; choisissez donc entre mes trois filles.

— Je serais dans un grand embarras si mon choix n'était fait d'avance, répondit Eberlin. Je rends une égale justice au mérite de vos trois filles, Berthe, Gisèle et Odille; mais j'ai vu Odille au dernier carrousel de Francfort, et depuis lors mon cœur lui appartient.

— Eh bien! reprit le comte, Odille sera votre épouse. »

Les noces du jeune baron furent célébrées avec magnificence au château de Windeck. Les fêtes se prolongèrent pendant huit jours, et l'on fit de telles bombances que trois personnes, après avoir pris part à ces splendides galas, périrent d'indigestion; ce qui fut regardé comme d'un bon augure, puisque l'accident venait de trop de prospérité.

Seul entre tous, Wulfrand apporta au mariage de son frère un cœur envieux et ulcéré. Il voyait avec un déplaisir mortel ce bonheur pour lequel il n'était pas fait : car les douceurs de l'hymen n'allaient pas plus à sa taille que l'armure d'un guerrier. A cette époque, où chacun devait payer de sa personne, un bossu excitait le mépris, et il n'était fille de bonne maison qui n'eût préféré le cloître à un époux tel que Wulfrand.

A peine un mois s'était-il écoulé depuis le mariage d'Eberlin, lorsqu'un de ses parents réclama l'appui de son bras dans une guerre qui venait de se déclarer en Hongrie. Le jeune baron sentit son cœur tressaillir aux idées de gloire qui troublaient sa paisible félicité. Le bonheur ne pouvait endormir sa vaillance. Odille fit vainement éclater sa douleur; vainement elle employa les plus douces prières pour retenir son époux :

« Le devoir me défend d'hésiter, répondit le baron de Windeck. Mon cousin et moi, nous avons juré de nous aider et secourir en toute occasion; je ne puis manquer à cette promesse sacrée. »

Cela dit, Eberlin revêtit son armure et partit, escorté de deux cents lances.

Tandis que la jeune épouse s'abandonnait à la tristesse et

pleurait sur l'absence d'Eberlin, Wulfrand se réjouissait, en songeant que le moment était peut-être venu de donner carrière aux inspirations de son génie malfaisant. Le château de Windeck, presque entièrement dégarni de défenseurs, était confié à sa garde; son frère l'avait investi de toute son autorité; l'occasion était belle sans doute pour rentrer dans les biens et dans les prérogatives dont on l'avait frustré. Mais, comme il n'était soutenu par aucune sympathie puissante, comme il était détesté par les vassaux et honni par ses voisins, à cause de ses vices et de sa mauvaise renommée, il se résigna à ne rien tenter contre le domaine de son frère, et il dirigea vers un autre but ses efforts perfides.

Il faut vous dire que les attraits d'Odille avaient allumé une passion criminelle dans le cœur de Wulfrand. La nature, quand elle s'y met, n'est pas cruelle à demi; elle se plaît à semer des germes qui ne sauraient fleurir; elle verse impitoyablement le poison du désir dans le cœur des êtres disgraciés qui ne peuvent recueillir que la risée ou l'insulte en retour de leur absurde tendresse. Odille s'aperçut du pouvoir de ses charmes, et d'abord cette passion ne lui parut que ridicule. La passion d'un bossu! un amour qui se présente dans une pareille enveloppe! voilà ce qui eût fait rire toutes les femmes aussi bien que la baronne de Windeck. Dans le veuvage toutes les distractions sont bonnes, et celle-ci semblait peu dangereuse à Odille. Elle se divertissait à voir son beau-frère, ce mal bâti, se donner des airs de tourtereau, rouler sentimentalement ses gros yeux verts, et soupirer de cette voix rauque, particulière aux bossus, et qu'ils tirent de leur dos. Mais au bout de quelque temps la comédie changea d'aspect et de ton; Wulfrand s'irrita de voir ses hommages repoussés par une dédaigneuse raillerie, et, dans un moment de colère indiscrète, il fit entendre à Odille qu'il était le maître du château, et qu'il emploierait la violence, s'il le fallait, pour obtenir un meilleur traitement.

Odille eut peur. Elle regarda autour d'elle, et elle se vit sans protection. Wulfrand n'avait gardé dans le château que quelques valets qui lui étaient entièrement dévoués, et des mesures habilement prises rendaient impossibles toutes communications au

dehors. Ainsi Eberlin de Windeck, comme tant d'autres barons, avait laissé sa femme à la merci des infidèles, et pendant qu'il se battait contre les Hongrois, son honneur était menacé chez lui par un ennemi plus redoutable. On sait combien les guerres du moyen âge furent désastreuses sous ce rapport. Wulfrand n'était pas le seul homme en Allemagne qui, en pareille occasion, rendît grâce à l'esprit belliqueux de l'époque.

Tout recours étranger lui étant interdit, la châtelaine de Windeck, prisonnière dans son château, chercha en elle-même assez de force et assez de ruse pour se défendre contre l'ennemi. Réduite aux manœuvres de la coquetterie, elle cessa de manifester à Wulfrand le sentiment qu'il lui inspirait; elle ne plaisanta plus avec cette passion si bien armée; elle fit mieux, elle l'encouragea avec une habile réserve, lui donnant tout à espérer de ses soins et du temps. L'illusion entre facilement dans un cœur épris. Wulfrand pensa que sa difformité pouvait disparaître aux yeux de la belle Odille, et, sans se relâcher toutefois de sa prudence, il renonça du moins aux moyens violents. Comme Pénélope, la chaste épouse qui trouva dans son aiguille et dans ses ciseaux une sauvegarde contre de tyranniques galanteries, Odille indiquait à Wulfrand une lointaine échéance qu'elle avait l'art de différer toujours et de retarder par quelque adroit subterfuge. Et quand l'amoureux bossu devenait trop pressant, elle savait prononcer à propos le nom redoutable d'Eberlin, et montrer au pusillanime Wulfrand le baron de Windeck revenant un jour de la guerre, et interrogeant son frère, comme Dieu avait interrogé Caïn après le meurtre d'Abel.

« Et que lui répondrez-vous, disait-elle, quand il vous demandera : Qu'as-tu fait de la femme que je t'avais confiée?... Car je ne serai plus là, moi qui n'aurai pas survécu à mon déshonneur! Une femme peut se donner, mais elle ne souffre pas qu'on la prenne. »

Dans cette lutte pénible, Odille fut secourue par un allié. C'était un jeune page nommé Conrad; un enfant aux blonds cheveux et au doux sourire; un cœur de seize ans qui s'ouvrait à la vie et qui recevait du ciel l'amour comme la fleur reçoit une goutte de rosée ou un rayon de soleil. La belle châtelaine avait

conquis, sans le savoir, ce charmant esclave qui l'adorait tout bas, avec le respect et le frémissement d'une âme pieuse à la pensée de Dieu. Jamais Conrad n'osa trahir, par le moindre mot, par le plus timide regard, cet amour profond et caché qui l'enivrait et qui l'effrayait tout à la fois. Mais s'il fut muet pour dire son tourment, il ne fut pas aveugle pour les peines de celle qu'il aimait. Son instinct jaloux lui révéla d'abord l'odieuse passion de Wulfrand; puis il employa, pour venir en aide à Odille, toute son intelligence et toutes les ressources que pouvait lui fournir son imagination. Il savait interrompre à propos un entretien fâcheux, fermer une porte indiscrète, et signaler l'approche d'un importun qui arrivait sans se faire annoncer. Odille, qui remarqua cette assistance, en fut touchée, et un jour elle remercia son jeune page du secours qu'il lui prêtait avec tant de zèle.

« Madame, répondit Conrad, je ferai de mon mieux pour vous continuer ces faibles services; Dieu veuille que je ne sois pas obligé de vous en rendre un plus grand!

— Que veux-tu dire? demanda Odille avec une inquiète surprise.

— Je sais les peines que vous avez et le péril qui vous menace. Mais soyez sans crainte. Si jamais le danger devenait trop imminent, appelez-moi, je serai là... Oui, madame, je serai là, je viendrai, et je tuerai cet homme! »

Odille donna un baiser au jeune page, et l'enfant fut ainsi payé d'avance de ce qu'il devait souffrir un jour pour elle.

Doué de la pénétration que possèdent les méchants, Wulfrand avait découvert l'amour secret de Conrad; mais il vit bien aussi que, loin d'être partagé, cet amour n'était pas même connu d'Odille. Cependant, comme le page le gênait, il avait résolu de s'en défaire, et ce dessein allait s'accomplir, lorsque tout à coup un homme d'armes, parti avec le baron Eberlin, arriva au château et annonça que son seigneur le suivait de près. En effet, on pouvait déjà, du haut de la tour la plus élevée, apercevoir au loin dans la campagne les cuirasses qui brillaient au soleil et la bannière de Windeck qui flottait au vent.

« Je suis donc sauvée! s'écria Odille.

— Et moi perdu, n'est-ce pas? dit Wulfrand.

— Oui, traître; car votre seigneur et maître saura tout.

— Vous n'aurez pas pitié de moi, madame?

— Non : j'ai trop souffert. Vous avez fait entrer la haine dans mon cœur; que cette haine retombe sur vous! »

Après un premier moment donné à la stupeur et à l'effroi, Wulfrand se sentit ranimé par une pensée que le démon lui inspirait. Un moyen lui restait pour échapper au châtiment qu'il avait mérité; il sortit en toute hâte du château et il courut au-devant de son frère. Eberlin lui serra cordialement la main, et le premier mot qu'il lui adressa fut le nom d'Odille.

« Hélas!... répondit Wulfrand de sa voix hypocrite.

— Pourquoi ce soupir? reprit vivement Eberlin.

— Parce que j'ai un grand malheur à vous annoncer.

— Eh quoi! Odille est-elle morte?

— Mieux vaudrait pour vous, mon frère, car le déshonneur est pire que la mort.

— Que veux-tu dire? s'écria Eberlin, le front pâle et le regard flamboyant. Que veux-tu dire? répéta-t-il, et, saisissant le bossu par le collet, il le souleva d'une main puissante et le fit asseoir sur le cou de son cheval.

— Je veux dire, monseigneur, répondit Wulfrand, que, si vous étiez venu sans vous faire annoncer, vous auriez bien pu trouver votre épouse en tête-à-tête avec votre page Conrad. »

Pendant que cette scène se passait à une petite distance du château, Odille attendait Eberlin avec une tendre impatience; Conrad entra dans la chambre, pâle, échevelé, tremblant, et lui dit :

« Madame! sauvez-vous! votre époux veut vous tuer!

— Me tuer? lui!

— Oui, madame. Ce misérable Wulfrand est allé lui débiter d'horribles calomnies. Le baron vient ici, l'épée à la main, s'écriant qu'il va vous tuer; et il le fera, madame, car la colère l'a rendu fou. Il n'écoutera rien; il vous frappera. Fuyez donc, madame, si vous ne voulez pas mourir. »

En ce moment on entendit retentir la voix tonnante du baron. Odille épouvantée se laissa entraîner par Conrad. Le jeune page connaissait un chemin souterrain qui s'ouvrait au loin dans la campagne, sur un sentier qui conduisait au bord du Rhin, à un

endroit du rivage où une barque était cachée dans les roseaux. Là, il confia la belle châtelaine à un serviteur fidèle qui se chargea de la conduire auprès de sa sœur Berthe, mariée au comte de Tylburg, dont la seigneurie était située sur la rive gauche du fleuve. Le baron, qui les avait poursuivis, arriva trop tard pour atteindre Odille, mais il trouva Conrad, qui était resté sur le rivage et qui suivait d'un regard joyeux la barque fugitive.

« J'accomplirai du moins la moitié de ma vengeance ! » s'écria le châtelain furieux.

Et, d'un coup de sa lourde épée, il étendit le jeune page à ses pieds.

Un cri douloureux frappa les échos du fleuve, et le baron, brandissant le fer ensanglanté, menaçait la barque rapide en disant :

« Ton complice est puni, Odille, tu auras ton tour ! »

Dès le lendemain, le sire de Windeck se remit à la tête des soldats qu'il avait ramenés de Hongrie, et il se dirigea vers le château de son beau-frère, le comte de Tylburg ; — mais le comte lui ouvrit les portes du château, en déclarant que nulle femme n'était venue lui demander asile ; et, en effet, les recherches du baron furent inutiles.

Dix ans se passèrent. Le baron de Windeck, qui pendant ce long espace de temps n'avait pu bannir de son cœur le souvenir d'Odille, se décida enfin à prendre une seconde femme, pour que sa race ne s'éteignît pas. Il se rendit donc en grand équipage à Fribourg, capitale du Brisgau, où se trouvait la noble et riche héritière qu'il devait épouser. Son frère Wulfrand l'accompagnait ; il avait voulu profiter de cette occasion pour consulter les médecins sur une maladie cruelle qui menaçait de le rendre aveugle, et que jusque-là rien n'avait pu guérir.

Il y avait en ce temps-là, à Fribourg, une femme qui était célèbre dans toute l'Allemagne. Elle se nommait Idalové. On la disait Grecque, mais un profond mystère l'enveloppait, et nul n'aurait pu donner sur son origine et sur sa personne d'exactes notions ; nul n'avait vu son visage, toujours couvert d'un voile impénétrable aux regards. Cette femme mystérieuse possédait l'art de deviner le passé, de prédire l'avenir, de découvrir les crimes

et les trésors cachés, d'enseigner les remèdes à tous les maux, et bien d'autres talents encore, qu'il serait trop long d'énumérer.

Mécontent des médecins de Fribourg, qui ne s'étaient pas montrés plus habiles que leur confrère de Windeck, Wulfrand pensa qu'Idalové serait mieux avisée, et il décida le baron son frère à l'accompagner dans la petite maison qu'habitait la sorcière, et où il avait peur d'aller seul.

Idalové, voyant entrer les deux étrangers, leur dit :

« Je ne reçois qu'une personne à la fois. Seigneur Wulfrand, sortez; vous reviendrez quand je me serai entendue avec le baron de Windeck.

— Vous savez donc qui nous sommes? dit Wulfrand étonné.

— Je sais tout, » répondit Idalové.

Et quand elle fut seule avec le baron, la devineresse continua :

« Je sais que vous êtes venu à Fribourg pour un second mariage, tandis que votre première épouse existe encore, vous aime, et n'a pas cessé un seul instant d'être digne de vous.

— Odille ne m'a pas trahi?... Ah! si je pouvais vous croire!

— Je porte un voile sur mon visage, mais je ne déguise pas la vérité dans mes discours. Voulez-vous être sûr de ce que je vous dis?

— Je donnerais pour cela, s'il le fallait, la moitié de ma vie et la moitié de mes domaines.

— Eh bien! rendez-vous sur-le-champ à l'église de Saint-Étienne; entrez dans le second confessionnal à gauche, prenez la place du prêtre et demeurez-y pendant une heure. Jusque-là ne prononcez pas un seul mot. Votre rôle doit se borner à écouter. Quelqu'un se présentera et vous donnera les preuves que vous demandez. »

Le baron sortit et passa silencieusement devant son frère qui entrait.

« Vos yeux vont se fermer à la lumière, dit Idalové à Wulfrand; bien d'autres infirmités encore vont s'emparer de vous et vous feront mourir lentement au milieu des plus cruelles souffrances. Ce sera la juste punition de vos crimes.

— Hélas! répondit Wulfrand, je suis, il est vrai, un bien

grand pécheur; mais n'y aurait-il pas moyen de fléchir le courroux céleste et de trouver un remède pour mes yeux?

— Avant de vous répondre, avant que j'examine votre mal, il faut que vous vous mettiez en état de grâce; sans cela ma science serait vaine. Rendez-vous donc sur-le-champ à l'église de Saint-Étienne; entrez dans le second confessionnal à gauche, un prêtre y sera et entendra l'aveu des actions coupables qui ont souillé votre carrière. Mais surtout que rien ne soit omis dans votre confession; l'oubli d'une seule faute, la plus légère dissimulation, vous priverait sans retour du soulagement que la Providence peut vous accorder par mon entremise. »

Wulfrand exécuta ponctuellement l'ordre d'Idalové.

Ce qui advint de tout cela est facile à deviner. Odille, qui s'était cachée depuis dix ans sous le nom d'Idalové, rentra en possession du cœur de son époux, qui la ramena en triomphe à Windeck. Elle obtint la grâce de Wulfrand, à condition qu'il quitterait le pays. Depuis lors on n'entendit plus parler de lui.

Le baron fit élever une chapelle à la place où il avait tué l'infortuné Conrad.

Le temps a détruit ce pieux monument; mais il reste encore au pays de Bade bien d'autres chapelles et bien d'autres histoires. En parcourant ces contrées, dans les vallées riantes, au bord du fleuve et des ruisseaux, au penchant des collines et dans l'épaisseur des forêts, vous ne trouverez pas une pierre qui ne soit consacrée par un souvenir, pas un buisson qui ne fleurisse à l'ombre d'une légende.

Près de Windeck se trouvent la Houb, qui a des eaux thermales, et Neusatz, dont le fertile vallon est couvert de ces cerisiers nains qui produisent l'excellent *kirschwasser* de la Forêt-Noire. — De là on se rend à Sasbach pour saluer la tombe d'un héros.

Au printemps de l'année 1675, le maréchal de Turenne avait recommencé la campagne. Se sentant vieux et ayant assez fait pour sa gloire, il voulait consacrer le reste de sa vie au repos et à de pieux exercices; mais le roi le pria d'ajourner ses projets

de retraite, et lui représenta que le salut et l'honneur de la France exigeaient qu'il reprît le commandement de l'armée. Turenne se rendit à ses raisons, et il revint sur les bords du Rhin, qu'il avait si souvent parcourus.

Cette fois, on lui avait opposé un adversaire digne de lui, le célèbre comte de Montecuculli.

Les deux plus grands capitaines du temps se trouvaient donc en présence. Tout ce que la science militaire peut imaginer de ruses savantes et d'habiles manœuvres fut mis en jeu par ces deux grands hommes de guerre; ils passèrent deux mois à s'observer, à se tendre des piéges, à se tromper et se surprendre par des marches rapides et des évolutions inattendues. Enfin, après avoir épuisé toutes les combinaisons de cette partie d'échecs, Turenne amena l'ennemi là où il le voulait pour lui livrer bataille.

Le moment était venu où ce grand duel allait se terminer par un coup décisif. Après avoir pris sa position, Turenne, accompagné du marquis de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, et suivi de quelques officiers, se dirigea vers une éminence qui dominait le pays et d'où l'on voyait l'armée ennemie tout entière. Son vaste et puissant coup d'œil lui fit promptement juger les chances qui s'offraient en sa faveur, et, voyant la partie si belle, lui, ordinairement réservé, impénétrable, et qui jamais ne laissait percer l'espoir d'un succès, s'abandonna cette fois à l'élan d'une vive satisfaction :

« Enfin! s'écria-t-il, je les tiens. Ils ne peuvent plus m'échapper. »

Comme il achevait ces mots, une lueur brilla dans la plaine, un peu de fumée s'éleva, une détonation retentit, et c'en était fait de la fortune de la France!

Parti d'une batterie commandée par le prince Hermann de Bade, un coup de canon venait d'être tiré sur le groupe que les ennemis avaient aperçu.

Le boulet ricocha contre un noyer, emporta un bras du marquis de Saint-Hilaire, et frappa Turenne au milieu de la poitrine.

Le grand homme tomba mort sur la place.

A la nouvelle de cet événement, qui devait avoir pour lui de si grands avantages, la première pensée de Montecuculli fut un regret exprimé par de nobles paroles :

« Ce sera la gloire de ma vie, dit-il, que de m'être mesuré avec lui ; et je regrette qu'il ne soit plus, parce que c'était là un homme qui faisait honneur à l'espèce humaine. »

Le marquis de Saint-Hilaire avait dit à son fils, qui pleurai à ses côtés : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, c'est la France, qui vient de faire une perte irréparable.

— Nous avons perdu notre père, » s'écriaient les soldats dans un désespoir difficile à décrire.

Ainsi commença l'oraison funèbre qui eut un long et douloureux retentissement dans la France entière.

Sur la place même où tomba le grand homme s'élève un monument consacré à sa mémoire. Le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et seigneur de Sasbach, donna ce terrain à la France. Le monument fut érigé le 27 juillet 1829.

Au milieu d'une enceinte formée par une haie vive entremêlée de beaux arbres, un obélisque de granit porte cette simple inscription : « La France à Turenne. »

Sur les quatre faces du piédestal, se trouvent : le buste de Turenne, — ses armoiries ; — le nom des batailles qui l'ont immortalisé : Arras, les Dunes, Sinzheim, Entzheim, Turkheim, — et cette inscription : — « Ici Turenne fut tué, le 27 juillet 1675. »

A l'entrée de l'enceinte est la demeure d'un soldat invalide, chargé de garder le monument et de cultiver le gazon, les fleurs et les arbres qui l'environnent. A quelques pas de la pyramide, on a placé une pierre où se retrouve l'inscription du piédestal : — « Ici fut tué Turenne, » — répétée en trois langues : en français, en allemand et en latin. Un autre petit monument indique la place où le grand homme tomba de cheval après avoir reçu le coup mortel. A droite de l'obélisque, une palissade en bois noir entoure un vieux tronc d'arbre mort, ombragé par ses jeunes et vigoureux rejetons. La tradition, — pieusement conservée par le gardien du lieu, — dit que cet arbre en ruine est celui-là même sur lequel ricocha le boulet fatal qui tua Turenne.

On peut aller dans la même journée de Windeck à Sasbach, et de Sasbach au Mummelsée, et revenir dîner à Bade, après avoir fait une curieuse et belle excursion.

Le Mummelsée est un lac situé dans les montagnes qui avoisinent la frontière de Wurtemberg. Ici, ce ne sont plus les graves souvenirs de l'histoire que vous allez rencontrer, ce sont les bizarres traditions de la légende fantastique. Une morne solitude, une sombre végétation, de sauvages aspects, recommandaient ce lieu aux êtres surnaturels et aux croyances superstitieuses. Mummelsée signifie : *Lac des Fées*. Au dire des chroniques, ces fées étaient de véritables sirènes qui se plaisaient à troubler le cœur des jeunes gens du pays. Mais il fallait que l'amant d'une fée fût discret, et s'il venait à trahir le secret de son bonheur, soudain un cri déchirant s'élevait du fond du lac, et une teinte de sang rougissait la surface des eaux.

Toutes les légendes du Mummelsée ne nous montrent pas, cependant, une belle fée à la robe argentée; souvent aussi c'est un nain difforme et grimaçant qui sort de l'onde pour accomplir une œuvre magique. — Prenons au hasard un de ces contes, aussi nombreux que les nénufars qui croissent dans les froides eaux du lac.

Par une riante matinée du mois de mai, la dame de Sedlig et le chevalier Rodolphe d'Hartberg, devisant de choses secrètes et tendres, et marchant à l'aventure dans leur douce promenade, étaient arrivés au bord du lac, qu'ils côtoyaient d'un pas nonchalant. La jeune dame, se trouvant fatiguée, s'assit sur l'herbe, et le jeune homme, tout en continuant une intéressante conversation, s'amusait à ramasser des pierres qu'il lançait dans l'eau. Tout à coup un nain sortit d'une touffe de roseaux; la jeune dame jeta un cri de surprise et d'effroi; le jeune homme se mit à rire en voyant la grotesque figure du personnage.

« De grâce, dit humblement le nain, cessez de troubler mon repos; j'habite les eaux du lac, et les pierres que vous lancez peuvent m'atteindre.

— C'est bien dommage, en vérité! s'écria le jeune homme avec un redoublement de gaieté.

— Je vous en supplie, madame, intercédez pour moi, » reprit le nain en s'adressant à la jeune femme; mais celle-ci, remise de sa frayeur, partageait l'hilarité de son compagnon, et ne songeait guère à exaucer la prière du malheureux.

Cependant le chevalier avait ramassé un grand nombre de cailloux, et, au lieu de les jeter simplement dans l'eau, il se mit à viser le nain, qui se donna beaucoup de mal pour éviter ces atteintes; le pauvre diable courait de droite et de gauche, baissait la tête, étendait les bras, agitait tout son corps difforme et criait merci d'une voix dolente.

Loin de se laisser attendrir, la baronne de Sedlig semblait prendre un grand plaisir à cette chasse, et ses applaudissements redoublaient l'ardeur du chevalier.

Enfin une pierre, mieux lancée que les autres, frappa rudement le nain au milieu du front, et rebondit si fort qu'elle se perdit dans l'espace.

« Bien touché ! s'écria la baronne en battant des mains.

— Oui, vraiment ! dit le chevalier, et il faut que le drôle ait la tête singulièrement dure pour que je ne l'aie pas tué du coup.

— Je vivrai encore assez longtemps pour me venger et te punir, chevalier Rodolphe ! »

Cela dit, le nain disparut sous les ondes.

Le chevalier haussa les épaules; mais la baronne se sentit troublée par ces dernières paroles. Tous deux s'éloignèrent du lac pour retourner au château de Sedlig.

Le lendemain, vers le milieu du jour, un cavalier couvert de poussière arrêta sur le bord du lac son cheval couvert d'écume. Le cavalier se coucha sur la mousse, et le cheval, qui avait grand'soif, s'approcha de l'eau et tendit le cou; mais à cet endroit le bord était escarpé, et le pauvre animal faisait de vains efforts pour atteindre l'onde. Alors le nain du Mummelsée sortit de sa retraite, et, s'avançant à la nage, il éleva ses longs bras au-dessus de sa tête et présenta au cheval ses deux mains réunies en forme de coupe et pleines d'eau. Le cheval but et fit entendre un hennissement joyeux qui attira l'attention du cavalier; celui-ci, voyant le service que l'on venait de rendre à son fidèle destrier, voulut récompenser le

serviteur, et, prenant une pièce de monnaie dans son escarcelle, il lui dit :

« Tiens, mon ami, voilà pour te payer de ta peine.

— Merci, baron de Sedlig, répondit le nain.

— Quoi ! s'écria le baron surpris, après une si longue absence tu me reconnais ? Je suis pourtant bien changé !

— C'est possible, reprit le nain ; mais je ne saurais en juger, monseigneur, car je vous vois aujourd'hui pour la première fois.

— Alors comment se fait-il que tu saches mon nom ?

— Je sais cela comme beaucoup d'autres choses.

— Qui es-tu donc ?

— Je suis le génie qui règne sur ce lac. Le miroir du Mummelsée réfléchit les événements de tous les pays et de tous les temps. Rien de ce qui se fait dans le monde ne m'est étranger. Je lis dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

— Que me contes-tu là ? Veux-tu te jouer de moi ?

— M'en préserve le ciel, monseigneur ! je vous dis la vérité. Je sais que vous êtes parti pour la Terre sainte il y a sept ans ; c'était un vendredi, jour de mauvais présage : aussi n'avez-vous pas eu bonne chance au jeu de la guerre. Sous votre cuirasse j'aperçois les cicatrices de quatre blessures mal fermées. Vous êtes resté une fois parmi les morts sur le champ de bataille ; une autre fois vous êtes tombé entre les mains de l'ennemi, et vous avez subi une longue et dure captivité. A force de ruse et à travers mille périls, vous avez brisé vos fers et vous êtes parvenu à vous échapper. Vous voici. Hier vous êtes arrivé à Strasbourg, et ce matin vous vous êtes remis en route, impatient de rentrer dans votre manoir, où vous avez laissé une épouse jeune et belle, que vous aimez de toute votre âme et qui vous aimait de tout son cœur. Elle n'avait que seize ans, et votre union ne datait que de six mois à peine lorsque vous avez quitté votre paisible bonheur pour courir après la gloire.

— C'était faire mon devoir ; maintenant je reviens, et je vais retrouver ce bonheur abandonné, qui sera plus doux encore après tant de fatigues et de traverses. Mais, dis-moi, toi qui sais tout, l'absence ne m'a fait aucun tort en ce pays, n'est-ce

pas? Mon Ethelinde est toujours belle et aimante, comme autrefois?

— Plus belle encore, peut-être, et plus aimante, monseigneur.

— Pourquoi ce sourire? pourquoi tes paroles semblent-elles empreintes d'ironie? Parle; je veux savoir la vérité.

— Souvent l'erreur et le doute sont préférables. A votre place, un prudent époux, revenant après sept ans d'absence, se serait fait précéder par l'annonce de son retour.

— Je méprise et repousse le soupçon que tu cherches à faire entrer dans mon âme.

— Plaise au ciel que votre confiance soit récompensée, monseigneur! Mais, puisque c'est la vérité que vous demandez à connaître, apprenez-la donc par vous-même, et acceptez le présent que je vais vous faire. »

A ces mots, le nain plongea sous l'eau et reparut un instant après, tenant dans sa main droite une grande et belle fleur bleue qu'il présenta au baron.

« Que veux-tu que je fasse de cela? demanda le baron d'un air dédaigneux.

— Comment! monseigneur, vous n'avez jamais entendu parler de la fleur bleue du Mummelsée? Née dans un sable d'or au fond de ce lac, dont la puissance humaine ne peut sonder les abîmes, cette fleur a la vertu de rendre invisible celui qui la tient dans sa main gauche.

— Allons donc! je ne crois pas à de tels sortiléges!

— Prenez la fleur, baron de Sedlig, remontez à cheval, et la première personne que vous rencontrerez sur votre chemin attestera la puissance de ce talisman. Que vous coûte d'essayer?... A moins cependant que vous ne préfériez rentrer chez vous sans mystère; ce qui serait plus sage, car la recherche de la vérité amène souvent de cruelles déceptions, et l'on joue parfois le repos de sa vie en usant de ce fatal privilége : voir sans être vu!

— Je ne crains rien, dit le baron d'une voix tremblante d'émotion; donne-moi donc cette fleur, et, si elle possède la vertu que tu lui attribues, je te remercie d'avance pour les douces et précieu-

ses révélations que je vais surprendre à l'aide de sa magique influence. »

Cela dit, le baron se hâta de saisir le talisman que lui présentait le nain mystérieux, et, remontant à cheval, il partit au galop, tenant la fleur dans sa main gauche.

A peu de distance du lac, il rencontra sur la route une vieille femme qui s'arrêta toute interdite en criant : « Bon Dieu ! voilà un cheval qui a jeté son cavalier par terre et qui court tout seul ! »

« Peut-être cette bonne femme s'entend-elle avec le nain ? » pensa le baron, qui conservait quelque doute sur la vertu du talisman.

Non loin de là, plusieurs paysans répétèrent l'exclamation de la vieille ; le baron ne douta plus. Pressant sa course rapide, il arriva bientôt à l'allée de chênes qui formait l'avenue de son château ; alors il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et, pour n'être pas trahi par le bruit de son armure, il se débarrassa de sa cuirasse, de son casque, de son épée, de ses éperons et de ses gantelets.

Les sentinelles qui gardaient les portes, les serviteurs qu'il rencontra dans la cour et dans le vestibule, le laissèrent passer sans le voir. Le baron parcourut ainsi les appartements du château, et, après avoir ouvert plusieurs portes avec précaution, il parvint jusqu'à une petite salle située à l'extrémité d'une longue galerie. Autrefois, dans les jours heureux qui suivirent son mariage, le baron aimait à se retirer dans cette salle, qu'il s'était plu à orner de meubles précieux, de belles peintures et de splendides trophées d'armes.

« Ethelinde est là sans doute, et elle pense à moi ! »

Plein de cette douce pensée, il approche... la voix d'Ethelinde vient frapper son oreille ; il écoute ; une autre voix se fait entendre, et les paroles ainsi échangées glacent le cœur de l'époux infortuné. Rappelant à lui tout son courage, et soulevant l'épaisse tapisserie qui voile l'entrée de ce réduit secret, il regarde... Ethelinde est assise dans le fauteuil seigneurial, orné de l'écusson de Sedlig ; à genoux devant elle, le chevalier Rodolphe d'Hartberg tient dans ses mains la main de la châtelaine, et contemple avec ivresse le charmant visage qui lui sourit avec amour.

Le tendre discours continuait, et il advint que le nom du baron fut prononcé par son infidèle épouse.

« Pourquoi donc, répondit le chevalier, pourquoi ce souvenir vient-il encore troubler notre joie? Le baron de Sedlig est mort ou captif, et nous ne le reverrons jamais, grâce au ciel!

— Je l'espère, dit Ethelinde, rassurée par la confiance du chevalier.

— Misérables! » s'écria le baron en entrant dans la salle.

Les deux amants relevèrent vivement la tête.

« Debout et l'épée à la main, chevalier d'Hartberg! » reprit le baron avec fureur.

Vous représentez-vous l'étonnement et l'effroi d'Ethelinde et du chevalier, à ces mots prononcés par un invisible provocateur?

Ils promenèrent autour de la salle un regard effaré qui se perdit dans le vide.

Le baron, altéré de vengeance, s'était élancé vers un des trophées d'armes.

Alors ce fut un singulier spectacle. On vit une épée se détacher de la muraille, se brandir et se diriger, la pointe en avant, vers le chevalier.

Malgré le trouble et la stupeur que devait lui inspirer cette attaque surnaturelle, le chevalier, qui avait le cœur vaillant et bien trempé, se mit bravement en défense, et le duel commença. Étrange duel! Deux épées croisées et ferraillant, l'une tenue par un homme, l'autre par personne!... Et cette épée, qui allait seule, brillait comme l'éclair, frappait comme la foudre. Le combat ne dura qu'un instant; le chevalier, percé de part en part, tomba mort.

Immobile et muette d'épouvante, Ethelinde avait assisté à ce terrible duel. Son regard était fixe, son œil égaré. Une voix formidable la réveilla de sa stupeur :

« Ne craignez rien pour vous, madame; ici s'arrête la besogne de l'épée. Pour votre perfidie, je n'ai que mépris, oubli et abandon. Adieu! »

Ethelinde avait reconnu la voix de son époux.

Cependant le cadavre du chevalier disait assez que ce n'était

pas là seulement un songe enfanté par le remords. La réalité apparaissait sanglante au milieu de ce mystère.

Le baron était remonté à cheval, tenant toujours dans sa main gauche la fleur du Mummelsée. On n'entendit plus parler de lui. La baronne de Sedlig se retira au couvent de Lichtenthal.

Monument de Turenne à Sasbach.

Radeaux sur la Kinzig.

XI

LA FORÊT-NOIRE.

LES CASCADES, LA KINZIG, TRYBERG, LES SOURCES DU DANUBE.

Jusqu'à présent les promenades que vous avez faites autour de Bade, et vos excursions dans les environs, ne vous ont pris que quelques heures; chaque soir vous avez été de retour à la ville pour assister aux fêtes qui se renouvellent sans interruption dans ce riant séjour des plaisirs de l'été. Vous n'avez manqué ni un concert ni un bal. Maintenant l'attrait du pays vous invite à pousser plus au loin vos pérégrinations; ce que vous

avez vu de la Forêt-Noire vous fait ardemment désirer d'en voir davantage. Il est vrai que d'un autre côté les fêtes de Bade, si animées, si brillantes, si délicieuses, vous captivent et vous retiennent; mais vous les retrouverez avec un charme nouveau, après en avoir été privé pendant quelques jours consacrés à un voyage dans la Forêt-Noire.

La Forêt-Noire! Il y a dans ce nom une sombre couleur qui devait infailliblement déteindre sur la réputation du pays. Au temps où les histoires de brigands étaient à la mode dans les romans et dans les mélodrames, la Forêt-Noire fut souvent choisie pour servir de terrain à ces formidables fantaisies. Son nom, — son nom seul, — lui valait cette distinction peu flatteuse; car les écrivains auraient vainement cherché dans ses chroniques des sujets et des héros pour leurs contes effrayants et pour leurs drames caverneux. Aujourd'hui le roman et le drame ont changé d'allures, et c'est au sein des villes qu'ils vont le plus volontiers chercher leurs héros; la Forêt-Noire a cessé d'être visitée par la littérature, et elle l'a été par les voyageurs, qui, au lieu de cavernes et de bandits, n'ont trouvé là que de beaux paysages et d'honnêtes paysans; rien n'a troublé leurs paisibles promenades dans cette curieuse contrée.

Les baigneurs de Bade qui aiment à s'égarer sous les ombrages de la Forêt-Noire, qui parcourent tous les ans ses sites poétiques, ses villages pittoresques, les ruines majestueuses de ses anciens châteaux, rendent un éclatant témoignage à la sûreté du pays et à la moralité de ses habitants. Sous ce rapport il est permis de dire que les eaux de Bade ont lavé les taches si outrageusement faites à la réputation de la Forêt-Noire.

Depuis trente ans, on n'a recueilli dans le grand-duché de Bade qu'une seule histoire de voleurs; la voici :

Un gentleman nommé sir Ralph *** fut le héros de cette aventure. Sir Ralph s'était présenté comme candidat au club des Voyageurs, et, pour mériter d'être élu membre de cette société, une des plus célèbres de Londres, il avait parcouru un grand nombre de pays, recueilli une foule de notions et subi diverses épreuves. Cependant ses aventures étaient incomplètes; on lui avait bien

quelquefois escamoté sa bourse, sa montre ou sa tabatière, tandis qu'il admirait les curiosités d'une ville; mais jamais, de nuit ou de jour, sur la montagne ou dans la plaine, au coin d'un bois ou dans un défilé, jamais un vrai bandit n'était venu le saluer en face le pistolet au poing. — Cela manquait à ses souvenirs et à sa candidature.

Il faut vous dire que sir Ralph, vieux et laid, passablement sot et fort maussade, était marié à une femme jeune, aimable et belle. Aussi notre gentleman était-il jaloux comme un tigre du Bengale. Cette jalousie prouvait que sir Ralph ne se faisait pas illusion sur son mérite personnel. Il savait fort bien d'ailleurs que sa femme, lady Paméla ***, n'éprouvait pas la moindre inclination pour lui, et ne l'avait épousé que par obéissance. Aussi ne la quittait-il pas plus que son ombre, ne se fiant ni à la foi conjugale ni aux verroux. Ce mauvais système devait tôt ou tard lui porter malheur. Lady Paméla était fière, le soupçon la blessait : elle voyait une injure dans la surveillance et un défi dans les précautions de son mari. Ajoutez à cela que la jeune femme, sentimentale comme la plupart des Anglaises, conservait précieusement au fond de son cœur le souvenir d'un premier amour.

Après avoir passé quelque temps aux eaux de Bade, sir Ralph, séduit par la réputation romanesque et dramatique de la Forêt-Noire, résolut d'affronter les périls de ce lieu célèbre. Mais d'abord il voulut prendre des informations, et les personnes auxquelles il s'adressa ne résistèrent pas au plaisir de le mystifier, en lui disant que plusieurs chaises de poste avaient été arrêtées depuis peu par des brigands bien conditionnés, avides mais non cruels, qui s'étaient contentés de dépouiller les voyageurs sans leur faire le moindre mal.

« Voilà ce qui me convient à merveille ! s'écria le gentleman, je passerai par là ! »

Mais sir Ralph ne séparait jamais ses deux passions : la curiosité fanatique du voyageur et la jalousie féroce du vieux mari. Il demanda donc à sa femme si l'aventure ne l'effrayait pas. L'Anglaise, qui ne manquait pas d'une certaine vaillance, répondit :

« Que voulez-vous que je redoute, Monsieur, quand je suis avec vous ? »

Cela voulait dire peut-être : « Que peut-il m'arriver de pire que votre compagnie ! » Mais sir Ralph interpréta la réponse d'une façon plus favorable à son amour-propre. Enchanté de voir sa femme dans de si bonnes dispositions, il voulut hâter l'accomplissement de son projet, et, après avoir expédié son bagage et ses effets précieux par une autre route, il s'engagea dans le chemin dangereux, n'emportant avec lui qu'une valise médiocrement garnie et l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de l'aventure. Sir Ralph était généreux, il savait payer ses plaisirs ; il évaluait à cinquante guinées la satisfaction d'être arrêté par des brigands de la Forêt-Noire, et il plaça cette somme dans une bourse destinée à leur être offerte.

C'était par une belle soirée d'automne, l'air était tiède et le ciel étoilé. L'heureux gentleman sentait son cœur battre d'espérance et d'une douce émotion; il éprouvait le trouble charmant qui précède l'heure d'un galant rendez-vous, et il allait aux bandits comme à une bonne fortune.

« Ma chère amie, disait-il à sa femme, faites bien attention à ce qui va se passer. Il faut que nous puissions donner des détails exacts et circonstanciés sur notre arrestation. Je compte faire représenter la scène dans un magnifique tableau qui ornera le salon de notre résidence de Farings-Castle. Le peintre viendra dessiner le paysage d'après nature ; mais nous seuls pourrons lui indiquer le nombre, la tournure, le costume et la disposition des personnages. Tout cela est fort important. Je ferai faire ensuite de mon tableau une gravure qui rendra mon nom célèbre et immortel. Je veux aussi m'arranger de façon à ce que l'événement soit publié par les journaux dans un article que j'écrirai moi-même, et que je ferai traduire en plusieurs langues. »

Comme il disait ces mots, un coup de feu, parti d'un buisson au bord de la route, renverse le cheval que montait le postillon; la voiture s'arrête, et quatre hommes se présentent à la portière, quatre bandits pittoresquement vêtus et ornés d'énormes barbes noires et rousses.

« Messieurs, leur dit sir Ralph, qui parlait assez bien l'allemand, nous ne voulons pas opposer la moindre résistance; emparez-vous de tout ce que nous avons. Voici une paire

d'excellents pistolets, dont je ne prétends faire aucun usage. »

Et il leur présentait poliment les pistolets, la crosse en avant.

« Descendez de voiture, dit un des bandits d'une voix rude.

— Il n'y a rien dans les coffres de ma chaise de poste, répondit sir Ralph ; mais n'importe, nous allons descendre, puisque vous témoignez le désir de les visiter.

— Maintenant, reprit le même bandit en saisissant le bras de sir Ralph, maintenant prépare-toi, car tu n'as qu'un quart d'heure.

— A quoi faut-il me préparer? Que vous plaît-il que je fasse dans le quart d'heure dont vous parlez ?

— Ce que tu voudras; prie Dieu, confesse-toi, fais ton testament, mais dépêche-toi ; car, je te le répète, il ne te reste plus qu'un quart d'heure à vivre; on te fusillera ensuite. Nous ne faisons plus de quartier depuis qu'on nous a dénoncés. Les femmes seules obtiennent grâce. »

L'aventure cessait d'être plaisante.

En entendant l'arrêt prononcé par le bandit, sir Ralph se livra au plus grand désespoir; puis il se mit à genoux, les mains jointes et les larmes aux yeux, implorant la clémence des brigands et offrant de payer leur miséricorde au prix qu'il leur plairait d'y mettre.

« Voyons, dit alors le chef de la bande; j'ai pitié de toi et je veux bien faire une exception en ta faveur, mais je t'avertis que je suis exigeant.

— Faites vos conditions, répondit sir Ralph, revenant de sa terreur et heureux de voir les choses prendre cette tournure.

— Peux-tu me donner cinquante mille florins pour toi et autant pour ta femme? A ce prix nous te laisserons vivre.

— C'est un marché conclu ! s'écria le gentleman.

— Combien te faut-il de temps pour réaliser cette somme ?

— Le temps d'aller jusqu'à Francfort.

— Et de revenir ; cela fait quatre jours. Eh bien ! pars. Nous gardons ta femme en ôtage. Tu reviendras toi-même apporter sa rançon et la tienne au village que tu aperçois sur le versant de la montagne, à une petite lieue d'ici. Un de nous s'y rendra avec madame, que l'on te restituera contre la somme convenue. Nous

la traiterons avec les plus grands égards ; et, si elle a un seul reproche à nous adresser, tu pourras garder ton argent. Ces sortes de transactions sont communes chez nous ; de part et d'autre on tient toujours parole avec la plus stricte loyauté. Conforme-toi de point en point aux conditions que je te fais, et, sauf la dépense, tu n'auras pas à te plaindre. L'otage que tu nous laisses nous répond de ta discrétion. Si tu voulais nous tendre une embûche à ton retour, nos espions nous avertiraient, et alors malheur à toi et à milady ! »

Il n'y avait rien à répliquer, et sir Ralph, heureux d'échapper au trépas, se hâta de remonter dans sa voiture, laissant Paméla avec les brigands. Pour la première fois depuis son mariage, le jaloux gentleman se séparait d'elle; mais il se rassurait en songeant que les bandits préfèrent l'argent à la galanterie. « Ils la respecteront pour la rançon que je leur donnerai, » pensait-il. Aussitôt arrivé à Francfort, il réalisa la somme, et se mit en route pour aller racheter sa femme.

Au village désigné par les brigands, sir Ralph attendit vainement pendant huit jours. Personne ne parut. Dévoré d'inquiétude, l'aventureux gentleman, au risque d'être contraint à de nouveaux frais, se rendit sans escorte à l'endroit où il avait été arrêté, mais il ne rencontra pas le moindre bandit. Les avait-on débusqués et mis en fuite? Avaient-ils battu en retraite, emmenant avec eux Paméla? Sir Ralph se livra aux recherches les plus actives, et ne découvrit rien. Ce fut en vain qu'il employa la police du pays, et qu'il promit une récompense considérable à quiconque lui donnerait des nouvelles et le mettrait sur les traces de sa femme. Tout fut inutile.

Il lui restait pour consolation le souvenir de cette terrible aventure, et la chance d'être enfin élu membre du club des Voyageurs. — Mais il ne sut jamais que les brigands qui l'avaient arrêté étaient de faux brigands. Il n'eut pas même à ce sujet le plus léger soupçon, tant la comédie avait été bien jouée et le secret bien gardé. Le chef de la troupe était le jeune homme que Paméla aimait depuis son enfance, et qui avait, de concert avec des amis dévoués, tendu ce piége au mari trop jaloux et au voyageur trop curieux. Du reste, il faut le dire à sa louange, lady Paméla n'avait

pas été complice de cette action téméraire qui s'exécuta sans qu'elle en eût été prévenue. Seulement, mariée contre son gré, ayant des torts graves à reprocher à son mari et songeant depuis longtemps à demander une séparation, elle profita de la circonstance pour se retirer auprès d'une vieille parente qui habitait aux environs de Stuttgard; mais elle exigea impérieusement que l'auteur de la scène des brigands ne la suivît pas et quittât le pays.

Pendant qu'elle hésitait encore sur le parti qu'elle avait à prendre au sujet de la séparation projetée, un événement subit la tira d'embarras. — Le jour de sa réception au club des Voyageurs, sir Ralph offrit un banquet à ses collègues, et mourut le lendemain par suite des excès auxquels il s'était livré dans cette fête gastronomique et des libations trop nombreuses dont il s'était enivré pour célébrer sa gloire de touriste.

En partant du Mummelsée pour entreprendre le voyage de la Forêt-Noire, on va visiter d'abord, près du lac, les ruines pittoresques et les étonnantes cascades d'Allerheiligen.

La comtesse Uda, fille du comte palatin Godefroy de Calw, épousa en premières noces le comte d'Eberstein, qui mourut après un an de mariage. De nombreux rivaux se disputèrent alors la main de la jeune veuve, qui joignait aux plus heureux dons de la nature les brillants avantages de la richesse. Sa mère, Luitgarde de Zæhringen, lui avait laissé en héritage l'opulent domaine de Schauenbourg. Parmi les prétendants les plus illustres, Uda choisit le comte d'Altdorf, frère du duc de Bavière. C'était là une grande alliance, mais qui ne fut pas heureuse.

Après avoir vu les belles années de sa vie s'écouler lentement dans l'amertume des chagrins les plus vifs, la comtesse Uda devint veuve pour la seconde fois, et pour la dernière, car alors la pensée d'un nouveau mariage n'était plus de saison; déjà courbée sous le poids de l'âge, la comtesse ne songeait qu'à se mettre en règle avec le ciel; vouée tout entière aux pratiques d'une dévotion sincère, elle voulait assurer le repos de son âme et mériter la béatitude éternelle dans une vie meilleure.

Pour atteindre ce but, la noble dame eut l'idée d'employer une partie de ses richesses à fonder un monastère; et comme elle hési-

tait sur le choix de l'emplacement, elle résolut de s'en remettre à la volonté du ciel. Voici comment elle s'y prit, selon la légende.

Un âne fut chargé d'un gros sac rempli d'une quantité de pièces d'or qui composait la somme destinée à la pieuse fondation. « Le couvent sera construit à l'endroit où le sac touchera la terre, soit que l'âne se couche, soit qu'il se débarrasse de son fardeau en le faisant tomber. » Tel fut l'arrêt prononcé par la comtesse Uda. Aussitôt l'âne, vivement aiguillonné, se mit en campagne, escorté d'un chapelain et de deux écuyers qui surveillaient ses mouvements. Sorti du château, il s'engagea dans la vallée, et au bout de deux heures arriva au Sohlberg. Là, ayant soif, il frappa du pied : une source jaillit; l'âne but et continua sa marche. Parvenu au sommet de la montagne, épuisé de fatigue, il perdit patience et se révolta contre le poids de la charge qui l'accablait; à force de secousses et de ruades, il rompit les liens qui attachaient le fardeau, et le sac, rudement lancé, tomba du haut de la montagne et roula au fond du vallon.

Une petite chapelle, ornée d'une inscription commémorative, fut élevée à l'endroit où la source avait jailli.

Le monastère fut construit à la place où les pièces d'or s'étaient répandues sur le gazon.

Ce couvent reçut le nom d'Allerheiligen, c'est-à-dire : *Tous les saints*. Placé sous un patronage si recommandable et si nombreux, le monastère ne pouvait pas manquer de prospérer. Toute la noblesse du pays se plut à l'enrichir de ses dons, et bientôt il prit un développement considérable. Les religieux de cette maison se distinguèrent par l'austérité de leurs mœurs, la sévérité de leur règle et l'étendue de leur savoir. Telle était leur bonne renommée, qu'ils furent appelés à repeupler le célèbre couvent de Lorsch dans le Rheingau, après que l'archevêque de Mayence en eut chassé les moines, qui s'étaient déshonorés par une conduite scandaleuse. Pendant plus de six siècles, le monastère d'Allerheiligen vit s'accroître et grandir son importance, sa richesse et le respect des fidèles, qui le considéraient, à juste titre, comme l'asile des vertus et des saines doctrines. Cette honorable prospérité dura jusqu'au jour où les ordres religieux furent abolis et les moines sécularisés. Alors, comme si le ciel n'eût pas voulu que cette

sainte demeure restât inhabitée ou reçût une destination étrangère à sa pieuse origine, la foudre tomba sur le couvent désert et le détruisit.

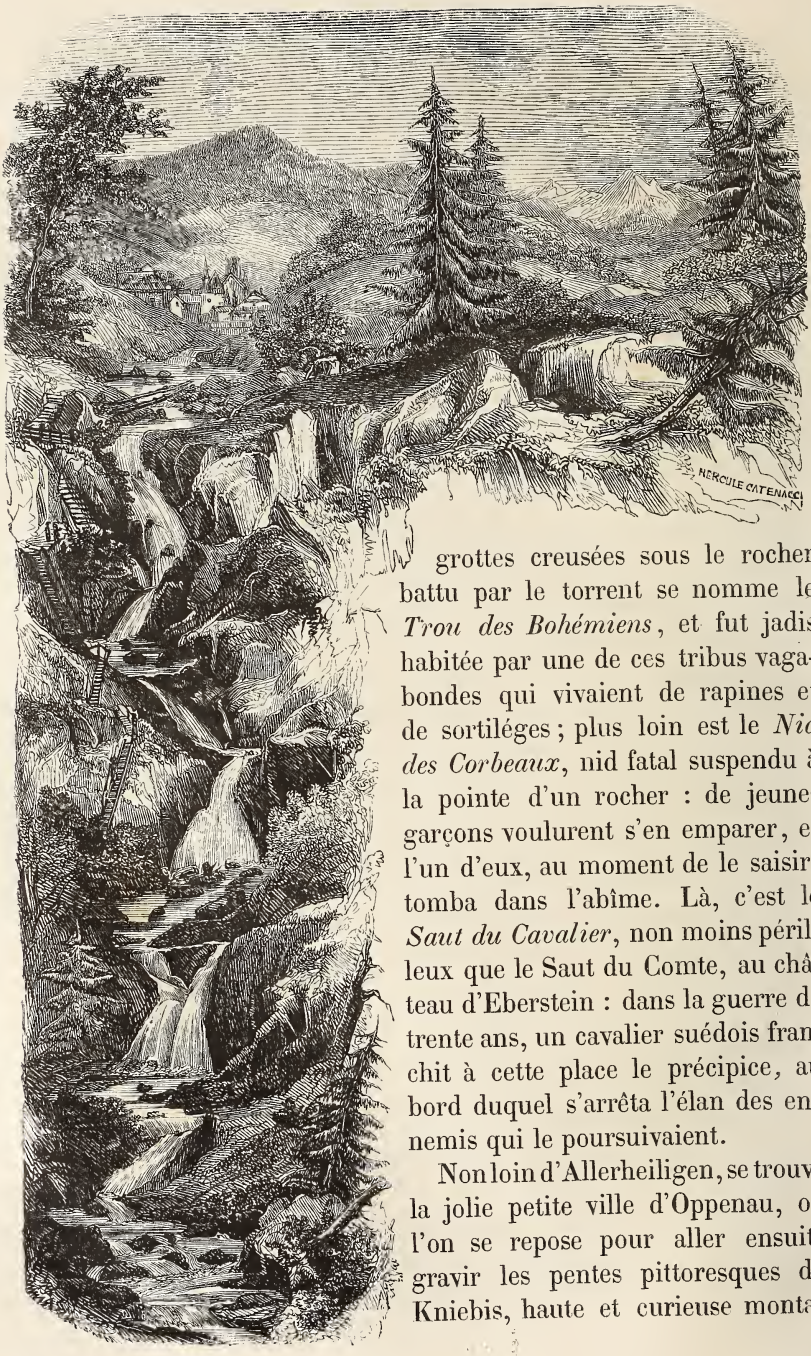
Aujourd'hui les ruines pittoresques et magnifiques d'Allerheiligen vous disent quelle fut jadis la splendeur du monastère fondé par la comtesse Uda.

Après avoir contemplé ces majestueux débris, un autre spectacle vous attend. A quelques pas des ruines du couvent se trouvent les admirables cascades, que la renommée place au premier rang parmi les merveilles du grand-duché de Bade, et qui égalent, qui surpassent même ce que possèdent de plus remarquable dans le même genre la Suisse, l'Écosse, et tous les pays célèbres par leurs beautés naturelles.

Les ruines d'Allerheiligen sont situées dans une espèce de puits formé par une enceinte de hautes montagnes, et, quand on est descendu jusque-là, rien n'est plus étrange que de se trouver au sommet d'une immense chute d'eau qui semble s'engouffrer dans les entrailles de la terre.

A quelques pas du couvent est une terrasse qui domine les cascades; de là le regard plonge dans l'abîme écumant, dont il ne peut mesurer la profondeur. Pour contempler le spectacle dans la majesté de son ensemble et dans la poésie de ses détails, il faut suivre le cours du torrent, qui tantôt verse ses ondes déroulées comme une nappe de cristal, et tantôt s'élance, tombe et se brise avec fracas aux angles des rochers. Un étroit passage est pratiqué tout le long des cascades : ici, c'est un sentier frayé sur la terre humide ou sur la pierre glissante ; là, c'est un escalier taillé dans le roc ; plus loin vous passez sur un pont fragile ou sur un tronc d'arbre velouté de mousse ; aux endroits où la roche est coupée à pic, on descend par de longues échelles qui donnent aux curieux timides l'émotion d'un péril imaginaire. Mais quel danger réel ne braverait-on pas pour admirer ces tableaux, pleins d'un charme saisissant et d'un irrésistible attrait !

Le guide qui vous conduit vous dira les noms étranges de chacune de ces cascades et des bassins qu'elles forment. Divers endroits sont marqués par de mémorables aventures. Une des



grottes creusées sous le rocher battu par le torrent se nomme le *Trou des Bohémiens*, et fut jadis habitée par une de ces tribus vagabondes qui vivaient de rapines et de sortiléges ; plus loin est le *Nid des Corbeaux*, nid fatal suspendu à la pointe d'un rocher : de jeunes garçons voulurent s'en emparer, et l'un d'eux, au moment de le saisir, tomba dans l'abîme. Là, c'est le *Saut du Cavalier*, non moins périlleux que le Saut du Comte, au château d'Eberstein : dans la guerre de trente ans, un cavalier suédois franchit à cette place le précipice, au bord duquel s'arrêta l'élan des ennemis qui le poursuivaient.

Non loin d'Allerheiligen, se trouve la jolie petite ville d'Oppenau, où l'on se repose pour aller ensuite gravir les pentes pittoresques du Kniebis, haute et curieuse monta-

gne dont le sommet est partagé par la limite qui sépare le grand-duché de Bade du Wurtemberg. Dans les environs du Kniebis, les curieux consacreront quelques heures à voir en passant les petits bains agrestes de Petersthal, Antogast, Griesbach et Rippoldsau ; puis on fait route par Wolfach, et on entre dans la vallée de la Kinzig.

Comme la Mourg, la Kinzig transporte sur ses flots rapides de nombreux trains de bois, formés par les sapins que la contrée fournit en abondance. Mais ici, plus peut-être qu'aux environs de Gernsbach, la marche de ces radeaux offre un spectacle curieux ; car la Kinzig, plus capricieuse dans son cours, plus sinueuse et plus accidentée que la Mourg, oppose à la navigation des difficultés sans nombre. Il faut une singulière adresse pour surmonter ces obstacles ; mais les flotteurs de la Kinzig sont d'habiles gens ; sous leur puissante main le radeau franchit les barrages de la rivière, glisse sur les chutes de l'onde, se courbe comme un serpent dans les passages tortueux, file comme une flèche entre les écueils, et arrive au Rhin sans avoir subi la plus légère avarie.

La Kinzig passe entre Haslach et Hausach, deux petites villes que la guerre a plus d'une fois ruinées. Le pays tout entier a été souvent ravagé pendant les deux derniers siècles, pleins de luttes sanglantes. Une saison de calme suffisait pour réparer le désastre de ses champs fertiles, mais les murailles des villes portent encore les traces du canon, et les châteaux abattus ne se sont plus relevés ; leurs débris couronnent le sommet des montagnes et jettent leur ombre mélancolique sur la plaine riante où abondent les riches moissons, où les épis mûrs touchent les branches courbées sous le poids des fruits.

Hornberg est encore une de ces villes rudement frappées par la guerre ; sur la montagne voisine apparaissent, au milieu d'un bouquet d'arbres, les restes d'un château où une princesse de Wurtemberg termina dans l'exil sa vie romanesque. De là les voyageurs, parcourant toujours une attrayante vallée, arrivent à Tryberg, située sur une éminence, et dominée par une cascade qui tombe de la montagne. On fait le voyage de Tryberg tout exprès pour voir cette belle cascade, qui mériterait toute votre

admiration, si vous ne veniez d'en voir d'autres plus belles encore et plus curieuses. La cascade de Tryberg est un diminutif charmant des cascades d'Allerheiligen.

Au-dessus de Tryberg s'élevait un château-fort qui fut pris d'assaut et démoli par les habitants de la ville. Il se faisait jadis en ce lieu un pèlerinage qui attirait chaque année la foule, et dont l'origine est assez bizarre. Des soldats autrichiens, établis dans les environs, passant un soir par la montagne, entendirent tout à coup de mélodieux accords qui semblaient venir de la cime des sapins. Persuadés que c'est là un avertissement du ciel, ils se mettent à chercher, et ils trouvent une image de la Vierge sculptée en bois de tilleul et attachée à un arbre. Après avoir fait leur prière, les soldats placèrent au-dessus de cette image un tronc destiné à recevoir les offrandes, qui, en peu de temps, s'élevèrent à une somme assez forte pour suffire à la construction d'une église où les pèlerins accoururent.

Nous sommes ici dans la contrée la plus industrieuse de la Forêt-Noire. La petite ville de Tryberg est renommée pour la fabrication des chapeaux de paille; elle répand au loin ses produits apprêtés avec art. Dans les sentiers des montagnes et des vallées, toutes les paysannes qu'on rencontre, vieilles ou jeunes, portent à leur ceinture un sac de toile rempli de fine paille qu'elles tressent chemin faisant. Près de Tryberg, Schœnwald est le premier endroit où on ait fabriqué ces horloges de la Forêt-Noire, si connues, si recherchées, et qui sont pour le pays une branche de commerce si considérable.

Chaque maison, chaque chaumière de ces cantons a son atelier plein d'actifs travailleurs. Si vous êtes curieux d'étudier les mœurs du pays, vous vous arrêterez là pour voir les habitants de la Forêt-Noire dans toute l'originalité de leurs usages, de leur costume et de leur physionomie. Les paysans portent le large chapeau, le grand habit à la mode du dix-septième siècle, le gilet rouge, la culotte de velours, les souliers à boucles. Dans les grands jours, le gilet et le haut-de-chausses sont couverts de broderies. Les femmes laissent pendre derrière leur tête deux longues tresses de cheveux ornés de rubans noirs; elles portent avec cette coiffure un chapeau de paille jaune vernie, chapeau rond,

pareil à ceux dont se coiffent les citadins modernes. D'autres ont de petits chapeaux en feutre noir, bas de forme, garnis de velours et ornés de grosses houppes de laine. Du reste, chaque canton a ses modes particulières, anciennes ou nouvelles ; de là une grande variété dans ces costumes de la Forêt-Noire, dont la description appartient au peintre plus qu'à l'écrivain.

Quant aux usages, aux coutumes singulières du pays, c'est encore là une variété, une abondance qui se refusent à une analyse complète. Il faudrait plusieurs volumes pour n'en rien omettre et dire toutes ces cérémonies publiques et privées, ces contes de la veillée, ces jeux, ces exercices, ces danses surtout, si étranges, si gracieuses, et parmi lesquelles on en remarquera une intitulée la *Danse du Coq*.

La danse du coq s'exécute dans une grange. Un verre plein d'eau est suspendu au plafond, à une grande hauteur. Après avoir figuré quelques pas, la danseuse et le danseur vont se placer sous ce verre ; la jeune fille fléchit le genou, s'accroupit et ouvre ses deux mains, sur lesquelles le jeune homme pose ses deux pieds ; puis la robuste fille de la Forêt-Noire soulève à bras tendus son danseur, qui se tient droit et immobile, et elle essaye de l'enlever assez haut pour qu'il frappe le verre avec son front et que le liquide, agité par le choc, tombe et se répande sur le sol ou sur les assistants.

Chaque couple vient tenter à son tour la difficile épreuve, jusqu'à ce que le but soit atteint.

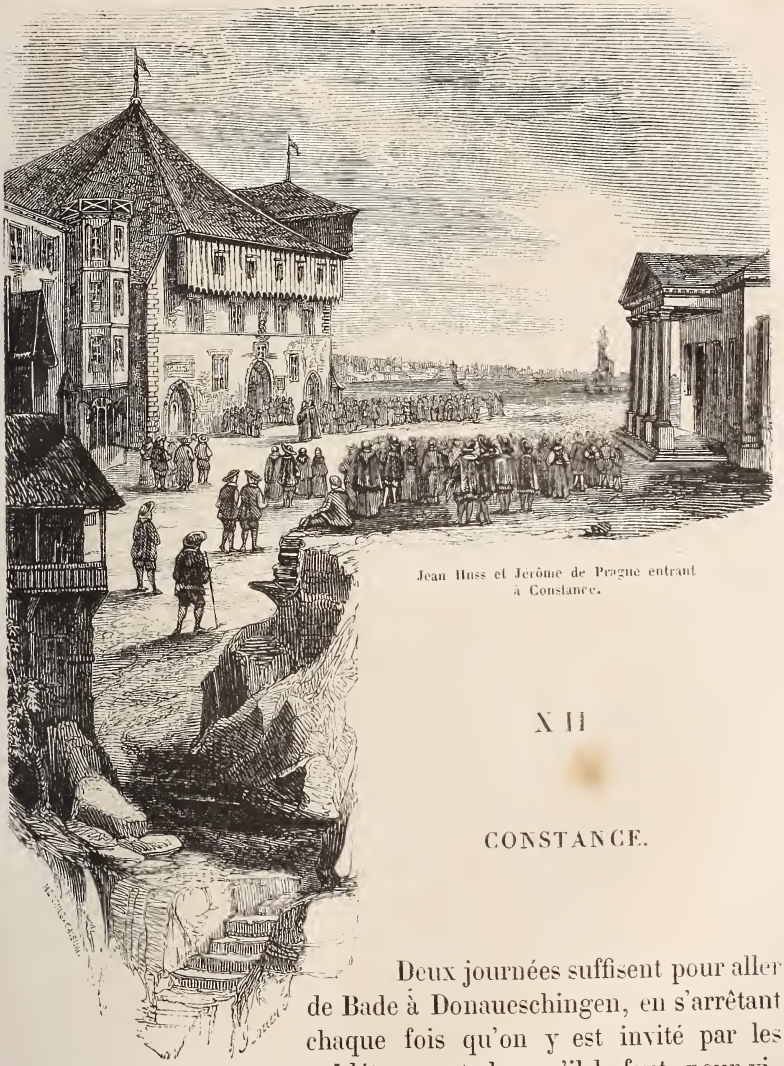
Un coq est le prix de la victoire. De là le nom de cette danse athlétique, inventée pour encourager la vigueur des jeunes filles et la légèreté des danseurs de la Forêt-Noire.

Près de Schœnwald se trouvent deux des trois sources du Danube. On va de là à Saint-Georges, célèbre autrefois par un monastère que le duc Ulrich de Wurtemberg fit brûler parce que les moines ne voulurent pas embrasser la réforme. Puis on passe à Willingen, une des plus anciennes possessions des princes de Bade, une ville qui fut jadis florissante et riche, qui battait monnaie dès le dixième siècle, qui avait six couvents, une commanderie de Malte, des fonderies de canons, des manufactures de drap, et qui aujourd'hui n'a plus rien de tout cela. On arrive

ensuite à Donaueschingen, dont le nom signifie : — source du Danube. La principale source du fleuve est dans le jardin du château, appartenant au prince de Furstenberg.

Là, vous contemplez le Danube dans son berceau. — Le mince filet d'eau qui s'en va courant sous l'herbe, et dont vous entendez les premiers vagissements murmurer sur les cailloux, grandira tout à l'heure et deviendra bientôt ce fleuve majestueux et superbe qui baigne tant de villes florissantes et traverse tant de pays divers, depuis la Forêt-Noire, où il naît, jusqu'à la mer Noire, où il meurt.

Horlogers de la Forêt-Noire.



Jean Huss et Jérôme de Prague entrant à Constance.

XII

CONSTANCE.

Deux journées suffisent pour aller de Bade à Donaueschingen, en s'arrêtant chaque fois qu'on y est invité par les curiosités du pays, et en se détournant, lorsqu'il le faut, pour visiter les endroits intéressants situés dans les environs de la route parcourue. Le premier jour on s'arrête à Windeck, à Sasbach, au Mummelsée, où l'on ne fera que de courtes stations, et aux cascades d'Allerheiligen, qui demandent plus de temps ; on peut dans la même journée voir le Kniebis et passer la nuit, soit dans une des petites hôtelleries thermales qui avoisinent cette mon-

tagne, soit à Wolfach, si l'heure le permet. Le lendemain on parcourt la vallée de la Kinzig, puis on va voir la cascade de Tryberg, et l'on arrive encore à Donaueschingen d'assez bonne heure pour contempler la source du Danube tout à loisir et avant que la nuit soit venue.

Quant à ceux qui voudraient étudier les mœurs de la Forêt-Noire et les saisir dans leurs moindres détails, ils devront y mettre un peu plus de temps ; mais les tableaux qui s'offrent sur la route, et les observations qui se présentent dans une course rapide, pourront satisfaire les voyageurs superficiels comme le sont la plupart de ceux qui voyagent pour leur agrément.

On va de la source du Danube à Constance en une matinée, et le trajet se fait d'autant plus vite que rien sur la route n'arrête la curiosité des voyageurs.

Il ne faut pas vous attendre à retrouver la ville de Constance telle que votre imagination peut la reconstruire avec les souvenirs du passé. La cité d'aujourd'hui n'est plus celle qui a joué un si grand rôle dans les événements du quinzième siècle. Nonchalamment assise au bord du beau lac qui lui sert de miroir, Constance a perdu ses vastes proportions et son majestueux éclat. C'est une reine déchue ; son front ne porte plus la couronne, sa ceinture s'est rétrécie ; son manteau impérial, qui jadis se déroulait au loin dans la plaine, s'est replié modestement sur la rive et conserve à peine quelques vestiges de ses opulentes broderies.

Ainsi réduite et amoindrie, Constance semble méditer en silence sur son ancienne splendeur. Sa physionomie est empreinte d'une douce et mélancolique rêverie. La fortune, en lui ôtant sa grandeur, lui a laissé sa grâce, son sourire, ses attraits naturels et le charme de sa délicieuse situation. Autrefois on l'admirait, maintenant elle plaît. On aime à rêver avec elle sur les caprices du destin et les révolutions des âges, en la voyant telle qu'elle est et en songeant à ce qu'elle fut au temps du fameux concile qui donna tant de relief à son nom.

Chapuy pinx.

Lithwaite sculp.

Constance

C'était en l'année 1414, au commencement de l'automne. Alors, dans cette ville qui ne comptait pas moins de cinquante mille habitants, on vit arriver une multitude de princes, de seigneurs, de cardinaux et de chevaliers en grand équipage. Chaque jour amenait de nouveaux hôtes illustres, déployant une magnificence extraordinaire. Pour mettre le comble à cette imposante réunion, l'empereur et le pape se présentèrent escortés de toute leur cour. Jamais spectacle plus splendide ne vint frapper les regards d'un peuple étonné.

Puis, lorsque cette pompe se fut étalée à loisir, lorsque les barons et les comtes, les prélats et les princes, le pape et l'empereur, eurent fait leur entrée solennelle et rempli la ville de luxe et de fanfares, deux hommes arrivèrent, dont la présence éclipsa toutes ces splendeurs.

Ceux-là ne portaient ni armures éblouissantes ni riches habits pontificaux ; ils n'avaient à leur suite ni écuyers ni serviteurs ; ils arrivaient seuls, à pied, simplement vêtus, humbles et graves comme les premiers apôtres du christianisme.

Et la foule se pressait sur leur passage, les contemplant avec une avide curiosité. — C'est que ces deux hommes, d'une si modeste apparence, étaient les principaux acteurs du grand drame qui allait se jouer à Constance.

L'un se nommait Jean Huss ; l'autre, Jérôme de Prague.

Le concile s'assemblait pour délibérer sur deux questions de la plus haute importance. Il s'agissait de délivrer l'Église du schisme qui la divisait, et de protéger la religion contre l'hérésie qui l'insultait.

Jean Huss représentait l'hérésie.

Trois papes, régnant en même temps sur le monde chrétien, constituaient le schisme qui s'était engagé, voici comment :

Un évêque français, et de plus gascon, Bertrand de Got, ayant été élevé au trône pontifical sous le nom de Clément V, quitta Rome dans la troisième année de son règne, et transporta le saint-siége à Avignon. Les Romains avaient vu avec un vif déplaisir cet abandon, pendant lequel ils furent en proie aux troubles et aux agitations de toutes sortes. Ce fut dans le temps où la souveraineté de l'Église siégeait hors de l'Italie que Rienzi tenta de

rétablir l'ancienne république romaine. Le septième successeur de Clément, Grégoire XI, ramena le saint-siége à Rome et mourut dans l'année qui suivit ce retour. Lorsque les cardinaux furent réunis pour nommer un nouveau pape, le peuple, craignant l'élection d'un cardinal français qui aurait pu retourner à Avignon, vint assiéger le conclave, et voulut gouverner par la terreur le vote du sacré collége. De grands feux s'allumèrent autour du Vatican; les cardinaux, menacés d'être brûlés ou enfumés, se hâtèrent d'échapper au péril de cette situation par une ruse qui leur sembla merveilleusement imaginée : ils renvoyèrent à un moment plus opportun les longues méditations et les savantes intrigues d'une élection sérieuse; et en attendant, comme il fallait, pour calmer le peuple, élire un pape avant de sortir du conclave, ils s'entendirent pour faire artificieusement un choix entaché de nullité, et nommèrent un Italien, l'archevêque Barthélemi Prignano, qui n'était pas cardinal, et, par conséquent, ne remplissait pas la condition indispensable pour être légalement élu. Ce n'était donc là qu'une élection trompeuse et provisoire. Le danger passé, les cardinaux se promettaient d'organiser un nouveau conclave en lieu sûr, loin de toute influence menaçante, et de procéder paisiblement à un choix irrévocable et définitif.

Cette manœuvre réussit d'abord au gré de ceux qui l'avaient accomplie. Dès que l'archevêque Prignano eut été proclamé pape sous le nom d'Urbain VI, le peuple manifesta la plus vive allégresse; l'air retentit de joyeuses acclamations; les feux qui entouraient le Vatican s'éteignirent, et les cardinaux sortirent du conclave au milieu de la foule respectueusement agenouillée sur leur passage. Mais, après ce succès, la ruse eut son revers. Lorsque les bons prélats voulurent revenir sur l'élection et faire valoir la nullité, Urbain déclara qu'il tenait leur choix pour excellent et refusa très-nettement de déposer la tiare. Le parti le plus sage eût été sans doute de subir le fâcheux dénoûment de cette comédie; mais les cardinaux ne consentirent pas à accepter le rôle de dupes; ils s'assemblèrent à Forli, ville épiscopale des États romains, et là ils prononcèrent la déchéance d'Urbain, et nommèrent pape le cardinal Robert de Genève, qui s'intitula Clément VII. Le pontife déchu se soucia peu de cet arrêt, et se garda bien de

céder le siége à son remplaçant. Urbain continua donc d'exercer la papauté à Rome, et Clément alla s'établir pape à Avignon. Dès ce moment il y eut schisme dans l'Église; la tiare fut double; les bulles se croisèrent; le sacerdoce flotta entre deux souverains; les fidèles furent obligés d'opter entre ces deux chefs, qui se prétendaient également infaillibles, et la majesté de la religion se trouva singulièrement compromise et affaiblie par un conflit scandaleux. Les deux papes, pour constater leur pouvoir, multiplièrent les actes d'autorité; ils nommèrent de nombreux cardinaux parmi lesquels on élut à Rome le successeur d'Urbain, et à Avignon l'héritier de Clément. Ce déplorable état de choses durait depuis environ trente ans, lorsque, pour y mettre fin, un concile se réunit à Pise au mois de juin 1409, juste un siècle après la première translation du saint-siége en Provence. — Le pape de Rome, qui était alors Grégoire XII, et le pape d'Avignon, Benoît XIII, furent destitués, et le concile élut Pierre de Candie, archevêque de Milan, qui se nomma Alexandre V.

L'arrêt du concile de Pise ne fut pas mieux écouté que ne l'avait été celui du conclave de Forli. Le mal ne fit que s'accroître : au lieu de deux papes, il y en eut trois. Chacun, selon ses moyens et sa fortune, prit sa part du monde chrétien : — Benoît eut l'Aragon, Valence, la Sardaigne, la Sicile et l'Écosse; — Grégoire eut le royaume de Naples, et quelques villes d'Italie; — Alexandre eut le reste de la chrétienté.

Un an après son élection, Alexandre mourut, et le conclave qui l'avait nommé institua pour son successeur le cardinal Balthazar Cossa, qui devint Jean XXIII.

Il y avait donc toujours trois papes, — c'est-à-dire deux de trop.

Ce schisme était pour l'Église une plaie dévorante; mais l'hérésie que le concile venait combattre était un fléau plus menaçant encore et plus difficile à étouffer.

Né en Bohême dans un pauvre village dont il prit le nom, Jean Huss s'était élevé par son intelligence et ses talents au-dessus de l'humble condition à laquelle il semblait condamné. L'Église lui ouvrit le chemin de l'étude, et se plut à cultiver de brillantes dispositions que la misère et l'abandon auraient peut-être étouffées.

Jamais bienfait ne fut plus mal placé. L'ingrat élève se fit des armes terribles avec les leçons qu'il avait reçues, et il s'en servit pour frapper le sein de son institutrice. Les principes subversifs du réformateur anglais Wicleff avaient pénétré en Bohême par l'entremise de quelques jeunes gens sortis de l'université d'Oxford; Jean Huss s'empara de ces dogmes hérétiques, il les appuya sur de nouveaux arguments, il les enrichit de ses propres théories, et quand sa formidable doctrine fut ainsi créée, il la répandit par d'éloquents écrits et de véhémentes prédications.

L'hérésie fit bientôt des progrès immenses. Jean Huss lui prêtait non-seulement les séductions du talent, mais encore l'autorité d'une haute position. Il avait été nommé recteur de l'université de Prague, et il commença par chasser de l'école tous ceux qui ne s'enflammaient pas à ses discours. L'audacieux novateur attaquait violemment le culte catholique; il battait en brèche la constitution du christianisme; il niait la Vierge, proscrivait les saints, destituait le pape et foulait aux pieds toutes les dignités ecclésiastiques. Selon lui, la croyance devait s'attacher à Dieu seul, répudier son entourage céleste et les dominateurs de son Église. Il flattait les passions populaires en prêchant la liberté, l'égalité, l'abandon des priviléges, la haine du luxe et des vanités de ce monde, qu'il fallait, disait-il, extirper par le fer et par le feu. Aussi plus d'une fois, à la fin du prêche, les auditeurs, entraînés par un enthousiasme furieux, allaient mettre en action les maximes de l'orateur, et porter l'incendie et le meurtre dans les couvents.

On laissait faire Jean Huss et ses fanatiques partisans. Il n'y avait en Bohême aucun pouvoir assez énergique pour s'opposer à ce déchaînement. Le roi Venceslas, qui s'était senti trop faible pour porter la couronne impériale, vivait dans la mollesse et les plaisirs honteux. La reine, Sophie de Bavière, protégeait ouvertement Jean Huss, qu'elle avait pris pour confesseur. L'hérésie marchait donc en toute licence, lorsque deux professeurs de théologie dénoncèrent Jean Huss au pape Alexandre V, qui l'excommunia.

Le réformateur ne voulut pas accepter l'arrêt pontifical, et il en appela au concile de Constance; c'était pour lui une belle oc-

casion de déployer son esprit de révolte et de donner à sa doctrine un grand retentissement. Deux mille de ses ardents prosélytes se présentèrent pour l'accompagner; il refusa cette formidable escorte, et n'amena avec lui que Jérôme, le plus vaillant de ses disciples.

Cependant il ne se dissimulait pas le péril de la mission qu'il allait entreprendre; mais il crut n'avoir plus rien à redouter lorsque l'empereur Sigismond lui eut envoyé un sauf-conduit pour lui et un autre pour son compagnon.

Pleins de confiance dans cette garantie, le maître et le disciple sortirent de Prague, et se dirigèrent vers Constance à petites journées. Chemin faisant, Jean Huss semait sa doctrine; il s'arrêtait dans chaque ville, dans chaque bourg, et il prêchait l'hérésie à la foule qui s'assemblait pour l'écouter. Arrivé à Constance, il continua bravement ses prédications, et certes il avait beau jeu pour tonner contre les vices du haut clergé dans cette ville pleine de débauches, où le bruit des fêtes profanes et des orgies effrénées retentissait de toutes parts; — où, disent les naïves chroniques du temps, on avait été obligé d'enrôler trois mille courtisanes pour le service des gens d'épée et des prélats.

Exaspérés de l'audace que déployait le prédicateur, et ne pouvant lui interdire la place publique où il pérorait habituellement au milieu d'un grand concours de peuple, les membres du concile se plaignirent à l'empereur, et l'empereur fit arrêter et emprisonner Jean Huss, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné.

Après cet acte de déloyauté, le concile s'ouvrit. Jean Huss y comparut, non plus comme un novateur qui vient expliquer et soutenir ses doctrines, mais comme un accusé menacé d'une condamnation capitale. Son courage ne fut pas abattu par la violence qui lui montrait combien sa cause était désespérée. Il se présenta fièrement devant ses juges, et il engagea contre eux une lutte pleine de hardiesse, d'éloquence et d'exaltation. Plus d'une fois, l'assemblée fut déconcertée par la profondeur de ses arguments et la vivacité de ses attaques. Il y avait là, cependant, les plus grands esprits et les plus fortes têtes de l'Église. Le célèbre Gerson, chancelier de l'université de Paris, s'empara du débat, et déploya, dans ses improvisations latines, toutes les ressources de l'art oratoire

et de la logique la plus brillante. Jean Huss combattit vaillamment ce puissant athlète; mais que pouvaient ses efforts? Chacune de ses répliques soulevait des clameurs d'indignation; chaque parole de son adversaire était appuyée par toutes les voix de l'assemblée. Lorsque ce duel inégal eut lassé la patience des juges, ils le terminèrent brusquement et d'un seul mot, en déclarant que le réformateur était vaincu. Alors le cardinal Brogni, président du concile, somma l'accusé de rétracter sa doctrine et d'abjurer ses hérésies. Jean Huss, le sourire aux lèvres, répondit par un refus dédaigneux.

On le reconduisit dans sa prison, et les juges ajournèrent la sentence au lendemain.

La nuit étant venue, la porte du cachot de Jean Huss s'ouvrit; deux hommes entrèrent.

L'un était le geôlier; il apportait un flambeau allumé qu'il plaça sur un banc, puis il se retira.

L'autre resta debout devant le prisonnier, qui dormait sur la paille, et il l'appela par trois fois.

Tiré de son sommeil, Huss souleva péniblement sa tête appesantie, s'accouda sur la paille qui lui servait de lit, et s'écria :

« Que vois-je? l'empereur ici!

— Oui, répondit Sigismond.

— Que me voulez-vous?

— Te sauver.

— C'est votre devoir; car, si je suis captif, c'est au mépris d'un engagement sacré.

— Point de vaines récriminations; les moments sont précieux. Tu sais le sort qui t'attend : une seule chance de salut se présente pour toi.

— La volonté de l'empereur suffit pour rompre mes fers.

— Non, tu appartiens à tes juges; mais je puis encore les désarmer et les contraindre à recevoir ta soumission tardive. Donne-moi, écrite et signée de ta main, la rétractation qu'ils t'ont demandée, et tu seras absous; tu auras ta grâce pleine et entière.

— Vraiment! j'aurai ma grâce? Et qui m'en répond?

— Moi.

— Et qui me répondra de votre parole, Sire?

— Misérable! tu oses me braver!...

— Le lieu où je suis, les fers que je porte, vous outragent plus que tout ce que je pourrais vous dire.

— Ainsi, tu refuses la vie et la liberté que je t'offre?

— Je refuse vos conditions.

— Songe qu'il n'y a pour toi ni pitié ni merci à espérer!

— Je le sais. Nos destins s'accompliront. Vous resterez parjure, et je serai martyr. »

Cela dit, le prisonnier laissa retomber sa tête sur son oreiller de paille, et l'empereur sortit.

Le lendemain, le concile se réunit dans la cathédrale. On amena Jean Huss, revêtu de ses habits de prêtre, et le vieux cardinal Brogni prononça la sentence d'une voix brisée par l'âge et par l'émotion.

Cette sentence déclarait Jean Huss prêtre indigne, blasphémateur impie, suppôt de Satan, profanateur sacrilége de la sainte religion catholique, et, comme tel, condamné à périr par le feu.

Aussitôt que le dernier mot de l'arrêt eut été prononcé au milieu d'un silence profond, le condamné fut conduit au milieu de l'église, on le fit s'agenouiller; sept évêques l'entouraient; chacun lui arracha un de ses ornements sacerdotaux, et lorsqu'il eut été ainsi dépouillé de tout ce qui appartenait à l'Église, on le coiffa d'un grand bonnet pointu sur lequel était peinte l'image du diable.

Alors l'empereur Sigismond se leva et appela l'électeur palatin, chef de la garde du concile.

« Comte, lui dit-il, l'épée a été remise entre vos mains pour punir ceux qui font le mal; prenez donc cet homme et châtiez-le comme il le mérite. »

Les soldats de l'électeur s'emparèrent du condamné et le menèrent au château de Gottlieben, où il fut chargé de fers et plongé dans le cachot le plus sombre et le plus étroit. Il ne revit la lumière que pour être conduit à la mort.

Le bûcher avait été dressé devant la porte du château, à une petite distance de la ville. Jean Huss fut traîné sur une claie de la prison au supplice. Sa fermeté ne se démentit ni dans les

outrages ni dans les tourments; son front était serein, sa voix assurée faisait entendre de pieux cantiques. Ses livres furent d'abord jetés au feu, et il sourit à ce vain simulacre. Puis on l'attacha au poteau, les flammes brillèrent, et le martyr continua de chanter tant que le souffle lui resta.

Quelques mois après le supplice du maître, ce fut le tour du disciple. Jérôme de Prague ne s'était pas laissé arrêter sans résistance. Cet hérétique se distinguait par une vigueur et une violence excessives. Un jour, à Prague, il discutait avec un homme sur un pont; et comme il trouvait que son interlocuteur ne se rendait pas assez vite à ses raisons, et ripostait avec une certaine habileté, il le prit par le milieu du corps et le jeta dans le fleuve.

Mais, après s'être abandonné à un premier mouvement d'impétuosité, il redevint calme et patient en face de ses juges.

Comme Jean Huss, Jérôme de Prague périt sur le bûcher.

Cependant le concile s'occupait aussi d'anéantir le schisme. Le pape Jean XXIII, prévoyant qu'on lui ferait un mauvais parti, s'était enfui de Constance, déguisé en paysan, pour se réfugier d'abord à Schaffouse, puis à Fribourg en Brisgau, sous la protection du duc d'Autriche, son ami; mais bientôt le duc d'Autriche, craignant la colère de l'empereur Sigismond, livra le pape à la juridiction du concile. Ce souverain pontife, qui avant d'entrer dans l'Église avait exercé le métier de corsaire, continuait ses déprédations sous la tiare. Convaincu de mauvaises mœurs, de concussion et de simonie, il fut dépossédé de la papauté et renfermé dans ce même château de Gottlieben où Jean Huss avait subi les rigueurs de la plus dure captivité.

Deux papes restaient encore. L'un, Grégoire, abdiqua au concile par l'entremise de son procureur Carlo Malatesta; l'autre, Benoît, ne comparut pas, et fut solennellement déposé par le concile de Constance, comme il l'avait été au concile de Pise.

Cela fait, à la place des trois pontifes qui encombraient le saint-siége, les cardinaux nommèrent pape Othon Colonna, qui prit le nom de Martin V.

Tels furent les travaux du concile de Constance, qui, malgré sa pompe et sa sévérité, ne produisit que des actes stériles.

Ainsi, le schisme continua de subsister. Frappé par les arrêts de deux conciles, mais soutenu par Alphonse, roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Sicile, Benoît XIII resta pape, et après sa mort il eut un successeur nommé Clément VIII. Cet état de choses se prolongea onze ans après le concile de Constance, jusqu'à ce qu'enfin le roi Alphonse, s'étant réconcilié avec le pape Martin, ordonna au pape Clément et à ses cardinaux de résigner leurs fonctions. Alors seulement l'unité rentra dans l'Église.

Quant à l'hérésie, le bûcher de Jean Huss redoubla ses ardeurs et ses violences. A peine la nouvelle du supplice fut-elle parvenue en Bohême que les sectaires de Jean Huss se soulevèrent furieux et implacables. Ziska, le plus terrible d'entre eux, se mit à leur tête, et cette armée dévastatrice, pillant les églises, saccageant les couvents, mettant à mort les prêtres, les moines, les religieuses, porta partout le ravage et la désolation.

La noblesse de Bohême avait d'abord soutenu les hussites, afin de prendre une large part des biens de l'Église ; mais ce calcul fut bientôt déjoué : l'hérésie, après avoir vaincu les prêtres, attaqua les nobles, qui, trop faibles pour résister à ces puissants ennemis, invoquèrent le secours de l'empereur Sigismond.

Ziska défit huit fois l'empereur en bataille rangée. Il fallut entrer en accommodement avec lui ; mais, au moment de signer la paix à des conditions avantageuses, il mourut de la peste. Les hostilités continuèrent, jusqu'à ce qu'enfin un des lieutenants de l'empereur défit les hussites commandés par les deux frères Procope, qui avaient pris le commandement après la mort de Ziska. Les hussites vaincus se dispersèrent dans toute l'Europe, et c'est de cette époque mémorable que datent les bohémiens errants.

Les mânes de Jean Huss furent donc vengés par de terribles représailles, non-seulement en Bohême, mais dans toute l'Allemagne et à Constance même. Le concile avait fait jeter dans le Rhin les cendres du bûcher de Jean Huss : — les hérétiques prirent leur revanche en jetant dans le fleuve toutes les reliques de saints qui se trouvaient dans les églises de Constance.

Il est des villes qui doivent être vues à travers le prisme des

souvenirs historiques, parce que leur principal attrait est dans la comparaison de leur ancienne et de leur nouvelle fortune. Constance est une de ces villes-là. En se rappelant ce qu'elle fut, on cherche avec intérêt les vestiges de ce passé splendide ; c'est avec émotion, alors, qu'on visite la salle du concile dans un vieux bâtiment nommé le *Kaufhaus*, où l'on a conservé quelques meubles de l'époque, entre autres les fauteuils de l'empereur et du pape. A la cathédrale, on montre la place où se tenait Jean Huss lorsque sa sentence fut prononcée ; là se trouve aussi le tombeau de Robert Hallam, évêque de Salisbury, qui représentait l'Angleterre dans l'assemblée. Pendant le concile, la mort frappa plusieurs des juges de l'hérésie, et entre autres l'envoyé de l'empereur Jean Paléologue, l'illustre savant Manuel Chrysoloras, qui avait enseigné avec tant d'éclat les lettres grecques à Florence, à Pavie, à Venise, à Rome, et dans les États de Galéas, duc de Milan. Le concile de Constance ne se composait pas seulement d'évêques, comme les conciles précédents ; on avait cherché à réunir dans ce suprême tribunal toutes les lumières de l'époque, et les grands esprits furent appelés à s'y asseoir au même rang que les grands dignitaires de l'Église. Chrysoloras avait été chargé de s'entendre avec l'empereur Sigismond sur le choix du lieu où se tiendrait le concile ; deux cardinaux partageaient avec lui cette mission, et son avis qui prévalut fit choisir Constance.

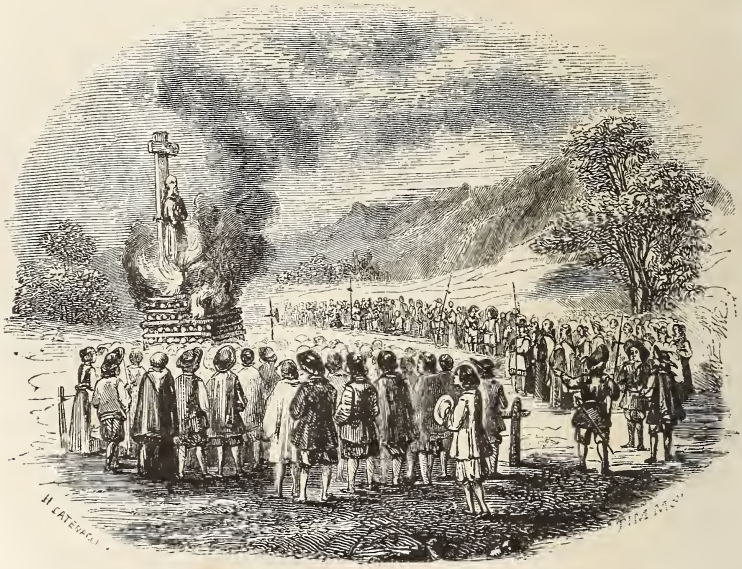
On montre encore aux curieux la maison où demeurèrent Jean Huss et Jérôme de Prague, avant que l'empereur Sigismond les eût logés dans un cachot. A une demi-lieue de la ville, on va voir les restes du château de Gottlieben, dont l'histoire conservera éternellement le nom, rendu si fameux par la captivité des deux hérétiques et du pape leur persécuteur ; et, pour suivre le drame dans toutes ses scènes, après avoir vu la salle du concile, l'église où la sentence fut prononcée, la prison où séjournèrent Jean et Jérôme, on termine le pèlerinage en s'arrêtant un instant à la place même où les victimes furent livrées aux flammes du bûcher.

Le lac de Constance offre l'attrait d'une promenade charmante, féconde en beaux aspects, et riche aussi de souvenirs historiques.

On fait en une journée, sur de rapides et commodes bateaux à vapeur, le tour de ce lac, qui est le plus grand de la Suisse, après le lac de Genève. En un seul jour et dans une même promenade, on visite ainsi le grand-duché de Bade, la Suisse, le Wurtemberg, la Bavière et les États autrichiens, qui se partagent les bords du lac. Il est difficile de voir plus de pays divers en si peu de temps. Les points les plus intéressants, et où il faudra s'arrêter, sont : — la petite ville d'Arbon, appartenant au canton de Thurgovie ; — Bregenz, ville autrichienne située à l'extrémité du lac ; — Lindau, à la Bavière, jadis célèbre par ses chanoinesses ; son principal ornement est un antique mur romain dont la ruine imposante résiste à l'effort du temps ; — Meursbourg, qui fait partie des possessions du grand-duché de Bade, ainsi que la ville d'Uberlingen et l'île de Reichenau. Il ne faut pas confondre ce Reichenau avec la petite ville du même nom, située dans le canton suisse des Grisons, et où, pendant la révolution française, le jeune duc d'Orléans, plus tard le roi Louis-Philippe, lutta dignement contre la misère de l'exil, et se fit de ses talents une noble ressource, en remplissant l'emploi de professeur de mathématiques dans le pensionnat du bourgmestre de Tscharner. L'île de Reichenau, du lac de Constance, fut jadis fameuse par son abbaye de bénédictins, qui eut pour fondateur saint Firmin, et dont les abbés étaient princes de l'empire. L'empereur Charles le Gros y fut enterré. Ce pusillanime empereur avait acheté deux fois la paix aux Normands qui ravageaient la Lorraine et la Neustrie ; deux fois il avait abaissé devant ces bandits la majesté impériale, en traitant honteusement avec eux de puissance à puissance, et en obtenant à prix d'or des conditions qu'il n'osait leur imposer les armes à la main. La diète de Tribur châtia cette lâcheté en dépossédant l'indigne souverain, qui se réfugia dans l'abbaye de Reichenau.

Les promeneurs ne font pas tous le tour du lac de Constance, mais pas un seul ne s'abstiendra d'aller visiter, à une lieue de la ville, sur le territoire suisse, dans le canton de Thurgovie, le château d'Arenenberg, où la reine Hortense, fille de l'impératrice Joséphine, et veuve de Louis Bonaparte, roi de Hollande, passa les dernières années de son exil et de sa vie. Le château

est resté meublé tel qu'il l'était pendant le séjour de la reine, qui y mourut en 1837. Tout en ce lieu conserve la mémoire d'une princesse qui sut orner sa haute fortune et ennoblir ses malheurs par les grâces de sa personne, les charmes de son esprit, la supériorité de ses talents, la grandeur de son caractère et l'inépuisable bonté de son âme. A ces titres, la reine Hortense était la digne parente de la princesse Stéphanie, grande-duchesse douairière de Bade, décédée récemment.



Supplice de Jean Huss.

La vallée d'Enfer.

XIII

FRIBOURG EN BRISGAU,

LA VALLÉE D'ENFER (HŒLLENTHAL).

En quittant Constance, le meilleur chemin ramène le voyageur sur ses pas jusqu'à Donaueschingen, et de là on se rend à Fribourg en cinq heures environ, et à travers la partie la plus curieuse et la plus sauvage de la Forêt-Noire. Les relais sont très-bien servis sur cette route; la malle-poste et les diligences circulent régulièrement, et on trouve à chaque station des calèches ou des cabriolets de louage conduits par des postillons dont le costume est plein d'élégance et d'originalité. Les postillons badois se font remarquer par leur

veste d'un jaune éclatant; ils portent une trompette suspendue à un cordon garni d'énormes glands de laine rouge qui se balancent sur leur dos; un chapeau rond en cuir verni, une culotte de peau de daim blanche, une ceinture rouge et des bottes à l'écuyère, complètent leur costume. Ils sont lestes et pimpants, mais ils n'en vont pas plus vite. C'est ici comme dans toute l'Allemagne : les chevaux de poste vont souvent au pas, quelquefois au trot, jamais au galop. Le postillon badois se fait un devoir de prodiguer les plus tendres ménagements à son attelage. Entre ses mains, le fouet est un objet de luxe, un vain simulacre, un pur symbole, comme le sceptre dans la main d'un monarque. Il encourage ses chevaux, il leur parle, il raisonne avec eux, il cherche à les convaincre par d'ingénieux arguments, il emploie la persuasion pour les déterminer à presser leur allure; mais sous aucun prétexte il n'exerce la logique du fouet. Lorsque ses paroles ne produisent aucun effet, il a recours à la musique, et cela tout à la fois pour égayer l'attelage et pour distraire les voyageurs qu'il mène à petit train. Il leur joue, avec sa trompette, de vieux airs des montagnes, d'anciennes fanfares qui ont été sonnées jadis aux grandes chasses des ducs de Zæhringen et des comtes de Calw. Les chevaux s'animent, et les voyageurs prennent patience en écoutant ces naïves et joyeuses mélodies du temps passé.

C'est ainsi qu'on parcourt les vallées étroites, les pentes rapides et les vastes plaines qui s'étendent au sommet des montagnes de la Forêt-Noire. Çà et là, le clocher d'une église de village élève, au-dessus de la sombre verdure des sapins, sa flèche revêtue de feuilles d'étain qui brillent comme de l'argent. Aux deux côtés de la route, la piété des montagnards a planté de nombreuses croix portant l'image du Christ. Les premiers apôtres de la religion chrétienne ont visité cette contrée; ils ont abrité leurs cellules et leurs autels sous les voûtes de ses rochers et à l'ombre de ses arbres séculaires. — La seule loi du christianisme a civilisé les habitants de la Forêt-Noire, grande et forte race, qui a conservé, mieux que tout autre peuple de la Germanie, les mœurs et la physionomie, la fierté sauvage et la rudesse robuste de ces anciens Teutons qui portèrent de si terribles coups aux légions romaines.

Après avoir passé Neustadt, jolie petite ville très-industrieuse et qui lutte avec Schœnwald dans la fabrication des horloges, on arrive bientôt à l'Hœllenthal, — la vallée infernale.

Dans toute cette vaste Forêt-Noire qui couvre cinquante lieues de pays, et qui compte cent-soixante mille habitants, rien n'est comparable à l'Hœllenthal.

Ici le nom de Forêt-Noire ne suffisait plus pour peindre le sauvage aspect du lieu : — on l'a nommé l'Enfer.

Sombre, étroite, profonde, dominée par de hautes montagnes couvertes de sapins, cette vallée représente à l'imagination, — sinon le séjour des damnés, — l'avenue qui conduit aux rives du Styx. Telle était l'impression produite sur l'esprit de ceux qui lui ont donné son nom, — ce nom qu'elle porte de temps immémorial, et qu'elle portera sans doute jusqu'à la fin des siècles.

Un sentier aux mille détours et un torrent aux flots rapides se partagent l'étroit espace de la vallée. De toute part l'horizon est borné par les montagnes qui étreignent les replis du ravin. Le voyageur engagé dans ce défilé tortueux a toujours une muraille de sapins devant lui, derrière lui et de chaque côté ; il marche sans cesse au fond d'un immense puits de verdure épaisse, ténébreuse et frémissante. La solitude est complète, on n'entend que l'eau qui coule et le vent qui gronde dans les arbres. De loin en loin, aux endroits où le vallon s'élargit de quelques pas, on trouve une chaumière isolée, construite en bois, imitant par sa forme le châlet suisse, avec son grand toit qui touche presque le sol. L'intérieur de la chaumière est lambrissé de noir, et rien n'est d'un plus lugubre aspect que ce rustique logis, éclairé dans la nuit par une latte de sapin enflammée, — seul luminaire que se permettent les pauvres paysans de la Forêt-Noire.

Sur la cime d'un rocher verdoyant, une église dont la cloche appelle les pieux montagnards à l'office du dimanche ; — sur le torrent, un moulin dont la roue fait mouvoir la scie qui débite en minces planches les énormes sapins de la forêt : — tels sont les accessoires animés et riants qui égayent le sombre tableau de la vallée d'Enfer. Mais, dans ses détails les plus âpres, ce tableau n'est pas sans charme. Le voyageur intrépide se plaira même à

traverser l'Hœllenthal pendant un orage, lorsque les nuées enveloppent le sommet des montagnes, lorsque le bruit du tonnerre roule avec fracas dans les gorges de la vallée, lorsque les sapins gigantesques se courbent comme des roseaux sous les efforts de l'aquilon. C'est là un grand et beau spectacle ! et, pour se faire une idée complète de l'Hœllenthal, il faut le voir deux fois : — pendant le beau temps et pendant la tempête.

L'Enfer est célèbre dans nos fastes militaires. Au commencement du siècle dernier, le maréchal de Villars s'arrêta à l'entrée de la vallée, et, après avoir sondé sa profondeur, fit prendre un autre chemin à son armée, en disant :

« Je ne suis pas assez diable pour traverser l'Enfer. »

Le calembour était peu digne d'un héros.

Mais, à la fin du siècle, l'honneur de nos armes prit une éclatante revanche dans le même lieu. Le général Moreau, plus diable que Villars, traversa l'Enfer sans perdre un seul homme, dans l'admirable retraite qui a immortalisé son nom.

En sortant de l'Hœllenthal, le site se transforme ; la décoration change subitement, comme à l'Opéra. Au lieu de l'étroite vallée, resserrée entre deux remparts de montagnes, on se trouve dans une vaste plaine, que les habitants du pays ont surnommée le Paradis.

Ce titre-là paraît singulièrement exagéré. La plaine est assez belle, très-unie, convenablement fertile, agréablement ornée de bouquets d'arbres et d'habitations modestes ; on y respire un air pur : on comprend que ses habitants goûtent une paix profonde ; mais, à vrai dire, cette verdure et ce calme ne semblent pas suffisants pour représenter le séjour céleste. Il y a dans le grand-duché de Bade vingt contrées qui mériteraient bien mieux, qui méritent réellement le nom de paradis : heureuses contrées, vallées charmantes, jardins enchantés, que le Créateur a formés avec amour, que la nature a comblés de ses trésors et de ses féeries. La plaine de Fribourg devrait tout au plus s'appeler le Purgatoire.

On lui a donné sans doute le nom de Paradis, moins par orgueil que par opposition avec le nom d'Enfer donné à la vallée voisine.

Le Paradis s'étend de l'Hœllenthal aux portes de Fribourg.

Ici, nous allons trouver le berceau de la maison de Bade, issue des princes souverains de ce pays. C'est dans le onzième siècle que la famille des Zæhringen sort de la nuit des temps. Bien avant cette époque, leur race régnait déjà dans le Brisgau ; ils portaient le titre de comte et descendaient des ducs d'Alsace ; mais dans ces obscurs et lointains parages de l'histoire, ils ne se montrent qu'à de rares intervalles, et c'est en vain qu'on chercherait à recomposer une chaîne généalogique dont tant d'anneaux sont brisés et perdus.

Lorsque le nuage se dissipe et laisse pénétrer la lumière au sein de l'histoire, nous voyons apparaître Berthold de Zæhringen, surnommé le Barbu, comte de Turgau et du Brisgau. Ce prince était doué de grandes qualités ; il rendit d'importants services à l'empereur Henri III, qui, pour le récompenser de son zèle, lui promit l'investiture du duché de Souabe aussitôt que cette principauté retournerait à la couronne impériale par la mort d'Othon de Schweinfurt. Mais lorsque le duché devint vacant, l'empereur n'était plus, et sa veuve, l'impératrice Agnès, avait disposé de ce riche apanage en faveur de son gendre, Rodolphe de Reinfelden. Justement irrité de cette injustice, Berthold fit éclater son ressentiment avec tant de force et de menaces, que, pour l'apaiser, on lui octroya le duché de Carinthie et le margraviat de Vérone. Berthold prit alors le titre de duc, qu'il joignit à son nom de Zæhringen.

Plus tard, l'empereur Henri IV, étant monté sur le trône, voulut mettre un frein aux envahissements et à la tyrannie des grands vassaux de l'empire. Il y réussit aisément dans quelques provinces, où de bonnes forteresses tenaient les récalcitrants en respect ; mais le nord de l'Allemagne se montra moins facile à gouverner ; là, les princes levèrent l'étendard de la révolte, et le duc Berthold de Zæhringen entra dans cette ligue. L'empereur le déclara traître, félon, et déchu de ses titres, dignités et possessions. Cependant les rebelles remportèrent des avantages signalés, et ils vinrent assiéger Henri dans le château de Harzburg. Berthold alors pénétra jusqu'à l'empereur, et l'engagea vivement à faire des concessions, lui promettant que la ligue cesserait aussi-

tôt. Henri, qui se trouvait dans une situation périlleuse, promit tout ce que lui demandait Berthold, et celui-ci retourna auprès des princes ligués, qui refusèrent d'abandonner la partie. Aidé de Berthold, l'empereur se sauva du château de Harzburg, rallia ses troupes et livra bataille aux rebelles, qu'il défit complétement. Fier de cette victoire, il resta plus que jamais attaché à ses plans de réforme, ce qui fit que le duc Berthold se sépara une seconde fois de lui et rentra dans la ligue, protégé par le pape Alexandre II, qui excommunia l'empereur. Bientôt après, la diète assemblée à Forcheim, en Franconie, déposa l'empereur Henri, et nomma à sa place le duc Rodolphe de Souabe. Berthold prit une grande part à cet événement, qui fut le signal d'une lutte terrible dans laquelle le pays de Zæhringen fut mis à feu et à sang. Telle fut la douleur du duc Berthold en voyant ses États dévastés, qu'il tomba en démence, et mourut bientôt après au château de Lyntburg.

Hermann, second fils de Berthold Ier, eut pour sa part d'héritage Hochberg et d'autres domaines dont il composa le margraviat de Bade. Le duché de Zæhringen échut au fils aîné, qui prit le nom de Berthold II. Le jeune prince épousa la fille de Rodolphe de Souabe, en sorte qu'il resta toujours opposé à l'empereur Henri. Rodolphe et son fils étant morts sans postérité mâle, Berthold hérita du duché de Souabe, du comté de Bourgogne et de la principauté d'Arles. Il laissa trois filles, et deux fils qui lui succédèrent.

L'aîné, Berthold III, vécut peu, mais sa vie fut fertile en bien. — Fait prisonnier à la bataille d'Andernach, il resta pendant quelques mois captif à Cologne. Rendu à la liberté, il revint dans ses États, et fonda près de son château de Zæhringen une ville qu'il nomma Fribourg, et à laquelle furent octroyés de nombreux priviléges. Ce prince mourut après douze ans de règne; son épouse Sophie de Bavière ne lui ayant pas donné d'enfants, il eut pour héritier son frère Conrad, qui régna vingt-sept ans. Berthold IV, fils de ce dernier, consolida dans un long règne la puissance de sa maison, qui devait s'éteindre dans la personne de son successeur.

Le dernier duc de la branche aînée de Zæhringen fut Ber-

thold V. Ce prince refusa, en faveur de Philippe, la couronne impériale qui lui avait été offerte à l'assemblée d'Andernach. Sa vie fut longue et agitée; ses deux mariages furent stériles; on l'enterra dans la cathédrale de Fribourg. Ses deux sœurs, Agnès et Anne, recueillirent son héritage. Agnès apporta au comte Egon d'Urach, son époux, duquel est issue la maison de Furstenberg, les domaines de la Forêt-Noire et du Brisgau, avec Fribourg, Neuenbourg, Haslach et Villingen. — Anne prit le duché de Bourgogne.

Ainsi finit en 1218 la souche principale de cette glorieuse famille, qui appartient aux premières races de l'Allemagne, et dont le noble sang s'est transmis jusqu'à nos jours dans l'illustre maison de Bade, issue des Zæhringen, et fondée par le margrave Hermann, second fils de Berthold le Barbu.

Fribourg est admirablement située au pied des montagnes de la Forêt-Noire. L'immense plaine qui s'étend devant ses murs, richement cultivée et animée par de nombreux villages, était jadis couverte par une épaisse forêt. Là vivait une population de mineurs et de chasseurs à demi sauvages, que le duc Berthold débusqua lorsqu'il abattit la forêt pour construire la ville. Après le fondateur vint l'embellisseur: la ville avait à peine dix ans d'existence quand le duc Conrad jeta les fondements de cette magnifique cathédrale, un des plus beaux monuments de l'Allemagne.

Quatre siècles s'écoulèrent depuis le jour où fut posée la première pierre de la cathédrale de Fribourg, jusqu'à l'époque où le monument fut achevé tel que nous le voyons aujourd'hui. On ne saurait trop admirer la patience laborieuse, l'opiniâtre volonté, l'infatigable dévouement qui présidaient jadis à ces constructions gigantesques. Les générations d'architectes, de sculpteurs et d'ouvriers se succédaient sans interruption dans ce long travail. L'artiste se mettait résolûment à l'œuvre qu'un autre avait commencée et qu'il ne devait pas finir. Plein de courage et d'abnégation personnelle, il dépensait généreusement ses forces, son talent et son génie, sans espérance de gloire, insouciant de l'oubli qui allait dévorer son nom. Les princes et les citoyens montraient un désintéressement pareil en continuant à grands frais l'entreprise

dont ils ne devaient avoir ni l'honneur ni le profit. Ainsi, grâce à cet heureux concours de zèle et de protection, l'église s'élève paisiblement pendant que tout s'agite autour d'elle. — Ses murailles commençaient à sortir de terre, lorsque saint Bernard vint prêcher la croisade à Fribourg.

A la mort du dernier duc de Zæhringen, déjà l'église était en état de recevoir la dépouille mortelle du prince dont la statue est encore là. Tombée au pouvoir des comtes d'Urach, dissipateurs ruinés et criblés de dettes, Fribourg se trouva souvent dans une situation précaire; ses finances étaient en désarroi, mais la construction de l'église ne souffrit pas de cette gêne. Plus tard, la ville secoua le joug des maîtres injustes qui voulaient la dépouiller au profit de leurs créanciers; au milieu de la lutte terrible que Fribourg eut à soutenir, au milieu du choc des armes et des rudes assauts livrés par le comte à la cité rebelle, l'église continua de grandir: — pendant que les soldats combattaient sur le rempart, les ouvriers taillaient la pierre en chantant et le clocher montait vers la nue. Dans cette lutte, Fribourg eut tout l'avantage; l'orgueil des comtes fut abaissé; la ville conquit des priviléges qui la rendirent à peu près indépendante, et dès lors elle entra dans une carrière de jours heureux, calmes et florissants.

Mais cette prospérité dura peu. Le dernier comte d'Urach étant mort sans postérité mâle, Fribourg voulut se donner une indépendance complète. C'était trop d'ambition. Mise au ban de l'empire, la ville fut octroyée à un nouveau maître qui s'apprêtait à lui faire subir un rude traitement; mais, toujours animés d'un esprit belliqueux, les Fribourgeois s'armèrent pour repousser le seigneur qui leur était imposé. Le succès s'attacha d'abord à leur cause; ils remportèrent de brillants avantages, bientôt suivis d'un terrible revers. Sortant de ses remparts, la milice de Fribourg fut complétement défaite et laissa quinze cents morts sur le champ de bataille et mille prisonniers entre les mains des vainqueurs. Cependant, malgré ce désastre, Fribourg continua de se défendre avec vigueur et fit si bonne contenance, qu'elle obtint de racheter sa liberté en abandonnant quelques possessions dans le pays.

Au plus fort de cette lutte, Fribourg songeait à restaurer son église, achevée depuis longtemps. L'ancien chœur fut démoli,

pour être reconstruit sur les plus beaux modèles de l'art gothique, qui était alors dans toute sa splendeur; et, tandis que les Fribourgeois s'imposaient ainsi de nouvelles dépenses, la ville, épuisée et ruinée, se voyait contrainte d'aliéner sa chère indépendance et de passer sous la domination de la maison de Habsbourg. Les ducs d'Autriche, ses nouveaux maîtres, ne la gardèrent pas longtemps. Le duc Frédéric ayant été proscrit à la suite du concile de Constance, ses biens furent confisqués; Fribourg devint ville impériale; puis elle retourna à la maison de Habsbourg, et, sous l'archiduc Sigismond, elle tomba au pouvoir de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui lui fit durement sentir son joug cruel. Après les batailles de Granson et de Morat, Fribourg respira; l'archiduc la reprit et la vendit à l'empereur Maximilien.

Commencé en 1354, le nouveau chœur de l'église de Fribourg venait d'être achevé en 1513, lorsque la ville fut menacée d'une complète destruction dans la guerre des paysans. Soulevées par les anabaptistes, ces hordes furieuses avaient ravagé l'Alsace; défaits par le duc de Lorraine, les paysans traversent le Rhin et se répandent en Allemagne, portant partout le fer et le feu, le meurtre et le pillage. Ils se présentent devant Fribourg au nombre de cinquante mille, s'emparent du château et mettent la ville à contribution. — Mais bientôt le margrave de Bade vint au secours des Fribourgeois, qui, prenant une éclatante revanche, attaquèrent l'armée des paysans, et firent de ces bandits un effroyable carnage.

Pendant la paix qui suivit cette dernière émotion, la cathédrale de Fribourg s'enrichit de sa belle chaire, sculptée dans un seul bloc de pierre par Jœrg Kempf.

A dater de la guerre des paysans, aucun événement remarquable ne se passa dans le Brisgau jusqu'à la guerre de Trente ans. Mais alors les siéges et les assauts recommencèrent pour la ville de Fribourg, qui fut prise et pillée trois fois dans l'espace de douze ans. — Le grand Condé remporta sous ses murs une éclatante victoire. — Sauvée par la paix de Westphalie, elle resta au pouvoir de l'Autriche jusqu'à ce que, la guerre s'étant de nouveau rallumée, l'armée française vint l'assiéger et la prit en six jours. Les Français occupèrent Fribourg pendant vingt ans, et ce fut

alors que Vauban lui fit une formidable ceinture de remparts. Rendue à l'empire, reprise par les Français, toujours en jeu, toujours en proie à la conquête, passant des uns aux autres, également maltraitée par les deux partis, Fribourg dépérissait dans ces vicissitudes. Sa population était réduite à cinq cents habitants qui avaient à nourrir une garnison de six mille hommes. A peine avait-elle goûté quelques instants de calme sous le gouvernement de Marie-Thérèse, que la guerre de succession vint lui rendre ses infortunes. L'armée française la bombarda, sous les yeux du roi Louis XV, qui assistait à ce spectacle du haut de la montagne de Lorette. Les artilleurs avaient reçu l'ordre de n'épargner que le clocher de la cathédrale ; tout le reste fut horriblement ravagé ; les bombes et les boulets détruisirent presque entièrement cette malheureuse ville, qui semblait n'avoir inventé la poudre que pour sa propre ruine.

Car l'invention de la poudre appartient à Fribourg. Vainement quelques sophistes ont-ils voulu lui disputer cet honneur. La majorité des suffrages historiques s'accorde à déclarer que l'auteur de cette immense découverte fut Berthold Schwarz, moine cordelier de Fribourg en Brisgau.

Cent ans après, dans une ville voisine, à Strasbourg, Gutenberg faisait les premiers essais de l'imprimerie. — Ainsi la féconde Allemagne avait produit dans l'espace d'un siècle les deux inventions qui ont le plus d'influence sur les destinées du monde.

Maîtres de Fribourg dans la terrible campagne de 1744, les Français, détruisant leur propre ouvrage, renversèrent les fortifications qu'ils avaient construites soixante ans auparavant. La ville releva ses maisons démolies et répara son clocher, que le canon avait écorché sans le vouloir ; — les remparts écroulés ne furent pas reconstruits : Fribourg resta démantelée ; — mais on retrouve encore, sous une riante végétation, les traces profondes de ses murailles et de ses tours, imposants débris qui attestent le génie de Vauban.

Cette rapide ébauche des événements qui ont agité l'existence de Fribourg doit prêter un nouvel intérêt à la visite de l'église, élevée au milieu de tant de troubles, échappée à tant de désastres et de catastrophes. Le monument est un des plus beaux de l'Alle-

Chapuy del. Imp. Echarden aîné 30 Hautefeuille Paris Outhwaite sculp.

Fribourg en Brisgau

magne et du monde entier. Au dehors et au dedans, mille détails curieux et poétiques ornent la majesté de l'ensemble. L'attention s'arrête d'abord sur le clocher. C'est une tour quadrangulaire à sa base, octogone au tiers de sa hauteur, et qui se termine par une flèche élégante, hardie, légère, finement travaillée, dentelle de

Cathédrale de Fribourg.

pierre. Faites ensuite le tour de l'édifice, et à chaque pas vous serez retenu un quart d'heure par la singularité du spectacle. Il y a là tout un monde de figures bizarres d'hommes et d'animaux; créations étranges et fantastiques, qui fourmillent de toutes parts, debout sur les entablements, accroupies dans les niches, grimpant aux balustres, suspendues aux arcs-boutants, penchées sur les gout-

tières. Capricieusement enfantées par le ciseau des sculpteurs, ces figures expressives forment çà et là des groupes allégoriques naïvement agencés, gracieux ou grotesques, pleins de verve et d'action.

Entrez dans l'église. Le porche, aussi large que la nef, formé par la base de la tour, servait autrefois de tribunal. Le juge siégeait à la porte du temple, dans cette enceinte religieuse, ornée de bas-reliefs bibliques, de colonnes et de statues qui représentent les vierges folles et les vierges sages, les sciences et les arts libéraux, les principaux personnages de l'Écriture, les prophètes, les rois et les saints.

L'intérieur de la cathédrale offre un singulier caractère de grandeur et de majesté. Cette œuvre de tant de siècles porte l'empreinte des diverses transformations de l'art. A son origine l'église est byzantine; le chœur, construit plus tard, nous fait admirer le style gothique à son premier éveil, dans sa floraison gracieuse et dans son épanouissement le plus splendide.

De riches sculptures, des peintures anciennes et curieuses, les tombeaux et les statues des ducs, composent le trésor artistique de l'église.

Les tableaux les plus précieux sont de Von Baldung et d'Holbein. On remarque surtout ceux du maître-autel et de la chapelle de l'Université.

La chaire est d'un admirable travail; le sculpteur Jœrg Kempf s'est représenté au bas de ce charmant édifice, accoudé à une fenêtre, dans l'attitude du recueillement, et prêtant l'oreille comme s'il écoutait un sermon.

Parmi les ducs qui ont leur tombeau dans le chœur de l'église, Berthold, fondateur de Fribourg, occupe la première place; il est armé de toutes pièces, et il tient dans sa main droite le plan de la ville. Près de lui, son successeur, qui embellit Fribourg et acheva l'église. En face d'eux est le tombeau de Rodolphe, neveu de Berthold IV; — celui-ci offre l'image des évêques guerriers du treizième siècle; il a la mitre en tête, la cuirasse sur la poitrine, la crosse pastorale dans la main droite, les jambes bardées de fer, le manteau épiscopal sur les épaules; de la main gauche il tient une tête de mort, et son visage exprime de douloureuses réflexions sur le néant des choses humaines.—Un autre duc, armé,

ayant son casque et sa cuirasse devant lui, est représenté dans une pieuse attitude, à genoux devant l'image de la Vierge.

Dans l'aile méridionale de l'église, est la statue du dernier duc, Berthold V; — un lion lui sert de piédestal : — malheureux petit lion qui gémit écrasé sous les grands pieds ferrés du duc colossal.

En face de cette statue, dans l'aile septentrionale de la cathédrale, est une chapelle décorée d'un curieux morceau de sculpture représentant la Cène ; tous les personnages sont de grandeur naturelle ; la table forme un autel où se trouvent mêlés la vaisselle du repas et les objets consacrés au service divin. L'attitude et la physionomie des convives sont d'une expression pleine de naturel et de naïveté. Madeleine apporte le vase aux parfums, qui est d'une forme toute moderne, et qu'on prendrait volontiers pour un sucrier. L'anachronisme se révèle encore dans les flambeaux placés sur la table, — flambeaux à trois branches, qui appartiennent au siècle dernier. Au-dessus de cet autel, de magnifiques vitraux représentent la Passion de Jésus-Christ.

La principale richesse de l'église est dans ses admirables vitraux, précieuses mosaïques, chefs-d'œuvre de la peinture sur verre, représentant des scènes bibliques, de chevaleresques figures et d'antiques armoiries; splendides tableaux, aussi remarquables par la beauté du dessin que par l'indestructible éclat du coloris. Rien n'égale le magique effet d'un pareil ornement, lorsque la vive lumière du soleil, passant à travers ces vitraux, jette un éblouissant tapis sur les dalles tumulaires de l'église et suspend aux piliers de rayonnantes draperies.

Devant le portail de la cathédrale sont trois élégantes colonnes surmontées de trois statues : — la sainte Vierge, saint Pierre et saint Paul.

Sur la place, à quelques pas du monument, est une vieille maison gothique, aux murailles chargées de peintures héraldiques et ornées de quatre statues impériales. C'était jadis un palais ; c'est aujourd'hui l'hôtel des Marchands.

Fribourg possède quelques autres maisons du seizième siècle, épargnées par le canon. Depuis l'époque où ses murailles furent abattues, la guerre a cessé de lui apporter le trouble et la dévastation. Aujourd'hui, délivrée de la servitude militaire, elle n'a plus

qu'une garnison de professeurs et d'étudiants. Son université, célèbre en Allemagne, fut fondée dans le milieu du quinzième siècle par l'archiduc Albert d'Autriche, qui, en la créant, se servit de la formule usitée à cette époque :

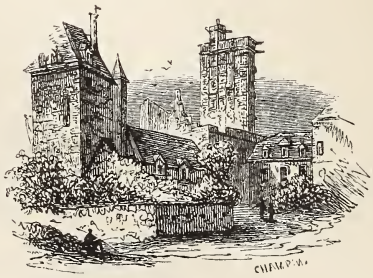
« Je veux, dit-il, creuser une fontaine de vie, où l'on pourra venir, de tous les coins du monde, puiser l'eau de la sagesse. »

Eberhard de Wurtemberg inscrivit la même sentence sacramentelle dans l'acte qui établissait l'université de Tubingen.

Ce fut Heidelberg qui fournit à Fribourg ses premiers professeurs. Bientôt l'université de Brisgau forma de brillants élèves ; elle donna des conseillers aux princes et aux rois, des chanceliers à l'empire, des archevêques à Augsbourg et à Vienne, des savants à tous les États de l'Europe. Luther la prit pour arbitre ; elle combattit les jésuites ; ses titres de gloire sont inscrits à chaque page des chroniques allemandes.

L'université de Fribourg est le collége catholique du grand-duché de Bade ; l'université d'Heidelberg est le collége protestant.

L'une et l'autre sont en ce moment plus florissantes que jamais, sous le gouvernement d'un prince qui accorde aux sciences et aux lettres toute sa sollicitude.



Chemin de fer badois.

XIV

DE FRIBOURG A BADE.

Mais voici déjà longtemps que nous avons quitté Bade. Le charme du voyage, les attraits pittoresques de la contrée, les beautés sauvages de la Forêt-Noire, les souvenirs de Constance, les monuments de Fribourg, ne peuvent faire oublier le charmant séjour des plaisirs et des fêtes, qui nous rappelle de toutes ses voix mélodieuses, et où nous allons retourner avec empressement.

Cependant, avant de reprendre le chemin de Bade, il faut aller voir Vieux-Brisach, à la frontière du grand-duché. Brisach passait autrefois pour une des plus fortes places de l'Europe; on le surnommait la citadelle de l'Alsace, la clef de l'Allemagne, le bouclier de la maison d'Autriche. Sa position devait lui faire

subir de nombreuses vicissitudes ; il fut souvent pris et repris par les Français, les Autrichiens et les Suédois, jusqu'au jour où il a été définitivement englobé dans les États de Bade.

La fondation de Vieux-Brisach est attribuée aux Romains. Jadis la ville se trouvait placée sur la rive gauche du Rhin ; le fleuve a changé son cours, et elle se trouve sur la rive droite. Aujourd'hui les fortifications sont détruites; les fossés sont des jardins; la vigne étale ses pampres sur les talus; les remparts se transforment en maisons : une brèche faite par le canon devient une fenêtre ou une porte. De l'emplacement où était jadis situé le château, la vue s'étend au loin sur l'Alsace et sur le Kaisersthul, haute et vaste montagne, isolée dans la vallée du Rhin, entre la Forêt-Noire et les Vosges.

De Fribourg à Vieux-Brisach, la distance est de cinq lieues ; c'est une promenade qui peut se prolonger avec agrément et intérêt en poursuivant l'excursion sur le territoire badois, et en côtoyant le Rhin jusqu'aux frontières de la Suisse. On verra Staufen, berceau d'une noble race ; — Heitersheim, ancienne résidence du grand prieur de la langue de l'Allemagne dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; — Neuenbourg, Mulheim ; Badenweiler, où l'on découvrit, il y a environ soixante ans, les ruines d'un magnifique bain romain. Le vieux château de Badenweiler, construit sur le mont Blauen, et dont il ne reste aujourd'hui que les débris, se nommait dans l'origine le château de Bade-Bade ; c'était une propriété des Zæhringen, qui fut cédée à l'empereur Frédéric Barberousse, et revint ensuite à ses anciens possesseurs. Les comtes de Fribourg l'habitèrent après avoir perdu leur ville. — Schliengen, célèbre par la bataille qui y fut livrée entre le général Moreau et l'archiduc Charles. Près de là se trouve la curieuse caverne d'Erdmannsloch avec ses colonnes de spalt, ses girandoles et ses lustres en stalactites. — Enfin Istein, où le prince Eugène de Savoie jeta un pont à quatre-vingts pieds de hauteur au-dessus du Rhin, et y fit passer six mille cavaliers dans une nuit.

Les environs de Fribourg sont très-pittoresques. La grande-duchesse Stéphanie possède dans cette contrée une délicieuse villa. Les amateurs de vieilles légendes feront un pèlerinage à

la grotte de Sainte-Odille, qui se recommande par sa merveilleuse origine.

Attich, duc d'Alsace, avait une fille nommée Odille, aussi remarquable par sa grâce charmante que par sa profonde piété. Elle avait fait vœu de se consacrer au service de Dieu et de passer sa vie dans une sainte retraite, lorsque le duc, son père, la fit sortir du couvent de Mayenfeld, où elle avait été élevée, et l'obligea de paraître à sa cour.

La beauté de la jeune princesse produisit une vive sensation parmi les seigneurs alsaciens, et comme la fille du duc joignait à ses attraits incomparables le prestige d'un opulent héritage, on comprendra aisément que sa main fut recherchée par une foule de prétendants.

Ces hommages, loin de plaire à Odille, lui causaient un grand effroi. Rien ne pouvait ébranler dans son âme la résolution qu'elle avait prise d'embrasser la vie monastique.

Cependant un prince allemand, puissant et magnifique, vint à la cour d'Alsace; les attraits d'Odille le charmèrent, et il demanda au duc la main de sa fille.

Une telle alliance ne pouvait que flatter l'ambition et la vanité du duc; il donna son consentement, et il enjoignit à sa fille de se préparer à contracter ce brillant hyménée.

Odille répondit humblement qu'elle préférait, à tant d'éclat et de grandeur, la solitude et la paix du cloître.

Le duc traita de caprice et d'enfantillage cette sainte vocation. Sourd aux instances de sa fille, insensible à ses larmes, il déclara que sa volonté ne fléchirait devant aucune considération.

Alors la jeune princesse, voulant à tout prix accomplir son vœu, prit un parti désespéré.

Elle se dépouilla de ses riches vêtements, de ses bijoux précieux, de ses splendides parures, et, quittant le palais de son père, elle s'achemina vers le Rhin, à pied, couverte de pauvres habits, et si bien déguisée que le batelier qui lui fit passer le fleuve ne voulut recevoir d'elle aucun salaire, touché qu'il était de sa jeunesse et de son apparente misère.

Aussitôt que le duc Attich apprit la fuite de sa fille, il envoya

tous ses gens à sa recherche par tous les chemins, et, montant lui-même son meilleur coursier, il prit, par hasard, la route qu'Odille avait suivie.

Et comme il s'informait, chemin faisant, si l'on n'avait pas vu passer une belle jeune fille, le batelier du Rhin lui répondit : « J'en ai conduit une de l'autre côté du fleuve. »

Au portrait que fit le nautonier, le duc reconnut sa fille, et il s'empressa de se faire transporter avec sa suite sur la rive droite du Rhin, ne doutant pas qu'il atteindrait bientôt la fugitive, qui n'avait que peu d'avance sur lui.

En effet, à peine eut-il galopé un quart d'heure dans le pays, qu'il aperçut, au penchant d'une montagne, Odille gravissant avec efforts un sentier escarpé. Ses pas étaient chancelants, la fatigue l'accablait. Le duc donna de l'éperon et s'élança vers la montagne, escorté de ses écuyers.

Lorsqu'elle entendit le bruit du galop des chevaux, Odille, effrayée, retourna la tête ; elle reconnut son père, et voulut gagner un endroit où d'épais buissons pouvaient abriter sa fuite ; mais, épuisée par une longue marche, brisée par l'émotion de la peur, elle tomba sur le gazon et n'eut pas la force de se relever. Un rocher la dérobait aux regards ; mais encore un instant, et les cavaliers allaient la découvrir. Dans cette extrémité, Odille lève vers le ciel ses mains jointes et ses yeux suppliants :

« O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, faites que j'échappe à mes persécuteurs ! Protégez celle qui veut vous consacrer ses jours ! »

Le ciel entend cette prière : la roche s'ouvre et laisse voir une grotte tapissée de mousse et de fleurs ; Odille y entre, et aussitôt le rocher se referme.

Le duc arrive sur ces entrefaites, et, surpris de ne pas trouver sa fille là où il l'avait vue s'arrêter et tomber, il l'appelle par son nom.

« Odille ! s'écrie-t-il.

— Que me voulez-vous, mon père ? » répond Odille.

De la surprise, le duc passe à la stupeur.

La voix d'Odille sortait du rocher, qui n'avait aucune ouverture, aucune issue.

Pâle et tremblant, le duc reprend d'un accent mal assuré :

« Odille, où es-tu?

— Près de vous, mon père; mais Dieu me cache à vos yeux et me garde contre votre atteinte. »

Il n'y avait pas à douter du miracle. Le duc, saisi de respect, fit fléchir sa volonté devant celle de Dieu.

« Je cède, reprit-il, tu es libre; je jure de te laisser accomplir ton vœu de piété, et de bâtir un couvent qui t'appartiendra. »

A ces mots, la roche se rouvrit. Odille reparut, le front couronné d'une auréole céleste, et, radieuse de cette divine lumière, elle embrassa son père.

Le duc, fidèle à sa parole, fit construire et donna à sa fille le couvent de Hohenbourg, où elle vécut de façon à être placée après sa mort parmi les saintes du paradis.

Depuis ce temps-là, le rocher est resté ouvert, et, dans la grotte qui avait servi de refuge à sainte Odille, on vit jaillir une source dont l'eau bienfaisante guérit le mal aux yeux.

En retournant de Fribourg à Bade, on prendra le chemin de fer, moins poétique sans doute que les âpres sentiers et les routes sinueuses de la Forêt-Noire, mais qui a le mérite d'abréger les distances. Ici, pourtant, le voyageur ne saurait aller vite sans faire violence à sa curiosité. A chaque station, une localité intéressante l'invite à interrompre sa course. C'est d'abord, à une lieue de Fribourg, le vieux burg de Zæhringen, dont les ruines rappellent tant de souvenirs de grandeur et de gloire. Les ducs élevèrent ce château dans le onzième siècle; avant ce temps-là ils résidaient à Lintbourg et à Brisach; plus tard, et lorsque leur puissance s'étendit, ils eurent tour à tour, pour capitale de leurs États, Zurich, Soleure, Berne et quelques autres villes considérables de la Suisse. Un peu plus loin, ce sont les ruines du château de Hochberg, autre résidence souveraine, noble maison qui brille dans l'histoire d'un éclat impérissable. On passe ensuite près du château de Lichteneck. Selon la tradition, il y a au fond du puits de ce château une cloche d'argent qui sonne dans la nuit de Noël. Vous remarquerez Kenzingen, petite ville que nos contemporains ont vue renaître de ses cendres après l'incendie qui la dévora. Dans le voisinage se trouve le bourg de Wagenstatt,

fameux par une bataille dans laquelle se distinguèrent les milices de Fribourg, et dont cette ville fête régulièrement le glorieux anniversaire.

Le chemin de fer vous conduit en une heure de Fribourg à Orschweyer, où l'on s'arrête pour aller visiter la petite ville d'Ettenheim, située à une demi-lieue de là.

Avant la révolution française, Ettenheim était un fief de l'évêché de Strasbourg, qui possédait de vastes domaines sur la rive droite du Rhin. Le cardinal de Rohan, — celui qui joua un rôle si étrangement scandaleux dans la fameuse affaire du collier de la reine, — fut le dernier évêque dont la domination s'étendit sur la rive allemande. Lorsque les orages politiques le renversèrent de son siége et le forcèrent à s'expatrier, il traversa le fleuve et se réfugia dans son château d'Ettenheim. La présence d'un tel personnage devait donner une importance extraordinaire à la petite ville badoise, dont le nom se trouva bientôt mêlé aux événements de l'époque. Le cardinal de Rohan n'était pas homme à vivre tranquillement dans la retraite et à se reposer dans la vieillesse. C'était une de ces natures remuantes, inquiètes, ardentes, qui ont un perpétuel besoin d'action. Appelé à l'évêché de Strasbourg, inféodé à sa famille, il commença par être le coadjuteur de son oncle, qui occupait ce siége et qui le garda pendant vingt-trois ans. Les honneurs et les dignités ecclésiastiques ne pouvant suffire à son ambition, il obtint l'ambassade de Vienne, où il déploya le faste, l'orgueil, la légèreté de mœurs et la hardiesse d'esprit qui devaient avoir un jour de si déplorables conséquences. Le mécontentement de la cour d'Autriche le fit rappeler, mais les défauts de son caractère et les torts de sa conduite ne l'empêchèrent pas d'être nommé grand aumônier de France. Après le procès du collier, qui abattit sa haute fortune, il s'était retiré dans une de ses abbayes. On lui permit bientôt de rentrer dans son diocèse de Strasbourg. La révolution ne tarda pas à le ramener sur la scène politique. Il fut nommé député aux états généraux; mais, ayant refusé d'accepter la constitution civile du clergé, il se vit contraint de quitter l'assemblée, et c'est alors qu'il vint chercher un asile à Ettenheim. Il y tenait un grand état de maison et menait une existence très-active. Ennemi

de la révolution triomphante, il se dévoua tout entier à la cause que soutenaient les émigrés, et consacra vaillamment à cette cause sa fortune, son influence, ses soins et son temps. Auprès de lui s'était retirée sa nièce, la princesse Charlotte de Rohan. Lorsque l'armée de Condé fut licenciée en 1801, le duc d'Enghien vint s'établir à Ettenheim, et c'est là qu'il fut arrêté. — Le cardinal de Rohan mourut à Ettenheim en 1803.

Pour continuer le voyage, on revient prendre à Orschveyer le chemin de fer qui mène en trois quarts d'heure à Offenbourg en laissant de côté Mahlberg et Lahr, ville très-commerçante dont l'origine remonte à une haute antiquité.

Le pays est charmant, pittoresque, fertile, animé par de nombreux villages aux clochers aigus, décoré de châteaux, les uns en ruines et attestant la grandeur des temps passés ; les autres, modernes, en bon état et déployant toutes les élégances de notre époque. Les vieilles légendes abondent dans ces châteaux ruinés, et les légendes nouvelles dans ces habitations qui datent du siècle présent.

Une de ces dernières, une histoire contemporaine, nous fut racontée en passant par un de nos compagnons de voyage, et on nous permettra de la consigner ici.

Les voyageurs qu'emportaient le train rapide du chemin de fer avaient remarqué un joli petit château moderne, qui s'élevait gracieusement sur le penchant d'un coteau, et dont la blanche façade ressortait sur le fond sombre de verdure que lui faisait une forêt de sapins couvrant les hautes montagnes qui fermaient l'horizon.

— Quelle délicieuse habitation ! s'écrièrent plusieurs voix ; — et que l'on doit être heureux de vivre là ! — ajoutèrent quelques personnes sentimentales.

— Ce château est en effet habité par des gens heureux, reprit un vieux monsieur, un Allemand, qui occupait un des coins du wagon.

Le peu de mots qu'il avait dits suffisait pour éveiller la curiosité des voyageuses. Évidemment il savait l'histoire des habitants du château ; on le pria de la raconter, et il s'empressa de céder aux aimables solliciteuses.

Le propriétaire de ce domaine est un jeune gentilhomme ba-

dois, M. Albéric de Reisberg. — Après avoir terminé ses études à l'Université de Fribourg, M. Albéric, voulant compléter son éducation par les voyages, se rendit d'abord à Paris, qui est la ville par excellence pour former les jeunes gens. A Paris, il se répandit dans les salons, où il reçut l'accueil que méritait un jeune homme aimable, spirituel et riche. Il rencontra dans le monde, où elle reparaissait après deux années de deuil et de retraite, une femme charmante, Mme de N..., qu'un vieil époux avait laissée libre après quelques mois de mariage, avec une fortune de dix mille francs de rente. Les grâces et les attraits de la belle veuve produisirent une profonde impression sur le cœur de M. Albéric; il éprouva pour elle un amour sérieux, profond, inaltérable, — un amour allemand, enfin; — mais, par malheur, lorsqu'il voulut déclarer ses sentiments, il était trop tard : un prétendant plus alerte, le baron de ***, s'était présenté avec de bonnes recommandations, et avait eu le talent de faire agréer sa recherche.

M. Albéric valait infiniment mieux que son rival, médiocrement doté par la nature, peu agréable de sa personne, étroit d'esprit, très-avare, très-avide d'augmenter les cinq mille francs de rente qui composaient toute sa fortune, et ne voyant dans son mariage avec une femme charmante qu'une bonne affaire, le moyen de tripler d'un trait de plume son capital et son revenu. Il mariait ses cinq mille livres de rente avec dix mille : c'était sous cet unique point de vue que l'hymen lui souriait.

On voit dans le monde beaucoup de ces hommes habiles qui ont l'art de réussir malgré leurs imperfections, leurs défauts et leurs disgrâces naturelles. L'astuce leur tient lieu de mérite; une doucereuse dissimulation couvre leur marche dans les chemins tortueux qui les mènent au succès. La belle veuve n'éprouvait aucun tendre penchant pour le baron, mais elle s'était laissé envelopper par des circonstances adroitement ménagées; elle avait cédé aux conseils intéressés qui lui persuadaient d'échapper le plus tôt possible à l'isolement du veuvage, en contractant un mariage de convenance. Sa parole était donnée lorsque M. Albéric se présenta. La droiture de son caractère lui défendait d'écouter

la secrète voix qui plaidait en faveur du nouveau venu ; il aurait fallu, pour rompre ses engagements, une raison grave, il aurait fallu lui montrer un tort réel chez celui qui avait reçu sa promesse. Pouvait-on lui dire :

— Il ne vous épouse que par intérêt.

Quelle est la femme jeune et jolie qui croira cela, en France, en Allemagne ou ailleurs ?

La preuve était indispensable pour donner crédit à une pareille vérité ; mais comment contraindre l'avare à se trahir, et l'amener à perdre la bonne position qu'il s'était faite ? — Peu de chose suffit parfois pour vaincre ces obstacles qui, au premier abord, semblent insurmontables. — Le baron avait pris des billets à la loterie de plusieurs immeubles situés en Autriche. Ce détail, indifférent en apparence, pouvait, comme on va le voir, acquérir beaucoup de valeur entre les mains d'un rival ingénieux et prêt à tous les sacrifices.

L'époque du mariage était fixée et devait avoir lieu dans un délai fort bref, lorsqu'un beau jour le baron reçut une lettre timbrée de Vienne.

Cette lettre, qu'il décacheta d'une main tremblante et qu'il lut avec une inexprimable émotion, était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Nous avons l'honneur de vous informer que le tirage de « la grande loterie a eu lieu ce matin, et la satisfaction de vous « apprendre que le numéro 2884 de la deux cent quarante- « sixième série, numéro inscrit à votre nom et faisant partie des « billets qui vous avaient été adressés sur votre demande par un « de nos délégués, a gagné un des lots principaux, le grand hôtel « situé dans le faubourg de Leopoldstadt, à Vienne, évalué trois « cent vingt-huit mille florins, soit sept cent mille francs de votre « monnaie.

« Il importe à vos intérêts que vous veniez prendre possession. « Votre présence est nécessaire pour les formalités d'usage, et si « vous voulez, selon toute probabilité, vous défaire de l'hôtel, « il sera utile de surveiller la vente par vous-même, afin d'obte- « nir les conditions les plus avantageuses, c'est-à-dire le prix « d'estimation.

« Comme il est possible que, pris à l'improviste, vous ne « soyez pas en fonds pour ce voyage, nous prenons la liberté de « vous adresser une somme de mille écus, dont nous débitons « le compte courant qui vous est ouvert dès ce moment à notre « caisse.

« Vous pouvez, du reste, faire vos préparatifs à loisir; car « il suffira que vous arriviez à Vienne d'ici à une quinzaine de « jours.

« Veuillez, Monsieur, disposer de nous en toute occasion, « et recevoir l'hommage de notre considération la plus distin- « guée. »

Ces lignes éloquentes étaient signées d'un nom parfaitement indéchiffrable; mais la lettre portait un caractère d'authenticité qui ne permettait pas le plus léger doute. Le baron trouva sous l'enveloppe la somme annoncée : trois billets de banque de mille francs chacun.

L'accès de joie fut si violent que l'avare faillit suffoquer; il relut vingt fois la précieuse lettre, et, après s'être livré sans contrainte aux transports de son ivresse, il se modéra pour réfléchir mûrement à la ligne de conduite que lui imposait sa fortune nouvelle, et il reprit son masque de dissimulation, afin de ne commettre aucune imprudence et de ne compromettre en rien son bonheur.

Le lendemain, la belle veuve disait à une de ses confidentes :

— Je ne sais que penser : j'ai vu mon prétendu hier au soir, il avait un air extraordinaire; il obéissait à je ne sais quelle préoccupation singulière, et il m'a semblé, — je me trompais sans doute, — qu'il cherchait à faire naître entre nous un différend et une querelle.

L'explication ne pouvait tarder à éclater.

— Voici dans peu de jours l'époque fixée pour notre mariage, dit la jeune femme avec un engageant sourire; avez-vous songé à faire publier les bans?

Le baron fut visiblement décontenancé par cette attaque.

— Pardon, reprit-il avec un maladroit embarras; vous me voyez bien contrarié, mais il faut absolument que ce mariage soit différé.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Une affaire importante...

— Laquelle?

— Je ne puis vous le dire.

— Des secrets pour moi? déjà!

— Je suis obligé de partir.

— Et où allez-vous?

— Oh! très-loin : en Autriche, à Vienne.

— Eh bien! nous voyagerons ensemble. Le voyage n'est-il pas un délicieux emploi de la lune de miel?

— C'est impossible.

— Comment! monsieur, vous me refusez la première chose que je vous demande! une chose si simple et dont vous devriez être enchanté! Mais, prenez-y garde! si vous refusez de m'épouser avant votre départ, ce sera peut-être moi qui refuserai de vous épouser à votre retour. Ne m'aurez-vous pas donné le droit de prendre ma revanche?

— Vous ferez comme il vous plaira, madame.

— Quoi! vous me rendez ma parole?

— Je vous laisse toute liberté.

— C'est donc une rupture?

— Comme vous voudrez.

— Je l'accepte.

— Très-bien! c'est une affaire terminée.

Voilà précisément où le baron voulait en venir. Sa nouvelle fortune changeait ses intentions. La veuve cessait d'être un bon parti pour lui. Le mariage, qui naguère était une excellente spéculation, devenait une sottise, une folie dont l'avare se sentait incapable.

— Quand je ne possédais qu'un revenu de cinq mille francs, se disait-il, j'avais trouvé une femme de dix mille; maintenant que j'ai quarante mille livres de rente, je ne dois épouser qu'une femme de quatre-vingt mille. C'est clair, c'est juste, c'est infaillible.

Tout en faisant ce raisonnement et ce calcul, il partit pour Vienne, laissant la place libre à M. Albéric, qui se hâta de la prendre, — d'autant mieux qu'il l'avait bien gagnée.

Arrivé dans la capitale de l'Autriche, le baron se fit indiquer la demeure du banquier de la loterie. Il se présenta le sourire aux lèvres, l'air modeste et calme, comme un homme qui sait dignement porter le poids de la prospérité.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda le banquier viennois.

Le baron se nomma, et attendit avec confiance l'effet que devait produire son nom.

Le banquier salua, et attendit que l'inconnu expliquât le motif de sa visite.

Le nom ne suffisant pas, le baron poursuivit en accentuant ses paroles :

— Je suis porteur d'un des billets que le sort a favorisés dans le tirage de votre dernière loterie.

— Vous avez gagné? reprit le banquier; c'est bien invraisemblable!

— Pourquoi donc?

— Parce que tous les billets gagnants nous ont été déjà présentés, et que tous les lots ont été distribués.

Troublé, mais conservant encore son illusion, le baron continua :

— Il y a erreur sans doute; mais je suis en règle. Voici d'abord mon billet de loterie.

Et il le montra.

— Ce n'est pas là un des numéros gagnants, dit froidement le banquier.

— La preuve contraire est dans cette lettre d'avis que j'ai reçue.

Et il la montra.

— Je connais toutes les signatures financières de l'Allemagne, reprit le banquier, et je puis vous affirmer que celle-ci n'appartient à aucune maison de banque, et n'a jamais paru dans le commerce. Vous avez été joué; votre lettre est certainement une mystification.

— C'est impossible, car cette lettre contenait trois mille francs en bons billets de banque que j'ai changés contre de l'or.

— Voilà une circonstance étrange en effet...

— Et qui détruit toute idée de mystification.

— Non pas! Cela prouverait seulement que le mystificateur avait un grand intérêt à vous faire voyager.

Le baron ne comprit pas ce que l'on pouvait gagner à son absence de Paris; mais ce qu'il fut forcé de comprendre, c'est que son billet de loterie ne valait rien. Le registre du banquier, parafé par les autorités compétentes, constatait régulièrement le fait.

Il quitta Vienne, désolé, confus, et très-intrigué de l'aventure. Retombé dans son état primitif et réduit à ses anciens cinq mille francs de rente, l'avare se repentit d'avoir rompu avec la veuve aux dix mille livres; mais il ne désespéra pas de renouer cette affaire, et ce fut son premier soin, aussitôt qu'il eut remis le pied sur le sol parisien.

Son voyage avait duré un mois.

— Le temps de me faire regretter! se disait-il avec une superbe fatuité.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il apprit à son arrivée que l'aimable veuve était mariée de la veille, et que M. Albéric était son heureux époux!

Ce fut un trait de lumière pour le voyageur. Il se rappela les paroles du banquier viennois, et il comprit qu'en effet quelqu'un pouvait avoir trouvé son compte à dépenser mille écus pour le faire voyager.

— Mille écus pour épouser dix mille livres de rente, c'est de l'argent bien placé! pensa le baron en dévorant son dépit; car il joignait à ses autres imperfections le défaut de n'être pas brave.

— Quelle heureuse invention que la loterie allemande! disait l'aimable veuve devenue Mme Albéric; je lui dois mon bonheur!

Depuis ce mariage, qui a eu lieu il y a sept ou huit ans, les deux époux passent l'hiver à Paris, et le reste de l'année moitié à Bade, moitié dans ce joli château que vous venez d'admirer.

Ancienne ville impériale, souvent citée dans les vieux diplômes et dans les annales militaires du pays, Offenbourg est situé à l'entrée de la vallée de la Kinzig. Il était jadis le siége du bail-

liage de l'Ortenau. Il faut s'arrêter à Offenbourg et visiter, près de cette jolie petite ville, le curieux château d'Ortenberg, qui était autrefois la demeure des seigneurs de la contrée, et qui, tombé en ruines sous les atteintes du temps, a été relevé, tel qu'il était à l'époque de sa splendeur, par un Russe, ami du moyen âge, M. le baron de Bergoltz.

On ira voir aussi, aux environs d'Offenbourg, les ruines du château de Stauffenberg, bâti dans le onzième siècle par Otton d'Hohenstaufen, évêque de Strasbourg.

C'est ici, c'est dans cette partie de l'ancien duché de Souabe que se trouve le berceau de l'illustre famille de Hohenstaufen qui occupe une si grande place dans les fastes de l'Allemagne. — Le premier Hohenstaufen qui inscrit son nom dans l'histoire s'allie à Conrad le Salique, combat avec ce prince et l'aide à se faire couronner empereur d'Occident. Dès le onzième siècle, les Hohenstaufen sont investis de la souveraineté en Souabe avec le titre de ducs. Mais ils ne s'en tiennent pas là, et bientôt un des princes de cette maison est nommé vicaire de l'empire, puis roi des Romains, puis enfin empereur sous le nom de Conrad III. Ce fut avec lui que commença la longue et sanglante lutte des Gibelins et des Guelfes. Conrad de Hohenstaufen était seigneur de Wiblingen, petite ville située dans la partie du cercle de Souabe qui forme aujourd'hui le royaume de Wurtemberg. De ce nom de Wiblingen, légèrement altéré, on fit le mot « Gibelin » qui servit à désigner les partisans de Hohenstaufen, opposés à ceux de Henri de Guelfe, duc de Bavière et de Saxe, qui lui disputait l'empire. La lutte des Gibelins et des Guelfes, éteinte en Allemagne par la défaite de ces derniers, se prolongea plus tard en Italie.

La maison de Hohenstaufen donna sept empereurs à l'Allemagne. Le plus célèbre fut Frédéric *Barberousse*, qui remplit le douzième siècle du bruit de son nom et du retentissement de ses exploits. Ses grandes qualités, ses brillantes actions l'avaient dès longtemps recommandé aux suffrages, lorsqu'il fut élu empereur en 1152. L'empire affaibli se raffermit sous son autorité. A peine investi du pouvoir, il pacifie l'Allemagne, donne un souverain à la Bavière, place sur le trône de Danemark un prince qui se reconnaît son vassal. Après avoir reçu à Aix-la-Chapelle la couronne

d'argent de la Germanie, il ceint à Milan la couronne de fer de la Lombardie, et, à Rome, le pape Adrien IV place sur sa tête la couronne d'or de l'Empire. Le diadème des empereurs était formé de ces trois couronnes d'or, d'argent et de fer. Dans sa puissante main, l'épée de Charlemagne frappait au nord et au midi, soumettait la Pologne et réduisait l'Italie à l'obéissance. Aussi les jurisconsultes italiens, réunis en congrès à Bologne, décidèrent-ils que l'empire du monde lui appartenait, et que le doute sur cet article était une hérésie.

Frédéric fut législateur autant que guerrier. Une de ses gloires est la protection qu'il accorda aux lettres, aux sciences, et le soin qu'il mit à les faire fleurir et fructifier dans ses États.

Cette illustre maison d'Hohenstaufen s'éteignit en 1268, par la mort tragique du jeune et infortuné Conradin.

Le château de Stauffenberg, dont les ruines se recommandent à l'attention et à l'intérêt des touristes, est célèbre par la légende que voici :

Le chevalier Pierre de Stauffenberg revenait un jour de la chasse au coucher du soleil; il s'était séparé des gens de sa suite, et il chevauchait seul dans la campagne, accablé de fatigue et dévoré d'une soif ardente. Tout à coup il fut agréablement surpris d'entendre le murmure d'une source qui coulait sous d'épais ombrages. Le chevalier mit pied à terre, quitta le sentier et entra dans le taillis. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsque, arrivé près de la fontaine, il aperçut, assise sous un chêne, une jeune et belle demoiselle, qui lui rendit gracieusement son salut en lui disant :

« Soyez le bienvenu, messire de Stauffenberg. »

A ces mots, l'étonnement du chevalier redoubla. Comment cette belle jeune fille savait-elle son nom? Comment se trouvait-elle, seule, à pareille heure, dans ce lieu désert? D'où venait-elle? quel était son rang, sa famille?... Le chevalier fit toutes ces questions, et bien d'autres encore, auxquelles la charmante inconnue ne répondit qu'à demi, avec une finesse qui rendait plus piquant le mystère dont elle voulait s'envelopper.

Le chevalier de Stauffenberg était un jeune homme doué d'une imagination vive et ardente. Depuis quelque temps son cœur, encore neuf, ne demandait que l'occasion de s'enflammer. Pouvait-

il trouver mieux? La beauté de la jeune fille, sa grâce et son esprit, l'imprévu de la rencontre, l'originalité de la situation, tout se réunissait pour le séduire. L'entretien prit bientôt une tournure sentimentale; mais au moment où l'amoureux chevalier, emporté par sa passion, voulut prendre la main de la jeune fille et l'approcher de ses lèvres, la belle inconnue disparut.

Le lendemain, le chevalier revint à la fontaine, mais la jeune fille n'y était pas, et ce fut vainement qu'il l'attendit jusqu'au soir. Il ne se découragea pas cependant, et chaque jour il recommençait son amoureux pèlerinage. Tant de constance devait être récompensée. Le septième jour, à l'heure où le chevalier, après une vaine attente, s'apprêtait à reprendre tristement le chemin de sa demeure, il entendit une douce voix qui semblait sortir du fond des ondes et qui l'appelait; il s'agenouilla au bord de la fontaine, et la même voix, qui était bien celle de la jeune fille, et que son cœur ne pouvait méconnaître, lui dit : « Venez demain au point du jour, vous me reverrez. »

Les étoiles brillaient encore dans l'ombre de la nuit lorsque le chevalier arriva au rendez-vous. Une tendre impatience agitait ses esprits. Aux premières blancheurs de l'aube, la jeune fille parut tout à coup et comme par enchantement, belle et gracieuse, le sourire aux lèvres, les yeux baissés et le regard voilé par une chaste émotion. Elle n'avait pour parure qu'une robe blanche serrée autour de sa taille par une ceinture de joncs; les boucles de ses blonds cheveux étaient parsemées de gouttes d'eau qui semblaient des perles.

Émerveillé, ravi d'admiration, le chevalier s'agenouilla, et, joignant les mains, il conjura la belle inconnue de ne plus le priver de sa présence, et d'agréer l'offre qu'il lui faisait de son cœur et de sa main.

« Écoutez-moi, reprit la jeune fille; je n'appartiens pas à la terre : je suis une nymphe des eaux. On me nomme Léa. Mes sœurs et moi nous participons aux priviléges de la Divinité; entre mille autres dons, le ciel nous a départi l'immortalité. Je puis renoncer à tous ces avantages, je puis descendre au rang des simples mortelles pour unir mon sort à celui d'un époux terrestre; ce sacrifice, je l'accomplirai volontiers, si vous me jurez une

fidélité à toute épreuve et un amour qui durera jusqu'au tombeau.

— Sur mon honneur, sur la cendre de mes pères, sur ma vie dans ce monde et mon salut dans l'autre; je le jure! s'écria le chevalier... Oh! c'est là un serment facile et doux à tenir. Comment cesser de vous aimer?

— Réfléchissez, continua Léa; une alliance avec moi peut vous être fatale. La puissance divine qui doit toujours veiller sur mon bonheur vous frapperait de mort à votre première infidélité.

— Que le trépas le plus affreux soit mon juste châtiment si je cesse un seul instant de vous adorer!

— Eh bien, reprit la nymphe avec un tendre et pudique abandon, je crois en vous, votre amour m'a touchée, je consens à devenir votre épouse. Allez faire vos préparatifs; dans trois jours je me rendrai au château de Stauffenberg, où notre union sera célébrée. »

Cet heureux jour arriva trop lentement au gré des vœux du chevalier, mais enfin il arriva. Le matin, en entrant dans la grande salle qu'il avait fait décorer avec pompe pour recevoir sa fiancée, le sire de Stauffenberg trouva sur une table trois grandes corbeilles : l'une était pleine d'argent, l'autre pleine d'or, et la troisième remplie de pierreries : c'était la dot de l'épouse.

Un instant après, Léa parut suivie de ses compagnes. Les amis du chevalier et les vassaux de Stauffenberg lui présentèrent leur hommage; puis, prenant à part son futur époux, elle lui dit :

« Il en est temps encore. Songez que si jamais vous trahissez la foi que vous allez me jurer, vous verrez tout à coup paraître à vos regards épouvantés le pied que voilà et qui sera le signe certain de votre mort prochaine. »

Disant ces mots, Léa releva le bas de sa blanche robe et montra au chevalier un de ses pieds mignons, qu'un enfant aurait caché dans sa main.

« Pourquoi ces sombres prévisions, Léa? reprit le chevalier; je suis à vous pour la vie. »

Tout était dit. Les deux amants furent unis.

Une année s'écoula dans les ineffables douceurs d'une félicité sans nuages. Au bout de ce temps, la guerre s'alluma dans le pays

des Francs. Le duc de Bourgogne fit un appel au chevalier de Stauffenberg, son ami. La passion de la gloire ne s'était pas éteinte dans l'âme de l'heureux époux; il fit comprendre à Léa qu'il ne pouvait sans déloyauté refuser le secours de son bras invoqué par un prince avec lequel il avait formé un traité d'alliance. Ce fut à peine si Léa osa hasarder quelques timides objections; elle céda, et le chevalier partit.

C'était une rude guerre. Le duc de Bourgogne avait affaire à de redoutables ennemis, et sa fortune chancelait, lorsque le chevalier de Stauffenberg lui vint en aide avec une troupe d'élite, composée des plus vaillants hommes de l'Ortenau. Dès ce moment la chance tourna. Le chevalier se distingua par des actions héroïques, il fit triompher les armes du duc de Bourgogne; il lui sauva la vie dans un combat, et il lui donna, avec la victoire, une paix qui agrandissait son domaine et assurait à jamais les droits de sa couronne.

Des services si éclatants méritaient une récompense. Le duc, plein de reconnaissance, offrit à son noble et vaillant allié la main de sa fille.

Le chevalier, il faut bien le dire, n'avait pas été insensible aux attraits de la belle princesse Clotilde de Bourgogne. L'inconstance s'était glissée dans son cœur. Attiédi par une année de félicité, son amour pour Léa n'avait pas résisté à l'épreuve de l'absence. Il aimait Clotilde, et à ce nouveau sentiment venait se joindre l'ambition d'une illustre et puissante alliance.

Mais pouvait-il songer à contracter cette union si désirée, lorsque déjà des liens sacrés l'unissaient à une autre? La droiture de son caractère ne lui permettait pas la dissimulation; il fit au duc le récit de son aventure merveilleuse, et le duc, après avoir écouté avec attention les détails de cette histoire romanesque, répondit en souriant que c'était là un engagement fantastique qui n'avait rien de sérieux. Le chapelain, consulté à son tour, dit au chevalier qu'il avait été dupe des artifices d'une magicienne, et que, pour le salut de son âme, il devait se hâter de rompre cette intrigue diabolique.

Dès lors le chevalier n'eut plus de scrupules, son second mariage fut décidé; mais, comme on voulait que la cérémonie eût une

grande pompe, on convint de prendre un délai de quinze jours avant la célébration des noces.

La veille du jour où le mariage devait avoir lieu, un des gens de Stauffenberg arriva auprès du chevalier et lui annonça que Léa avait disparu du château.

Il se trouvait que cette disparition avait eu lieu le jour même où le chevalier avait accepté la main de Clotilde.

« C'est toujours de la magie, » dirent le duc et le chapelain.

Les apprêts du mariage continuèrent, et, en attendant la solennité du lendemain, on alla dîner dans une maison de plaisance que le duc possédait à deux lieues de sa capitale.

Pendant le repas, le chevalier de Stauffenberg, placé à côté de sa fiancée, pâlit tout à coup, ses cheveux se hérissèrent; son regard était fixé sur la muraille, qu'il montrait en disant d'une voix étouffée :

« Voyez !... voyez !... »

Les convives regardèrent et ne virent rien.

Le chevalier, seul, voyait sortir de la muraille un pied de femme, blanc et mignon... le pied que lui avait montré Léa en lui disant :

« Ce sera le signe certain de votre mort prochaine. »

« C'est une erreur de vos sens, lui dirent les convives ; chassez cette importune vision ! buvons à l'oubli du passé, à la sérénité du présent et aux joies de l'avenir !

— Oui, buvons ! « s'écria le chevalier, qui voulait chercher au fond de son verre l'assurance qui n'était pas au fond de son cœur.

Il but tant et si bien que, lorsqu'il monta à cheval pour retourner à la ville, sa tête était pesante et sa raison égarée. A peine avait-il la force de se tenir en selle. A moitié chemin, il y avait une rivière à traverser; les autres passèrent sur le pont, le chevalier voulut passer à gué ; mais à peine son cheval avait-il fait quelques pas, que soudain l'eau s'agite et tourbillonne; le coursier s'effraye et désarçonne son cavalier, qui tombe et disparaît sous les flots courroucés.

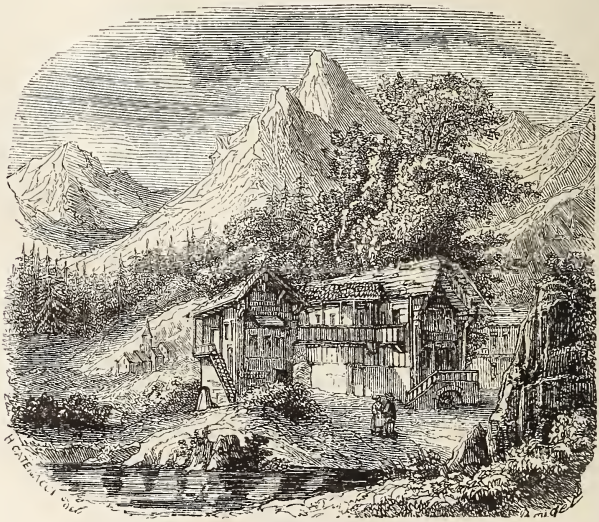
On ne le revit plus. Mais le souvenir de ses aventures si triste-

ment dénouées est resté dans les traditions de l'Ortenau, pour servir de leçon aux infidèles.

Après avoir parcouru Offenbourg et ses environs, nous reprenons le chemin de fer. Laissant de côté l'embranchement qui conduit à Kehl, où se trouvent les omnibus de Strasbourg, nous arrivons en moins de trois quarts d'heure à Achern, où vous descendez pour visiter l'hospice des aliénés.

Magnifiquement construit, distribué avec une rare intelligence, organisé avec les soins les plus éclairés, l'hospice d'Achern est un des plus beaux établissements de l'Europe; il mérite au plus haut degré l'attention des savants et des philanthropes.

En quittant Achern on se retrouve à Saasbach, on rentre dans le rayon des promenades déjà faites aux alentours de Bade, et bientôt, quittant la grande voie qui conduit à Manheim, nous nous élançons sur l'embranchement qui, en quelques minutes, nous transporte à l'entrée de ce riant séjour, dont on s'éloigne lentement et où l'on revient à tire d'aile.



Une maison de la Forêt-Noire.

Terrasse du palais de la Conversation.

XV

RETOUR A BADE.

LE PALAIS DE LA CONVERSATION. — SOIRÉES. — BALS. — CONCERTS. — ANECDOTES.

La saison de Bade commence au mois de mai; l'ouverture officielle se fait vers la fin du printemps, et dès cette époque le beau monde arrive au rendez-vous, d'abord peu à peu, un à un, deux par deux; puis les rangs se serrent, l'affluence augmente graduellement, la foule devient de jour en jour plus nombreuse et plus brillante. Ceux qui, venus les premiers,

ont fait de lointaines excursions dans la Forêt-Noire et dans les provinces du grand-duché qui avoisinent le Rhin, la Suisse et le Wurtemberg, trouvent au retour la ville envahie par une armée splendide à laquelle toutes les nations de l'Europe ont fourni leur contingent d'élite. Bade se présente alors sous un nouvel aspect : après l'avoir surprise dans ses préparatifs de fêtes, on la revoit dans tout l'éclat de sa parure, dans toute la vivacité de sa joyeuse animation.

Voulez-vous savoir quels hôtes nouveaux la ville a reçus pendant votre absence ? Voici la liste des étrangers que le *Badeblatt* vous donne avec une régularité minutieuse.

Le *Badeblatt* est la gazette de Bade ; mais que ce titre de gazette ne vous effraye pas : vous ne trouverez dans cette feuille ni politique, ni critique, ni rien de ce qui verse le trouble et l'ennui dans l'esprit du lecteur. Journal modèle, le *Badeblatt* ne dit rien de trop ; il n'a aucune prétention aux vues profondes, il ne court pas après l'esprit, il ne se pique pas de pénétrer les secrets diplomatiques et de recevoir les confidences des ministres. Simple dans sa rédaction, commode dans son format, il offre chaque jour sur ses modestes feuillets une précieuse collection d'annonces et d'avis divers, le programme des fêtes de la semaine, l'adresse des principaux marchands, le détail des nouveautés récemment expédiées de Paris ; en un mot, il contient tout ce qui peut intéresser le public. Mais ce qui fait surtout le mérite et la fortune de cette excellente gazette, c'est qu'elle donne régulièrement chaque jour la liste des étrangers à mesure qu'ils arrivent à Bade. — On trouve partout des journaux du matin et des journaux du soir : le *Badeblatt* est dans le monde entier le seul journal qui paraisse à une heure de l'après-midi. La distribution se fait au dîner ; dès que Bade se met à table, et dès que le potage est servi, on voit entrer dans la salle à manger un porteur du *Badeblatt*, qui offre aux convives les exemplaires du journal au prix modique de six kreutzer le numéro. Chacun s'empresse de lire les premières pages, où sont inscrits les étrangers arrivés la veille au soir et le matin ; vous les trouvez rangés en bon ordre sous l'enseigne des hôtels qui les ont logés, de sorte qu'en lisant leurs noms vous apprenez en même temps leurs demeures, et

Tony Johannot. Charles Heath.

Salon du Palais de la Conversation

vous voyez dans quelle proportion les nouveaux venus se sont répartis entre l'hôtel d'Angleterre, l'hôtel de Russie, la Cour-de-Bade, l'hôtel d'Europe, l'hôtel Victoria, l'hôtel de Darmstadt, la Fleur, l'hôtel de France, l'Esprit, la Licorne, l'hôtel de Hollande, le Cerf, la Couronne, le Rhin, la Ville-de-Bade, le Chevalier-d'Or, la Montagne-Verte, la Rose, le Soleil, la Ville-de-Strasbourg, la Cour-de-Zærhingen. Puis vient l'indication des maisons particulières qui ont reçu quelques hôtes nouveaux. Deux fois par semaine, ces listes quotidiennes sont ajoutées à la liste générale que publie le *Badeblatt ;* ainsi se forme chaque année le tableau complet des visiteurs qui ont embelli et honoré Bade de leur présence.

Tout ce que l'Europe a compté de personnages éminents, distingués et considérables dans notre siècle, s'est inscrit sur ce tableau. Ces listes, curieusement rassemblées, sont le livre d'or de l'aristocratie contemporaine. Sur leurs colonnes serrées figurent les noms les plus sonores et les plus éclatants. La royauté, la haute noblesse, l'opulence, le talent, la beauté, l'esprit, tout est là. Ce sont à chaque page des noms environnés d'une resplendissante auréole, couronnés de diamants, de lauriers ou de fleurs, illustrés par la naissance, les grandes actions, le génie ou les grâces. Rien n'y manque de ce qui fait la gloire et l'ornement du monde. Les souverains et les princes, les grands seigneurs et les grands capitaines, les millionnaires et les poëtes, les dandys et les merveilleuses, sont venus, escortés d'une suite nombreuse, et amenant la foule sur leurs pas. Tous ont fait ce pèlerinage ordonné par la mode, encouragé par l'exemple, récompensé par le plaisir ; tous ont voulu goûter les délices du séjour de Bade, parcourir ses charmantes promenades, et prendre leur part de ses fêtes si justement célèbres.

A Bade, toutes les grandeurs sont modestes. Les princes veulent qu'on ignore leur rang, ou du moins qu'on ne le leur rappelle pas ; ils suppriment leurs titres ; ils effacent autant que possible leur majesté sous le voile de l'incognito. Cet exemple, plein de bon goût, donné par de grands personnages, est devenu une règle générale qui s'applique à toutes les magnificences de Bade. La pompe des choses se dissimule sous la simplicité des noms. Ainsi

l'on est convenu de nommer tout simplement *Maison de conversation* le palais des plaisirs et des fêtes de Bade. Jadis, il est vrai, ce n'était qu'une maison étroite et mal distribuée, avec des salons peints à la détrempe et bourgeoisement meublés ; — mais M. Bénazet est venu, et d'un coup de baguette il a transformé la maison en palais somptueux, plein de luxe, de richesse et de splendeur. La féerie des arts et de l'élégance a répandu ses merveilles sur cette demeure. Le pinceau de Cicéri a décoré les appartements de ce temple consacré à tous les plaisirs qui charment les yeux, l'esprit et les sens. Rien n'est plus imposant que l'aspect de la grande salle resplendissante de dorures, et remarquable par le noble style de son architecture et de sa décoration. Deux autres salons, meublés avec un luxe royal dans le goût des deux derniers siècles, sont réservés aux fêtes particulières. Puis s'ouvre devant vous une ravissante galerie, fraîche, riante et printanière. C'est un salon tout de fleurs : le plafond est émaillé de roses et de violettes; les marguerites, les œillets, les camélias, se groupent en bouquets et courent en guirlandes sur les lambris; des festons de fleurs encadrent les croisées, les portes et les glaces. Aux deux extrémités de la galerie, des caisses d'orangers, de grenadiers et de lauriers-roses, complètent le prestige. Là, trois fois par semaine, on danse et l'on fait de la musique en petit comité, composé de deux ou trois cents personnes tout au plus. Le samedi est réservé aux grands bals, et, ce soir-là, tout ce que Bade compte d'étrangers inonde les vastes salons du palais.

Comment dépeindre ces fêtes, leur luxe éblouissant, l'admirable composition d'une société formée de toutes les aristocraties, véritable congrès où la France, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, l'Amérique, envoient leurs représentants les plus distingués, leurs femmes les plus belles et les plus gracieuses?

C'est un homme d'un rare mérite et d'une haute capacité, c'est M. Bénazet père, qui a fait du séjour de Bade ce qu'il est aujourd'hui; qui a été l'intelligent et magnifique organisateur de ce luxe, de ces fêtes, de ces plaisirs inépuisables.

M. Bénazet n'était pas seulement un homme riche et considérable, un grand propriétaire élevé par l'honorable suffrage de ses

concitoyens au rang de colonel dans la garde nationale du département de la Seine; mais encore, et ce qui vaut mieux, il se recommandait par la noblesse de son âme, la délicatesse de son esprit et la distinction de ses manières. Formé à l'école des hommes éminents qui occupèrent le pouvoir pendant la Restauration; camarade des Martignac, des Peyronnet et de toute la brillante jeunesse de son temps; lié avec toutes les illustrations de notre époque, habitué à vivre parmi tout ce que la société parisienne compte de plus distingué, et à recevoir le plus beau monde, l'hiver, dans son délicieux hôtel de Paris, M. Bénazet, véritable grand seigneur dans toute l'acception du titre, pouvait mieux que personne s'entendre avec la haute aristocratie qui fréquente les eaux de Bade.

Sa mort, qui eut lieu en 1848, le lendemain de la révolution de Février, a causé de vifs et profonds regrets parmi tous ceux qui l'ont connu. C'eût été une perte irréparable, s'il n'avait laissé dans son fils un digne continuateur. M. Édouard Bénazet, qui préside maintenant à la belle saison de Bade, qui dirige ce riant et splendide séjour, a reçu les inspirations de son père et partagé longtemps les soins de son habile et ingénieux gouvernement. Jeune, élégant, spirituel, distingué, plein de goût et d'imagination, il a toutes les qualités nécessaires pour administrer ce domaine des fêtes et des plaisirs de l'été, et pour en faire dignement les honneurs à la noble société qui le visite. Avec lui, Bade conservera toujours son immense supériorité sur toutes les autres eaux de l'Allemagne, et restera le séjour favori du beau monde.

Dans le vaste et noble édifice dont les appartements de la conversation se partagent le centre, l'aile droite est occupée par un magnifique restaurant; l'aile gauche par une librairie et des salons de lecture. Le restaurant, que dans le langage de Bade on nomme la *restauration*, est sans contredit le plus bel établissement gastronomique de l'univers. Deux cents convives peuvent tenir à l'aise dans cette salle immense et somptueuse, où de riches arabesques encadrent les riantes peintures de Cicéri. Au fond, une sorte d'estrade, où l'on monte par un double escalier, forme un petit salon qui domine la salle principale. On dîne là aussi bien et plus confortablement que dans les meilleurs restaurants de Paris et de Saint-Pétersbourg.

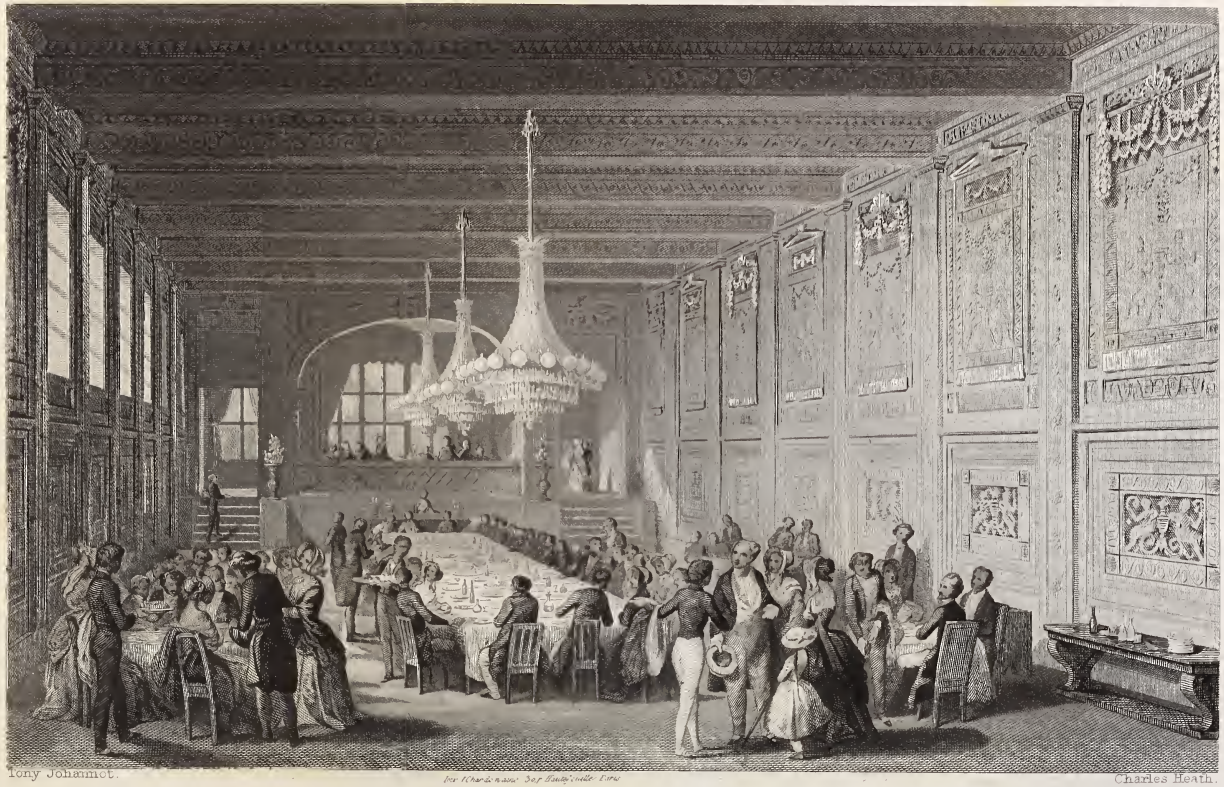
A gauche du péristyle, qui sert d'entrée au palais, est située la galerie littéraire et artistique de M. Marx, offrant aux amateurs une riche collection de livres, de journaux, de gravures et d'albums, œuvres sérieuses et plaisantes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On trouve là une immense bibliothèque et une profusion de brochures, de revues, de gazettes dont la lecture est gratuite. — Les demoiselles Marx font avec beaucoup de bonne grâce les honneurs de cet établissement, si remarquable par sa richesse et par son luxe.

La librairie occupe une partie de l'emplacement de l'ancien théâtre. Les jeux de la scène figurent dans les plaisirs de Bade, où se sont montrés tous les artistes dramatiques les plus célèbres de Paris et de l'Allemagne.

Et puis aussi nous avons vu sur l'élégant théâtre des salons la comédie de société jouée au bénéfice des pauvres par l'élite du beau monde. Les hommes les plus distingués et les plus grandes dames mettent gracieusement au service de la bienfaisance d'admirables talents que l'on est toujours étonné de trouver dans de si hauts rangs, comme si l'on ne savait pas que toutes les aristocraties sont sœurs.

Chaque jour a ses plaisirs distribués de façon à éviter également le vide et la satiété; chaque instant de la journée a son emploi, et les heures n'ont que le tort de s'envoler trop vite. Le matin est consacré aux promenades dans les environs de Bade, et le pays est si fertile en sites pittoresques, si bien meublé de ruines romantiques, si admirablement décoré de fiers châteaux, de vertes collines, de gracieux ermitages, de sombres forêts, de torrents écumeux et de fraîches cascades, que la saison tout entière ne suffirait pas à épuiser la féconde variété de ces excursions journalières. Dans l'après-midi, les flâneurs se rendent dans l'allée des boutiques, qui traverse le parc et monte au palais de la Conversation.

Un ombrage épais protége les promeneurs contre les ardents rayons du soleil. Des deux côtés de l'allée de simples baraques foraines, construites en bois, offrent aux chalands des marchandises de toutes sortes. C'est un bazar universel. Les marchands portent le costume de leur pays. L'industrieux mécanicien de la



Tony Johannot. Charles Heath.

Salle de la Restauration

Forêt-Noire vend ses horloges de bois; le Tyrolien tient un assortiment complet d'objets en peau de chamois et en cornes de cerfs; le Hongrois débite de la toile; le Bohémien étale ses riches cristaux dont les mille facettes et les vives couleurs ont l'éclat du diamant, des rubis, de la topaze et de l'émeraude. Les marchands de soieries, de jouets, de quincailleries parisiennes et de cigares de la Havane complètent le bazar. Devant les boutiques, de grandes tables rondes, recouvertes d'un tapis et entourées de siéges, invitent les promeneurs au repos; on se rencontre, on s'asseoit et on cause. Parfois une de ces tables est garnie d'un échiquier, et les amateurs font cercle autour de deux adversaires plongés dans leurs méditations stratégiques.

L'espace qui s'étend devant le palais de la Conversation, et qu'on appelle la Terrasse, partage avec l'allée de Lichtenthal les honneurs de la promenade du soir. Dès trois heures de l'après-midi, un orchestre, placé dans un pavillon voisin du palais, jette aux échos du parc ses vibrantes symphonies. Après le dîner, la foule envahit les tables placées devant le café de la Restauration; la Terrasse se couvre de promeneurs; les curieux cherchent et se montrent les hôtes illustres de Bade, les princes, les hommes célèbres, les grandes dames et les beautés en renom.

N'allez pas croire cependant que la société de Bade soit uniquement composée de princes et de grands personnages. L'hospitalité de cette aimable résidence admet dans son sein toutes les conditions du rang et de la fortune; les visiteurs les plus modestes sont accueillis et traités comme les plus brillants. Là comme partout se glissent aussi quelques chercheurs d'aventures, quelques-uns de ces audacieux intrigants qui suivent le beau monde à la piste. Et comment voudriez-vous que Bade fût inaccessible au fléau que subissent toutes les grandes villes, toutes les capitales de l'Europe, où ces oiseaux de proie pénètrent sous un plumage d'emprunt dans les salons les plus élégants et les plus nobles? Mais s'il est difficile de les arrêter au passage et de les empêcher d'entrer, on sait du moins déjouer leurs projets hostiles. Une active surveillance plane sans cesse sur le paisible séjour de Bade. L'ordre le plus parfait règne dans cette foule mobile, et jamais le moindre trouble ne vient rider la surface polie d'une so-

ciété composée de tant d'éléments divers. Si par hasard une voix bruyante, une querelle, une impertinence, vient rompre l'harmonie générale, la répression est aussi prompte à surgir que la vigilance est habile à se dissimuler. Une figure suspecte, une allure équivoque, ne sont pas plutôt signalées, qu'aussitôt le pouvoir absolu, vêtu de noir et ganté de blanc, prend à part le trouble-fête et lui dit : — « Monsieur, vous n'êtes pas ici à votre place. — Madame, l'air de Bade ne vous vaut rien. » Si la personne à qui ces paroles s'adressent feint de ne pas les comprendre, on ajoute : « Vous quitterez Bade aujourd'hui même, et dans vingt-quatre heures vous serez hors des frontières du grand-duché. »

Il n'y a pas à répliquer ; il faut obéir sans hésiter, à moins qu'on ne préfère voyager sous bonne escorte. C'est de l'arbitraire, si vous voulez; mais tous les honnêtes gens applaudiront à cette heureuse et tutélaire tyrannie qui se manifeste seulement pour le maintien de l'ordre, le triomphe de la morale et la sécurité des plaisirs.

Pendant la journée, point d'étiquette dans le costume, on s'habille sans façon et légèrement; les dandys les plus fringants portent des habits de toile, des redingotes de coutil blanc, et se coiffent d'un chapeau de paille ou d'une casquette. A l'heure du dîner, la tenue prend un caractère plus grave, et le soir la toilette déploie toutes ses recherches merveilleuses. Cependant, aux petites soirées des salons de la Conversation, les hommes sont admis en redingote. Les femmes élégantes trouvent à Bade, comme partout, l'occasion de faire trois ou quatre toilettes par jour, depuis le négligé du matin jusqu'à la grande parure de bal. L'hiver, à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Londres, n'offre rien de comparable aux bals du palais de la Conversation. Nulle part on ne trouverait une pareille réunion, nulle part ce luxe, cet éclat, cet admirable assemblage de grandeurs et de dignités, nulle part ce bouquet composé des fleurs de tous les climats, des attraits de tous les pays. Où rencontreriez-vous ce piquant mélange qui vous montre, à la même contredanse, une princesse souveraine et un simple gentleman, un prince héréditaire et la femme d'un banquier, et à la même table de whist les quatre places occupées par les quatre parties du monde?

Tony Johannot pinx — Imp. F. Chardonnaine 3 r. Hautefeuille Paris — Ch. Heath sculp.

Le Salon des Fleurs

Aimez-vous la musique? Les concerts ne vous manqueront pas. Il est rare que l'attrait de ces fêtes ne soit pas éveillé par un nom célèbre. Tous les grands artistes sont venus et viennent tour à tour contribuer aux délices de l'été à Bade. Le livre d'or a inscrit sur ses feuillets les noms de Thalberg, Bériot, Liszt, Ole Bull, Vivier, Batta, madame Pleyel; toutes les illustrations instrumentales s'y rencontrent avec toutes les gloires du chant : Rubini, Lablache, Duprez, Ronconi, Mario, mesdames Catalani, Malibran, Pasta, Viardot, Damoreau, Lagrange, Sontag, Jenny Lind, Alboni, Cruvelli, Caroline Duprez. Parmi les mélodieuses solennités qui ont eu lieu dans ces derniers temps, le *Stabat* de Rossini a été exécuté avec un éclat et un succès dont la chronique des eaux de Bade garde le souvenir. Félicien David est venu ensuite diriger les interprètes de la symphonie du *Désert*. Ce sont là les grandes fêtes musicales. — Souvent aussi des amateurs distingués, des talents aristocratiques se font entendre en petit comité. Des barons et des marquises, des comtes et des duchesses, chantent des barcaroles italiennes, des chansonnettes allemandes, des sérénades espagnoles, des airs français empruntés aux charmants opéras d'Auber, et ces délicieuses romances de Frédéric Bérat, fraîches mélodies, ravissantes compositions, empreintes d'un sentiment si pur, d'une grâce si naïve, d'une originalité si saillante.

On peut dire avec exactitude que Bade donne le ton à l'Europe. C'est un congrès où les nobles représentants de tous les pays discutent les hautes questions qui préoccupent le monde élégant; c'est un gymnase où s'essayent et se préparent les innovations de la mode. On y décide dans l'été quelle sera la danse en vogue l'hiver suivant à Paris. Aussi, avant d'être adoptées par les coryphées des salons parisiens, la hongroise, la valse à deux temps, la polka, la mazurka, la redowa, ont fait leur début à Bade.

Quand il n'y a ni bal ni concert, on se réunit pour causer, et c'est alors que le palais de la *Conversation* justifie complétement son titre. Toute parole élégante et courtoise est la bienvenue dans l'entretien; chacun y parle avec le génie de sa nation; mais, pour ne pas tomber dans la confusion de la tour de Babel, on a, d'un commun accord, adopté l'usage de la langue française.

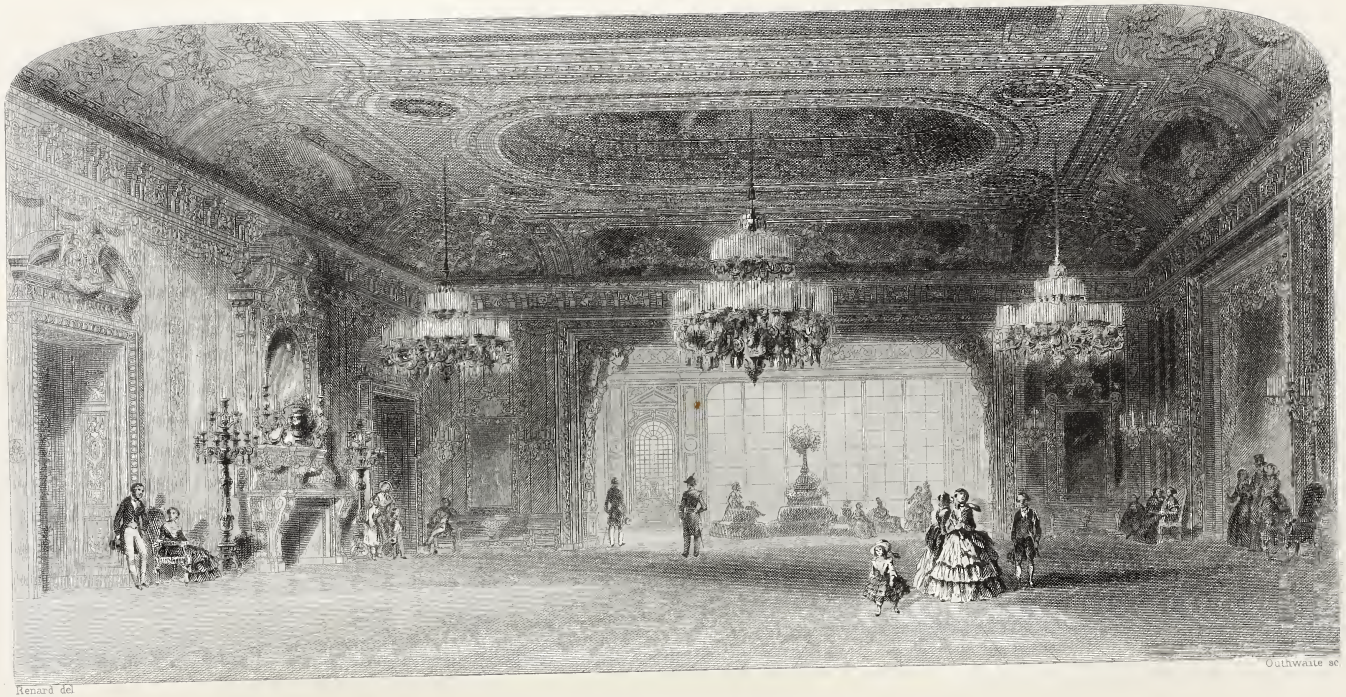
Ainsi le veulent la mode et le bon goût, et c'est là un hommage dont nous avons le droit d'être fiers. La langue française règne souverainement dans les salons aristocratiques de l'Europe entière; elle préside à l'entente cordiale de toutes les intelligences. Les Allemands, les Anglais, les Russes surtout, parlent le français comme le parle Paris au faubourg Saint-Germain, à la Comédie Française et à l'Académie.

Le plus habile observateur, l'écouteur le plus attentif, distinguerait difficilement à quel pays appartiennent les interlocuteurs; chacun apporte dans la causerie son tribut d'esprit délicat, de fine plaisanterie et de révélations intéressantes, dans le récit de ces véridiques anecdotes qui composent l'histoire des eaux de Bade, et qui ne sont pas moins curieuses que les anciennes légendes de la contrée.

A peine avions-nous tracé une esquisse du palais de la Conversation, que tout à coup le palais se transforme et s'agrandit comme par enchantement. Les salons créés par M. Bénazet père étaient déjà magnifiques; renchérissant sur ce luxe, M. Bénazet fils a voulu signaler son avénement par de nouvelles splendeurs. Tout vaste qu'il était, d'ailleurs, le palais devenait trop étroit pour le nombre toujours croissant de visiteurs empressés que chaque année lui amène.

— A l'œuvre donc! Qu'un nouveau palais s'élève dans l'ancien; que les artistes et les ouvriers les plus habiles se hâtent et se surpassent; que rien ne les arrête; l'or sera prodigué pour réaliser les rêves les plus splendides de leur imagination et pour rémunérer dignement leur pensée et leur travail!

Il faut ici rendre hommage au concours empressé de l'État, qui a favorisé ces nouvelles créations avec tant de bienveillance. Ces actes de haute et libérale profusion sont un nouveau témoignage de la sollicitude du Prince et de son gouvernement pour tout ce qui peut ajouter à la renommée et à la prospérité du premier bain de l'Europe. Les ordres sont donnés; le théâtre, qui était situé à l'aile gauche de l'édifice, disparaît et va s'élever ailleurs; l'emplacement qu'il occupait et l'espace rempli naguère par des cours intérieures et des bâtiments de dépendances sont



Renard del. Outhwaite sc.

Salon Louis XIV

Publié par Ballest Bourdin

livrés aux constructeurs, et le palais s'enrichit de quatre nouveaux salons qui seront consacrés aux grandes fêtes, et particulièrement aux réunions d'élite formées par les hôtes distingués, élégants, illustres, qui font de Bade leur séjour de prédilection.

Un de ces salons nouveaux, le premier dans lequel on passe en sortant des anciens salons, est décoré dans le style majestueux et grandiose du dix-septième siècle, avec son plafond en voussures et sa coupole ornée de sculptures gracieuses et de peintures allégoriques. On y voit le Rhin superbe qui baigne les rives fortunées du grand-duché, et l'Oos, la rivière aux flots argentés et rapides, qui traverse les jardins de Bade. Dans les panneaux des boiseries s'enlacent et se déroulent, sur un fond d'or, des arabesques dans le goût de Jean Bérain, dessinateur ordinaire de la chambre et du cabinet du roi. De riches tentures en damas de soie, tissées par les habiles ouvriers de Lyon, se couronnent d'un splendide lambrequin taillé et festonné selon les modèles du temps. La vaste et monumentale cheminée en marbre blanc, montant jusqu'au plafond, les meubles dorés, les consoles, les glaces de Venise, la marqueterie de Boule, les lustres aux cristaux étincelants, tout dans la décoration de cette salle est conforme au goût le plus noble et le plus pur du grand siècle, tout dans ces ornements somptueux justifie le titre de salle Louis XIV, — et c'est véritablement là un des beaux salons du palais de Versailles, au temps où florissait le grand roi.

De la salle Louis XIV, on peut voir, par deux larges baies ornées de cariatides accouplées, deux autres salons de styles tout différents. — C'est d'abord le salon des fleurs, en stuc blanc tapissé de treillages dorés et de fines arabesques; tout autour se développe un bassin de marbre blanc dans lequel croissent et s'épanouissent les plantes les plus rares, les fleurs les plus belles et du parfum le plus suave, dominées par de gracieuses statues et de jaillissantes fontaines. Au milieu de la salle s'élève une jardinière à quatre étages, contournée par des siéges. Un large panneau vitré et une coupole évidée laissent pénétrer l'air et le soleil autant qu'il le faut pour vivifier la végétation. Rien de plus frais et de plus riant que ce délicieux salon-serre, dont l'architecture et

l'ornementation reproduisent les élégantes fantaisies du temps de Louis XVI.

Vient ensuite une autre salle moins vaste, décorée dans ce goût charmant que l'on nomme le style Pompadour. Les lustres étincellent, les lambris sculptés et dorés affectent les formes de la plus exquise coquetterie, les feuillages d'or grimpent et serpentent sur les glaces, l'étoffe des tentures et des meubles est fleurie de bouquets printaniers. Au fond du salon un vaste canapé circulaire invite au repos. Tels étaient dans leur luxe royal les délicieux appartements de Trianon et de Marly.

Ces trois salles, qu'un même regard embrasse, forment l'ensemble le plus pittoresque. La variété de leur richesse, le contraste de leur style, sont d'un effet saisissant et enchanteur.

Du salon Pompadour et du salon des fleurs, deux portes s'ouvrent dans la nouvelle salle de bal construite sur l'emplacement de l'ancien théâtre. C'est la plus spacieuse du groupe; elle prend jour du côté de la montagne par trois grandes ouvertures qui forment en même temps six portes de glaces. Sa couleur dominante est le blanc rehaussé par des ornements d'or. D'élégantes colonnes supportant de riches frontons cintrés, de gracieuses figures tenant des gerbes de lumière, les girandoles, les lustres, les vasques remplies de fleurs, la cheminée artistement historiée, les peintures des espaces vides entre les pans coupés, représentant des jardins et des architectures en perspective dans le goût des maîtres italiens, tout dans la décoration de cette salle appartient au grand style de la Renaissance. Un magnifique plafond à compartiments encadre d'une balustrade à jour un ciel dans lequel voltige un orchestre aérien d'enfants ailés, amours et génies, armés de leurs instruments mélodieux. Aux angles posent des figures allégoriques avec les attributs qui les font reconnaître; ce sont: l'Agriculture, l'Armée, la Marine, l'Industrie, la Noblesse, la Richesse, la Beauté, les Sciences, les Arts. — Les armoiries des principales villes du grand-duché de Bade, les armes et le chiffre du prince régnant, complètent cette somptueuse décoration.

La description ne saurait donner qu'une idée bien faible de ces quatre magnifiques salles. L'art du dessinateur n'en fournit

Haumont del. Outhwaite sc.

Nouvelle Salle de Bals & Concerts.

Publié par Ernest Bourdin

qu'un aperçu trop incomplet encore. Le visiteur seul peut dignement apprécier ces merveilles en les contemplant dans leur majestueux ensemble, en admirant, dans leurs détails, la délicatesse des ornements, le précieux mérite des peintures et des sculptures, la richesse des étoffes, l'élégance des meubles et leur haute valeur artistique.

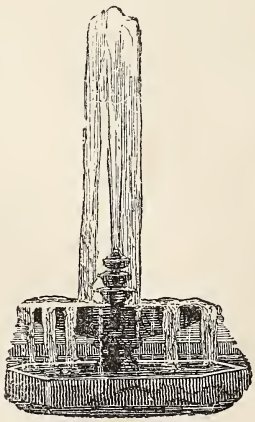
C'est M. Séchan, l'éminent artiste, l'habile architecte décorateur, le grand maître de l'ornementation, qui a été chargé d'exécuter ces quatre nouveaux salons avec le concours de MM. Dieterle et Haumont. Sous les ordres de ce chef renommé, marche et fonctionne une légion de praticiens pleins de talent ; chacun d'eux est lui-même un maître dans sa spécialité; ils sont nourris d'études sérieuses; ils possèdent les grandes traditions des siècles passés; ils puisent dans leur science féconde de belles et originales inspirations. Jugez-les sur leurs œuvres; ces quatre salons de Bade ne reproduisent-ils pas avec une magistrale et charmante perfection quatre époques brillantes et gracieuses de l'art, et n'est-il pas juste de dire qu'ici les modèles ont été au moins égalés, et que les palais de Versailles et de Florence n'ont rien offert de mieux dans la période la plus éclatante de leur luxe?

Non-seulement ces splendides salles ont été construites et ornées par des artistes parisiens, mais encore elles ont été exécutées à Paris même. C'est là un progrès et un prodige de notre époque. Les artistes ne se transportent plus en pays étranger pour y décorer un palais; tout se fait dans les ateliers parisiens. Le maître a tracé son plan, et chaque partie de l'édifice, chaque détail de la décoration s'élabore à part. Cent ouvriers de divers états sont à l'œuvre, sculpteurs, peintres, doreurs, ébénistes, ciseleurs, exécutent les lambris, les corniches, les compartiments, les colonnes, les moulures, les parquets, les plafonds, tout enfin, jusqu'aux moindres détails; l'œuvre achevée, on l'emballe, on met les caisses au chemin de fer, puis, arrivées au lieu de destination, toutes ces pièces se réunissent, s'agencent, se relient, et, grâce aux mesures qui ont été prises avec une précision mathématique, tout se trouve ajusté avec une parfaite netteté. — Tout cela ne se fait qu'à très-grands frais sans doute, mais qu'importe? Bade n'a jamais regardé à la dépense.

L'ordonnateur de ces embellissements, le fondateur de ces nouveaux salons ne s'est pas contenté d'être prodigue. L'argent versé à pleines mains s'est donné la peine d'avoir de l'esprit et du goût. Nous avons vu en d'autres lieux le luxe épais et brutal : — ici, il est intelligent et fin ; — ailleurs les salons de conversation et de bal sont décorés comme de beaux cafés : — ce sont véritablement ici les salons d'un palais élégant et somptueux. Ici seulement la haute société se retrouve chez elle ; tout y est du style le plus noble et le plus charmant ; tout y a le caractère de la vraie grandeur et le suprême éclat des demeures royales.

Voilà ce qui a toujours mis Bade en dehors et au-dessus de toute rivalité. La concurrence tourne sans cesse à son avantage en provoquant les comparaisons qui font ressortir son mérite prééminent.

Les nouvelles salles du palais de la Conversation portent au plus haut degré cette inabordable supériorité que donnent le goût dans le luxe, l'élégance dans la splendeur, l'esprit du monde, le sentiment aristocratique et le concours des beaux-arts dans les magnificences accomplies avec une éblouissante profusion, avec une libéralité souveraine et sans limites.



Galerie des Eaux.

XVI

LA GALERIE DES EAUX.

(LA TRINKHALLE.)

Le tableau des merveilles que la nature a prodiguées dans cette contrée, le récit et la description de ces fêtes continuelles, doivent faire supposer au premier abord que Bade est seulement une ville de plaisir. « Ses nombreux visiteurs, dira-t-on, ne viennent à ce rendez-vous que pour y chercher l'amusement, la foule, le bruit, le bal, les fêtes de l'hiver dans les beaux jours et dans les nuits sereines de l'été; les eaux ne sont qu'un prétexte, et nul ne se soucie d'éprouver leur vertu. »

C'est là une erreur à laquelle se laissent entraîner aisément les personnes qui ne connaissent Bade que de réputation. La grande majorité des hôtes que ce délicieux séjour reçoit chaque

année se compose, il est vrai, de gens alertes et dispos, jouissant d'une santé parfaite ; mais, à côté de ces heureux qui peuvent se livrer sans contrainte et sans obstacle aux joies de la vie, l'humanité souffrante vient chercher à Bade un salutaire asile ; les malades viennent demander à ses eaux bienfaisantes le rétablissement de leur santé.

Sans vouloir prétendre que les eaux de Bade soient une panacée universelle, on peut affirmer qu'elles produisent les meilleurs effets sur un grand nombre de maladies et d'infirmités. L'heureuse combinaison des divers éléments qui constituent ces eaux suffit pour démontrer leur puissante influence aux savants, et des milliers d'exemples ont prouvé et prouvent tous les jours leur incontestable valeur. La théorie et la pratique marchent ici dans un accord inaltérable ; l'autorité du fait rend un constant hommage aux doctrines de la science médicale.

Les eaux minérales de Bade ont plus que toutes autres des qualités régénératrices et fortifiantes ; elles activent la circulation du sang, facilitent la respiration et raniment le système nerveux. On les emploie avec le plus grand succès dans les affections de poitrine, les maux d'estomac et les indispositions qui résultent de l'affaiblissement des organes ; elles ont opéré des cures merveilleuses chez les pulmonaires et les phthisiques ; les maladies de langueur et de consomption résistent rarement à leur vertu martiale ; elle ont surtout le pouvoir de fermer les plaies et de guérir les blessures anciennes et récentes ; enfin elles combattent victorieusement la catalepsie, l'hypocondrie, les rhumatismes et la goutte.

Mais à Bade ce ne sont pas seulement les eaux qui exercent une salutaire influence sur la santé ; le climat est pour beaucoup dans ce bienfait. La nature a prodigué ses dons à cette heureuse contrée ; les hautes montagnes qui l'environnent, les odorantes forêts qui la couvrent, ces remparts et ces abris qui lui font de tièdes hivers et de frais étés, la défendant également contre tous les excès de la température, ne laissent pénétrer dans son sein qu'un air pur, imprégné de doux parfums et de salubres émanations. La plupart des maux qui affligent l'espèce humaine sont inconnus aux habitants de Bade ; les maladies épidémiques ne

se sont jamais étendues sur ce pays; les fléaux indomptables n'ont jamais franchi ses limites. Dans le seizième siècle, la peste, qui ravagea l'Allemagne avec tant de fureur, s'arrêta à l'entrée de la vallée où l'on voit la chapelle des Trois-Chênes, élevée pour remercier le ciel et conserver la mémoire de cette miraculeuse préservation. Les enfants de Bade ont le privilége de vivre longtemps; dans les belles campagnes de ce paradis terrestre, les octogénaires mûrissent, et les centenaires font des projets d'avenir qui souvent se réalisent.

Après les fatigues de l'hiver, après les longues veillées si fatales aux attraits des femmes délicates et frêles, il faut venir à Bade respirer cet air pur et balsamique dont l'arome vivifiant rend la vigueur aux poitrines épuisées, la fraîcheur aux joues pâlies, l'éclat aux regards ternis, la pourpre aux lèvres décolorées. Et ne craignez rien des nouveaux plaisirs que vous offre le palais de la Conversation. A Bade, tout est mesuré pour que le divertissement ne nuise pas à la santé. Le bal finit entre onze heures et minuit. Dès que la clôture a sonné, les lustres s'éteignent, et, sous aucun prétexte, on ne peut prolonger la fête. Telle est la règle immuable, sagement instituée dans l'intérêt général, pour maintenir la santé florissante et protéger la santé renaissante.

Les malades n'ont rien à redouter non plus du bruit des fêtes et du tumulte de la foule. Autant le centre où se réunit le beau monde est brillant et animé, autant les environs de Bade sont calmes et muets. A cent pas de la ville et du parc, les malades trouvent, à l'ombre des bois et au penchant des collines, de paisibles habitations, entourées de solitude et de silence.

Selon le mal que l'on veut combattre, les eaux de Bade se prennent en bain ou en boisson. De nombreux établissements sont ouverts aux baigneurs; dans les principaux hôtels on trouve des bains commodes, élégants et bien distribués. Les buveurs d'eau minérale étaient jadis obligés de grimper au sommet de la ville et d'aller puiser le breuvage aux sources qui bouillonnent près de l'église et du château. C'était ainsi du temps des Romains, qui avaient revêtu de marbre la plus belle de ces sources, nommée l'*Ursprung*. Mais depuis quelques années on a construit au mi-

lieu du parc, près du palais de la Conversation, la galerie des eaux, que l'on pourrait intituler aussi le Palais-des-Eaux, et que les Badois, toujours modestes, nomment simplement la *Trink-halle*, c'est-à-dire la maison où l'on boit.

Cette galerie est, en effet, un véritable palais, construit dans le plus beau style de l'architecture antique. Au milieu de la salle principale, où coulent les fontaines d'eaux minérales, s'élève du sol à la voûte une admirable colonne, faite d'un seul bloc de marbre rouge de Nassau. Les buveurs d'eau se promènent dans la galerie extérieure, décorée d'une majestueuse colonnade et ornée de belles fresques représentant les légendes du pays, et reproduisant avec un art ingénieux quelques-unes des anecdotes historiques relatives aux vertus de la nymphe thermale.

Ce palais a été construit en l'année 1842, par ordre du grand-duc Léopold, et sous la direction de M. Bénazet.

Là se réunissent les malades, — et les amateurs qui veulent faire provision de santé. A sept heures du matin, de brillantes fanfares sonnent la diane des buveurs d'eau. C'est le réveil de Bade. La société se rassemble à l'appel de ce premier concert. On se promène dans la galerie, car l'exercice est recommandé après chaque verre d'eau, et quelques buveurs n'en avalent pas moins d'une douzaine dans leur matinée. On se repose dans les salons pleins de fleurs et ornés de tableaux des plus grands maîtres. Dans la grande salle, on trouve non-seulement les eaux des diverses et nombreuses sources de Bade, mais encore toutes les eaux minérales de l'Europe, — en bouteilles. Les pâtres de la Forêt-Noire et les chevriers de la Suisse vous versent un lait pur. Des médecins sont là tout prêts à vous offrir leurs conseils, sur le traitement et le régime que vous devez suivre. Il y a de très-habiles docteurs à Bade ; — il s'y fait même des réputations médicales, ainsi qu'on va le voir par une aventure dont le souvenir s'est perpétué parmi les baigneurs élégants.

L'histoire commence à Paris, dans un salon de la Chaussée-d'Antin. Deux personnages, un jeune médecin et une charmante baronne allemande, assis de chaque côté de la cheminée, causaient familièrement. Le docteur, qui n'était encore qu'un petit praticien obscur et ignoré, se plaignait des difficultés sans nombre

semées à l'entrée de la carrière qu'il voulait parcourir avec éclat et avec fruit. La baronne cherchait à l'encourager.

« Vous avez, lui disait-elle, de l'esprit, du talent, de la bonne volonté, mon cher Marcel ; avec cela on arrive toujours au succès.

— En Allemagne, c'est possible, répondait le docteur ; mais à Paris, le succès est à un autre prix. Chez nous, la réputation est une coquette que l'on ne séduit guère avec du mérite et de bonnes qualités ; il faut, pour gagner ses faveurs, mettre en jeu l'art et les manœuvres que les hommes à bonnes fortunes savent employer auprès d'une femme frivole.

— Eh bien ! mon ami, la science de ces conquérants ne vous est pas inconnue. Soyez galant, et faites votre cour à la renommée.

— Ah ! si vous vouliez m'aider !...

— Moi ?

— Sans doute. Une femme comme vous, jeune, belle, d'un rang élevé, portant noblement un beau nom, est un puissant auxiliaire dans ce monde qui tient ma fortune entre ses mains.

— Mais ce monde, je le vois peu, et je n'y ai pas de crédit ; d'ailleurs, vous le savez, je dois bientôt quitter Paris. Dès les premiers temps de mon veuvage, j'ai pris de nouveaux engagements ; j'ai dû céder aux instances de ma famille qui me présentait un second époux, aussi noble et aussi riche que le premier. Vous emmener à Vienne avec moi, en supposant que ce parti vous convînt, serait me compromettre inutilement, car, ainsi que nous le disions tout à l'heure, la recommandation d'une femme ne suffit pas en Allemagne pour fonder la gloire et la fortune d'un docteur jeune et complaisant.

— Vous ne pouvez donc rien pour moi, ni à Paris ni à Vienne ?

— Non ; mais ailleurs, peut-être, en se servant de quelque ingénieux moyen... Laissez-moi faire, et fiez-vous à mon imagination et à mon dévouement. »

Trois mois s'étaient écoulés depuis cet entretien, et la saison des eaux était dans tout son éclat, lorsqu'on annonça à Bade l'arrivée de notre baronne. D'intéressants et romanesques détails

accompagnaient cette nouvelle. La baronne, veuve à vingt ans, et recherchée par les plus grands seigneurs à cause de son illustre naissance et de sa merveilleuse beauté, avait fait un choix et se disposait à former de nouveaux liens, lorsqu'une soudaine maladie l'avait conduite tout à coup aux portes du tombeau. Abandonnée par les médecins de Paris, elle venait mourir à Bade.

Comme il était aisé de le prévoir, la haute société des eaux s'occupa beaucoup de cette noble et touchante infortune, et ce fut un événement lorsque la gazette de Bade annonça que la baronne était arrivée. Ce jour-là, les élégants promeneurs furent infidèles à Lichtenthal, et se portèrent en foule à l'allée des Saules, où l'on avait préparé une délicieuse petite maison pour la belle malade. Le lendemain, au soleil de midi, la baronne vint se promener dans le parc; elle descendit péniblement d'une calèche remplie de coussins et ornée d'un large écusson portant de belles armoiries. On accourut de toutes parts pour la voir, l'admirer et la plaindre; elle marchait lentement, appuyée sur le bras d'une demoiselle de compagnie. Sa toilette était ravissante.

Tous les médecins de Bade et des villes voisines furent appelés auprès de la baronne, mais, après avoir perdu leur latin à étudier son mal et à la médicamenter, ils déclarèrent qu'elle n'avait pas un mois à vivre.

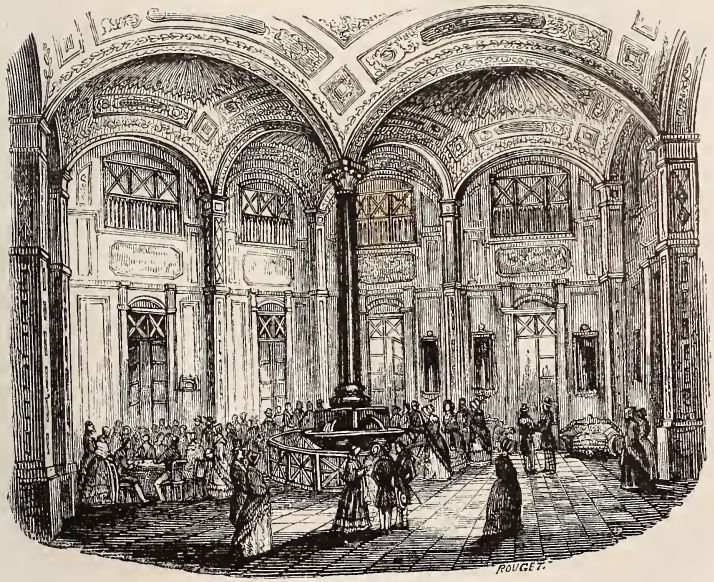
Le jour même où cet arrêt fut publié, un jeune médecin français, le docteur Marcel, arrivait à Bade. Le soir, au salon de la Conversation, il raconta qu'on l'avait mandé chez la baronne, et qu'il était à peu près sûr de la sauver. Dès lors, le docteur Marcel devint un homme important; on l'écouta. Les médecins de Bade prétendirent que c'était un charlatan, et qu'il se vantait d'obtenir un succès impossible. Une espèce de défi lui fut jeté.

Le mois se passa, et la baronne ne mourut pas; au contraire, elle reparut à la promenade, toujours faible, toujours languissante, mais cependant il y avait un peu de mieux dans son état. Bientôt ce mieux avait fait des progrès sensibles, et un soir, après avoir dîné gaiement et de fort bon appétit avec le docteur, elle lui dit en riant :

« Je crois que je suis décidément sauvée.

— Oui, ma chère malade, répondit Marcel, je vous rends la santé, et je vous remercie mille fois du rôle pénible que vous avez joué pour moi. Dès demain vous entrerez en pleine convalescence : vos couleurs naturelles remplaceront une artificielle pâleur ; votre taille élégante se redressera ; vos beaux yeux, trop longtemps voilés, reprendront leur éclat et leur vivacité ; vous redeviendrez belle, brillante et forte, et j'aurai bien mérité de l'univers entier, pour lui avoir rendu son plus adorable ornement. »

En effet, grâce à cette cure merveilleuse, le docteur Marcel acquit en peu de temps une grande réputation ; la mode le prit sous son patronage, et plus d'une noble dame tomba malade tout exprès pour consulter le sauveur de la baronne. Il s'attacha de préférence aux clients parisiens, qui étaient nombreux à Bade, et qui, de retour à Paris, proclamèrent ses miracles et le lancèrent dans le beau monde, où de grands succès le conduisirent rapidement à la renommée, à la fortune et aux honneurs.



Grande salle de la Trinkhalle.

La Maison de chasse.

XVII

LE FREMERSBERG. — LA MAISON DE CHASSE.

DERNIER COUP D'OEIL SUR LES ENVIRONS DE BADE.

Quand vous croirez avoir parcouru tous les environs de Bade, vous ferez encore, dans vos excursions, mille charmantes découvertes, et il se pourra bien que la saison s'écoule sans vous laisser le temps de visiter tous les sites enchanteurs et toutes les ruines pittoresques recommandés à la curiosité des étrangers.

Dès votre arrivée, vous avez vu sur le Graben l'ancien pavillon de feu S. Alt. Royale madame la grande-duchesse Stéphanie, et, à l'entrée du parc, la nouvelle résidence, dont les jardins sont bordés par l'Oos. C'était dans cette demeure que, pendant l'été, la noble princesse, si bienveillante, si aimable, si aimée, se plaisait à

réunir l'élite de la société de Bade, qui l'entourait de tant de respectueuses sympathies et d'affectueux dévouements.

De grands souvenirs militaires vous conduiront à Stollhofen, où l'illustre margrave Louis de Bade acquit un de ses plus beaux titres de gloire. — Vous irez voir à Steinbach le monument consacré à la mémoire d'Erwin, cet habile architecte qui éleva la tour de la cathédrale de Strasbourg. Steinbach est la patrie d'Erwin. Le pays de Bade a produit des grands hommes dans tous les genres.

On vous aura montré sans doute, dès vos premières promenades, la ravissante habitation de M. Bénazet, située à quelques pas du parc et du palais de la Conversation, sur une éminence d'où l'on découvre la ville entière, les vertes montagnes qui l'entourent, le vieux château, le mont Mercure : immense et magnifique panorama. — Cette élégante villa fut construite par M. le baron d'Ende, un des hommes les plus considérables du grand-duché de Bade.

Est-il besoin de rappeler aux promeneurs l'allée des Chênes et l'allée des Soupirs, romanesques et mélancoliques ombrages ; — le frais vallon de Beuern ; — le Selig, le Beutig, le Redig, le Friesenberg, douces et vertes collines, — et l'Ybourg aux ruines majestueuses ?

Le château d'Ybourg tient une grande place dans les traditions fantastiques du pays. On y a logé une foule de spectres, de démons et de génies malfaisants. C'était le manoir aux apparitions ; les blancs fantômes se promenaient la nuit sous ses voûtes sombres et sur ses créneaux déserts. Une des tours qui restaient de cette formidable demeure a été brisée par la foudre, sans doute, pour punir quelques maléfices. L'autre tour est encore debout et se dresse fièrement au-dessus de la cime des sapins, comme un immense belvédère.

Après le vieux Château, le nouvel Eberstein et la Favorite, qui ont habituellement l'honneur des premières visites, les étrangers vont voir la Maison de chasse, construite par le margrave George-Louis, qui fut surnommé Louis le Chasseur. — Ce pavillon a la forme d'une croix de saint Hubert ; une tête de cerf, sculptée en pierre, se dresse au-dessus de son toit. L'intérieur est orné de peintures analogues à la destination du lieu.

Les promeneurs viennent souvent déjeuner à la Maison de chasse. Du haut de la colline où elle est située, on jouit d'une vue admirable.

Non loin du pavillon de chasse se trouve le Fremersberg, ancien couvent de franciscains, fondé par le margrave Jacob au quinzième siècle.

Ce margrave, s'étant un jour égaré à la chasse, fut reçu par de pieux ermites qui, sans le connaître, lui prodiguèrent tous les soins d'une attentive et généreuse hospitalité. — Le prince voulut leur témoigner sa reconnaissance, et à la place de l'ermitage il fit construire le couvent du Fremersberg.

Lorsque les couvents du grand-duché furent supprimés, le Fremersberg dut subir la loi commune ; — mais on lui fit cette faveur particulière, que les religieux pourraient y séjourner jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux.

Dès les premières années de ce siècle, le couvent ne comptait plus que trois moines, parvenus à une vieillesse si avancée et tellement accablés sous le poids des années qu'ils n'avaient plus la force de sortir de leur demeure. Chaque jour, l'âne du couvent, sans autre escorte qu'un chien fidèle, allait à Bade chercher les provisions nécessaires aux bons religieux du Fremersberg.

Aujourd'hui ce couvent est désert et en ruines; mais jadis il était en grand renom de sainteté. — On prétendait même que, dans certains cas, les dévotions faites en ce lieu venaient singulièrement en aide à la vertu des eaux de Bade.

Les vertus des eaux de Bade sont incontestables. Les plus savants docteurs de tous les pays prescrivent ces eaux dans une foule de cas pathologiques; mais il est d'autres indispositions qui ne sont pas du domaine de la Faculté de médecine, et dans lesquelles une saison passée à Bade produit les résultats les plus salutaires.

On ne saurait trop recommander ce séjour aux femmes qui veulent prolonger leur printemps. Pour rester jeune, il ne faut pas cesser un seul instant de mener la vie de jeunesse. Rien ne conserve mieux une femme que les plaisirs, le bal, les fêtes et les parures toujours nouvelles. Si, arrivée à l'âge périlleux, elle passe quelques mois dans la retraite et dans le repos, elle est per-

due. Le Temps, qui l'épargnait, l'envahit et la marque de sa griffe ineffaçable. En une saison, elle vieillit de toutes les années qu'elle pouvait cacher. Elle prend son âge, et les plaisirs, un instant négligés, ne veulent plus d'elle.

Ici, l'on guérit des noirs chagrins, des peines de cœur et des maux de l'esprit.

Un Anglais, lord Adolphus ***, qui vient tous les ans à Bade, expliquait, dans un petit cercle d'amis intimes, l'origine de sa profonde reconnaissance et de sa vive prédilection pour ce fortuné séjour.

« A vingt-cinq ans, dit-il, j'étais atteint d'une maladie mortelle. Aucune puissance médicale ne pouvait me sauver, et les moyens que je tentais pour me guérir ne faisaient qu'accroître le mal qui me consumait. Ce mal, c'était l'ennui, la sombre mélancolie, la tristesse de l'âme rassasiée, le dégoût amer que nous nommons le spleen.

« Libre et maître d'une grande fortune au sortir du collége, j'avais vécu trop tôt et trop vite, et, au bout de quelques années, j'en étais venu à cet état de marasme qui me rendait la vie insupportable. Une idée fixe s'empara de moi. J'étais fermement décidé à me délivrer du fardeau de l'existence : — coupable pensée, que j'avoue en toute humilité.

« J'ai toujours eu en horreur les choses banales, et pour rien au monde je n'aurais voulu d'un suicide vulgaire. Je voulais surtout dérober ma mémoire aux sots propos du monde et aux misérables commentaires dont il eût assaisonné mon oraison funèbre. C'est pourquoi, ne pouvant vaincre ma faiblesse et trouver le courage d'échapper à une mort volontaire, je résolus d'atténuer du moins l'effet de cette déplorable action en donnant au suicide l'apparence d'un accident.

« Je pensais d'abord à une promenade en mer, avec un vieux batelier incapable de me porter secours lorsque je ferais une chute dans les flots; mais, comme on me savait excellent nageur, l'accident aurait pu paraître suspect. Après avoir agité dans mon esprit quelques autres expédients, je m'arrêtai à celui-ci : — entreprendre un voyage d'agrément en Suisse et me laisser tomber dans un glacier. L'homme le mieux constitué et le plus

adroit peut faire un faux pas dans l'ascension du mont Blanc : nul ne devait soupçonner la sincérité de cette catastrophe.

« Je partis donc par un beau jour d'été. Plusieurs touristes de ma connaissance m'avaient tracé un itinéraire que je voulus suivre pour leur laisser croire que le plaisir seul me guidait. Je traversai la Belgique, je remontai le Rhin, et j'arrivai à Bade, d'où je devais gagner la Suisse par la Forêt-Noire et le lac de Constance.

« Il y a déjà longtemps de cela. Bade entrait alors dans cette ère de splendeur et de prospérité qui l'a fait ce qu'il est aujourd'hui. La mode se fixait dans ce séjour : — peu m'importait le décret de la mode ; mais l'aspect de ce charmant pays, les pittoresques beautés de ce site ravissant, la pénétrante saveur de cette atmosphère balsamique, exercèrent sur moi une influence que je ne cherchais pas à définir et qui me saisissait à mon insu. Le monde que je fuyais avait ici des grâces que je ne lui trouvais pas ailleurs. Cependant le réveil et le frémissement de mon âme étaient encore imperceptibles. La gravité du mal ne pouvait pas céder à une première épreuve. Je n'étais que préparé aux impressions; mais le spleen dominait toujours et restait empreint sur mon visage. En me voyant pâle et triste, on disait de moi que je venais prendre les eaux pour une affection de poitrine, et que j'étais condamné par les médecins. J'inspirais ainsi un intérêt que je ne soupçonnais pas.

« Du reste, je n'avais nullement renoncé à mon projet. — Après une halte de quelques jours à Bade, je devais continuer mon voyage, entrer en Suisse, et aller droit au glacier.

« Un matin, je m'étais laissé entraîner assez loin dans ma promenade, et, fatigué d'une longue course, je me reposais sous un des sapins séculaires qui ombragent le chemin de la cascade de Geroldsau. J'étais là, plongé dans de sombres pensées, lorsque je fus tout à coup tiré de ma rêverie par ces mots prononcés d'une voix douce et attendrie :

— « Pauvre jeune homme ! »

« Je relevai la tête, et je vis une jeune personne qui s'éloignait à la hâte, et allait rejoindre un groupe de promeneurs arrêtés devant la cascade.

« Mais, si prompte que fût sa retraite, j'aperçus un charmant visage, embelli par une compatissante émotion. Je devinai la cause de cette pitié. La jeune fille voyait en moi le poitrinaire mourant créé par la poétique fantaisie de la chronique badoise. Vous allez croire peut-être que je devins subitement amoureux d'elle? Non; je la laissai s'éloigner sans quitter ma place; mais pourtant le son de sa voix et la tendre expression de ses paroles retentissaient doucement dans mon esprit. Je me sentais mieux. — Le soir, au bal, je ne songeais déjà plus à cet incident, et mon attention se fixa sur une autre femme.

« Quelques jeunes dandys de Londres, qui, sous prétexte qu'ils étaient mes compatriotes, m'imposaient parfois la fatigue de leur société, me montrèrent une jeune dame allemande fort jolie, accompagnée d'un grand monsieur à la mine farouche : — Ne vous avisez pas de faire la cour à cette dame, me dirent-ils, son mari est d'une jalousie féroce; il provoque en duel, et se pique de tuer tous ceux qui paraissent avoir l'intention de s'occuper de sa femme.

« L'avis me fit sourire. Dans ma situation, je devais peu m'inquiéter du duelliste le plus redoutable. C'était là d'ailleurs un moyen auquel je n'avais pas songé, et qui me parut très-favorable au projet que je méditais : — le terrible mari pouvait m'épargner le reste du voyage et la comédie du glacier. Je m'approchai donc de la dame que la menaçante réputation du jaloux semblait avoir condamnée à un isolement complet; je l'invitai à danser, et pendant la contredanse je lui débitai tout le vocabulaire de la galanterie la plus ornée, tout le répertoire des compliments les plus aimables. Elle me regardait avec étonnement, et je lisais dans ses yeux les paroles que j'avais entendues le matin. — Pauvre jeune homme! disait-elle sans doute mentalement à l'idée du sort funeste qui m'attendait. Le mari attachait sur moi des regards pleins d'un feu sombre. Je m'en moquais, et je continuai à m'occuper de sa femme pendant toute la soirée. Cependant la provocation ne vint pas.

« Le lendemain, je repris ce jeu. Le danger couru pour elle émeut toujours une femme. On m'écoutait avec un plaisir mêlé de terreur; on me suppliait d'être prudent, par pitié pour moi-

même. La jeune dame était charmante; elle laissait lire dans sa pensée, et je ne cherchais pas à me rendre compte du sentiment qu'elle m'inspirait. Je ne voulais faire qu'une bravade au mari. La société de Bade observait avec une curieuse anxiété cette lutte qui ne pouvait avoir qu'un dénoûment dramatique.

« Le jaloux semblait faire des efforts inouïs pour se contraindre; enfin il éclata. Un soir que j'avais pris assez ostensiblement une fleur dans le bouquet de sa femme, il m'aborda avec une fureur concentrée, m'adressa d'amères paroles et tenta de m'arracher le camélia que je tenais entre mes doigts. Le lieu, l'heure et l'arme du combat furent réglés le soir même. En rentrant chez moi, il me sembla reconnaître, parmi quelques personnes qui traversaient le Graben, la jeune fille du chemin de Geroldsau.

« Peut-être n'était-ce qu'une vision de mon esprit. Mais pourquoi ce souvenir en un pareil moment?

« Les émotions qui précèdent un duel n'étaient pas faites pour moi. J'envisageais le combat et son issue avec une gravité calme. Le seul sentiment que j'éprouvai fut une indéfinissable tristesse, — mais pas le moindre tressaillement. Que n'aurais-je pas donné en ce moment pour avoir peur! — avoir peur de la mort, c'eût été me rattacher à la vie. Mais non; je demeurai impassible, froid et toujours décidé à quitter le monde au plus tôt.

« A la pointe du jour, j'allai chercher mes témoins et nous nous rendîmes à l'endroit désigné pour le combat. Mon adversaire n'y vint pas. Nous l'attendîmes vainement pendant toute la matinée. Lassés d'attendre, nous rentrâmes à Bade, et on nous apprit que ce formidable jaloux, ce terrible spadassin, était parti pendant la nuit sans dire où il allait.

« A cette nouvelle, je sentis presque un mouvement de colère. L'homme qui se dérobait à une juste réparation m'avait insulté; j'avais compté sur lui pour en finir avec la vie; il devait me tuer. Je résolus de le poursuivre.

« Nous n'avions pas encore à cette époque les chemins de fer qui sillonnent en tous sens le grand-duché. Le fuyard, parti dans la nuit, ne pouvait être loin; en se hâtant, il n'était pas impossible de retrouver sa trace et de le rejoindre. J'appris qu'il s'était

dirigé du côté de Francfort; à peine devait-il être à Carlsruhe. Dans mon empressement, je ne me donnai pas le temps de faire atteler ma chaise de poste. Le train modéré des postillons allemands ne pouvait me convenir dans une telle circonstance. Je montai donc à cheval, résolu de poursuivre à franc étrier mon fugitif adversaire.

« Au moment où j'allais sortir de Bade, deux voitures me barrèrent le passage, et je fus obligé d'arrêter mon cheval: c'étaient deux calèches pleines de monde, une société allant en partie de plaisir. — Dans la seconde voiture, je vis la jeune fille du chemin de Geroldsau. C'était bien elle; cette fois j'en étais sûr. Il me sembla qu'en passant elle avait encore jeté sur moi le tendre et plaintif regard de notre première rencontre.

« Sans me rendre compte du mouvement auquel je cédais, je fis retourner mon cheval et je suivis les calèches.

« Cette jeune fille m'attirait. Je ne voyais qu'un ruban de son chapeau et un bout de son voile vert qui flottait au vent. J'obéissais à une puissance magnétique. Je ne songeais plus ni au duel ni à la mort. Laissant tomber la bride de mon cheval, je suivis cette calèche qui passait par des chemins délicieux, dans la montagne, sous les sapins. Je ne quittais pas des yeux ce bout de voile vert. Il n'y avait encore cependant aucune agitation dans mon âme.

« J'arrivai ainsi au Fremersberg. C'était la première fois que j'y venais. Lorsqu'au détour du chemin j'aperçus ce lieu charmant, ce riant coteau, ce gracieux vallon, et les calèches qui s'arrêtaient et la jeune fille qui sautait lestement hors de la voiture, je sortis de ma torpeur, je sentis se fondre l'engourdissement de mon âme, — j'étais ému.

« Mon cœur battait; le spleen était vaincu.

« Je m'approchai de la société; je trouvai là une personne avec laquelle j'avais parfois échangé quelques mots dans les salons de Bade; je l'abordai et je liai conversation.—Des provisions avaient été tirées des calèches; la société était venue faire un repas champêtre au Fremersberg. On ne saurait imaginer ce que je dépensai de manœuvres habiles, de fins propos, d'adroites insinuations et de basses flatteries pour être invité à ce festin. Je réussis. Je passai la journée entière et la soirée auprès de la jeune fille que j'aimais, —

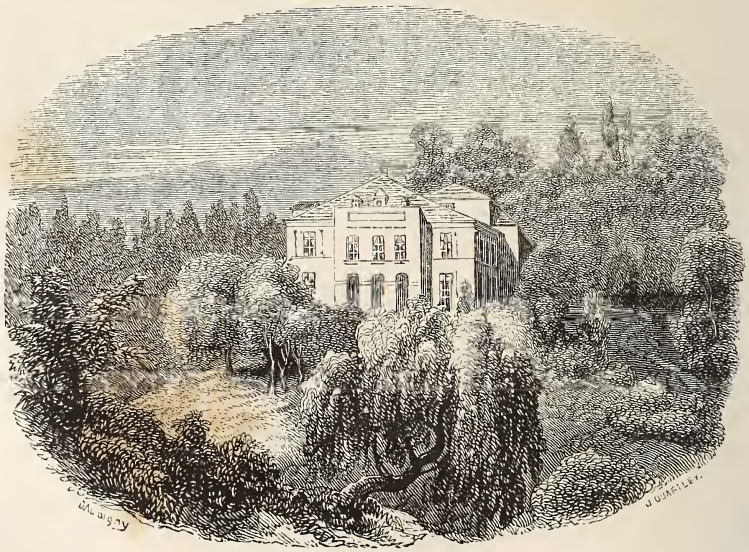
car je l'aimais. Cette première émotion qui s'était révélée dans mon âme se développait rapidement et devenait une véritable, une grande passion. Je ne l'oublierai jamais, cette belle journée du Fremersberg qu'ont suivie pour moi tant d'autres beaux jours ! J'étais sauvé. Jadis, nous disent les vieilles chroniques, on retrouvait en ce lieu la santé. Il en est toujours ainsi, et j'en suis la preuve.

« Si l'homme que je voulais poursuivre le matin était revenu pour reprendre le duel interrompu, cela m'eût été désagréable. Cette fois j'aurais eu peur de la mort : — j'aimais !

« Heureusement il ne revint pas, et rien ne devait troubler ma félicité.

« Mes sentiments étaient partagés. J'étais libre, j'étais riche, aucun obstacle ne s'opposait à mon union avec la jeune fille qui m'avait rappelé à la vie : je l'épousai. — C'est la compagne qui, pendant vingt ans, a fait mon bonheur, et que je regretterai jusqu'à ma dernière heure.

« Depuis l'époque dont je viens de vous parler, j'ai parcouru bien des pays, j'ai vu les plus beaux sites du monde ; mais aucun ne vaut pour moi ce riant Fremersberg, ce doux coteau, ce paisible vallon. »



Villa Bénazet

Chasse au sanglier.

XVIII

LA CHASSE ET LE DÉPART.

Aux approches de l'automne, la chasse vient ranimer la saison qui touche à son déclin. Le signal s'est fait entendre ; le cor retenti dans les forêts qui couvrent ce beau pays : aussitôt de toutes parts accourent les veneurs. On aura une idée de ces fêtes forestières en lisant quelques fragments d'une lettre écrite l'année dernière par le prince russe Alexis D...

Avant de suivre la chasse, disons, — en passant, — que les Russes jouent un grand rôle dans l'été de Bade. Les représentants de l'empire moscovite sont toujours nombreux au congrès

de l'aristocratie européenne, et il faut leur rendre cette justice, que la plupart d'entre eux se font remarquer par la noblesse de leurs manières et la distinction de leur esprit. Ils ne le cèdent à aucune autre nation en politesse et en bon goût, en élégance et en libéralité. A les voir et à les entendre, on revient bien vite du préjugé vulgaire qui voudrait nous représenter ce peuple comme plongé dans une demi-barbarie entretenue par un joug tyrannique. Bade réhabilite les Russes et chante les louanges de l'empereur de toutes les Russies.

Voici ce qu'écrivait le prince Alexis D... à un de ses amis de Paris, le comte de B...

« Bade, le 5 octobre 1845.

« Nous avons eu hier la première grande chasse de la saison.

« Le rendez-vous était indiqué au village de Schiftung. Le sanglier devait être lancé au grand bois de Bannwald, près de ce village. Nous étions plus de cent chasseurs, tous parfaitement équipés; une société nombreuse, — tout ce que Bade possède de plus distingué, — s'était réunie pour assister au spectacle vraiment curieux de notre chasse. Le danger qu'il pouvait y avoir au moment où l'animal, attaqué de toutes parts, chercherait une issue contre les cavaliers et les chiens, n'a point empêché les dames les plus élégantes de se rendre sur le terrain et d'y demeurer jusqu'au dénoûment. Plusieurs d'entre elles sont même montées à cheval et ont suivi, avec une rare intrépidité, les chasseurs les mieux exercés et les plus déterminés.

« Après une heure de course, le sanglier, harcelé par douze chiens et par les cavaliers qui le serraient de près, a fait tête à la meute, et, par un brusque retour, s'est précipité au milieu de la chasse. Les chiens ont évité son attaque avec beaucoup d'adresse, sans l'abandonner. Plusieurs ont cherché à le coiffer sans pouvoir y réussir. Dans ce moment, plusieurs cavaliers, et j'étais du nombre, mirent pied à terre, et, le couteau de chasse à la main, nous l'attaquâmes vivement. Alors il battit en retraite et se dirigea vers une petite rivière, où un jeune officier de l'artillerie badoise, excellent chasseur, le suivit résolument. Mais, au moment où il frappait le sanglier, le chasseur glissa, et le sanglier furieux

lui fit au bras une blessure qui heureusement était sans gravité.

« Perdu dans les fourrés, l'animal échappa aux plus actives recherches. Alors un second lancé a eu lieu; après avoir pris un peu de repos et avoir rafraîchi chiens et chevaux, nous nous sommes mis à la poursuite du nouveau sanglier, qui était de l'espèce des grands solitaires. Même ardeur de la part de la meute; même intrépidité de la part des cavaliers. Une heure et demie se passa sans pouvoir l'atteindre; il s'était réfugié dans une grande pièce d'eau ; mais enfin, poussé par les chiens, il déboucha par la grande route de Stollhofen. Là, M. le baron de Z..., qui conduisait la chasse, met pied à terre, court sur l'animal qui lui faisait tête, et le blesse de son couteau ; deux cavaliers viennent à son secours et achèvent l'animal.

« On fit alors porter le sanglier au lieu du rendez-vous, où la société tout entière attendait avec la plus vive impatience le résultat de cette expédition, dont on avait exagéré les dangers. Un déjeuner splendide, dont M. Bénazet a fait les honneurs avec sa courtoisie ordinaire, a été servi dans un endroit délicieux, sous le plus beau ciel du monde, au milieu de ces splendides forêts qu'on ne trouve qu'en Allemagne. Soixante dames étaient à table, servies par de nombreux domestiques, comme on servirait dans l'hôtel le mieux tenu. Après les dames, les cavaliers ont eu leur tour, et le déjeuner s'est renouvelé pour eux avec le même luxe confortable et la même recherche gastronomique.

« Pendant le repas, une musique ravissante exécutait des airs du pays, parfaitement en situation avec la circonstance.

« La rentrée à Bade se fait toujours avec une certaine pompe ; mais cette fois surtout, le temps et l'heure étant favorables, voitures, cavaliers et trophées de chasse ont triomphalement défilé au milieu d'un immense concours de spectateurs ; un orchestre de vingt musiciens, placés dans un vaste char à bancs, ouvrait la marche ; puis venait la voiture de chasse portant le sanglier mort ; trente calèches occupées par les dames et cent cinquante cavaliers complétaient le cortége.

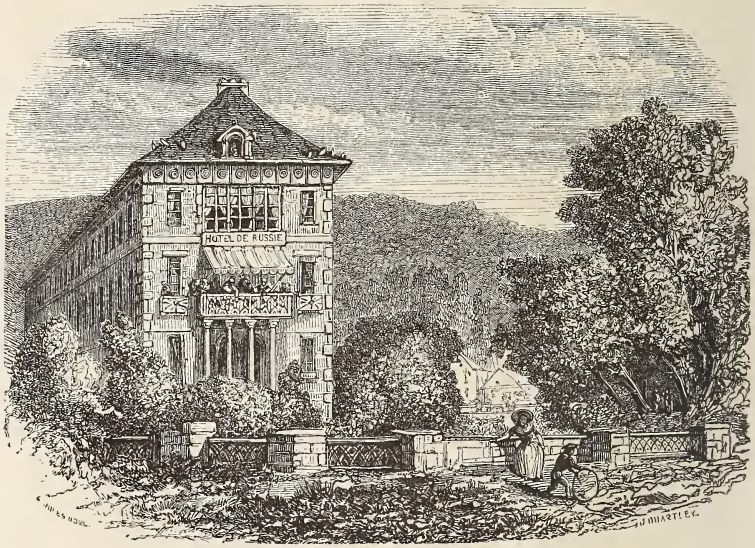
« Nous recommencerons après-demain.

« Adieu et à bientôt, mon cher comte.

« Prince Alexis D... »

Mais voici l'automne venu; le feuillage se rouille; les arbres se déshabillent au souffle du vent; le paysage perd ses gracieux attraits. Encore quelques jours, et les frimas jetteront un manteau de neige sur l'épaule des montagnes et sur la tête altière des sapins.

L'heure du départ a sonné.



Carlsruhe. — Jardin du palais des Margraves.

XIX

RASTADT. — CARLSRUHE.

Bade a reçu vos adieux, et attend votre retour; car il est des lieux toujours sûrs de voir revenir ceux qui ont une fois goûté leurs charmes.

Si les eaux de Bade n'étaient fréquentées que par les Français, on pourrait redouter pour ce charmant séjour l'inconstance de la mode. Mais ici la mode, fixée par de brillants avantages, est protégée par toutes les nations de l'Europe. Les Russes, les Anglais, les Allemands et les autres peuples ne partagent pas cet amour de l'inconnu, cette passion de la nouveauté, cet insatiable besoin du changement, qui caractérisent l'originalité

française; ils cèdent volontiers à l'attrait du souvenir, et ils reviendront vingt fois de suite dans un pays où ils auront trouvé une incomparable réunion d'agréments et de plaisirs.

En quittant Bade, vous achèverez de visiter le pays; vous reprendrez le chemin de fer qui va de Bâle à Manheim, embrochant le grand-duché dans toute sa longueur.

A peine parti de Bade, vous arrivez à Rastadt, ancienne résidence des margraves de Bade-Bade. Célèbre par ses titres historiques, cette petite ville est aujourd'hui déchue, paisible et sans importance. Cependant les voyageurs s'y arrêteront pour visiter son beau château, construit sur le plan du palais de Versailles. Là, on retrouve partout le souvenir du valeureux prince Louis, le plus grand de tous les héros qui ont illustré la branche aînée des margraves badois.

Par un singulier jeu de la Providence, ce prince, qui devait porter glorieusement ses armes contre la France, naquit à Paris, le 8 avril 1655. Louis XIV, alors âgé de dix-sept ans, fut son parrain. Sa mère voulait le garder à Paris, et cette volonté s'appuyait sur l'assentiment du roi de France. Cependant le margrave de Bade, grand-père du prince Louis, désirait que son petit-fils fût élevé dans le pays qu'il était appelé à gouverner. Les négociations avaient échoué; une lutte ouverte était impossible : on employa la ruse. D'intelligents émissaires furent expédiés de Rastadt, pour opérer un enlèvement. La princesse de Bade étant allée passer quelques jours à Saint-Germain, où se trouvait la cour, on profita de son absence pour agir à Paris. Le petit prince Louis était resté au Palais-Royal; une des dames qui le gardaient était secrètement gagnée; la nourrice et l'enfant, qui n'avait que trois mois, montèrent en voiture sous prétexte de se rendre à Saint-Germain par ordre de la princesse, — et fouette cocher sur la route de Strasbourg! Lorsque la princesse revint de la cour et apprit l'enlèvement, il était trop tard pour se mettre à la poursuite des fugitifs, qui avaient déjà passé le Rhin.

Si le prince Louis de Bade eût été élevé en France, qui sait si sa vie tout entière n'aurait pas été changée par l'influence que cette éducation devait exercer sur son caractère, ses idées et ses sympathies? A la cour de Rastadt, ses instincts belliqueux se

développèrent de bonne heure. Puis, de ces jeux passant à la réalité, le prince Louis alla demander au célèbre Montecuculli de lui enseigner l'art de la guerre, et il fit ses premières armes dans la mémorable campagne d'Alsace, qui fut la dernière campagne du grand Turenne. Étudier sous Montecuculli en combattant Turenne, c'était bien débuter. Le jeune prince signala par de brillants exploits son entrée dans la carrière; il montra tout d'abord les qualités qui font le héros, et il sut bientôt acquérir les talents qui doivent distinguer le général. A la paix de Nimègue, il retourna dans sa capitale, couvert de gloire et aspirant à de nouveaux combats. Ses vœux ne tardèrent pas à s'accomplir. La guerre éclata entre l'Autriche et la Porte Ottomane. Aussitôt le prince Louis se met à la tête de ses braves Badois, traverse l'armée ennemie, et se jette dans Vienne assiégée. Sobieski et le duc de Lorraine marchent au secours de cette ville, et le prince Louis en sort comme il y était entré, par un prodige d'audace que couronne le succès. Il rejoint les alliés de l'Autriche, combat avec eux, et Vienne est délivrée après une sanglante bataille où les Turcs essuient une déroute complète. La campagne continue, et le prince de Bade poursuit le cours de ses exploits triomphants. A ses côtés combat le prince Eugène de Savoie, et les deux jeunes héros nouent sur le champ de bataille les liens d'une étroite amitié. Mais d'autres ennemis déclarent la guerre à l'Autriche, les Français entrent en Allemagne; le duc de Lorraine marche vers le Rhin et laisse le prince Louis à la tête de l'armée du Danube. Le voilà général en chef, et, à peine investi du commandement suprême, il va se placer au rang des plus grands hommes de guerre. Il livre bataille aux Turcs sous les murs de Nissa, et remporte une éclatante victoire. L'ennemi lui demande une revanche à Salankemen, et la victoire fidèle vient ajouter une nouvelle couronne au laurier de Nissa. Deux fois victorieux, le prince Louis de Bade entend gronder le canon dans les plaines de la Souabe, et il reprend le chemin de ses États, traînant à sa suite de nombreux prisonniers. Ce fut un curieux spectacle pour Rastadt de voir revenir son prince avec ce cortége de captifs et de captives, revêtus de leurs costumes ottomans. Il y avait là tout un harem enlevé à un pacha, jeunes et belles femmes de la Géor-

gie et de la Grèce, que le margrave attacha au service de la princesse Sibylle, son épouse. Les prisonniers furent employés aux travaux publics; le peuple a conservé leur souvenir : c'est ainsi qu'à Bade on appelle encore un chemin situé près du nouveau château, le *chemin des Turcs*, parce qu'il a été fait par les prisonniers du prince Louis. Après avoir déposé à Rastadt les trophées de sa brillante campagne du Danube, le prince se hâte d'aller combattre les Français qui sont en Souabe. Il reprend Heidelberg; il tient tête au grand dauphin et au duc de Lorges. Les hostilités cessent un instant pour recommencer avec une ardeur nouvelle dans les plaines de l'Alsace, où le prince Louis retrouve le souvenir de ses premiers exploits qu'il renouvelle. Sobieski meurt, la couronne de Pologne est vacante; le prince se met sur les rangs pour l'obtenir. On lui préfère l'électeur de Saxe, et il se console en reprenant les armes dans la guerre que rallume la succession d'Espagne. L'armée impériale marche sous ses ordres : il combat Mélac, Villars et Catinat; il se fortifie dans les belles lignes de Stollhofen, les plus admirables retranchements que le génie d'un homme de guerre ait jamais tracés depuis César jusqu'à nos jours. Ce chef-d'œuvre termina glorieusement la carrière du prince Louis de Bade, qui mourut à Rastadt en 1707, après avoir fait vingt-six campagnes, assisté à vingt-cinq siéges, et combattu dans treize batailles rangées.

La postérité a confirmé pour le prince Louis le jugement de ses contemporains, en le plaçant au même rang que Turenne et Condé.

Sa veuve, la princesse Sibylle, fit construire le château de Rastadt, qui encore aujourd'hui est décoré des trophées que le prince rapporta de ses campagnes contre les Turcs.

On vous montrera, symétriquement rangés dans de vastes armoires vitrées, les riches vêtements, les selles brodées d'or et d'argent, les sabres et les yatagans aux poignées enrichies de pierreries, les fusils, les pistolets et les étendards conquis sur les champs de bataille de Nissa et de Salankemen; au milieu de ces glorieuses dépouilles, vous pourrez voir et toucher l'armure du vainqueur : le casque, la cuirasse, les gantelets et les éperons du prince Louis.

Dans une des salles du château se trouvent les portraits des

quatre sultanes favorites enlevées au pacha et qui furent amenées captives à Rastadt. Elles sont représentées en pied, de grandeur naturelle et dans tout l'éclat de leur parure orientale. Une de ces quatre odalisques, surtout, a dû par sa beauté donner quelques inquiétudes à la jalousie de l'ardente princesse Sibylle.

C'est à Rastadt que Villars et le prince Eugène se concertèrent pour mettre fin à la guerre de succession. Plus tard, en 1796, d'autres conférences diplomatiques engagées à Rastadt eurent un sinistre dénoûment. Fatigués des lenteurs que leur opposait le cabinet autrichien, les plénipotentiaires de la république française s'étaient décidés à retourner en France, lorsqu'à un quart de lieue de Rastadt, ils furent attaqués et massacrés.

Mais, hâtons-nous de le dire, les Badois sont purs de ce crime. A chacun ses œuvres. Le grand-duché de Bade protesta par une généreuse indignation contre le meurtre impie qui avait souillé son territoire.

Entre Rastadt et Carlsruhe la route passe par Ettlingen, à l'entrée de la vallée d'Alb, où les Romains avaient des établissements considérables. Là, comme partout, on trouve des vestiges de leur séjour. Une pierre consacrée à Neptune est incrustée sur le pont de la ville; et, dans ses environs, des fouilles habilement faites au commencement de ce siècle ont découvert de beaux restes de bains antiques. Les montagnes qui dominent l'Alb sont profondément sillonnées par la trace indestructible d'une voie romaine.

L'armée française, commandée par le général Moreau, remporta, en 1796, à Ettlingen, une victoire mémorable sur les Autrichiens.

Le voyageur curieux, qui voudra voir tous les endroits dignes d'intérêt, n'ira pas de Rastadt à Carlsruhe sans se détourner de sa route pour visiter Pforzheim, jolie petite ville, pittoresquement assise sur trois rivières.

A chaque pas dans ce pays on rencontre un souvenir militaire. — Ici le maréchal de Lorges battit le duc de Wurtemberg. Pforzheim excelle dans l'horlogerie et l'orfévrerie. C'est, dit-on, la ville la plus active et la plus industrieuse du grand-duché. Le savant philologue Reuchlin naquit à Pforzheim; les margraves de Bade lui confièrent d'importantes missions politiques, et il s'éleva rapi-

dement à une haute fortune qu'il gâta par quelques erreurs. L'étude de l'hébreu l'avait initié aux sciences occultes, qui lui inspirèrent une passion aussi ardente que sincère; il écrivit plusieurs ouvrages sur les doctrines cabalistiques, et, sous ce rapport, il se montra digne de son nom, qui, en allemand, signifie *petite fumée*.

Il y a un siècle et demi, la place où s'élève aujourd'hui la ville de Carlsruhe était un simple rendez-vous de chasse au milieu de la giboyeuse forêt de Hartwald.

Le margrave Charles-Guillaume, qui régnait au commencement du siècle dernier, et qui était un chasseur intrépide, avait fait construire à cet endroit un élégant pavillon dans lequel il aimait à se reposer. Chaque fois qu'il faisait une halte en ce lieu après une excellente chasse, le prince se plaisait à contempler la beauté du site et les riches aspects de la forêt.

Un jour, un de ses courtisans lui dit :

« Vraiment, monseigneur, c'est dommage que votre château de Dourlach ne puisse pas être transporté ici, à la place de ce pavillon.

— Oui, certes, répondit le margrave; mais, si je ne puis transporter le château de Dourlach, il m'est du moins possible d'en faire construire un autre ici, et c'est ce que je ferai. »

Ce projet se développa dans la tête du prince Charles-Guillaume, et acquit bientôt de vastes proportions.

Lorsque son architecte lui apporta le plan du château, tel qu'il l'avait demandé, le prince dit après l'avoir examiné :

« C'est bien, mais ce n'est pas tout.

— Comment! reprit l'architecte; aurais-je omis quelque détail dans mon plan?

— Non; comme architecture, le château me paraît complet et irréprochable; mais il n'en a pas moins un grand défaut à mes yeux, un défaut auquel je n'avais pas songé d'abord.

— Et lequel?

— C'est qu'il est isolé. J'aime le mouvement et le bruit; je veux avoir du monde autour de ma résidence. Le moyen est bien simple : auprès du château nous mettrons une ville. »

Et, prenant un crayon, il dessina lui-même le plan de Carlsruhe.

Le château et la ville s'élevèrent bientôt comme par enchante-

Chapuy pinx^t

Imp. F. Chardon ... Haute-feuille Paris

Onthwaite sculp^t

Carlsruhe

ment, et Carlsruhe devint la capitale du margraviat de Dourlach, puis du grand-duché de Bade.

Cette origine est, comme on le voit, exactement semblable à celle de Versailles.

Louis XIII fait construire un pavillon de chasse; Louis XIV fait de ce pavillon un vaste château autour duquel se groupe une ville, et cette ville devient la résidence du souverain.

Le margrave Charles-Guillaume était un prince plein de goût. La ville est admirablement dessinée. Le château forme le centre d'où rayonnent de larges et belles rues disposées en éventail et aboutissant à des allées percées dans la forêt. D'autres rues semi-circulaires sont comme les rubans qui passent sur les lames de l'éventail. Du haut du belvédère qui domine le château, on jouit du panorama de la ville et de la forêt. C'est un coup d'œil à la fois charmant et magnifique.

Il faut s'arrêter à Carlsruhe pour visiter ce château, parcourir cette forêt, se promener dans ces rues si régulières et si correctes. On passera une agréable soirée au théâtre, voisin de la résidence royale; il y a toujours à ce théâtre de bons comédiens, un orchestre excellent et des chanteurs de premier ordre.

Mais le spectacle qu'il faut surtout se donner à Carlsruhe, c'est une revue de la garnison. L'élite des troupes du grand-duché défilera devant vous, vous faisant admirer la précision de ses manœuvres, les brillants uniformes des cavaliers, la belle tenue de l'infanterie. Il n'y a pas en Europe une armée mieux disciplinée, mieux exercée d'après les règles d'une habile théorie. Les officiers se font remarquer par une instruction solide et une haute intelligence de l'art militaire. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, la guerre faisait sortir du fourreau l'épée de Bade, cette armée ne manquerait pas de se signaler avec éclat sur les champs de bataille. Les Badois renouvelleraient les hauts faits qui ont fondé leur glorieuse renommée sous le prince Louis et à toutes les époques de leur belliqueuse histoire.

Carlsruhe possède un musée très-riche en tableaux remarquables, et un merveilleux jardin botanique. Le margrave Charles-Guillaume, qui était non-seulement un grand chasseur et un habile architecte, mais encore un savant botaniste, a créé ce jardin avec un soin

particulier, et de son vivant il le dota de plus de six mille plantes.

De beaux hôtels et de belles églises ornent la ville de Carlsruhe, qui, par son élégance et ses monuments, mérite l'honneur d'être la capitale du grand-duché de Bade.

Aux environs de Carlsruhe on va voir Dourlach, ancienne résidence des margraves. Le vieux château, qui depuis longtemps n'est plus une demeure princière, a conservé quelques antiquités. Près de la ville, le Thurmberg passe, d'après quelques érudits, pour avoir été une vigie romaine.

Sur la route d'Heidelberg, le point le plus remarquable est Brouchsal, petite ville que l'empereur Henri III donna à l'évêché de Spire dans le onzième siècle. L'ancien château des évêques subsiste encore et mérite d'être visité. Il fut commencé par Damien Hugues de Schœnborn, et achevé par son successeur.

Plus loin est le village de Mingolshein, où le comte Ernest de Mansfeld battit les Impériaux, commandés par le comte de Tilly, dans la guerre de Trente ans. Après cette défaite, les fuyards rencontrèrent près de Sinsheim le margrave George-Frédéric de Bade, qui, par un acte de générosité toute chevaleresque, les laissa passer, — trop brave et trop humain pour attaquer des ennemis vaincus.

Tout ce pays est charmant, et l'on regrette que le voyage soit si court de Carlsruhe à Heidelberg.

Ruines du temple de Mercure (jardins de Schwetzingen).

Terrasse du château d'Heidelberg.

XX

HEIDELBERG.

Au bord du Necker, dans une contrée riante et pittoresque, s'élève la ville d'Heidelberg, remarquable par sa position et sa physionomie, célèbre par son ancienneté et par ses souvenirs.

La gloire et la parure d'Heidelberg, — son château et son université, — datent du quatorzième siècle. Dès cette époque, les comtes palatins du Rhin vinrent fixer leur résidence à Heidelberg, et construisirent sur le Geisberg ce château dont il ne reste plus aujourd'hui que les ruines.

Ingelheim, près de Mayence, était le séjour favori de Charlema-

gne, et disputait à Aix-la-Chapelle l'honneur d'avoir vu naître le grand empereur. — Charlemagne s'était fait bâtir à Ingelheim un magnifique palais qu'il orna de cent colonnes de marbre et de granit. Le pape lui envoya de Rome et de Ravenne des bas-reliefs et des statues pour décorer cette demeure impériale. — Sept siècles plus tard, l'empereur Charles IV céda Ingelheim à l'électeur palatin, qui fit transporter au château d'Heidelberg les colonnes, les statues et les bas-reliefs du palais de Charlemagne.

Ainsi revêtu des riches dépouilles du passé, œuvre splendide qui avait épuisé le génie des architectes, l'art des sculpteurs et les trésors de dix souverains, le château d'Heidelberg se développait dans toute sa majesté et faisait l'admiration de l'Allemagne, lorsque vint la guerre de Trente ans qui l'ébrécha, et peu après une guerre plus terrible qui acheva sa ruine.

Rien ne fut épargné dans cette désastreuse campagne de 1688. Heidelberg eut le sort de toutes les places du Palatinat; le château fut détruit par le canon, et ses débris s'écroulèrent sur la ville.

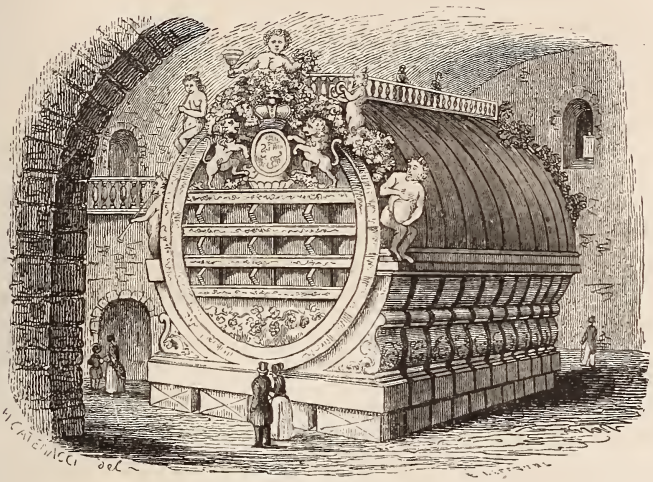
Lorsque la paix eut rendu le calme à ce malheureux pays, les électeurs palatins entreprirent de réparer le désastre de leur résidence favorite. Après quarante années de travaux assidus et de dépenses énormes, le château d'Heidelberg s'était enfin relevé de ses ruines, lorsque, frappé par la foudre, il fut une seconde fois détruit.

Ce second arrêt devait être sans appel. — Le château d'Heidelberg ne se releva plus; on se contenta de conserver ses ruines, qui attestent sa grandeur passée; on laissa debout les pans de murailles que le feu du ciel et le canon de Turenne n'avaient pas renversés. Le grand-duc de Bade fit pratiquer de faciles chemins qui vous conduisent au milieu de ces grands débris, dont l'imposante majesté vous dira, mieux que toute description, ce qu'était autrefois le château d'Heidelberg.

Sauvées de ce double désastre, les caves du château renferment un objet digne de fixer l'attention des visiteurs. Nous voulons parler du fameux tonneau qui, par sa capacité monumentale, fait l'admiration des curieux et plonge les buveurs dans l'extase.

De temps immémorial, les historiens et les voyageurs citent

le gros tonneau d'Heidelberg, que les électeurs palatins avaient fait construire pour recevoir le tribut annuel versé par les vignerons après les vendanges. L'immense récipient donnait la mesure



Le gros tonneau d'Heidelberg.

de l'impôt. Il fallait chaque année lui apporter le vin nouveau, et les contribuables, comme les Danaïdes de la Fable, étaient obligés de remplir sans cesse le tonneau qui se vidait toujours.

Le tonneau a eu le sort du château ; il a subi les désastres de la guerre, il a été dévoré par l'incendie ; — puis, quand venaient la paix et le repos, quand le château se relevait, il renaissait de ses cendres et se retrouvait tout prêt à l'échéance du liquide tribut.

A chaque nouvelle résurrection, l'Électeur faisait faire son tonneau un peu plus grand, — et par conséquent le tribut augmentait dans la même proportion.

Celui qui existe aujourd'hui, construit sous le règne de l'électeur Charles-Théodore, date d'un siècle environ. C'est un véritable monument. — Ses vastes flancs, largement arrondis, sont surmontés d'une belle plate-forme entourée d'une balustrade.

Sa façade est décorée de riches ornements sculptés et de figures allégoriques.

La verve des poëtes et l'art des peintres se sont souvent exercés au sujet de cette intéressante futaille, dont nous donnons le portrait en miniature.

Fondée en même temps que le château, l'université d'Heidelberg est encore florissante, bien qu'elle ait aussi subi les atteintes de la guerre.

Cette université, devenue si célèbre, doit sa naissance à Rupert-le-Roux, comte palatin et duc de Bavière, qui fit de la ville d'Heidelberg le siége et la capitale de l'Électorat. — Au commencement de notre siècle la guerre avait dépeuplé les écoles : le grand-duc de Bade rendit à l'université d'Heidelberg son éclat primitif et son ancienne prospérité.

Dans l'origine l'université possédait une bibliothèque qui passait pour être la plus riche et la plus précieuse de l'Europe. Les Bavarois ayant pris et pillé la ville, le fameux comte de Tilly, leur général, se rappelant qu'il avait été jésuite avant d'être soldat, fit présent de la bibliothèque au pape Léon, qui la plaça au Vatican, où elle est restée sous le nom de *Bibliotheca Palatina.*

Recomposée avec soin, enrichie des opulentes dépouilles littéraires enlevées aux couvents du grand-duché, cette belle collection a refait sa fortune. Il y a trente ans environ, Rome lui a rendu neuf cents manuscrits qui faisaient partie du butin enlevé par le comte de Tilly, et offert au pape deux siècles auparavant; parmi ces manuscrits se trouve une traduction d'Isaïe de la main de Luther.

Les environs de la ville sont très-pittoresques. La vallée du Necker peut paraître belle, même aux voyageurs qui ont parcouru les riantes vallées de la Mourg et de la Kinzig.

La population d'Heidelberg se compose de quinze mille *Philistins* et de sept cents étudiants.

Philistins est le nom que les étudiants donnent aux bourgeois de la ville. On ignore l'origine et l'étymologie de ce sobriquet. Les bourgeois d'Heidelberg ne se distinguent par aucun trait caractéristique ; ils ont toutes les qualités physiques et morales que l'on rencontre chez les habitants des autres villes de l'Allemagne. — Mais l'étudiant mérite l'honneur d'une description particulière.

L'ÉTUDIANT D'HEIDELBERG.

C'était un charmant enfant, — blond et frêle, — des joues fraîches et rosées, un front pur, un regard doux et limpide, de longs cheveux dorés et bouclés. Il se nommait Frantz. Élevé sous l'aile maternelle, dans une retraite paisible, loin du bruit, loin du monde, il avait conservé la grâce ingénue du premier âge. La blanche maison où il était né, la prairie où il jouait avec ses jeunes compagnons, le clocher du village, les leçons du pasteur, les caresses de sa mère, — étaient pour lui la vie, la science, le bonheur, l'univers; il ne voyait rien au delà.

Cependant, un jour, sa bonne mère, qu'il venait d'embrasser à son réveil, lui dit :

« Frantz, mon cher fils, tu as dix-sept ans aujourd'hui. Te voilà grand; il faut songer à l'avenir. Le modeste héritage laissé par ton pauvre père doit à peine nous suffire pour attendre l'époque où tu pourras te faire un état dans le monde. Sans fortune et sans protecteurs, tu n'auras rien que par toi-même; — mais Dieu est bon, et le travail est un sûr et généreux nourricier. Si tu veux que la vie soit pour toi douce et abondante, si tu veux que mes derniers jours soient heureux, travaille, étudie, afin de te placer au rang des hommes utiles qui trouvent la prospérité dans une vie laborieuse. Le digne pasteur Glossmann t'a enseigné tout ce qu'il savait. « Maintenant, m'a-t-il dit, Frantz doit aborder les hautes études, et il peut se présenter à l'université. » C'est une séparation, mon cher fils, mais je m'y résigne, puisqu'il s'agit de ton avenir. Demain tu partiras pour Heidelberg. »

Les préparatifs du départ furent promptement faits. Glossmann dit à son jeune élève, en recevant ses adieux :

« Frantz, tu es un garçon intelligent et laborieux, plein de zèle et de docilité; tu sauras profiter des leçons excellentes que te donneront d'habiles et savants professeurs. Pour te guider dans le monde nouveau où tu vas entrer, je t'ai recommandé à un de mes anciens élèves, doux et studieux comme toi. Voici ma lettre,

que tu remettras à Conrad Fulghausen. Fais de lui ton ami. Il est déjà depuis trois ans à l'université ; il pourra éclairer et conduire ton inexpérience. »

Entre la mère et le fils qui se séparaient pour la première fois, les adieux furent pleins de larmes. Dans ce moment suprême, le courage leur manquait à tous deux, et il fallut l'autorité du bon pasteur pour rompre la douloureuse étreinte des derniers embrassements. Frantz partit enfin, laissant sa mère éplorée ; il partit à pied, le sac sur le dos, portant avec lui tout son bagage. Les fatigues du voyage, l'aspect et la nouveauté des lieux qu'il traversa, ne calmèrent pas son chagrin, et le jeune étudiant avait encore les yeux humides lorsqu'il arriva à Heidelberg.

Les attraits pittoresques de la ville, son admirable situation, les ruines majestueuses du vieux château, ne firent aucune impression sur son esprit plein de tristes pensées. Il s'arrêta dans la première auberge qui s'offrit à ses regards, et, après s'être paré de ses plus beaux habits, il se fit conduire chez Conrad, qui était logé dans une rue voisine du Necker.

Il allait donc voir ce jeune homme doué de tant d'aimables qualités, et que si souvent le respectable pasteur Glossmann lui avait cité comme modèle. — Conrad habitait une vieille maison d'une architecture gothique ; sa chambre était située au troisième étage. Frantz monta et frappa doucement à la porte.

« Entrez ! » répondit rudement une voix formidable.

Frantz crut s'être trompé de porte ; cependant il ouvrit et il se trouva en présence d'un grand jeune homme brun, bizarrement accoutré, la mine haute et martiale, le regard hardi et railleur, très-barbu, et portant au sommet de la tête une petite casquette de drap rouge, légèrement inclinée sur l'oreille droite.

« M. Conrad Fulghausen? demanda Frantz timidement.

— C'est moi, » répondit le grand jeune homme.

Frantz, étonné, tendit le bras au bout duquel il tenait sa lettre de recommandation. Conrad la prit, et, pendant que le vétéran de l'université lisait la lettre du révérend Glossmann, le novice écolier jetait un regard étonné sur les objets qui meublaient la chambre dans laquelle il venait d'entrer.

C'était la chambre de l'étudiant allemand, dans toute sa poésie.

Chacun des quatre murs avait ses ornements particuliers. Au nord la porte, au sud la fenêtre, à l'est le lit, à l'ouest le poêle. — A côté du lit, un porte-manteau mal garni; — la muraille, éclairée par la fenêtre, était décorée d'armes nombreuses et formidables: de grands sabres, des pistolets, des dagues, des rapières. — Le mur qui faisait face à la porte était tapissé d'une innombrable quantité de pipes de toutes formes et de toutes dimensions; — enfin, de chaque côté du poêle, des lithographies enluminées, des fleurs flétries, de petites branches aux feuillages desséchés formaient un musée de peinture et d'histoire naturelle.

L'ameublement était complété par une table couverte de livres et de papiers, — trois chaises plus ou moins valides, — un vaste fauteuil de bois de chêne recouvert en velours d'un rouge tirant sur le jaune, — et un énorme pot à tabac, en imitation de Chine, placé sur l'entablement du poêle.

Conrad, ayant achevé sa lecture, prit la main de Frantz et la serra cordialement.

« Le père Glossmann est un brave et digne homme, dit-il; je le remercie d'avoir songé à moi, et je ne tromperai pas sa confiance. — Mais, ajouta l'étudiant, convenez que je suis un singulier hôte! je ne vous ai encore rien offert. Asseyez-vous d'abord dans le fauteuil, et maintenant, pendant que je vais remplir nos verres, Robin, donnez une pipe à monsieur. »

A ces mots, un gros chien blanc couché sous la table se leva, s'approcha de la muraille, se dressa sur ses pattes de derrière, promena un regard investigateur sur l'arsenal de pipes, en prit une avec les dents et vint la présenter à Frantz.

« Bien, Robin, s'écria joyeusement Conrad, vous êtes un serviteur intelligent; vous avez vu que monsieur est un ami à qui je veux faire fête, et vous avez choisi pour lui ma pipe la plus belle. — Il n'y a pas un meilleur domestique dans le pays de Bade, continua Conrad; il fait toutes mes commissions avec un zèle et une sagacité rares; il traite les gens selon leur mérite, et je ne me trompe jamais en suivant les conseils de sa mémoire et de son instinct... Mais garnissez donc votre pipe et allumez-la.

— Moi? répondit timidement Frantz... oh! non, je ne fume jamais.

— Très-bien! Mais buvez-vous quelquefois? »

Frantz prit le verre que Conrad avait placé devant lui; mais à peine l'eut-il porté à ses lèvres, qu'il s'écria en faisant une grimace de dégoût et d'horreur :

« Dieu! que c'est fort!... je ne pourrai jamais boire cela.

— A merveille! s'écrie Conrad, je me reconnais. J'étais ainsi en arrivant à l'université. On aime à se revoir dans le passé. Je vous regarde et je dis : Me voilà il y a trois ans! Contemplez-moi de votre côté, et dites-vous : Me voilà dans trois ans! Car, si j'étais tel que vous êtes, vous serez tel que je suis. Cela vous étonne, mon jeune ami? Mais rien n'est plus certain. J'ai eu votre douceur charmante, votre naïve timidité, votre ignorance de la pipe, votre aversion pour les liqueurs fortes. Ma bonne mère m'avait élevé comme une demoiselle, et le révérend Glossmann m'avait enseigné toutes les vertus modestes. Nous sommes sortis, vous et moi, de la même école; j'ai marché le premier, et vous voyez de quelle façon les études perfectionnent la jeunesse; vous voyez ce que deviennent à Heidelberg les timides élèves du brave et digne Glossmann. »

Frantz écoutait avec stupéfaction ce langage si nouveau pour lui.

« Je vous jure, continua Conrad, que dans trois mois d'ici vous ne serez pas reconnaissable. J'ai été métamorphosé en moins de temps que cela, moi, et je n'avais personne pour me guider, tandis que vous m'avez, vous, et vous verrez quel excellent piloteur, quel aimable cicerone, quel prudent conseiller, quel savant professeur je suis. Pardon si je m'adresse quelques compliments, mais il faut bien que vous me connaissiez. Du reste, c'est à l'œuvre que je veux me montrer, et nous commencerons tout de suite votre éducation. Précisément, voici l'heure de la première leçon... Robin, mes bottes.

— Nous allons au cours? demanda Frantz.

— Oui, répondit Conrad, en réprimant un éclat de rire.

— Mais je n'ai pas de livres, ni de papier pour prendre des notes.

— On vous donnera là-bas tout ce qu'il vous faudra... Robin, ma canne... et partons! »

Les deux jeunes gens sortirent bras dessus bras dessous, — comme de bons camarades. Conrad marchait en se dandinant avec une grâce impertinente; il avait eu soin d'ébouriffer ses cheveux et d'incliner sa casquette sur l'oreille, autant qu'elle pouvait l'être sans perdre l'équilibre. Une petite redingote bleu clair, démesurément étroite et courte, serrait sa taille et faisait valoir les avantages de sa tournure martiale. Il portait la tête haute et le nez au vent; son regard était intrépide et provocateur; toute sa physionomie respirait l'insouciance, la gaieté, la résolution. Fumeur infatigable, il avait pris pour la promenade une pipe superbe dont il soutenait dans sa main gauche le réservoir de porcelaine enjolivé de fines peintures. Sa main droite était armée d'une lourde canne à pomme d'ivoire qu'il balançait avec prestesse, faisant de temps en temps un brillant moulinet, afin de prouver qu'il était passé maître dans l'art du bâtonniste.

La démarche modeste de Frantz, ses yeux baissés, son embarras, son étonnement, contrastaient d'une façon piquante avec l'aisance fanfaronne et la vaillante désinvolture de son compagnon. Indulgent pour des faiblesses qu'il avait partagées autrefois, Conrad faisait tous ses efforts pour se mettre à la portée du jeune novice et encourager sa timidité.

« Nous allons prendre par cette étroite ruelle qui nous écarte un peu du droit chemin, lui dit-il; mais c'est l'amour qui me conduit... Et à propos de cela, mon cher Frantz, avez-vous emporté du pays quelque tendre souvenir? Avez-vous laissé là-bas deux beaux yeux qui pleurent votre absence? Oui, sans doute, n'est-ce pas? Un premier amour bien naïf, des serments d'éternelle fidélité, échangés le soir à la face du ciel étoilé, et renouvelés à l'heure des adieux! J'ai passé par là, moi aussi, j'ai connu ces ineffables délices, j'ai ressenti la pieuse mélancolie qui suit une séparation. Mais il faut savoir se faire une raison, et vous oublierez bientôt ces rêveries, que chasseront des plaisirs positifs. Ici nous aimons encore, nous aimons toujours, mais gaiement et lesement. »

Tout en parlant ainsi, Conrad examinait à la dérobée son jeune ompagnon, et souriait, comme un vieux diable qu'il était, en voyant le trouble ingénu et la pudique confusion de l'innocen

novice. Voulant lui épargner l'embarras d'une réponse, il se hâta de continuer :

« Quoi, vraiment? vous seriez arrivé à votre âge sans connaître les douces émotions d'un premier amour? Eh bien, tant mieux! Vous êtes libre, vous n'aurez pas de nœuds à rompre; vous pouvez sans crainte et sans remords lever vos regards vers cette fenêtre ornée d'une cage et d'un pot de fleurs... »

Obéissant à son mentor, Frantz regarda la fenêtre. Entre la cage et le pot de fleurs souriaient deux charmantes têtes de jeunes filles. L'une avait des yeux noirs pleins de feu, l'autre des yeux bleus pleins de douceur.

« Les voyez-vous? reprit Conrad. Eh bien! à vous la blonde, si le cœur vous en dit. Je vous aurais volontiers laissé le choix, mais je me suis déjà prononcé en faveur de la brune. Commencez l'attaque; faites comme moi : un salut gracieux, un regard significatif. Demain nous monterons à l'assaut. Mais il est tard, hâtons-nous de nous rendre à la classe du soir. Heureusement que la salle des conférences n'est pas loin d'ici.

Un instant après, Conrad ouvrait la porte de cette salle, et Frantz s'arrêtait sur le seuil, interdit par le bruit et suffoqué par l'épaisse fumée qui remplissait le local.

De même que Mentor précipita Télémaque dans les flots pour lui faire quitter l'île de Calypso, Conrad entraîna de vive force le jeune étudiant pour le contraindre à faire le plongeon dans la fumée. A Heidelberg, la classe du soir se tient dans les brasseries; rien n'est plus louable que le zèle des étudiants et leur exactitude à suivre ce cours ; ils y arrivent à la chute du jour, et ils n'en sortent que vers minuit. Le lieu de ces réunions se distingue par une extrême simplicité; ici point de vains ornements, ni lambris dorés, ni peintures, ni glaces sur les panneaux; des murailles nues, de sévères boiseries, et pour tout ameublement des siéges rustiques et des tables de chêne que le rabot seul a sculptées. Là, pendant de longues séances, c'est un bruit confus de voix, un cliquetis de paroles, d'éclats de rire et de verres qui s'entre-choquent au milieu d'un nuage qu'alimentent les pipes toujours en activité de service.

Soutenu par Conrad, le jeune novice, à demi étouffé, vint

s'asseoir à une table autour de laquelle étaient rangés une douzaine d'étudiants. On se serra pour faire place aux nouveaux venus. Frantz ayant été officiellement présenté par son protecteur, on lui fit un accueil plein de cordialité; un verre et une pipe furent placés devant lui, et on n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'il ne touchait ni à l'un ni à l'autre de ces deux objets. La conversation, un instant interrompue, reprit son cours, et s'aventura sur mille sujets bizarres, capricieux et peu édifiants pour le chaste auditeur qui entrait si brusquement dans un monde nouveau. Après la causerie, ce fut le tour des chansons. Un des étudiants, doué d'une magnifique voix, entonna des couplets bachiques qui s'émancipèrent jusqu'aux plus folles témérités. Puis Frantz, qui avait fini par s'acclimater à la température de la salle, fut prié de chanter à son tour, et, après avoir hésité un moment, le novice ingénu chanta de sa douce voix une romance dont les plaintives modulations avaient bercé son enfance.

Qui se serait douté que cette mélodie douce et tendre allait être le signal de la guerre?

Déjà quelques ferments de discorde s'étaient manifestés dans la salle, occupée par plusieurs sociétés d'étudiants. A diverses reprises les chansons de Conrad et de ses camarades avaient été interrompues par des ricanements hostiles, partis d'une table voisine. Contenues d'abord et à demi voilées, ces railleries éclatèrent sans ménagement lorsque Frantz chanta.

« Silence! » s'écria Conrad en frappant sur la table un vigoureux coup de poing qui fit danser les verres et les pots de bière.

Une bordée de sifflets répondit à cette insolente injonction.

Conrad bondit comme un lion blessé. Il se leva furieux, et il lança sa casquette sur la table ennemie, comme il eût jeté son gant, s'il en avait eu.

Un étudiant ramassa la casquette, la perça d'un couteau, et la renvoya à son maître.

La mêlée allait devenir générale. « Arrêtez, mes amis, dit Conrad avec calme. Ceci est une affaire entre Max Burgschwiller et moi. Demain nous nous verrons de près, et je rendrai à sa peau l'entaille qu'il a faite à mon couvre-chef.

— C'est ce qu'il faudra voir, » répondit Max avec le même sang-froid.

Le cartel ayant été ainsi échangé, chacun reprit sa place, et les verres furent de nouveau remplis. Conrad et ses amis ne semblaient nullement émus de cet incident; Frantz seul tremblait de tous ses membres, et tel était son trouble, qu'il se mit à fumer sans s'en apercevoir.

« Bravo! lui dit gaiement Conrad, vous voilà déjà à moitié aguerri; mais, pour vous affermir dans cette bonne voie, vous allez boire quelques verres de ce vin du Rhin que nous chantions tout à l'heure. Je veux fêter dignement votre bienvenue. »

On apporta du vin, puis des liqueurs; les têtes s'échauffèrent, et, à l'heure de la retraite, lorsque les étudiants quittèrent la classe du soir pour regagner leur logis, Conrad était plongé dans une ivresse complète. Frantz seul, qui n'avait fait que tremper le bout de ses lèvres dans son verre, avait conservé l'exercice de sa pensée et l'usage de ses jambes.

Ce fut alors l'élève qui, à son tour, soutint les pas chancelants du maître. En sortant de la brasserie, les rôles étaient intervertis; Frantz, le novice, servait de guide et d'appui au valeureux Conrad.

Mais, après avoir fait quelques pas hors de la taverne, qui s'était aussitôt refermée, Frantz se trouva dans un assez grand embarras.

La nuit était profonde, les étudiants s'étaient éloignés en chantant, et déjà leurs voix se perdaient dans le lointain; Conrad, qui se soutenait à peine et qui dormait debout, était incapable d'indiquer à son conducteur le chemin qu'il fallait suivre pour regagner sa demeure. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient closes; personne à qui demander un renseignement. Frantz se voyait donc menacé de passer la nuit à la belle étoile.

Dans cette pénible conjoncture, un secours inattendu lui arriva : c'était Robin qui le tirait par le pan de sa redingote pour l'inviter à le suivre.

L'intelligent et fidèle Robin était habitué à ce service. Chaque soir, il reconduisait son maître, et il savait s'acquitter tout seul de cette difficile mission. L'instinct de l'animal venait en aide à la raison égarée de l'homme. Lorsque Conrad chancelait, Robin, se

dressant sur ses pattes de derrière, soutenait son maître; lorsque Conrad s'asseyait sur le pavé, Robin le relevait, le faisait marcher, le maintenait dans la bonne voie, et finissait toujours par le faire arriver, tôt ou tard, à sa destination. La plupart des étudiants d'Heidelberg ont un chien semblable à Robin, qui est pour eux tour à tour, selon l'heure et les circonstances, un domestique désintéressé, un conseiller intime, un gardien incorruptible, un conducteur patient et adroit.

Grâce à Robin, Frantz ne mit qu'un quart d'heure à ramener Conrad jusque dans sa chambre; mais Robin ne connaissait pas encore la demeure de Frantz, et le jeune novice n'ayant pas conservé dans sa mémoire la trace du chemin qui menait à son hôtellerie, se vit obligé de rester chez son mentor. Il s'installa dans le grand fauteuil, et ne tarda pas à s'endormir profondément du sommeil de l'innocence. Les épreuves de cette journée, où le monde lui était apparu sous des formes nouvelles, les agitations de la soirée lui apportèrent des rêves étranges et dramatiques au milieu desquels son imagination se promenait avec ardeur, lorsqu'une voix magnifiquement timbrée le réveilla en sursaut.

C'était Conrad qui saluait l'aurore. Le joyeux étudiant avait à la fois secoué les pavots de Morphée et les fumées de l'ivresse. L'orgie de la veille n'avait pas laissé la plus légère trace sur son visage, ni le moindre trouble dans son esprit. Son heureuse et robuste organisation se jouait des plus rudes fatigues. Après quatre heures de sommeil, il se levait frais et dispos, alerte et vigoureux comme un sage qui aurait soupé frugalement et se serait couché en même temps que le soleil. Il s'approcha de Frantz, lui frappa sur l'épaule et lui dit :

« Comment te portes-tu ce matin? »

Frantz le regarda d'un air à demi éveillé, et répondit machinalement : « Très-bien, et vous?

— Que signifie ce *vous?* reprit gaiement Conrad. Entre nous plus de cérémonie. Nous sommes déjà de vieilles connaissances; nous avons choqué nos deux verres; nous avons dormi sous le même toit; nous voilà camarades, traitons-nous donc sans façon et avec la cordiale familiarité de deux amis qui doivent marcher ensemble dans le sentier de l'étude, de l'amour et de l'honneur...

Mais, à propos de cela, n'ai-je pas un duel aujourd'hui? Oui vraiment, je me bats. »

A ce mot de duel, Frantz frémit. Conrad reprit avec le calme de l'insouciance :

« Mes idées sont bien nettes, et je me souviens parfaitement de ce qui s'est passé hier soir. J'ai provoqué Max Burgschwiller, et j'en suis fort aise : depuis quelque temps j'avais formé le dessein de lui donner une leçon. Il est le chef des Hessois, moi des Badois : deux nations rivales qui ont échangé déjà bon nombre de coups de sabre. Tu ne saurais croire, mon ami, combien cette affaire m'est agréable. D'ailleurs, si je n'avais pas eu Max sous la main, il m'aurait toujours fallu mon duel pour ce matin, et je me serais adressé au premier venu, avec ou sans motif, peu importe; l'essentiel était de me battre; je te devais cela.

— A moi? s'écria Frantz.

— Mais sans doute. Ne suis-je pas ton cicerone, ton guide, ton mentor? Ne dois-je pas t'initier à tous nos exercices? Eh bien! mon cher Frantz, le duel est une de nos occupations les plus fréquentes. Je serai fort en peine de te dire combien de fois je me suis battu depuis mon entrée à l'université; pas plus que je ne te dirais le nombre des bouteilles que j'ai vidées dans le cours de ma carrière scolastique. Nous ne comptons pas ces choses-là. Nos graves et dignes professeurs t'enseigneront la théologie, le droit, la médecine, la philosophie; moi, je t'expliquerai le code de la bière et le code de l'honneur : ce sont des lois écrites qu'un étudiant doit apprendre et méditer profondément, afin de savoir se comporter en toute circonstance selon les usages reçus et les règles établies. Mais, avant de te mettre la théorie sous les yeux, j'ai voulu te montrer un échantillon de la pratique. C'est la meilleure façon de se former en peu de temps. Hier soir, tu nous as vus à l'œuvre, le verre en main : tout à l'heure tu verras de quelle façon se vide une querelle entre gens bien appris. »

En prononçant ces derniers mots d'un air calme et riant, Conrad détacha une longue rapière suspendue à la muraille, et, après s'être assuré qu'elle était en bon état, il dévissa la lame, la remit au fourreau et la cacha le long de sa jambe sous son pan-

talon ; puis il fit disparaître la poignée dans une des poches de sa redingote.

« De cette façon, dit-il, on ne s'apercevra pas que je suis armé. Et maintenant, — continua Conrad en prenant le bras de son jeune compagnon, — partons, car il est temps de nous rendre à la *maison d'honneur,* établissement champêtre consacré à nos rencontres. Tu assisteras au combat en qualité de simple spectateur ; dès que tu auras quelque teinture de ces sortes d'affaires, je me battrai de nouveau, toujours à ton intention, et tu me serviras de second ; puis ce sera ton tour, et c'est encore moi qui me chargerai de t'arranger un joli petit duel avec un adversaire de mon choix.

— Un duel ! moi ? s'écria Frantz épouvanté.

— Certainement. Est-ce que par hasard tu comptes faire tes études les bras croisés ? Pour être admis dans la société de ses camarades, un étudiant doit d'abord donner des gages de sa valeur, et puis se battre de temps en temps afin de s'entretenir la main. On t'accorde un mois ou deux de noviciat pour apprendre l'escrime et t'accoutumer à la vue du sang répandu ; puis tu fourniras tes preuves, rondement et bravement, car je réponds de toi. Cela t'effraye maintenant ; plus tard, cela ne te paraîtra qu'un jeu. Le tout est de s'y habituer. Jusqu'à nouvel ordre, ton rôle se borne à observer et à t'instruire. Tu as vu hier soir comment on s'y prend pour engager la querelle. Sur un signe que je leur ai fait, deux de nos camarades, témoins de la scène, seront mes seconds ; ils se sont chargés d'avertir les veilleurs qui doivent éclairer notre route. »

Conrad et Frantz venaient de franchir la porte d'Heidelberg. L'intelligent Robin, qui avait vu son maître prendre sa rapière, était parfaitement au fait de la situation ; il connaissait le but de la promenade, et il marchait en avant vers le lieu du rendez-vous. Frantz, le cœur plein d'émotion, gardait le silence ; Conrad, dont la bouche ne cessait de lancer en même temps des paroles et de la fumée, reprit après avoir garni sa pipe :

« Vois-tu là-bas, au bord du chemin, cet homme qui a l'air d'herboriser ? Tu crois peut-être avoir devant les yeux un botaniste qui s'est levé de grand matin pour surprendre à leur réveil

les fleurs de la prairie? Pas du tout; cet homme se soucie fort peu des secrets de la nature ; il est là pour nous ; il éclaire notre route ; c'est ce que nous appelons un veilleur : car tu sauras que le duel est interdit aux étudiants d'Heidelberg. Oui, nous nous battons à peu près tous les jours; mais n'importe, le duel est défendu, et, lorsque la police apprend par hasard qu'un combat doit avoir lieu, elle tâche de s'y opposer. Voilà pourquoi nous prenons quelques précautions. Quatre veilleurs sont échelonnés sur la route. Si la police, qui connaît très-bien nos habitudes, était venue flâner vers l'endroit du rendez-vous, ces braves gens nous avertiraient, nous rebrousserions chemin, et ce serait partie remise. Mais l'autorité, chargée de veiller à notre salut, est profondément plongée dans son ignorance accoutumée; nous ne serons pas dérangés ce matin, car nous voici arrivés à la maison d'honneur. »

C'était une singulière petite maison, entièrement peinte en couleur rouge, entourée d'un frais jardin, ombragée de beaux arbres, et admirablement située sur le penchant du Kaisersthul, une des belles montagnes qui dominent Heidelberg. Le dernier veilleur était sur le seuil de la porte, et en apercevant les jeunes gens il se rangea pour les laisser passer. Conrad et Frantz entrèrent dans la salle du combat.

Il y avait dans cette salle une trentaine d'étudiants occupés à boire, à fumer, à parler tous ensemble et à rire aux éclats. Dès que Conrad parut, on fit silence, comme dans un théâtre lorsque le rideau va se lever. Ceux qui étaient venus là en simples spectateurs allèrent se placer contre les murailles pour laisser le champ libre aux combattants. Les acteurs du drame qui allait se jouer formèrent un groupe au milieu de la salle ; un des étudiants que Conrad avait choisi pour l'assister, prit la parole et fit un rapport détaillé de la querelle, dont il énuméra avec soin les moindres incidents.

« Est-ce bien cela? demanda-t-il en terminant.

— Oui, répondirent Conrad et Max.

— Eh bien, reprit l'étudiant qui avait parlé, les choses s'étant passées ainsi, le *Comment* règle votre duel à cinq assauts, et limite à vingt minutes la durée du combat. »

Et l'étudiant ouvrit un livre qu'il tenait à la main; — c'était le code du duel, que l'on nomme le *Comment,* — et il s'apprêtait à lire les articles relatifs à l'affaire; mais les deux adversaires l'interrompirent en disant :

« C'est inutile, — nous connaissons la loi. »

L'étudiant ferma le code et dit :

« Puisqu'il n'y a pas d'objection, passez au vestiaire. »

Conrad et Max quittèrent la salle pour aller prendre l'équipement du combat.

« Le chirurgien est-il venu ? demanda un des assistants.

— Me voilà, » répondit un petit vieillard à la face rubiconde, et dont l'habit noir contrastait avec le costume pittoresque des étudiants.

Un instant après, Conrad et Max se présentèrent sur le terrain. Frantz, qui s'était réfugié tout tremblant dans un coin, ne reconnut pas son mentor, tant il était défiguré par son harnais de bataille.

Une casquette en cuir très-épais et garnie d'une large visière couvrait entièrement sa tête et cachait une partie de son visage. Son cou et son menton étaient protégés par une large et solide cravate; d'énormes plastrons, abondamment rembourrés, matelassaient sa poitrine, son ventre, ses bras et ses jambes.

Max était vêtu de même; car tel est le costume de combat adopté par les étudiants d'Heidelberg.

Quand il eut démêlé son ami sous cette volumineuse enveloppe, Frantz se sentit un peu rassuré. Le combat qui allait s'engager lui parut moins terrible qu'il ne se l'était imaginé. En effet, sous cette armure, une moitié du visage offrait seule quelque prise aux coups de l'ennemi.

Les deux adversaires se placèrent en face l'un de l'autre, à trois pas de distance. Ils étaient armés de leurs rapières, conformes au modèle tracé par le *Comment;* — longues épées dont la lame, à deux tranchants, est excessivement plate et mince comme du papier. Les blessures faites par ces épées ne peuvent être que fort légères; le code défend de pointer, et pour plus de sûreté le bout de la lame est arrondi.

Au signal donné par les témoins, le combat commença. Les

deux champions, grands et vigoureux, habiles et pleins d'ardeur, s'attaquèrent avec acharnement; mais les coups, rudement portés, s'amortissaient sur leurs armures. Une vaste coquille, placée à la garde de l'épée, formait une sorte de bouclier, qu'ils tenaient toujours à la hauteur du visage, afin de protéger le seul endroit vulnérable. Les trois premiers assauts ne produisirent aucun résultat; au quatrième, Conrad, par une feinte habile, écarta le bouclier de son adversaire, et la lame de sa rapière, prompte et sûre, atteignit le visage de Max. Les vingt minutes étaient écoulées; le combat cessa, et le vaincu livra au chirurgien sa joue légèrement balafrée.

Tandis que le vainqueur recevait les félicitations de ses amis, on entendit retentir dans le jardin des aboiements plaintifs, et bientôt après on vit entrer dans la salle de bataille deux chiens, l'un fier et superbe, l'autre triste et l'oreille déchirée. Le brave et digne Robin, épousant la querelle de son maître, avait eu aussi son duel; il s'était battu avec le chien de Max Burgschwiller, et, comme son maître, il avait triomphé.

Avant de quitter la maison d'honneur, les étudiants se firent servir à déjeuner. Puis le vainqueur, le blessé, leurs seconds, et tous ceux qui avaient assisté au combat, reprirent gaiement le chemin d'Heidelberg, et arrivèrent à l'heure où s'ouvraient les cours de l'université.

Frantz alla s'asseoir sur les bancs de l'école, et, quand il sortit du cours, vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis son entrée à Heidelberg. Dans ces vingt-quatre heures il avait vu se dérouler devant lui la vie complète de l'étudiant : — le matin, le duel et l'étude; puis la promenade, les œillades lancées aux fenêtres, la taverne, la pipe, les chansons, la bière, la querelle, l'ivresse et le difficile retour au logis.

Il avait plus vécu dans ces vingt-quatre heures que dans les seize ans qui les avaient précédées.

Le lendemain, Frantz avala plusieurs pots de bière et trois verres de punch sans sourciller; il fuma une pipe, et supporta vaillamment le mal de mer que lui causa cette tentative; il écrivit sous la dictée de Conrad une lettre à la blonde jeune fille de la fenêtre. Comme César, Conrad écrivait et dictait en même temps deux

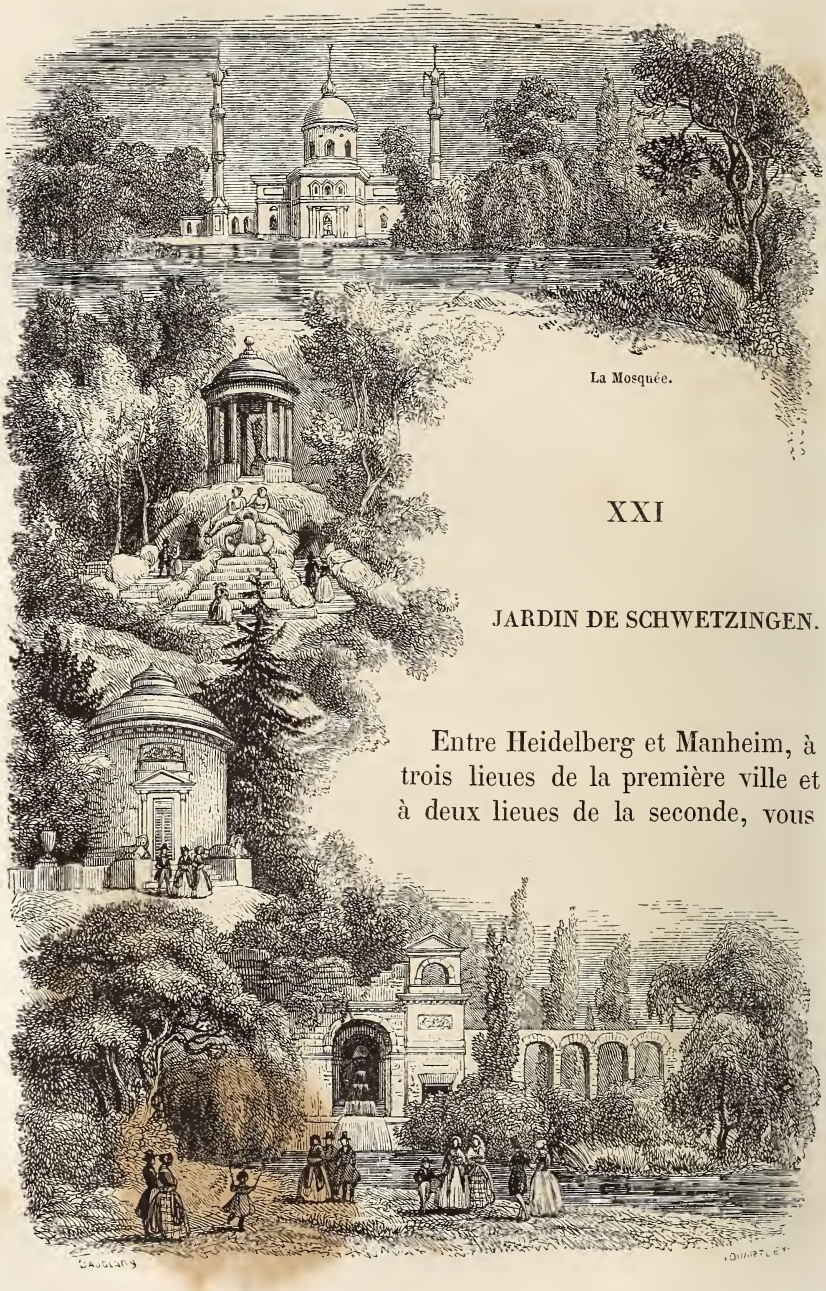
épitres différentes. Quand les deux lettres furent écrites, Robin fut chargé de les porter à leur adresse.

Conrad avait accordé à Frantz un délai de six semaines pour son premier duel. Frantz se battit le vingt-troisième jour qui suivit son arrivée à Heidelberg ; — il eut le sort de Max Burgschwiller.

« Sois fier de cette balafre, lui dit Conrad; c'est une marque glorieuse, un certificat de bravoure. Cet agrément rehausse les avantages physiques d'un jeune homme, et lui assure de brillantes et faciles conquêtes. Quelques-uns de nos confrères, moins favorisés que toi, sont tellement humiliés d'avoir un visage intact, qu'ils se font avec un rasoir de frauduleuses estafilades au beau milieu de la figure. »

Les mœurs de l'université ne laissent qu'une empreinte fugitive; après avoir fait son temps d'études et de folies, l'étudiant bretteur, buveur, coureur et tapageur, subit une nouvelle métamorphose, et devient bon époux, bon père, citoyen paisible, fonctionnaire grave et assidu à ses travaux. — Il ne conserve de son séjour à Heidelberg que sa pipe et ses souvenirs illustrés de quelques balafres martiales.

Intérieur de la cour du château d'Heidelberg.



La Mosquée.

XXI

JARDIN DE SCHWETZINGEN.

Entre Heidelberg et Manheim, à trois lieues de la première ville et à deux lieues de la seconde, vous

irez voir le jardin de Schwetzingen, qui est une des merveilles de l'Allemagne.

Lorsque la terre germanique était encore inculte et sauvage, ce fut cette contrée qui s'ouvrit la première à la civilisation et à l'agriculture. Les légions romaines plantèrent leurs tentes dans les champs de Schwetzingen; l'empereur Valentinien livra bataille aux Allemands dans ces vastes plaines, et bien souvent le laboureur, en fouillant cette terre fertile, trouva des armes, des urnes, des sarcophages, des médailles antiques et des débris de monuments romains.

Après les Romains, ce furent les moines qui occupèrent le pays.

L'origine du château de Schwetzingen remonte aux premières années du quatorzième siècle; les souverains y fixèrent leur résidence d'été; Frédéric le Pacifique l'embellit; la guerre de Trente ans ne l'épargna pas plus que le reste du Palatinat, et ce fut après ces ravages que l'on vit naître et s'épanouir ses admirables jardins, qui semblent avoir été créés par la baguette d'une fée.

En entrant dans ce délicieux séjour, on remarque d'abord, de chaque côté du château, deux ailes légères, deux galeries formant le demi-cercle, d'une architecture simple et noble : — d'un côté ce sont des salons; de l'autre, c'est l'orangerie.

Près de là se trouvent quatre urnes de marbre de Carrare, taillées par le ciseau florentin; quatre obélisques de pierre décorés par Link, et quatre petites fontaines disposées autour d'un grand bassin de marbre, au milieu duquel on voit Arion sur un dauphin, et quatre cygnes portant de jeunes enfants.

Ces quatre figures d'enfants, ainsi que les gracieuses figures qui ornent les quatre petites fontaines, sont de Bouchardon. Plus loin on trouve du même artiste un autre groupe d'enfants et un sanglier attaqué par des chiens. Le célèbre sculpteur français avait exécuté ces divers ouvrages pour les jardins de la maison de plaisance que le roi Stanislas de Pologne possédait à Lunévillle.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les statues que renferme le jardin de Schwetzingen; il nous faudrait nommer tous les dieux de l'Olympe et tous les héros de l'antiquité. Nous

n'essaierons pas non plus de décrire ces beaux lieux ; le tableau que nous en ferions serait trop au-dessous de la réalité. Nous citerons seulement parmi les gracieux et splendides monuments qui les décorent :

Le temple de la Botanique, orné d'une belle statue allégorique et de quatre bas-reliefs représentant les bustes de Pline, de Linné, de Théophraste et de Tournefort ;

Le temple de Minerve. — Le fronton au-dessus de l'entrée est chargé d'un bas-relief représentant la déesse sur un char ; un de ses disciples lui présente le plan du jardin, dont elle ordonne l'exécution. A l'intérieur se trouve la statue de Minerve, œuvre de Crepello ;

Le temple d'Apollon, élevé sur un rocher de quinze pieds de hauteur. — Douze colonnes ioniennes supportent la coupole du temple. Le dieu est représenté debout et la lyre en main, sur un piédestal orné de guirlandes. Plus bas, sur les anfractuosités du rocher, deux belles naïades inclinent des urnes d'où s'épanche une eau limpide ;

Le temple de Mercure, — les sépultures romaines, — le grand obélisque, — le bassin des Cerfs, — l'aqueduc antique, sont encore de belles décorations ; mais ce qu'il y a de plus remarquable à Schwetzingen, c'est : — la volière, admirablement treillagée, rafraîchie par des jets d'eau, parfumée de fleurs, ombragée de beaux arbres, égayée par des vitrages peints de mille couleurs ;

— La salle de bains, ornée de fresques charmantes et de délicieuses tentures chinoises, lambrissée de bois de rose, décorée de ravissants petits meubles Pompadour, enrichie de bas-reliefs, de statues et de beaux paysages peints par Kobell ;

Et enfin la mosquée, vaste édifice oriental, avec ses galeries, ses balcons, ses flèches et ses minarets.

Pour visiter complétement les jardins de Schwetzingen, il faut leur consacrer une journée tout entière ; journée bien occupée et qui sera comptée parmi les plus agréables du voyage.

On sort de là comme d'une féerie, ébloui et charmé. Le plus bel éloge que l'on puisse faire des jardins de Schwetzingen, c'est de les comparer à ceux de Versailles. — Ils sont dignes de cet honneur.

Parc du palais de Manheim.

XXII

MANHEIM.

Au commencement du dix-septième siècle, Manheim n'était qu'un modeste petit village, lorsque l'électeur palatin Frédéric IV en fit une grande et belle ville, qui fut complétement détruite pendant la guerre de Trente ans.

Manheim se releva bientôt de ses ruines, mais la guerre revint plus terrible. Obéissant aux ordres impitoyables de Louvois, Turenne portait l'incendie dans le Palatinat. Le général voulait seulement, disait-il, — « faire manger le pays à ses troupes. » Le ministre lui ordonna de le brûler. Les soldats de Turenne ne demandaient pas mieux, exaspérés qu'ils étaient de la façon cruelle dont on avait traité quelques-uns des leurs surpris par l'ennemi, et qu'ils avaient trouvés pendus aux arbres et

à demi brûlés par de grands feux allumés sous leurs pieds.

Voyant des fenêtres de son château les flammes qui dévoraient le pays, l'électeur, furieux, envoya un cartel à Turenne, qui était son oncle.

Doué d'un admirable sang-froid, qu'il ne perdait en aucune circonstance, Turenne répondit à cette provocation par une lettre très-sage et d'un style médiocrement académique. Mais Turenne entendait la guerre mieux que la prose. Voici sa lettre :

« Je puis assurer Votre Altesse Électorale que le feu qui a « été mis dans quelques-uns de ces villages, l'a été sans aucun « ordre, et que les soldats qui ont trouvé leurs camarades tués « d'une assez étrange façon l'ont fait à des heures qu'on n'a pu « l'empêcher.

« Je ne doute pas que Votre Altesse Électorale ne me continue « l'honneur de ses bonnes grâces, n'ayant rien fait qui pût m'en « éloigner. »

L'électeur n'eut pas la satisfaction de se battre en duel avec son oncle, mais il eut l'extrême déplaisir de voir le feu gagner sa capitale et la réduire en cendres. Ainsi, Manheim fut détruite deux fois dans l'espace de soixante-sept ans. Après la paix de Ryswick, l'électeur la fit rebâtir. C'est cette troisième édition que nous possédons aujourd'hui.

Manheim est une ville admirable par la régularité de sa construction; ses rues sont larges et droites; ses maisons blanches sont alignées dans un ordre parfait; ses places publiques, coupées à angle droit, sont ornées de belles fontaines; il est impossible d'imaginer rien de plus correct.

Le principal monument de la ville est le château électoral, orné d'une riche galerie de tableaux et d'un beau parc qui s'étend jusqu'au bord du Rhin, et forme une délicieuse promenade toujours ouverte au public. Ce château était la résidence de Son Altesse la grande-duchesse douairière Stéphanie. Les curieux sont admis à le visiter; on les reçoit avec la bienveillante hospitalité si naturelle aux mœurs allemandes, et qui est pratiquée dans le grand-duché de Bade mieux encore que partout ailleurs. — Les sciences et les arts semblent avoir fait élection de domicile au

château de Manheim. Cette habitation princière renferme une bibliothèque composée avec un goût admirable; une précieuse collection d'antiquités où se trouvent reproduits tous les chefs-d'œuvre de la sculpture ; un beau cabinet d'histoire naturelle, et une galerie de tableaux, riche surtout en paysages des maîtres flamands.

On respire, à Manheim, le calme, la sérénité, la béatitude. La ville, en effet, est paisible et prospère après tant de désastres. Les Français, qui l'ont prise encore une fois en 1795, se sont contentés de raser ses fortifications, que le traité de Lunéville a défendu de relever. Les habitants de Manheim ne regrettent nullement leurs remparts; ils ne veulent rien de ce qui leur rappelle la guerre. Heureux d'avoir été rangés sous la domination du grand-duc de Bade, profitant de l'excellente situation de leur ville, au confluent du Rhin et du Necker, ils s'enrichissent par le commerce, dans une paix profonde.

Avant de quitter le grand-duché, retournons encore un instant à Bade, qui est le sujet principal de notre livre, et ajoutons une ou deux anecdotes à la description que nous avons faite de ce lieu charmant.

Un riche parvenu, honnête homme d'ailleurs, décoré du titre de baron, et portant avec morgue cette noblesse acquise par la puissance des écus et non par le droit de la naissance, manifesta la plus violente indignation lorsque sa fille lui déclara qu'elle aimait un artiste, un jeune peintre parisien. Le jeune homme était pourtant très-bien né, très-distingué de sa personne, et fils d'un général; mais il n'avait pas de titre, pas de fortune : il n'avait que du talent.

Après avoir épuisé les prières, la demoiselle déclara avec une respectueuse fermeté qu'elle se garderait de désobéir à son père, qu'elle ne se marierait pas malgré lui, mais aussi qu'elle n'accepterait jamais un autre époux que celui qu'elle aimait.

De son côté, le père indigné fit un serment non moins solennel :

— Prendre pour gendre un artiste, moi, le baron de ***, jamais ! s'écria-t-il ; j'aimerais mieux perdre ma fille unique et la

laisser mourir de désespoir que de la voir commettre une aussi déplorable mésalliance !

Regrettant, mais trop tard, d'avoir amené à Paris la sentimentale demoiselle, il se hâta de la ramener dans son pays, en Belgique, où il avait projeté de la marier avec un de ses voisins de château, noble dans son genre et riche comme lui.

On était à la fin de l'hiver. Avant de quitter Paris, la jeune Belge fit ses adieux à celui qu'elle appelait son fiancé, et lui donna rendez-vous aux eaux de Bade dans les premiers jours de l'été.

Dès qu'elle fut de retour dans la province de Namur, elle tomba dans une sombre mélancolie. Le père s'en inquiéta peu d'abord; il s'attendait à un chagrin passager que les distractions effaceraient bientôt. Quand il vit que le chagrin ne cédait pas et que la santé de sa fille paraissait s'altérer gravement, le baron alarmé consulta les meilleurs médecins du pays, qui reconnurent dans l'état de la jeune personne les signes d'une profonde affection morale. C'était là une des nombreuses maladies que l'art des plus grands docteurs ne sait pas guérir. Le seul remède était de donner satisfaction à cette âme souffrante, d'exaucer le vœu que formait ce cœur blessé. L'orgueil du parvenu et sa tendresse paternelle se livrèrent un rude combat; mais l'orgueil l'emporta. Le baron s'obstinait à penser que les chagrins d'amour ne sauraient être éternels, et que l'on n'en meurt pas. Il croyait que les médecins voulaient faire valoir leurs soins et avoir l'air de mériter le haut prix qu'il avait promis pour le rétablissement de sa fille.

Ne sachant qu'ordonner à la malade, ces excellents docteurs s'emparèrent d'un mot qu'elle prononça négligemment. Elle avait parlé des eaux de Bade : — ce caprice pouvait être un conseil de la Providence.

— Menez votre fille à Bade, dirent-ils au baron; les eaux de Bade lui seront salutaires : nous avons vu qu'elles opéraient parfois, dans les affections morales, des cures merveilleuses.

Plein de confiance dans cette prescription qui lui convenait sous tous les rapports, le baron s'empressa de la suivre. Mais le séjour de Bade ne produisit aucune amélioration dans la santé de sa fille, et les médecins allemands, consultés à grands frais, ne furent pas plus habiles que leurs confrères de Belgique. Ce

ne pouvait être autrement. Un docteur, venu de Paris en simple touriste pour se donner quelques jours de vacances, fut appelé à son tour. La malade le prit en prédilection, et il se montra plus formel que les autres. Après avoir eu un entretien confidentiel avec la malade, il déclara au père qu'il n'y avait plus que bien peu d'espoir, et que, s'il dépendait de lui de satisfaire le vœu secret de sa fille, il devait se hâter.

Le baron demeura inflexible.

Sur ces entrefaites, le jeune peintre parisien était arrivé à Bade. Le baron voulut partir sur-le-champ; mais le docteur lui fit observer que la malade était hors d'état de se mettre en voyage.

— Un peu de patience, ajouta-t-il d'un air triste et sombre; bientôt vous serez libre de partir... seul! Votre pauvre fille n'a plus que quelques jours à vivre.

Cet arrêt, prononcé par un médecin d'une expérience consommée, par un prince de la science, était sans appel. Le baron consterné sentit se fondre en cet instant la dureté de son cœur. Sa fille, au lit de mort, lui dit qu'elle lui pardonnait, et que ses derniers moments seraient heureux et pleins de joie, s'il lui était accordé de mourir unie par le mariage à celui qu'elle aimait.

Comment un père aurait-il refusé de se rendre à cette dernière prière d'une fille mourante? L'orgueil du baron n'avait d'ailleurs à souffrir que pendant quelques heures d'une alliance que la mort allait rompre. Il céda.

La malade reçut la bénédiction nuptiale, et bientôt après, ranimée comme par enchantement, revint à la vie, devenue pour elle si précieuse et si belle.

L'amour et le bonheur sont deux grands médecins; mais ici le miracle n'avait pas été très-difficile, car la malade s'était toujours assez bien portée, et le docteur, qui s'intéressait à son inclination et à son mariage, n'avait jamais douté du succès d'un traitement qu'il conduisit avec beaucoup d'art, de talent et de dramatique éloquence. Quant au trop fier baron, il a fini sans doute par se consoler de la blessure faite à son orgueil de parvenu.

On racontait cette histoire, un jour, à la promenade de Lichtenthal, en voyant passer les deux jeunes époux, qui ont fixé leur

résidence à Paris, et qui viennent tous les ans passer la belle saison à Bade, par reconnaissance.

Par une belle journée du mois d'août, la foule élégante, qui se pressait sur la terrasse de la Conversation, remarqua une jeune et très-jolie femme qui se montrait pour la première fois. Les curieux et les curieuses allèrent aux renseignements, et un vieil habitué des eaux, le général D..., leur répondit :

« — C'est un début dans le monde qui ne peut manquer d'avoir un grand succès ; une nouvelle mariée qui vient d'épouser, avec une dot d'un million de florins, un jeune vicomte français dont la famille est riche de souvenirs historiques, politiques et littéraires. Au mariage se rattache une anecdote assez bizarre que je vais vous raconter :

« Ceci se passait dans la ville de Francfort-sur-le-Mein, il y a une vingtaine années. Un banquier, chef d'une maison florissante, habile en affaires, heureux dans toutes ses entreprises, et parvenu à la splendide maturité de l'âge, avait une femme jeune et charmante : c'était là le comble et le danger de sa prospérité.

« Cependant le bonheur, qui le favorisait avec obstination, l'avait suivi dans son ménage. Amoureux de sa femme, le banquier l'environnait de soins et de plaisirs ; il parait son idole des modes les plus nouvelles apportées de Paris à grands frais ; il la conduisait dans le monde et ne refusait jamais de la mener au bal. L'idole aimait la toilette, le monde, la danse, et son mari ; — et, aux excellents principes dont elle était ornée, venait s'ajouter la reconnaissance.

« Après cinq ou six années d'union heureuse, sans accidents, sans trouble, le mari, se croyant sauf, défiait le malheur. Mais un brillant dandy (on en trouve à Francfort comme ailleurs) se présenta et offrit à la jeune dame des hommages passionnés. Le galant venait de réaliser un opulent héritage, et il avait placé toute cette fortune chez le banquier. C'était un moyen d'être reçu dans la maison et admis à faire sa cour. Jeune, beau, séduisant, étalant le prestige du luxe et de l'élégance, il parvint bientôt à plaire. La dame faisait une défense superbe et désespérée, lorsque le mari surprit et intercepta une lettre qu'elle avait écrite. Cette

lettre dénotait les suprêmes efforts d'une vertu qu'il fallait secourir. Mais comment détruire ce dangereux séducteur, qui, n'ayant d'autre souci que de dépenser ses revenus, pouvait employer tout son temps à être aimable, pendant que le mari, accablé d'affaires, était obligé de s'effacer? Comment lui susciter des embarras? Comment éteindre l'éclatant prestige qui faisait sa force et son succès? Après y avoir mûrement réfléchi, le banquier prit un parti extrême, hardi, décisif, violent, dont peu de ses confrères seraient capables en pareille circonstance, vous allez le voir.

« Dans une tempête, se dit-il, quand le vaisseau est menacé de sombrer, on jette la cargaison à la mer.

« Son salut était là.

« Il n'hésite pas; il cherche et il trouve d'orageuses spéculations, offrant des chances certaines de pertes, et il s'y engage avec résolution, non pas sans avoir préalablement, et sous divers prétextes, liquidé ses comptes avec tous ses clients, ne conservant que les fonds du jeune dandy, son ennemi intime et son inséparable associé.

« Les spéculations donnent le résultat prévu ; le désastre éclate, la fortune du banquier est engloutie et entraîne dans le gouffre celle du jeune homme. — N'ai-je pas raison de dire que peu de financiers seraient capables d'accomplir cet héroïque expédient?

« Voilà deux hommes ruinés. Le banquier fait faillite, mais une faillite honorable; il a été malheureux dans ses opérations; il ne lui reste plus rien. Que peut-on lui reprocher?

« Tout entier à son désespoir, le dandy ne songe plus à l'intrigue amoureuse. Renversé de son piédestal, harcelé par ses créanciers, abattu, triste, honteux, il s'exile et disparaît pour aller, loin du théâtre de sa gloire éclipsée, chercher des ressources et subir une humble condition.

« L'épouse sauvée ne fléchit qu'un instant sous le poids du revers qui la frappe. Elle redevient bientôt forte et sereine. Les femmes de cœur savent se montrer vaillantes dans les grandes catastrophes; le sacrifice les élève à leurs propres yeux; le dévouement est une vertu qu'elles embrassent avec passion. Il n'est pas de plus sûre et de meilleure école du devoir que le malheur.

« — Encourage-moi, dit le banquier à sa femme; soutiens-moi, je te rendrai peut-être la richesse.

« Et comme il était honnête homme, estimé, aimé, on lui vint en aide de toutes parts. Le crédit et les commandites furent mis au service de son habileté, de son active intelligence, et, en quelques années, il refit une fortune considérable.

« Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque le danger n'exista plus, et que la dame eut passé l'âge des conquêtes, le mari remboursa le galant, qui en fut quitte ainsi pour quelques années passées dans la médiocrité, dans le travail et dans les regrets. N'était-ce pas une juste expiation de ses fautes, un légitime châtiment de ses mauvais desseins et du trouble qu'il était venu jeter dans l'âme d'un honnête homme? Le banquier avait certainement le droit de choisir ses moyens de défense; il avait aussi celui de se venger et de punir. Il modéra la peine autant que possible, et restitua à l'ex-dandy tout ce qu'il lui avait fait perdre, capital et intérêts. C'est un acte de probité dont tout le monde leur a su gré.

« Le héros de cette aventure, le banquier de Francfort, retiré des affaires et devenu veuf, est le père de la nouvelle mariée que vous avez remarquée et qui va faire les beaux jours de la saison de Bade, par ses grâces, son élégance et son esprit. »

Manheim. — Place du Vieux-Marché.

Chute du Rhin. — Schaffhouse.

XXIII

LE RHIN.

RETOUR DE BADE EN DESCENDANT LE FLEUVE JUSQU'A COLOGNE.

Le Rhin! — sous ce titre à la fois si simple et si vaste, le plus illustre et le plus grand écrivain, le plus beau génie de notre temps, Victor Hugo, a fait un livre admirable. Il a conquis par les armes de l'intelligence, de la pensée, de la poésie et du style, le fleuve qui a subi tant de fortunes diverses, qui a si souvent changé de maîtres dans les hasards de la guerre, dans le choc des batailles et dans l'escamotage des traités diplomatiques. Plus solide et plus durable, la conquête littéraire résiste à ces mobiles destins; nul ne dépossédera l'écrivain vic-

torieux ; le monument qu'il a élevé sur le Rhin n'a rien à redouter du temps, ni du canon, ni de la ruse; il restera éternellement debout dans sa majesté souveraine.

C'est que l'œuvre et l'auteur sont de ceux qu'on ne surpasse pas. Ici le génie du maître, génie complet et tout-puissant, se montre sous tous ses aspects et illumine toutes les faces d'un sujet fécond et varié. Dans ce beau livre du *Rhin*, Victor Hugo est tour à tour l'historien qui fait revivre les événements, et le philosophe qui les juge; l'archéologue qui s'empare des ruines, et l'artiste qui les reconstruit; le penseur qui, sondant le passé d'une main sûre et l'avenir d'un œil pénétrant, dit le dernier mot et la secrète signification de toutes choses; l'homme d'État qui porte dans les questions politiques la haute sagacité, les vives lumières et les vues profondes d'un esprit supérieur; le peintre qui décrit le paysage avec les couleurs et le pinceau de Claude Lorrain; le romancier qui nous charme au récit des anciennes légendes et des traditions merveilleuses; le voyageur qui en passant cueille au buisson les fleurs charmantes de la Fantaisie; le poëte qui, lorsque l'azur du ciel l'invite à déployer ses ailes, s'élance et plane dans de sublimes régions.

Comment donc oser, après ce maître, après ce livre, écrire encore un chapitre sur le Rhin?

Mais le fleuve est hospitalier; il se prête à la grande et à la petite navigation : — il reçoit le navire superbe qui fait jaillir l'écume sous ses roues, qui jette sur les deux rives son ondoyant panache, qui marche dans sa force et dans sa volonté, dominateur des flots rebelles, insouciant de la tempête; — il admet aussi l'humble batelet qui rase timidement le bord, qui sollicite l'onde sous ses frêles avirons, et qui s'en va au hasard, jouet du vent, jouet du flot.

Embarqué sur cet esquif léger, nous n'avons d'autre prétention que d'écrire quelques lignes dans un modeste album, et d'adresser à nos compagnons de voyage une fugitive causerie.

•

La plupart des voyageurs qui reviennent de Bade vont prendre le Rhin à Manheim. C'est un charmant voyage à faire, moitié sur

terre, moitié sur l'eau : de Bade à Manheim, le chemin de fer; de Manheim à Cologne, le bateau à vapeur; — puis le railway vous reprend et vous mène de Cologne au faubourg Poissonnière. Vous arrivez le surlendemain de votre départ. Vous étiez à Bade avant-hier, et vous vous promenez aujourd'hui sur le boulevard des Italiens, après avoir contemplé le magnifique panorama que le Rhin déploie sur ses bords, et traversé la Belgique d'une frontière à l'autre.

Un chemin plus court mène de Bade à Paris en moins de quatorze heures. On se rend à Kehl par l'excellent railway badois, qui traverse un pays si pittoresque, et on prend à Strasbourg le chemin de fer français, le chemin de l'Est, si bien servi, si rapide et si sûr.

Par cette voie, on a résolu le problème de partir de Paris pour Bade après dîner, à huit heures du soir, et, après avoir passé une bonne nuit dans de confortables voitures où l'on dort comme dans son lit, d'arriver le lendemain à Bade pour déjeuner.

Ou bien encore on part de Paris le matin, à sept heures et demie, et au bout de la journée, à neuf heures du soir, on soupe à Bade.

Les touristes qui visitent le grand-duché de Bade ne doivent pas négliger de voir, à Kehl, le pont du Rhin et l'embouchure de la Kinzig. On peut, sans faire un grand détour, passer à Kehl en revenant de Fribourg à Bade. Kehl est une jolie petite ville, ou plutôt un grand village, célèbre dans nos annales militaires. Vauban avait fortifié la tête du pont qui lie la France et l'Allemagne; — ces fortifications ont été rasées en 1815. — Kehl fut célèbre aussi dans nos fastes littéraires. Il y avait, au siècle dernier, dans cette ville une imprimerie fameuse où se fabriquaient les livres prohibés en France, et qui a mérité l'estime des bibliomanes par l'excellente édition des œuvres de Voltaire que fit faire Beaumarchais.

Si l'on voulait voir tout ce que les bords du Rhin offrent d'intéressant, il faudrait, sinon remonter jusqu'à la source du fleuve, du moins le prendre à Schaffhouse, où se précipite sa chute fameuse, et de là gagner Bâle, où il se déploie dans toute sa majesté.

« Schaffhouse n'a rien de rare, » disait Michel Montaigne dans ses lettres. Depuis cent cinquante ans cette vérité n'a pas vieilli; bien au contraire, Schaffhouse a perdu quelques-unes de ses gothiques maisons; celles qui restent sont dépouillées des curieuses peintures qui décoraient leur façade, et n'offrent plus que des vestiges décolorés de ces fresques si brillantes jadis. — Mais à une demi-lieue de la ville est la chute du Rhin, et cela suffit pour faire de Schaffhouse un des points les plus intéressants du fleuve.

A Dieu ne plaise que nous donnions ici une mille et unième description de la chute du Rhin! C'est là, d'ailleurs, un spectacle que l'imagination se représente plus aisément que la plume ne le décrirait. Vous vous figurez sans peine un fleuve qui tombe de soixante-dix pieds de haut à travers un amphithéâtre de rochers. Ce sont des torrents et des nuages d'écume, accompagnés d'un terrible fracas. Les spectateurs, qui viennent de la ville, traversent le Rhin sur de frêles embarcations à quelques pas de la chute, pour aller sur la rive opposée, qui appartient au canton de Zurich, et où s'élève le château de Lauffen, dans la situation la plus pittoresque et la plus avantageuse. Des terrasses de ce château, on voit la chute dans ses divers aspects : une étroite galerie de bois attachée au flanc de la colline vous porte jusqu'au milieu de l'écume jaillissante. Pendant la belle saison il n'est pas de jour où l'on ne rencontre là nombreuse société de curieux et de spectatrices. Les dames se risquent avec audace dans le passage effrayant qui pénètre au sein du gouffre; elles ont l'ardeur intrépide que donnent le voyage et la curiosité, et elles ne redoutent rien, pas même de gâter leur chapeau et de mouiller leurs cheveux. En revenant de là, glorieuses et trempées, elles sont fières comme on l'est au retour d'une bataille : et elles en ont bien le droit; — c'est après de telles expéditions que l'on peut prendre et porter dignement le titre de lionne.

Mais pour avoir une idée complète de la chute du Rhin, il faut, après l'avoir vue de jour, la contempler par une belle nuit. A demi voilé par l'ombre ou éclairé par la lune, le spectacle se présente avec une majesté nouvelle; l'impression qu'on en reçoit est plus saisissante; on est bien plus vivement ému en traversant le fleuve

sous sa chute et en bravant le gouffre sur la galerie de Lauffen. — Cependant vous trouverez encore de jeunes et belles curieuses se donner l'effrayant spectacle de la chute du Rhin à l'heure des ténèbres. Un philosophe français, témoin de cette prouesse féminine exécutée par quelques-unes de ses aimables compatriotes, s'écriait gaiement : — « Voilà bien nos Parisiennes ! elles ne reculent pas devant les plus grandes chutes. »

Bâle vous montrera sa cathédrale, une des plus vieilles et des plus majestueuses basiliques de l'Europe ; — sa bibliothèque et sa galerie de tableaux, précieuses et remarquables collections où brillent plusieurs objets d'une inestimable valeur. Dans la cathédrale, vous verrez la salle du fameux concile qui s'ouvrit vers le milieu du quinzième siècle. Cette salle, qui a été conservée dans son état primitif, est une espèce de grange dont le chétif et rustique ameublement pourrait vous faire supposer que les prélats de Bâle n'étaient ni aussi raffinés ni aussi voluptueux que leurs confrères du concile de Constance. Sur les murailles nues sont suspendues quelques reliques de la bataille de Saint-Jacques : des flèches épointées, des casques fendus, des épées brisées et des massues garnies de sept pointes de fer, arme redoutable que les troupiers goguenards du moyen âge nommaient *Étoile du matin.* — L'église, confisquée par le culte protestant, a perdu les ornements de sa splendeur catholique ; il ne lui reste, de son ancienne parure, qu'une chaire en guipure de pierre si fine et si délicate, qu'on en ferait une mantille. On lui a aussi laissé quelques anciens tableaux, parmi lesquels on distingue celui de la famille Fesch, une des bonnes familles bourgeoises de Bâle. Un jeune homme de cette maison s'engagea dans un régiment d'infanterie au service de l'étranger, comme le sont la plupart des régiments suisses ; — il devint capitaine, alla tenir garnison en Corse, et s'y maria. Le cardinal Fesch, fils de ce capitaine, a légué à la ville de Bâle une partie des richesses artistiques qu'il avait amassées pendant sa longue et brillante carrière.

A la bibliothèque, les curieux feuillettent les manuscrits d'Érasme, les autographes de Luther et de Paracelse ; — au musée, ils admirent les belles et singulières compositions d'Holbein, d'un

dessin si pur, d'une fantaisie si spirituelle et si poétique. Holbein a laissé dans sa ville natale quelques-unes de ses plus merveilleuses créations; beaucoup d'autres ont péri, effacées par le temps ou par la pluie; — car, à cette époque où il était d'usage, en Suisse, de peindre la façade des maisons, Holbein, le dissipateur et le débauché, consacra souvent ses pinceaux à ce travail pour gagner le vin de la journée et le divertissement de la nuit.

La main puissante qui avait tracé la Passion du Christ avec un sentiment si religieux et si élevé, ne dédaignait pas de peindre des enseignes. On cite à ce sujet une anecdote dont les bourgeois de Bâle conservent la tradition, et qu'ils racontent souvent en fumant leur pipe et en buvant leur pot de bière.

Holbein s'était chargé de peindre l'enseigne d'un apothicaire. On le payait à l'heure, et un peu moins cher qu'on ne paye un fiacre aujourd'hui. Le peintre, qui avait grand'soif, voulant distraire au profit du cabaret une partie du temps qu'il avait vendu, peignit, au-dessous de l'échafaudage enveloppé de toiles sur lequel il travaillait, deux jambes pendantes, si naturelles, si bien chaussées, si vivantes, que le seigneur apothicaire, venant voir à diverses reprises si Holbein était toujours à l'œuvre, rentra chaque fois dans sa boutique avec une complète satisfaction, persuadé que l'artiste, par extraordinaire, n'avait pas quitté sa besogne une seule minute.

A côté des nombreuses compositions d'Holbein, on trouve au musée de Bâle de bons tableaux de divers maîtres; il y en a un surtout qui est fort remarquable : c'est une Lucrèce, nue jusqu'à la ceinture, qui se poignarde avec une insouciance et une poitrine charmantes.

Les environs de la ville sont ravissants; à chaque pas on trouve de beaux jardins et de délicieuses maisons de plaisance : entre autres la villa Mérian, où la fille de Louis XVI fut échangée contre les députés livrés par Dumouriez. Non loin de là, on va voir le champ de bataille de Saint-Jacques, et le bois où campait Rodolphe de Habsbourg lorsqu'il reçut la nouvelle de son élection à l'empire.

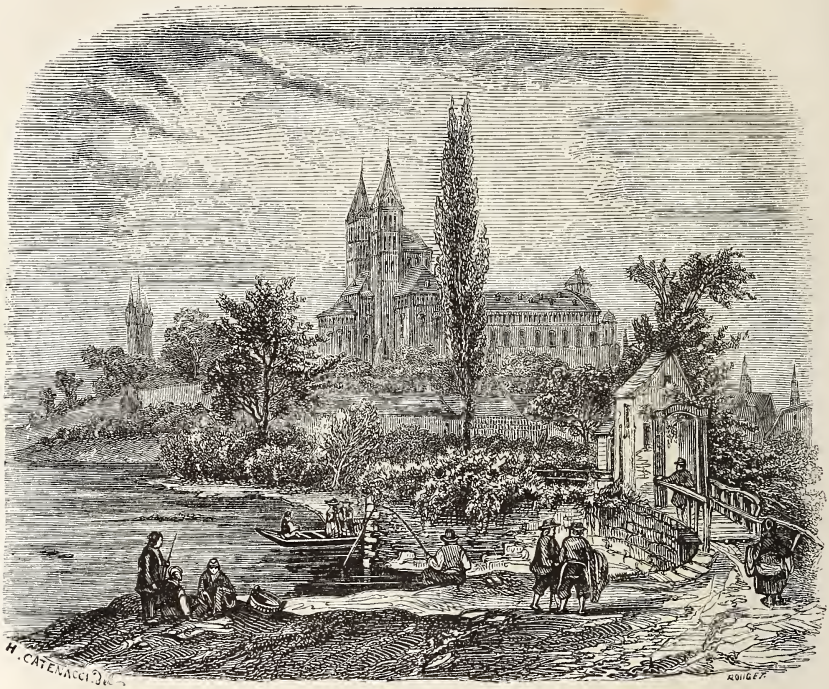
Après avoir franchi le pont de Kehl, la première station inté-

ressante pour les voyageurs du Rhin est l'antique Spire, située sur la rive gauche, à demi cachée par un rideau de verdure et séparée du fleuve par une distance de quelques minutes.

Spire appartient à la Bavière. Son origine remonte à une haute antiquité. Du temps des Romains, c'était une ville imposante et forte; Tacite nous la montre comme une des plus puissantes souveraines du fleuve. Elle conserva sa splendeur sous les rois francs et sous les empereurs saxons et franconiens. C'est dans cette ville qu'eut lieu le premier tournoi; — l'empereur Othon le Grand, inventeur de ces fêtes chevaleresques, en donna la première représentation à Spire, dans le milieu du onzième siècle. — Son étendue et sa population étaient jadis considérables; elle ne compte plus aujourd'hui que six à sept mille habitants, mais, dans son amoindrissement et sa décadence, elle a conservé de beaux restes de l'antiquité, de précieux vestiges du moyen âge. Une ville qui a régné sur le Rhin, qui est restée pendant près de quatre siècles dans la possession des Romains, qui a été le séjour des empereurs et des rois, que les plus grands et les plus illustres princes de l'Allemagne ont habitée, aimée, embellie, ne peut manquer d'offrir un puissant intérêt à ses visiteurs. Il est vrai que sur cette ville ont passé les Huns et les Vandales; il est vrai que le canon de Turenne a fait de larges brèches à ses murs, et que, du temps de la révolution française, les bombes des armées républicaines l'ont couverte de ruines; aucune des places fortes échelonnées sur ce vaste champ de bataille que traverse le Rhin n'a soutenu autant de siéges, et n'a été si souvent prise d'assaut et saccagée par des vainqueurs qui n'épargnaient rien, pas même la majesté des tombeaux; soldats impies qui entrèrent violemment dans les caveaux de la cathédrale de Spire, où dormaient neuf empereurs : — trois Conrad, — deux Henri, — Philippe de Souabe, — Rodolphe de Habsbourg, — Adolphe de Nassau — et Albert d'Autriche, et qui, brisant le marbre de ces tombes augustes, jetèrent au vent les cendres impériales.

Mais, malgré ces ravages, ces désastres et ces profanations, Spire porte encore au front de splendides joyaux; elle peut se parer avec orgueil de sa couronne ébréchée. Sa cathédrale, commencée par Conrad le Salique et achevée par l'empereur Henri IV, est

une des plus belles de l'Allemagne. Ses monuments remarquables sont la vieille tour qu'on nomme l'Alta Porta, — la tourelle des Païens, et le Ritscher, où se tenaient les diètes de l'Empire.



Spire.

Quand on remue profondément le sol de la ville ou des environs, la pioche et la charrue font ruisseler des flots de médailles romaines et mettent à découvert de précieux restes d'antiquité. Ce fut à la diète de Spire, — en 1529, — que les luthériens prirent le nom de protestants.

Au-dessous de Manheim, le Rhin coule dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, qui possède sur la rive gauche la ville de Worms, cette digne sœur de Spire, qui fut romaine aussi et cité impériale, qui compta parmi ses maîtres et ses hôtes illustres Charlemagne et la vindicative reine Brunehaut.

Worms est surtout célèbre dans l'histoire par la fameuse assemblée que présida Charles-Quint, et où comparut Luther. C'était en 1521; la querelle religieuse éclatait dans toute sa fureur; les foudres de Léon X tombaient sans relâche sur le réformateur; le nonce Eckius faisait brûler les œuvres de Luther sur toutes les places publiques de l'Allemagne. Luther répondait à ces exécutions en écrivant de nouveaux pamphlets contre l'Église romaine et en livrant publiquement aux flammes les bulles du pape. Dans ces sortes de luttes, on commençait par brûler du papier et on finissait par brûler des hommes. Lorsque Luther fut cité à comparaître devant l'assemblée de Worms, ses amis et ses prosélytes voulurent le détourner de s'y rendre, et lui montraient comme une menace suspendue sur sa tête le sort de l'infortuné Jean Huss. — « Quand bien même je serais sûr de trouver à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur ses maisons, je n'hésiterais pas à m'y rendre, » leur répondit Luther. — Entre lui et Jean Huss il y avait bien en effet une comparaison à établir; les circonstances étaient à peu près pareilles et se touchaient par plus d'un point. Sans autres armes que ses doctrines, sans autres ressources que sa parole éloquente et sa plume infatigable, Luther avait allumé une guerre désastreuse; ses ennemis étaient nombreux et tout-puissants; il était appelé à venir se défendre devant un tribunal formé par ses plus ardents adversaires; pour toute sûreté on ne lui offrait qu'un sauf-conduit de l'Empereur, et le sinistre dénoûment du concile de Constance lui disait assez ce que pouvait valoir de crédit la garantie impériale. — Mais, d'une autre part, les temps et les hommes étaient changés; l'empereur Charles-Quint méritait plus de confiance que l'empereur Sigismond; Jean Huss et son disciple Jérôme de Prague n'avaient trouvé que des ennemis dans le tribunal qui les avait condamnés, tandis que Luther était sûr d'y rencontrer, en présence d'une hostile majorité, plus d'une voix amie et dévouée; il avait pour défenseurs et pour soutiens l'électeur Frédéric de Saxe et les représentants de plusieurs villes déjà gagnées par la réforme. Aussi, dès le début, son rôle fut-il bien différent de celui qu'avaient joué ses infortunés devanciers. Jean Huss et Jérôme de Prague s'étaient livrés sans défense à leurs ennemis; ils étaient entrés à Constance,

seuls, sans escorte, à pied, dans toute l'humilité des premiers apôtres du christianisme : — Luther fit à Worms une entrée triomphale, monté sur un char superbe et suivi de cent gentilshommes armés de toutes pièces. Il parut devant l'assemblée avec sa formidable escorte; il se présenta fièrement à ses juges, portant haut la tête et la parole, demandant qu'il lui fût accordé toute licence de soutenir ses doctrines, d'attaquer ses accusateurs et de les confondre. On n'y consentit pas; on ne voulait de lui qu'une rétractation pure et simple, qu'il refusa; et, malgré cette résistance, qui était pour ses juges une si honteuse défaite, on le laissa partir sain et sauf. Charles-Quint fut fidèle à sa parole écrite : il donna vingt et un jours à Luther pour assurer sa retraite, et le réformateur se retira au château de Wartbourg, dans les États de l'électeur Frédéric.

Entre Worms et Mayence, vous remarquerez Oppenheim, qui se plaça au rang des villes impériales de la ligue du Rhin, dans le treizième siècle. Il y a là deux anciennes églises dignes d'être visitées, ainsi que les ruines de l'ancien château de Landscron et l'endroit où Gustave-Adolphe, voulant passer le Rhin et ne trouvant pas d'embarcation, fit mettre à flot la porte d'une grange et traversa bravement le fleuve sur ce périlleux plancher. Oppenheim, comme Worms, appartient au duché de Hesse-Darmstadt. Les bibliographes recherchent les anciens livres sortis des presses d'Oppenheim, livres rares et précieux aux amateurs de curiosités typographiques.

Lorsqu'on arrive à Mayence par le Rhin, la ville, aperçue dans le lointain, représente assez bien un jeu d'échecs entremêlés dans l'engagement d'une partie. Les hauts édifices, les dômes des églises, les bastions des forteresses, sont les grandes pièces du jeu : les rois, les reines, les cavaliers, les fous et les tours; les maisons de la ville sont les humbles pions amassés autour de leurs chefs.

Nous voici donc à Mayence, une des principales positions militaires de la Confédération germanique. Le grand-duc de Hesse est propriétaire de la ville, mais il partage avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse le droit d'y tenir garnison. Comme la plupart

des grandes cités que baigne le Rhin, Mayence doit aux Romains sa fortune et sa grandeur. Dans la soixante-dixième année de l'ère chrétienne, la vingt-deuxième légion, qui avait conquis Jérusalem sous les ordres de Titus, vint tenir garnison à Mayence. Il y avait dans cette légion un soldat nommé Crescentius, qui embrassa le christianisme, et qui fut le premier apôtre de l'Allemagne et le premier évêque du Rhin. L'Église l'a placé au nombre des saints. Trajan construisit un fort à l'embouchure du Mein, devant Mayence; Drusus établit sur la rive droite du Rhin en face de la ville une autre forteresse, qui est aujourd'hui le bourg de Castel; les Romains jetèrent sur le fleuve un pont magnifique dont les piliers énormes apparaissent dans les eaux basses; Charlemagne prodigua les embellissements à la ville, qui, pendant plusieurs siècles, éclipsa ses rivales en beauté, en richesse, en gloire et en majesté : — mais à tous les monuments de son ancienne splendeur, à tous les souvenirs de sa prospérité la plus brillante, Mayence préfère l'inappréciable honneur d'être la patrie de Gutenberg.

Gansfleich était le véritable nom de l'inventeur de l'imprimerie, — nom qu'il changea, sans doute à cause de sa signification; Gansfleich signifie en allemand *chair d'oie*, de même que Gutenberg signifie *la bonne montagne*. Ce nom-là était heureusement choisi et convenait à l'inventeur et à l'invention d'un art qui produit tant de bien pour un peu de mal; qui rachète un vice par mille vertus, un tort par mille bienfaits. L'imprimerie n'est-elle pas en effet la bonne montagne, la montagne féconde et superbe, dont les sommets dominent le monde, dont le sein nourricier fait germer les plantes salutaires et les herbes vénéneuses, qui recèle dans ses flancs des mines d'or et de fer; montagne fertile, qui porte sur ses pentes immenses l'arbre aux fruits savoureux, le feuillage qui donne l'ombre et le buisson qui déchire; montagne généreuse, dont les sources intarissables répandent en tous pays les frais ruisseaux, les molles rivières, les torrents dévastateurs et les fleuves majestueux. Strasbourg et Mayence se disputent la gloire d'avoir vu naître l'imprimerie. Il faut distribuer à chacune des deux villes la part qui lui revient dans l'invention. C'est à Strasbourg que Gutenberg a fait les premiers essais de l'imprimerie; c'est à Mayence qu'il a perfectionné sa découverte. A

Strasbourg appartient l'origine de l'invention, à Mayence l'origine de l'inventeur. — La ville d'Harlem, en Hollande, revendique bien aussi pour son compte la découverte de l'imprimerie; mais c'est là une prétention souverainement condamnée. Harlem n'a jamais inventé que des tulipes.

On montre encore à Mayence la maison où Gutenberg établit la première imprimerie; — c'est là que furent faits dans le plus grand secret les essais d'un art que Mayence voulait soustraire à l'imitation et réserver pour elle seule. Mais deux prélats survinrent : Didier d'Isenbourg et Adolphe de Nassau se disputèrent l'archevêché de Mayence; la guerre éclata, et plusieurs ouvriers de Gutenberg, quittant la ville livrée à l'anarchie, portèrent en d'autres pays le secret qui leur avait été confié. Voilà comment une querelle ecclésiastique fit sortir l'imprimerie de son berceau, et hâta l'époque où cet art devait se répandre en Allemagne et en France, pour illuminer bientôt de ses vives clartés tous les peuples civilisés. — Une autre maison très-remarquable, à Mayence, est l'hôtel des Trois-Couronnes, qui déjà était ouvert aux voyageurs dans le milieu du quatorzième siècle. C'est la plus ancienne hôtellerie de l'Allemagne, et sans doute de l'univers.

Les voyageurs du Rhin visiteront à Mayence l'Alderstein, débris d'un monument élevé à Drusus; — l'ancienne maison teutonique, qui est maintenant le palais grand-ducal; — l'ancien port franc et la citadelle; — le musée des antiquités romaines, qui est en ce genre la plus riche collection de l'Allemagne; — la galerie de peinture, qui possède plusieurs chefs-d'œuvre d'Albert Durer, du Dominiquin, des deux Carrache, de Jordaens, de Snyders et de Rubens; — la bibliothèque, composée de quatre-vingt mille volumes, parmi lesquels se trouvent le Psautier de 1459, la Bible de 1460 et le Catholicon de 1462; — la Favorite, résidence d'été des électeurs, et qui est devenue aujourd'hui une charmante promenade publique; — la place Gutenberg, ornée de la statue du grand homme; — l'ancien palais Dalberg; — les églises de Saint-Étienne, Saint-Ignace, Saint-Emmeran, Saint-Pierre, et la cathédrale, — le Dôme, — vieille et superbe basilique, commencée par l'archevêque Villigis, achevée au bout d'un siècle,

souvent ébréchée par le canon, souvent blessée par les bombes, et qui montre avec orgueil les cicatrices de ses murs et ses magnifiques ornements intérieurs : — ses portes d'airain, où sont gravés les priviléges accordés à la ville par l'archevêque Adalbert dans le douzième siècle; — ses fonts baptismaux, composés de plusieurs métaux fondus dans un incendie de la ville; — ses tombeaux historiques, où d'orgueilleuses épitaphes conservent les noms de l'archevêque Albert de Brandebourg, des Schœnborn, des Dalberg, des Didier d'Isenbourg, des Anselme d'Ingelheim, noms illustres qu'effacent ceux de Fastrade et de Frauenlob. — Fastrade, épouse de l'empereur Charlemagne, fut inhumée dans la cathédrale de Mayence, où l'on voit encore son tombeau, ainsi que celui d'Henri Frauenlob, le doux poëte qui consacra ses vers à chanter les grâces du beau sexe, comme l'indique son nom, qui signifie : *louange des dames*. Frauenlob, le Pétrarque allemand, était docteur en théologie, d'autres disent chanoine; mais la gravité de sa robe n'ôtait rien à la galanterie de sa verve poétique. Les dames de Mayence se montrèrent reconnaissantes envers leur poëte, pendant sa vie et après sa mort. Tous les cœurs féminins étaient dévoués à cet aimable panégyriste. Lorsque Frauenlob mourut, en 1317, les dames de Mayence prirent le deuil, et portèrent le poëte dans son cercueil depuis sa maison jusqu'à la cathédrale, où il fut inhumé. Elles traversèrent la ville en faisant éclater l'expression de leurs regrets; elles remplirent l'église de pleurs et de gémissements, et, après que la dépouille mortelle de Frauenlob eut été descendue dans sa dernière demeure, elles répandirent sur la pierre sépulcrale, non-seulement des flots de larmes, mais encore une si grande quantité de vin, que le parvis de la cathédrale en fut inondé.

Le pont qui joint Mayence à Castel s'ouvre pour donner passage au bateau à vapeur; les voyageurs admirent en passant les belles allées qui s'étendent sur la rive gauche du Rhin, et la ligne de moulins établis en travers du fleuve, sur les piles submergées de l'ancien pont romain.

Ici commence la portion la plus intéressante du Rhin. De Mayence à Bonn, les deux bords du fleuve déroulent sans inter-

ruption une double galerie de tableaux pittoresques, riants et majestueux.

C'est d'abord le château de Biberich, admirablement situé sur la rive droite. Le dix-huitième siècle n'a rien produit de plus joli que ce petit manoir tout gracieux, tout pimpant. On croirait que le Rhin, qui baigne ses terrasses, va l'emporter en passant comme un navire à flot; mais le Rhin est généreux, il ne veut pas abuser de sa force, et il laisse le château sur le rivage. — Biberich appartient au duc de Nassau.

Voyez-vous cette grande maison blanche qui domine un coteau couvert de vignes? C'est le Johannisberg. Saluez la demeure champêtre de M. le prince de Metternich; saluez le plus illustre vignoble des bords du Rhin! Le Johannisberg fut d'abord un prieuré, fondé dans le onzième siècle par Ruthard, archevêque de Mayence, et enrichi par les libéralités du comte Rudolf, un des puissants seigneurs du Rhingau. Quand le prieuré eut fait fortune, on l'éleva au rang d'abbaye. Non loin de la demeure où florissaient les moines du Johannisberg, s'élevait le Gottesthal, couvent de religieuses. Les deux maisons entretenaient des relations de bon voisinage; on allait de l'abbaye au couvent et du couvent à l'abbaye en passant par les vignes et en suivant un facile sentier que la belle saison tapissait de pampres verts. Çà et là les promeneurs pouvaient s'abriter sous de fraîches tonnelles. Aux vendanges, les bons frères et les bonnes sœurs cueillaient ensemble leurs raisins; et, quand les paniers étaient pleins, quand le pressoir avait reçu la récolte, frères et sœurs se versaient le vin nouveau; puis, entrechoquant leurs verres, ils unissaient leurs actions de grâces pour remercier le ciel qui mûrit les doux fruits de la treille. C'était le bon temps où les mœurs monastiques se développaient dans toute leur naïveté. L'abbaye du Johannisberg continua cette existence paisible et prospère pendant plus de quatre siècles, jusqu'à l'époque où Albert de Brandebourg ravagea la contrée, chassa les moines et brûla leur maison. Le monastère ne se releva pas de ses ruines; mais sur ses débris on construisit un château qui changea souvent de maîtres et qui subit aussi les vicissitudes de la fortune et les

ravages de la guerre. En 1816, l'empereur d'Autriche, propriétaire du Johannisberg, donna cette magnifique seigneurie au prince de Metternich; — splendide présent, digne du souverain qui le faisait et du ministre qui le recevait.

Les vignes du Johannisberg sont plantées sur une étendue de soixante-trois arpents; elles donnent vingt-cinq pièces de vin; chacune de ces pièces contenant treize cents bouteilles : — la récolte annuelle produit ainsi trente-deux mille cinq cents bouteilles de cet excellent vin.

La culture de ces vignes sans pareilles exige des soins minutieux et incessants qui entraînent de grandes dépenses; — mais le revenu est encore fort beau, si l'on considère le haut prix du vin de Johannisberg. Dans les bonnes années, le vin de première qualité, acheté au Johannisberg même, y coûte quatre florins la bouteille; trois florins la seconde qualité, et un florin et demi les qualités inférieures. Le florin vaut deux francs quinze centimes de notre monnaie. Dans les années extraordinaires, qui se sont renouvelées trois fois depuis le commencement de notre siècle, le vin de Johannisberg s'est vendu jusqu'à douze florins la bouteille.

L'empereur d'Autriche, en octroyant le château et la terre du Johannisberg à M. le prince de Metternich, lui a imposé une redevance du dixième de la récolte; — ce qui fait trois mille deux cent cinquante bouteilles que le prince est tenu de déposer chaque année dans les caves impériales.

A côté du Johannisberg est Rudesheim, qui passe pour le second vignoble du Rhin. Il y a là deux châteaux : — le vieux burg, qui appartient aux comtes d'Ingelheim, et le manoir des Brœmser. — Dans le premier, qui fut construit sur les fortifications d'un camp de Drusus, on a découvert un souterrain où se trouvaient des médailles, des vases, des urnes et des ossements romains; — le second de ces châteaux se recommande par une des anciennes légendes les plus populaires du Rhin :

Au temps où saint Bernard prêchait la croisade à Spire et entraînait par sa parole éloquente les plus vaillants seigneurs et

les plus nobles chevaliers du pays, le sire Brœmser de Rudesheim entendit l'apôtre de la guerre sainte, et, partageant l'enthousiasme général, il quitta son château et il partit pour la Palestine à la suite de l'empereur Conrad. Ses brillants exploits le firent bientôt remarquer dans l'armée des croisés, et répandirent la terreur de son nom dans le camp des Sarrasins; — mais la témérité dont il fournissait de trop fréquentes preuves devait finir par lui coûter cher.

Non loin du camp des croisés, dans un vallon sombre et désolé, habitait un monstre formidable, un dragon d'une taille gigantesque, armé de griffes terribles et de dents meurtrières, qui s'était déjà signalé par de grands ravages, et que nul n'osait plus attaquer, car il avait dévoré tous ceux qui s'étaient présentés pour le combattre.

Le chevalier Brœmser de Rudesheim ne laissa pas échapper l'occasion d'exercer sa valeur, en purgeant le pays du monstre qui l'infestait. Il revêtit sa meilleure cuirasse, prit sa bonne épée, marcha droit au dragon et le tua. Mais, après avoir remporté cette victoire, comme il revenait au camp chargé de la dépouille du monstre, il tomba dans une embuscade préparée par les Sarrasins. L'intrépide chevalier n'eut pas même le temps de tirer l'épée qu'il avait remise au fourreau; les infidèles le chargèrent de fers et le traînèrent dans une de leurs villes, où il fut vendu à des maîtres cruels qui le condamnèrent aux plus vils travaux.

Sept années s'écoulèrent dans cette dure captivité. Brœmser avait perdu l'espoir d'être délivré par ses frères d'armes, qui depuis longtemps avaient quitté la Palestine. Ne pouvant plus compter sur le secours des hommes, il implora l'assistance de Dieu.

« Si jamais, s'écriait-il dans ses prières, il m'est donné de revoir mon doux pays et de rentrer dans mon château de Rudesheim, je fais vœu de consacrer ma fille unique au service du Seigneur. Gisèle prendra le voile et passera sa vie dans un couvent pour acquitter ma dette envers le ciel, et rendre grâces à Dieu du bienfait que sa miséricorde aura laissé tomber sur moi! »

Le ciel entendit le vœu de ce bon père et reçut son engage-

ment. Un jour, les gardiens du captif s'étant relâchés de leur surveillance, Brœmser parvint à s'échapper. Après avoir traversé de grands périls et supporté de longues fatigues, le chevalier revit son pays et rentra dans son château.

Les gens de Rudesheim accueillirent avec joie le retour inespéré du châtelain, qui avait toujours été pour eux un bon maître. Rien ne saurait peindre la tendre émotion de Gisèle et le suprême bonheur qu'elle éprouva en revoyant son père, qui l'avait laissée enfant et qui retrouvait une belle et gracieuse jeune fille.

« Sois heureuse, lui dit-il, et réjouis-toi de ma délivrance en pensant que je te la dois.

— Que voulez-vous dire? demanda Gisèle étonnée. Comment puis-je avoir contribué à votre délivrance, moi, pauvre fille, qui étais si loin de vous? Je ne pouvais que prier chaque jour le ciel avec toute la ferveur de mon âme.

— Le ciel a écouté tes prières et les miennes. Il a exaucé le vœu que j'ai fait en ton nom.

— Et qu'avez-vous promis, mon père?

— Que si, redevenant libre, je revoyais mon pays et je rentrais dans ma maison, tu te consacrerais à Dieu, et tu passerais le reste de ta vie dans un couvent. »

A ces mots Gisèle pâlit, et toute sa joie s'envola pour faire place à la terreur.

Le chevalier n'avait pas songé que pendant son absence la jeune fille était arrivée à l'âge heureux où le cœur s'ouvre aux douces révélations de l'amour. Songe-t-on à ces choses-là, lorsqu'on est endurci par la guerre, glacé par l'âge et abattu par les douleurs d'une longue captivité chez les Sarrasins?

Cependant Gisèle avait subi la loi commune; elle aimait. Un jeune homme du voisinage, le baron Albert d'Ehrenfels, avait su toucher son cœur. Noble et beau, riche et vaillant, le jeune baron possédait tous les avantages qu'un père peut souhaiter dans l'époux de sa fille. Aussi les deux amants s'étaient-ils livrés avec confiance à l'espoir d'être unis. Le vœu du sire de Rudesheim venait dissiper ces riantes illusions.

Brœmser, remarquant le trouble de Gisèle, reprit d'une voix sévère :

« Je compte, ma fille, que vous mettrez toute la bonne volonté désirable dans l'accomplissement du vœu que j'ai fait. »

Alors Gisèle, tombant aux pieds de son père, lui avoua son amour et ses rêves de bonheur.

« J'en suis fâché, répliqua froidement Brœmser, mais cet hymen est impossible; vous appartenez au ciel. Je ne veux pas mériter la colère de Dieu, en violant par une coupable condescendance la promesse solennelle dont j'ai reçu le prix. »

L'infortunée Gisèle essaya de fléchir son père; elle lui dit tout ce qu'une jeune fille peut trouver d'inspirations touchantes dans son cœur et de paroles éloquentes dans son amour; — mais ce fut vainement; — à ses prières et à ses larmes, Brœmser courroucé ne répondit que par les menaces et la malédiction.

Lorsqu'elle vit que son père restait inexorable, lorsqu'elle entendit l'anathème tomber sur sa tête, Gisèle comprit que tout était fini pour elle, et, s'abandonnant au désespoir que lui inspirait une résolution funeste, elle s'élança vers la fenêtre qui s'ouvrait sur le Rhin, et elle se précipita dans le fleuve.

Ainsi périt, à l'aurore de son doux printemps, Gisèle de Rudesheim, la fleur de la vallée, la perle du Rhingau.

On retrouva son corps près de la tour d'Hatton; — et depuis, les bateliers du Rhin virent souvent dans les nuits sereines l'ombre flottante de la jeune fille glisser sur les ondes, et dans les nuits orageuses le blanc fantôme errer sur les créneaux du vieux burg de Rudesheim, et mêler de plaintifs accents au bruit des vents déchaînés.

On ajoute que la mort de sa fille jeta Brœmser dans une profonde affliction. Inconsolable, mais surtout incorrigible, le sire de Rudesheim fit un second vœu. En expiation du trépas qu'il avait causé, il promit de fonder une église dédiée à la sainte Vierge. Mais le bon chevalier se montra moins rigoureux pour le vœu dont il devait lui-même faire les frais que pour celui qui avait coûté la vie à l'infortunée Gisèle. Le temps se passa, et l'église était oubliée. — Une nuit, Brœmser vit en songe le dragon qu'il avait tué jadis en Palestine. Le monstre s'avançait vers lui la gueule béante, et menaçant de le dévorer, lorsque le fantôme de Gisèle apparut, et, à son aspect, le formidable dragon

s'éloigna. Au même instant, les chaînes que Brœmser avait portées pendant sa captivité se détachèrent de la muraille où elles étaient suspendues, et tombèrent sur le plancher avec un fracas qui réveilla le chevalier. Dans la matinée qui suivit cette nuit pleine de trouble, un serviteur du sire de Rudesheim lui apporta une image de la Vierge, qui venait d'être trouvée dans un champ voisin du château; déterrée par des bœufs qui creusaient un sillon, cette image avait fait entendre aux laboureurs un long gémissement. — Brœmser ne put s'empêcher de voir dans ces événements surnaturels un avertissement du ciel qui lui rappelait son vœu. Aussitôt, et à la place même où l'image avait été trouvée, il fit bâtir une église où furent déposées les dépouilles du dragon, les chaînes du chevalier et la miraculeuse image de la Vierge.

Vous admirez en passant Bingen, où le Rhin semble se perdre dans un gouffre;

Ehrenfels, vieux burg placé en vedette sur la pointe des rochers;

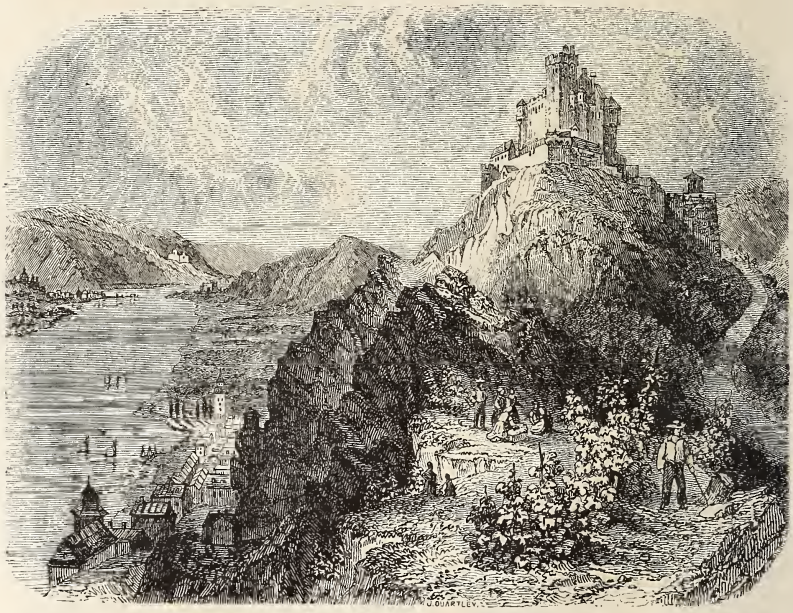
La tour de Hatton, célèbre par sa légende. — Hatton, archevêque de Mayence, était un prélat qui pratiquait mal les principes de l'Évangile. Son cœur était fermé à la charité chrétienne, et son avare main ne s'ouvrait jamais pour donner. Il y eut une famine dans le pays; Hatton possédait de vastes greniers pleins de blé; les pauvres gens qui mouraient de faim vinrent lui demander du pain; il les refusa impitoyablement, et, comme ils insistaient, le cruel archevêque les fit saisir par ses archers et enfermer dans une grange, où par ses ordres on mit le feu. Puis il alla voir l'incendie, et il disait gaiement à ceux qui l'entouraient : « Entendez-vous crier les rats? » — Mais le ciel le punit. Lorsque Hatton retourna dans son palais, il se vit assailli par une innombrable quantité de rats furieux. Ses gens essayèrent vainement de le défendre; les rats étaient les plus forts; pour un que l'on tuait, il en sortait mille de terre. L'archevêque épouvanté prit la fuite, et voulut se réfugier dans la tour qu'il avait fait bâtir sur le Rhin. Il traversa le fleuve en bateau;

les rats le suivirent à la nage, entrèrent avec lui dans la tour et le dévorèrent.

Le Rhingau se termine au bourg de Lorch. Viennent ensuite : Bacharach avec douze tours ruinées;

La Pfalz, antique forteresse construite au milieu du fleuve, et qu'on a souvent comparée à un navire reposant sur ses ancres;

Oberwesel, cité jadis belliqueuse et qui défendit vaillamment ses droits, lorsque l'empereur Henri la priva de son titre et de son rang de ville impériale, en la donnant à son frère Baudoin, archevêque de Trèves. Oberwesel embrassa le christianisme sous l'empereur Alexandre Sévère; elle a une belle église, et près du Rhin une chapelle élevée en l'honneur de saint Werner, à la



Marksbourg. — Braubach.

place même où ce saint, encore adolescent, fut massacré par les Juifs.

Au-dessous d'Oberwesel, vous trouvez le Lurley, roche d'ar-

doise qui s'avance sur le fleuve, et dont l'écho répète quinze fois le bruit qu'on lui jette.

Puis, c'est Saint-Goar, que couronnent les ruines du château de Rhinfels;

Boppart, où les diètes de l'Empire se tenaient dans l'ancien palais des rois francs;

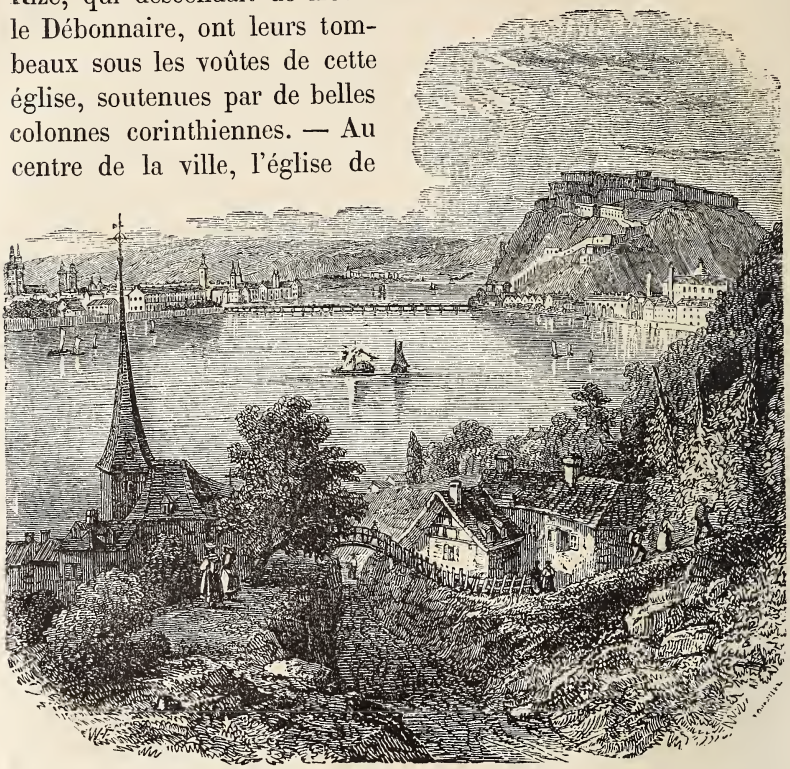
Le Marksbourg, qui fut une prison d'État du temps que le pays appartenait aux landgraves de Hesse, et qui depuis devint, sous la domination des ducs de Massau, un asile consacré aux militaires invalides. Le Marksbourg est le château des bords du Rhin qui s'est le mieux défendu contre les injures du temps, les atteintes de la guerre et le vandalisme des démolisseurs.

Sous le château de Marksbourg apparaît la petite ville de Braubach, que l'empereur Rodolphe éleva au rang de ville impériale vers la fin du treizième siècle. Comme le château, la ville appartient aujourd'hui à la maison de Nassau. La vallée de Braubach est belle et fertile; elle possède des eaux minérales assez renommées, et de précieuses mines de cuivre et d'argent.

Le délicieux château de Stolzenfels, que le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, mort le 2 janvier 1861, a fait reconstruire tel qu'il était au moyen âge, est la sentinelle avancée qui vous annonce Coblentz.

Située au confluent du Rhin et de la Moselle, Coblentz était la résidence des électeurs de Trèves. En face de la ville s'élève la formidable forteresse d'Ehrenbreitstein, qui serait imprenable si, de nos jours, le génie militaire ne savait vaincre tous les obstacles et réduire les places les mieux défendues par leur position et par les ressources de l'art. Si Coblentz n'est ni la plus grande ni la plus belle ville du Rhin, c'est assurément la plus élégante. Elle possède un beau château et de magnifiques hôtels, parmi lesquels on distingue celui de Metternich-Winnebourg, et l'hôtel des comtes de la Leyen, où réside le commandant de la province du Rhin. Ses églises les plus remarquables sont : Saint-Florin, — le seul saint que les juifs allemands estiment, à cause de son nom; — ce temple renferme de belles peintures, de nombreux tombeaux d'archevêques et la tombe du margrave badois Jacques II, dont les cendres furent transférées en 1808 dans le

caveau de la famille grand-ducale, à Bade ; — l'église de Saint-Castor, décorée de curieuses peintures, dont l'une représente Louis le Germanique et Charles le Chauve se partageant l'empire, en 870. Les archevêques Cunon et Werner de Falkenstein, et sainte Rize, qui descendait de Louis le Débonnaire, ont leurs tombeaux sous les voûtes de cette église, soutenues par de belles colonnes corinthiennes. — Au centre de la ville, l'église de



Coblentz. — Ehrenbreitstein.

Notre-Dame élève ses tours étagées, d'un effet pittoresque et majestueux.

En quittant Coblentz pour continuer à descendre le Rhin, on retrouve les bords du fleuve dans toute leur beauté, dans toute leur parure surchargée d'ornements. — Nous allons vite ; l'été, passé tout entier à Bade, ne nous laisse ni le temps ni le loisir de faire lentement la promenade du Rhin, en nous arrêtant pour contempler chaque merveille, pour visiter en détail la splen-

dide décoration qui s'étale sur l'une et l'autre rive. Il nous faut résister à notre curiosité, que sollicitent tant de séductions; ce n'est plus un voyage que nous faisons, c'est un retour qui nous ramène aux foyers de l'hiver; l'heure s'avance, hâtons-nous, pour ne pas être surpris par les mauvais jours qui assombrissent l'automne à son déclin. Passons rapidement devant Neuendorf, où les flotteurs réunissent les radeaux que nous avons vus descendre la Mourg et la Kinzig dans le grand-duché de Bade; — contentons-nous de voir en courant l'île gracieuse de Niederwerth, qui enveloppe dans ses épais feuillages une belle église du treizième siècle; — Engers, dont le château fut construit pour défendre la navigation du Rhin contre de nobles pirates; — la Tour Blanche, qui s'élève à l'endroit où César réunit son armée pour marcher contre les Sicambres; — Newied, qui conserve aussi les marques indélébiles du passage de César; — Andernach, qui voit tomber chaque jour quelques pierres de ses vieux remparts, jadis formidables; — Leudesdorf, un des plus gracieux villages des bords du Rhin; — Namedy, paré de beaux ombrages; — le Rolandsek, imposante ruine; — le Drachenfels, d'où la vue embrasse une immense étendue de pays, et se repose sur la ville de Bonn, de l'autre côté du fleuve.

Beethoven remplit de son illustre nom et de son symphonique souvenir la ville de Bonn, qui l'a vu naître. Cependant Bonn a d'autres titres de gloire; elle occupe dans l'histoire une place importante; elle possède une des plus célèbres universités de l'Allemagne. Sa vieille cathédrale, qu'on nomme le Munster, s'est élevée sur les ruines de l'antique église fondée par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. Ce fut à Bonn que le roi de Germanie, Henri l'Oiseleur, aïeul de Hugues Capet, conclut son mémorable traité d'alliance avec le roi de France Charles le Simple. Charles IV, l'auteur de la fameuse Bulle d'or, loi fondamentale de l'empire germanique, fut couronné empereur dans la cathédrale de Bonn, une année après avoir été couronné roi de Bohême. Bien d'autres événements non moins considérables se sont passés dans cette ville, qui semble les avoir oubliés

pour se rappeler seulement qu'elle est la patrie d'un grand musicien. — Beethoven naquit à Bonn, en 1772; il était fils d'un musicien de l'Électeur. Le génie musical se révéla de bonne heure en lui; il n'avait pas encore douze ans lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, qui furent publiés à Manheim et à Spire. Cependant la ville qui se fait aujourd'hui un grand honneur d'avoir vu naître Beethoven, et qui vient de lui élever une statue, se montra peu généreuse envers lui de son vivant, et le laissa lutter contre les obstacles et la misère qui barrent le passage et tourmentent le début dans la carrière des arts. Comme tous les hommes de génie qui ouvrent de nouvelles voies et qui marchent dans l'isolement d'une individualité puissante, Beethoven ne fut compris d'abord ni du public ni des maîtres. Haydn lui-même le tenait pour un bon joueur de clavecin, mais pour un compositeur au-dessous du médiocre. Ses compatriotes ne pouvaient supporter son caractère bizarre, son humeur sauvage et sa brusquerie; on aurait voulu le voir déployer l'aménité gracieuse et les façons élégantes d'un petit-maître. Pour se soustraire aux critiques et aux remontrances que lui valait son peu d'urbanité, Beethoven se vit contraint d'aller se cacher dans la foule d'une grande ville. A Vienne, il ne fut ni mieux apprécié ni mieux traité qu'à Bonn. Lorsque l'Électeur qui lui faisait une pension mourut, en 1801, Beethoven tomba dans la pénurie la plus complète; il passa huit années à se débattre dans les étreintes de la misère. A cette époque, l'Allemagne s'était passionnée pour la musique italienne, et Beethoven était complétement éclipsé par Salieri. C'en était fait de lui, s'il n'avait obtenu à force de sollicitations une place de maître de chapelle à la cour de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. Alors les rares défenseurs de l'école allemande s'émurent en faveur de l'homme de génie qui seul pouvait faire triompher la cause de la musique nationale contre l'invasion du dilettantisme italien, et il se trouva trois généreux protecteurs qui retinrent Beethoven à Vienne en lui assurant un revenu de quatre mille florins : — c'étaient l'archiduc Rodolphe et les princes de Lobkowitz et de Kinsk.

Beethoven se trouva donc à l'abri de l'indigence; il n'eut plus à lutter que contre de cruelles infirmités, et l'injustice plus

cruelle encore qui persistait à méconnaître les beautés de ses œuvres. C'est seulement après sa mort que la gloire est venue pour lui.

Ainsi va le monde ! — On refusait du talent à Beethoven ; on lui refusait du pain : — la lumière vient ; le génie méconnu se révèle à l'intelligence paresseuse de la foule, et on lui érige une statue. Tardive mais éclatante réparation, que sanctionnent de leur présence un roi, deux reines, et une foule enthousiaste accourue de toutes parts.

C'est au mois d'août de l'année 1845 que la statue de Beethoven a été inaugurée. — Voici un bulletin de cette fête :

« Le jour de l'inauguration fut d'abord sanctifié par une messe solennelle dans la cathédrale. Après la cérémonie religieuse, on se réunit sur la place de l'église, où le monument est élevé. Autour de la statue, couverte d'un voile, des bancs avaient été disposés pour recevoir les spectateurs privilégiés. Un des côtés de la place est occupé par une grande et belle maison appartenant à M. le comte de Furstenberg, antiquaire distingué, et chambellan à la cour de Berlin. C'est dans cet hôtel que Leurs Majestés le roi et la reine de Prusse, la reine Victoria, le prince Albert et leur suite étaient attendus pour la cérémonie. Dès le matin, une immense affluence de curieux couvrait la place. On remarquait dans la foule les députations des diverses universités de l'Allemagne ; — c'étaient de jeunes et braves étudiants, qui portaient sur leur petite redingote taillée en tunique une flamboyante écharpe de taffetas, un ceinturon auquel pendait une longue rapière à large coquille ; avec cela, ils avaient des gants à la crispin, et sur la tête de petites toques de velours ornées de trois ou quatre plumes flottantes ; costume bizarre qui tranchait vivement sur la monotone gravité des habits noirs.

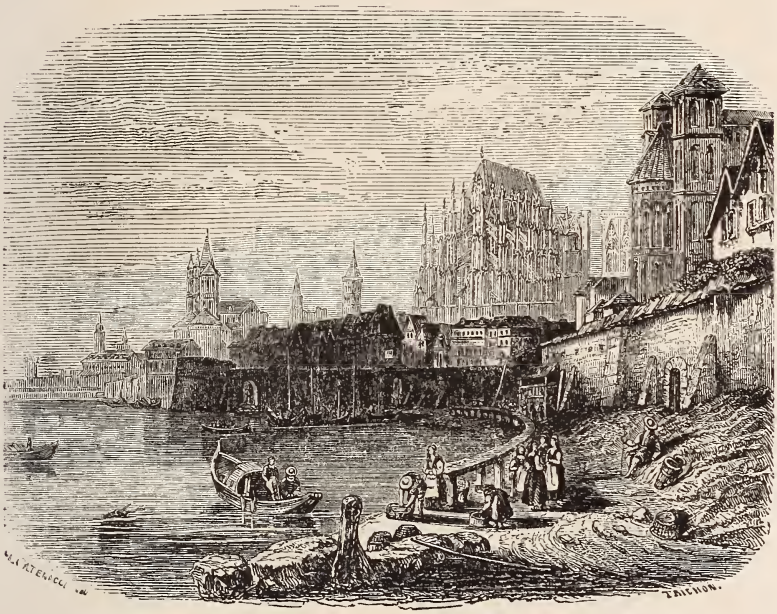
« A midi, la cour arriva. Les deux reines, le roi de Prusse et le prince Albert se placèrent sur le balcon de l'hôtel de Furstenberg, et aussitôt le voile qui couvrait la statue tomba : — les acclamations retentirent de toutes parts et saluèrent l'image du grand homme. — Cette image est d'une ressemblance parfaite, et mérite des éloges comme œuvre d'art. Beethoven est représenté debout, enveloppé d'un manteau, dans l'attitude de la médita-

tion. Sur le piédestal, quatre bas-reliefs représentent la Musique dramatique, la Musique religieuse, la Fantaisie et la Symphonie, entourées de leurs attributs.

« Après la cérémonie, le prince Albert se rendit à l'Université, où les professeurs s'étaient réunis sur son invitation. Le prince voulait revoir les maîtres dont il avait reçu les leçons : — car le royal époux de la reine d'Angleterre a été étudiant de l'université de Bonn. Il suivait les cours de cette excellente école pendant les années 1837 et 1838. »

Au-dessous de Bonn, les bords du Rhin s'aplanissent et n'offrent rien d'intéressant jusqu'à Cologne. — Ici l'intérêt se ranime. Cologne est encore aujourd'hui la plus considérable de toutes les villes que baigne le fleuve, comme elle l'était déjà du temps de la domination romaine. L'empereur Claude l'avait nommée Colonie Agrippienne, en mémoire de ce que l'impératrice Agrippine y était née du temps que Germanicus, son père, commandait les légions campées sur les rives du Rhin. Trajan y commandait lorsque Nerva l'associa à l'empire. Après les Romains viennent les Francs, et Cologne conserve son importance. Clovis y est proclamé roi, comme Vitellius y avait été proclamé empereur. Pépin, fils de Charles Martel et père de Charlemagne, était duc de Cologne lorsqu'il devint roi des Francs. Au dixième siècle, l'empereur Othon réunit la ville à l'empire, en lui accordant de grands priviléges, et lui donnant pour prince et pour archevêque son frère Brunon, qu'il avait fait duc de Lorraine. Les archevêques continuent la splendeur de Cologne. Saint Materne avait été le premier chef de son Église. L'archevêque Engelbert de Berg fit faire le plan de la magnifique cathédrale, dont la construction fut commencée sous son successeur Conrad de Hochstedten, en 1248; les travaux, continués pendant deux siècles et demi, furent suspendus en 1499, et n'ont été repris que depuis peu de temps. On ignore le nom de l'architecte qui a créé le premier dessin de cet admirable monument; et le plan complet, déposé dans les archives de l'église, a été perdu. Ce qui existe de l'édifice inachevé était fait pour décourager ceux qui auraient

voulu le continuer; et si pendant une si longue suite d'années on ne s'est pas remis à l'œuvre, c'est par une double impuissance : — l'achèvement de la gigantesque basilique exigeait une dépense de génie et d'argent qui ne se trouvaient ni dans la fortune de la ville ni dans la tête des artistes. Le chœur avait seul été terminé, et sur la plate-forme qui le domine est restée debout



Cologne.

l'énorme grue qui servait à faire monter les pierres; — on tirait ces pierres d'une carrière du Drachenfels, qu'on nomme encore de nos jours la carrière du Dôme. Aujourd'hui l'argent est venu par des contributions que l'Allemagne entière s'est imposées; de son côté, l'art a fait un effort d'imagination; il a ressaisi de son mieux la pensée absente de l'architecte primitif; il a recomposé le plan si malheureusement égaré. Les ouvriers de Cologne ont repris les travaux de leurs aïeux. Longtemps inactive et muette, la grue stridente crie en tirant le grès du Drachenfels; et ce bruit

déchire délicieusement l'oreille des habitants de Cologne, qui voyaient avec tristesse le plus bel ornement de leur ville, le plus magnifique monument de l'Allemagne, menacé de tomber en ruines sans avoir été achevé. Encore quelques années, et les peintres pourront décrire cette prodigieuse cathédrale, déjà si riche de ses antiques beautés, et qui montrait dans son enceinte, mal protégée par une indigne toiture de planches, ses superbes piliers interrompus, ses faisceaux de colonnes arrêtées dans leur élan, ses galeries ouvertes au vent, ses statues et ses tombeaux exposés à l'injure de la pluie, ses tableaux des grands maîtres, ses tapisseries dont Rubens avait tracé les dessins et que l'intempérie des saisons a si fort maltraitées.

Rubens est né à Cologne; on vous montrera la maison où il vint au monde; on vous montrera aussi la maison où mourut la reine de France Marie de Médicis, après avoir traîné les dernières années de sa vie dans la misère et dans l'exil, victime de l'impiété de son fils, le roi Louis XIII, et de la haine du cardinal de Richelieu.

L'illustre peintre a doté sa ville natale de plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Il y a de beaux tableaux de Rubens dans plusieurs églises de Cologne, et entre autres dans l'église de Saint-Pierre, où Rubens fut baptisé.

La principale richesse de l'église de Cologne est le fameux monument des Trois-Rois, qui, depuis tant de siècles, est un objet de vénération profonde pour la piété des fidèles. L'empereur Frédéric Ier de Hohenstauffen donna ces précieuses reliques à l'archevêque de Cologne, qui l'accompagnait à la conquête de Milan; ce fut la part du butin auquel avait droit le prélat. L'électeur Maximilien-Henri de Bavière fit faire la châsse d'or où les reliques des trois rois furent déposées avec celles des bienheureux saint Félix, saint Nabor et saint Grégoire de Spolète. Des ouvertures pratiquées au couvercle de cette châsse laissent voir les têtes des trois rois, et leurs noms sont écrits en pierreries. Jadis ces têtes royales portaient des couronnes en or massif du poids de six livres, et enrichies de diamants, de rubis et de perles; le monument tout entier était orné de splendides incrustations qui lui donnaient, outre sa valeur spirituelle, une valeur

temporelle inappréciable ; mais, à la fin du siècle dernier, lorsque les armées françaises envahirent le Rhin, la châsse des trois rois se réfugia en Westphalie, et, quand on la rapporta à Cologne, elle avait perdu une grande partie de ses richesses. Beaucoup de diamants et de perles s'étaient égarés en chemin. Il en coûte toujours de voyager, même aux reliques ; les trois rois y perdirent leurs plus belles pierreries et leurs trois couronnes. On a remplacé l'or massif par du plomb doré, les diamants par du strass, les perles fines par des coquilles, peut-être aussi les têtes des trois rois par de vulgaires ossements ; mais, quoi qu'il en soit, la châsse restaurée attire toujours la visite des curieux et les hommages de la dévotion.

De même qu'on a comparé Carlsruhe à un éventail, on peut décrire la forme de la ville de Cologne en représentant un arc dont la courbure embrasse une étendue de deux lieues et demie, et dont la corde a une lieue de longueur, sur le bord du Rhin. — En face de Cologne, au bout du pont de bateaux, se trouve, comme à Mayence et à Coblentz, le faubourg de la rive droite, qui forme une petite ville nommée Deutz, bien fortifiée, et pourvue d'une nombreuse garnison établie dans un ancien couvent de bénédictins.

La plupart des promeneurs qui font ce qu'on appelle le voyage du Rhin, s'arrêtent ici. Ils se bornent à voir l'admirable panorama que les deux rives du fleuve déploient de Mayence à Cologne. — Nous ferons comme eux dans notre course rapide. Nous nous arrêterons à Cologne, où le congrès de la belle saison se dissout ; où les élégants compagnons du pèlerinage se disent adieu ; où ceux qui ont passé l'été à Bade se séparent pour aller passer l'hiver à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Bruxelles, à Londres et à Paris.

Que les destins leur soient prospères ! Que le ciel les maintienne en douce humeur et en bonne santé ! — Mais, quelles que soient pour eux les délices de la froide saison, les splendeurs d'une capitale et les joies du carnaval, ils n'oublieront pas les plaisirs de l'été, le charme du voyage, l'attrait du pays qu'ils ont

visité, les réunions charmantes des soirées badoises, le Palais de la Conversation, Eberstein, Lichtenthal, la Favorite, le château du grand-duc, et tant d'autres merveilles. — L'heureux souvenir des beaux jours de Bade viendra souvent leur sourire, au milieu des plaisirs les plus vifs et des fêtes les plus brillantes de l'hiver.

Bade. — Château du Grand-Duc.

FIN DE L'ÉTÉ A BADE.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitres.		Pages.
	Notice sur l'auteur	V
	Inauguration de l'embranchement de Strasbourg à Kehl	XI
I.	Le Départ	1
II.	Bade	8
III.	Le vieux Château	15
IV.	La Ville et le nouveau Château	22
V.	Lichtenthal. — La Reine des Eaux	29
VI.	Geroldsau. — Les Rochers. — Le Mont Mercure. — La Chaire du Diable	42
VII.	Eberstein le Vieux	46
VIII.	Le Nouvel Eberstein	56
IX.	Vallée de la Mourg. — La Favorite. — L'Ermitage de la princesse Sibylle	63
X.	Windeck. — Sasbach. — Le Mummelsée (Lac des Fées)	70
XI.	La Forêt-Noire. — Les Cascades d'Allerheiligen. — La Kinzig. — Tryberg. — Les Sources du Danube	91
XII.	Constance. — Jean Huss et Jérôme de Prague	105
XIII.	Fribourg en Brisgau. — La vallée d'Enfer (Hœllenthal)	119
XIV.	De Fribourg à Bade	132
XV.	Retour à Bade. — Le Palais de la Conversation. — Soirées. — Bals. — Concerts. — Anecdotes	152
XVI.	La Galerie des Eaux (la Trinkhalle)	167
XVII.	Le Fremersberg. — La Maison de Chasse. — Dernier coup d'œil sur les environs de Bade	174
XVIII.	La Chasse et le Départ	183
XIX.	Rastadt. — Carlsruhe	187
XX.	Heidelberg. — L'Étudiant d'Heidelberg	195
XXI.	Jardin de Schwetzingen	214
XXII.	Manheim	217
XXIII.	Le Rhin. — Retour de Bade en descendant le fleuve jusqu'à Cologne.	225

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT

DES GRAVURES DE L'ÉTÉ A BADE.

Pages.

Portrait de S. A. R. la grande-duchesse de Bade, en regard du titre.

Carte du grand-duché de Bade..... 6

Vue générale de Bade..... 8

Palais de la Conversation..... 12

Portrait de S. A. R. le grand-duc de Bade..... 28

La Favorite..... 66

Constance..... 106

Fribourg en Brisgau..... 128

Salon du palais de la Conversation..... 154

Salle de la Restauration..... 158

Le salon des Fleurs..... 160

Salon de Louis XIV..... 163

Nouvelle salle des Bals et Concerts..... 164

Carlsruhe..... 192

Deacidified using the Bookkeeper process:
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: SEP - 2001
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 007 802 243 7